

MINDY KLASKY



Comment trouver (rapidement!) l'homme idéal ?

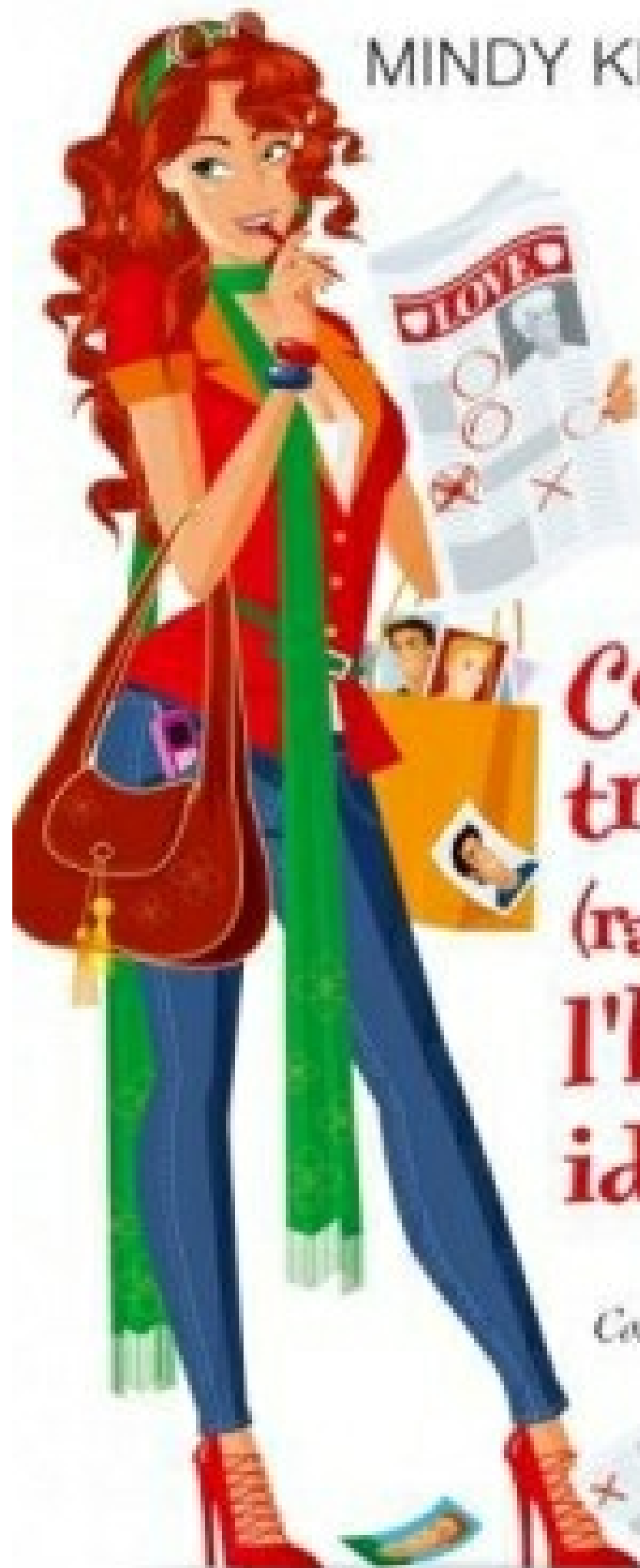
Série
Coup de foudre et sortilèges
TOME 2



MINDY KLASKY



RED
DRESS
I N K.



Comment
trouver
(rapidement!)
l'homme
idéal ?

Série
Coup de foudre et sortilèges
TOME 2



© 2007, Mindy L. Klasky.

© 2011, Traduction française : Harlequin S.A.

978-2-280-21896-2

DU MÊME AUTEUR DANS LA COLLECTION RED DRESS
INK

Comment je suis devenue irrésistible ! (n° 73)

*Cet ouvrage a été publié en langue anglaise
sous le titre :*

SORCERY AND THE SINGLE GIRL

Traduction française de
NADINE GINAPE-MERCIER

ARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

Réalisation graphique couverture :

© VIRGINIE JACQUIOT

*Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait
une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13 – Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices – Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

*Pour les filles de Greenhill qui ont
combattu contre les Snobs Populaires*

Il était une fois une fille (moi) qui croyait qu'être sorcière allait lui faciliter l'existence.

Ouais, c'est ça.

Nous sommes vendredi soir, un vendredi soir de plus passé derrière le comptoir de Cake Walk, la pâtisserie de Georgetown tenue par ma meilleure amie, Melissa White. Cet été, j'ai pris l'habitude de rejoindre Melissa en fin de semaine, une fois mon job à la bibliothèque terminé, et de l'aider à fermer la boutique. Puis nous commentons la semaine écoulée avant de nous livrer à une indispensable *mojitothérapie*.

Chaque jour, j'ai hâte de tourner la pancarte « Entrez » du côté « Passez votre chemin ». J'ai déjà sur la langue le goût du citron vert et du rhum, mêlé à la menthe et à l'eau de Seltz quasi gelée dans un grand verre glacé. Washington connaît toujours des étés torrides et cette journée de fin août ne déroge pas à la règle.

Un verre de thé glacé plaqué contre mon poignet, là où bat mon pouls, je renonce à maudire l'air conditionné. Le pauvre lutte de son mieux contre la chaleur moite. Mes boucles d'un roux éclatant frissent sur ma nuque et je parie que mon khôl vert s'étale autour de mes yeux. Alors qu'il est censé mettre en valeur les paillettes émeraude prisonnières de mes iris noisette. Ce genre de truc fonctionne-t-il ailleurs que dans les magazines de mode ?

J'aurais dû m'inspirer de Melissa et faire l'impasse sur le maquillage – après tout, nous sommes seules toutes les deux, entre copines. Toutes les deux, plus un pichet de mojito glacé.

Mais nous n'avons pas entamé notre thérapie. Alors j'ingurgite une rasade de thé glacé mangue-citron vert et tente de me justifier auprès de Melissa. Une fois de plus.

– Je ne devrais pas y attacher d'importance, je le sais. Mais je suis sortie douze ans avec Scott – *douze ans !* Et seulement douze semaines avec le M.V.

M.V. Avant cela signifiait Mec Virtuel. Maintenant cela signifie Minable Vermisseau. Ou Mufle Virtuose. Moisissure Vermoulue. Melissa et moi serions capables de jouer à ce petit jeu durant des heures.

Le M.V. L'homme à qui j'avais donné mon cœur. Mes amis et ma famille ont tous juré de ne plus prononcer son nom. Il ne mérite pas de nom.

Je soupire.

– Dix mois ont passé. Dix mois, et rien. Pas l'ombre du reflet d'un ersatz de possibilité à l'horizon sentimental. Je ne sortirai plus jamais avec un homme.

– Jamais c'est très long, dit Melissa.

– Je crois pouvoir douter des conseils amoureux d'une fille qui s'est rendue à cinquante-deux premiers rendez-vous l'année dernière.

Melissa ne se formalise pas.

– Tu exagères. Quarante et un seulement.

Je frissonne. Quarante et un. Quarante et une soirées assise à une table pour deux. Quarante et une soirées à imaginer des sujets de conversation spirituels et fascinants, cinq par soirée. (O.K.,

Melissa en utilise parfois certains plusieurs fois, mais quand même!) Sélectionner quarante et une fois la tenue adéquate, la coiffure adéquate, et avoir chaque fois la même angoisse.

Et où cela l'a-t-il menée? A un vendredi soir avec moi. Moi, le D.V.D. de *Casablanca* et du pop-corn sorti du micro-ondes.

Comme si elle avait lu mes pensées, Melissa se frotte les mains, en bonne dirigeante d'entreprise qui a l'œil à tout.

– Mieux vaudrait allumer l'air conditionné en haut sinon il fera assez chaud pour faire du pop-corn sans micro-ondes.

Melissa habite un appartement confortable au-dessus de sa boutique. Son petit nid est absolument parfait – sauf qu'il est dépourvu d'air conditionné. En fait, il est équipé d'un modèle postillonnant, encastré dans une fenêtre, que je soupçonne avoir été le prototype de Carrier. Vous connaissez Willis Haviland Carrier, l'inventeur de l'air conditionné ? J'ai expliqué que j'étais bibliothécaire. Nous autres bibliothécaires accumulons une quantité ridicule de connaissances inutiles.

Peut-être l'engin de Melissa remplirait-il sa tâche si nous lui en laissons le temps. Le seul problème consiste à braver la fournaise de l'appartement pour atteindre l'objet crachotant et le mettre en marche. Elle espère que je vais me proposer pour m'aventurer dans son salon transformé en marais, mais je me contente de glisser mon poignet sur le verre glacé.

– Bon, finit-elle par dire. Pierre papier ciseaux.

Melissa et moi réglons toutes nos disputes par ce jeu d'enfants. Peut-être sommes-nous immatures, mais, en vingt-cinq années d'amitié, nous n'avons jamais connu une dispute sérieuse. Nous comptons jusqu'à trois, puis frappons nos paumes gauches de nos poings droits avant d'exhiber nos choix – papier pour moi, pierre pour Melissa.

J'ai peine à dissimuler ma jubilation.

– Le papier couvre la pierre.

– Oui, oui, admet-elle, bon enfant.

Elle se dirige vers l'escalier à l'arrière de la pâtisserie.

– Garde la boutique pendant que je suis en haut. Et ne fais rien que je ne ferais pas moi-même.

Voilà qui offre pas mal de possibilités, non ?

Je me tourne vers l'immense évier en acier inoxydable dans le fond de la boutique afin de laver un peu de vaisselle avant de fermer Cake Walk pour la nuit. Puisque à l'étage supérieur Melissa brave la fournaise, c'est le moins que je puisse faire.

En fait, je m'exerce à réussir un sortilège qui implique l'eau – parfait pour nettoyer la cuisine. Je m'y suis entraînée trois fois la semaine dernière avec mon démon familial, Neko, m'efforçant de contrôler par l'esprit le tourbillon exigé par la magie.

Non que Neko excelle dans les sortilèges aquatiques. Lorsque je l'ai rencontré, il était statufié sous la forme d'un chat noir. Mon tout premier sort avait servi à le libérer. Mais il a conservé beaucoup de ses caractéristiques félines, même s'il affiche depuis maintenant dix mois sa forme virile. O.K., *virile* n'est peut-être pas le mot exact. Soit.

Avec ses fêtes, ses exploits divers et ses petits amis variés, Neko a plus d'une fois semé la pagaille dans mon petit chez-moi. Mais, lorsque ma touche de magie s'était transformée en ouragan sorcier, il ne m'avait pas laissée tomber et m'avait aidée à maîtriser mes pouvoirs et de nouvelles façons d'utiliser mes dons.

Même lorsqu'il me prenait l'envie de m'exercer à la magie aquatique.

Après une semaine d'entraînement, je parvenais à tous les coups à accumuler l'eau dans le robinet et à déclencher un tourbillon miniature au centre de mon vieil évier rustique. Mais, dès que j'introduisais le facteur liquide vaisselle, ma concentration s'évanouissait et je me retrouvais avec de l'eau jusqu'aux chevilles dans ma cuisine à éponger un bain de bulles. Ou une rivière sans fond de savon. Ou un océan de liquide mousseux.

Je parie que les sorcières de *Macbeth* n'ont jamais connu ce genre de soucis. Il leur suffisait d'embaucher un apprenti pleurnichard qui récurait leurs chaudrons à fond. Œil de vipère, aile de chauve-souris...

Peut-être dans la pâtisserie de Melissa est-il plus sage de s'en tenir aux méthodes conventionnelles. Aucune raison de mettre en danger gâteaux et céramiques. Je secoue la tête, me jure de maîtriser un jour cette formule magique et m'empare d'une éponge.

Je n'ai pas encore versé le liquide vaisselle que la cloche de la porte résonne de son bruit bizarre. Je me retourne, sourire de commande aux lèvres. Lorsque je tiens la boutique, je sais comment me comporter avec la clientèle de Melissa.

Et là, je manque tomber assise dans l'évier.

L'homme qui s'affiche dans l'embrasement de la porte est beau à tomber. Impossible de le comparer à un acteur en particulier – seulement aux plus séduisants d'entre eux réunis en un seul.

La chaleur d'août ne semble le perturber en rien ; pas une trace de sueur sur son front, ses lèvres, ni nulle part ailleurs. Ses courts cheveux blonds tombent à la perfection, chaque mèche s'acharnant à souligner les contours affirmés de ses pommettes et de sa mâchoire. Dans le soleil de cette fin de journée, ses yeux brillent d'un bleu si clair qu'ils paraissent transparents. Sa chemise d'un blanc éclatant semble tout juste échappée de la table à repasser et son jean lui va si bien que Levi's devrait le payer pour la pub qu'il leur fait. Sans oublier ses épaules larges, ses hanches étroites...

Il doit être originaire du Midwest – élevé au maïs, dans une petite ville, et capitaine de l'équipe de foot, je le parierais. Cet homme a inspiré des chansons country. Il est sorti avec la capitaine des majorettes et ils ont été élus roi et reine du bal du lycée. Il pensait rester au pays, prendre la succession de son père à la ferme, mais sa mère lui a offert toutes ses économies accumulées au fil des années, le suppliant de quitter le Kansas pour Washington, s'inscrire à l'université et obtenir un diplôme de commerce.

Il a brisé le cœur de son père, même si le vieil homme a subrepticement essuyé une larme de fierté. Il téléphonait tous les dimanches après-midi à 16 heures, après le repas qu'on appelait là-bas le souper, afin d'échanger les dernières nouvelles. Il s'efforçait de leur décrire la grande ville, de leur raconter sa vie à Capitol Hill, mais ils ne l'ont jamais vraiment compris.

– Je disais : est-ce encore ouvert? dit-il.

Un accent anglais.

O.K., peut-être me suis-je un peu laissé emporter. Cela peut arriver à n'importe qui. Mais un Britannique... C'est encore mieux qu'un futur fermier de l'Amérique profonde.

Je sais que je suis censée être une femme rationnelle. Je suis tout de même titulaire de deux diplômes d'études supérieures – un de bibliothécaire et un de lettres. Je suis censée ne pas être assez bête pour me pâmer devant le physique avantageux d'un homme, pour fondre devant son sourire ou tomber à ses pieds parce qu'il parlait anglais comme la reine d'Angleterre.

Alors jetez-moi la pierre. Je suis idiote. J'ai toujours eu un faible pour l'accent britannique.

Evidemment, un tas d'hommes britanniques sont des imbéciles. Je le sais. Mais l'historique de mes relations avec leurs équivalents américains n'est pas reluisant non plus. Et si on me demandait de définir mon homme idéal, de résumer pour un site de rencontres sur internet ce que je désire chez un homme, les consonnes craquantes et les voyelles snobs de l'accent anglais frôleraient le top de ma liste.

– Euh, oui, dis-je.

Brillante réplique. Pleine d'esprit. Ouais, tout moi.

– Avez-vous encore du Désir?

– Pardon?

Il tressaille et sourit d'un air contrit.

– Je viens de la part d'une amie. Elle m'a dit que vous proposiez du Désir aux amandes et que je ne pouvais pas partir sans y avoir goûté. J'avais l'intention d'acheter tout ce qu'il vous reste en stock pour l'apporter à un dîner ce soir.

Oh. Désir aux amandes. L'une des spécialités de Melissa.

Bon, peut-être que dans certaines cultures un teint violemment cramoisi est-il considéré comme séduisant. Après tout, les Anglaises jouissent d'un teint pâle. L'homme de rêve devant moi doit être habitué à ce que sa douce compagne rougisse dans les mêmes teintes qu'un coucher de soleil estival. Gardons espoir.

– Bien sûr, suis-je parvenue à articuler.

Je désigne le plat de céramique sur lequel s'entassent des sablés maison, recouverts d'une épaisse couche de chocolat, elle-même surmontée d'amandes effilées grillées. Heureusement, mon vernis à ongles rouge vif est resté lisse et intact. Un point pour l'équipe américaine.

– Il nous en reste quatre.

– Splendide !

Une fois de plus, mon visage s'empourpre. Je me gourmande intérieurement. Les gâteaux. Il ne fait que commenter les gâteaux.

Je trouve une boîte à gâteaux sous le comptoir et entreprends d'y transférer les Désirs.

Vous travaillez dans le quartier?

Je tente d'en apprendre davantage sur lui avant qu'il ne repasse la porte et ne disparaisse de ma vie pour toujours.

– Maintenant oui. Je viens d’accepter un nouveau job à Arlington.

Arlington. Juste de l’autre côté du fleuve. Pas dans mon jardin, mais assez proche pour m’imaginer le revoir un jour.

– Dans quel secteur travaillez-vous ?

– Je suis dans les acquisitions.

Acquisitions. Un avocat donc. Mon affreux ex-fiancé, Scott Randall, était avocat. Je me raidis, mais m’oblige à respirer un grand coup, à sourire, et me comporter comme si j’adorais fréquenter les avocats. D’ailleurs, si je me laissais aller à détester tous les avocats, je serais obligée de quitter Washington.

Je tape rapidement sur la caisse et annonce le prix. Mon Britannique fouille dans sa poche et en extirpe une pince à billets. Une pince à billets dont les tiges stylisées m’évoquent la statue de Prométhée au Rockefeller Center. Le dieu doré offrant la torche du savoir à l’humanité. Je n’ai jamais vu un Américain utiliser une pince à billets. Je réprime un long soupir venu du cœur.

– Damnés billets américains, murmure-t-il avec bonne humeur.

Damnés ! Il a dit « damnés » ! Peut-on faire plus anglais !

Il fait glisser la pince en secouant la tête.

– Vous autres Américains n’avez pas eu le bon sens de donner une couleur distincte à vos différentes coupures. Du coup, vous obligez un pauvre type à trier jusqu’à son dernier billet pour trouver le bon.

Le fait qu’il contraigne sa pince au double emploi lui complique la tâche. Une bonne douzaine de bouts de papier sont coincés avec ses billets. Il sourit à mon air interrogateur.

– Des reçus. Je ne suis pas doué pour établir mes notes de frais.

Je souris, dans l’espoir de continuer la conversation, même guindée.

Des reçus !

Je me suis exclamée, tel un perroquet qui maîtrise un nouveau mot.

– ... Vous en voulez un ?

– Ce serait super.

J’appuie sur une touche de la caisse enregistreuse qui crache un ruban de papier. Pendant ce temps, mon Anglais trouve enfin le billet adéquat. Je calcule la monnaie, regrettant de ne rien trouver à ajouter.

Monthy Python. *Upstairs, Downstairs*. *Orgueil et Préjugés*. Bridget Jones. Aucun de ces sujets ne me paraît susceptible de déclencher une conversation intéressante. En tout cas pas assez pour le convaincre de me demander mon numéro.

Alors je prends la monnaie dans la caisse. Je la compte dans la paume de sa main, et personne ne me blâmera d’effleurer ses doigts des miens. Le contact ne dure qu’un bref instant, juste assez longtemps pour qu’il esquisse un sourire.

– Trois petits sous ? dit-il.

Je n’ai aucune idée de ce qu’il entend par là, mais ne demande qu’à prolonger la conversation.

– Pardon?

– C'est une vieille comptine enfantine. De *Ma Mère l'Oye*, je crois. « Trois petits sous pour te trouver, trois petits mots pour t'attacher. Garde notre secret, ne parle pas. A aucun homme, ne parle de moi. Tralala, lalalère. »

Comme je ne parviens pas à m'arracher autre chose qu'un sourire égaré, mon mystérieux Anglais s'esclaffe.

– Je suppose que nos comptines n'ont pas les mêmes paroles, déclare-t-il en haussant les épaules.

Il retrousse le poignet de sa manche et consulte sa montre, apparemment pressé de se rendre à son dîner. A regret, je referme le couvercle de la boîte à gâteaux en faisant un tas de manières. Pour faire bonne mesure, je prends une étiquette adhésive sur le rouleau que Melissa garde près de la caisse et l'appose sur la boîte. Au moins, les invités de ce dîner ne pourront ignorer la provenance de ces délicieuses friandises.

– J'espère que vous y prendrez plaisir, dis-je d'une voix joyeuse, avant de frémir en réalisant la stupidité de mes paroles.

– Merci.

Là-dessus, il m'adresse un clin d'œil.

Un clin d'œil. A moi.

De la part de beaucoup d'hommes, un clin d'œil aurait une connotation libidineuse. Narquoise. Il s'agirait de drague silencieuse, d'une proclamation haut et clair s'arrangeant pour demeurer bête et silencieuse.

Mais, de la part de mon Britannique, il se transforme en plaisanterie partagée. En aparté intime. En avenir entier, le tout exprimé d'un simple clignement d'œil.

Puis la cloche tinte et il passe la porte pour replonger dans la soirée moite de Washington D.C.

– Oh super! s'exclame Melissa qui redescend les escaliers. Tu es venue à bout des Désirs.

– Comment?

Mon regard continue de fixer l'endroit où a disparu le client. Je prie qu'il se souvienne avoir oublié quelque chose, l'exhorte à revenir, à demander mon nom, mon numéro, n'importe quoi.

– Les Désirs.

Melissa désigne le plat de céramique vide.

– ... Ils ne se conservent pas bien du tout.

Je soupire et passe ma langue sur mes lèvres.

– Alors nous aurions été forcées de les terminer nous-mêmes.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Melissa s'empare d'un papier blanc posé sur le comptoir.

Je me tords le cou pour voir de quoi il s'agit. Une carte. Un genre de carte de visite, mais aux dimensions inhabituelles – une carte plutôt carrée que rectangulaire. Une carte bordée d'un liséré argent foncé, aux reflets mats, sur laquelle se détachent en relief des lettres noires imprimées en

gras.

GRAEME HENDERSON ACQUISITIONS

Et dessous, aussi discret qu'un prêtre dans un confessionnal, un numéro de téléphone.

Indicatif 703. Arlington, Virginie.

Je le revois feuilletant ses billets, jonglant avec ses reçus. Il m'avait semblé qu'il prenait plus de temps et exhibait sa paperasse plus que nécessaire. Parce qu'il voulait me donner sa carte.

Voilà la signification de son clin d'œil et du soupçon de sourire esquissé par ses lèvres parfaites.

Melissa se tourne vers la poubelle en soupirant, prête à traiter sa carte comme un détritrus.

– Non!

Elle me regarde comme si j'avais deux têtes.

– Non, dis-je d'une voix plus calme. Je crois qu'il voulait que je la trouve.

– Acquisitions ? dit Melissa. Ça fait prétentieux, non ?

– Pas prétentieux du tout!

Je me suis ruée à la défense de Graeme Henderson. En même temps que je proteste, je comprends qu'il ne peut être avocat. Pas avec une telle carte de visite. Une firme juridique aurait éteint la moindre étincelle de créativité, réduit en miettes le liséré argenté.

– ... Ce n'est pas prétentieux, c'est ce qu'il fait.

– Et il acquiert quoi ?

– Du désir, dis-je du tac au tac.

Melissa me jette un regard étrange, mais me tend la carte par-dessus le comptoir. Je la glisse dans ma poche, me promettant d'appeler dès le lendemain.

Les dieux de l'amour aident ceux qui s'aident eux-mêmes, non ?

Si j'avais su les dégâts qu'allait déclencher ce malheureux petit coup de fil, j'aurais jeté la carte sur-le-champ. Désir et compagnie, je les aurais jetés.

Ou me serais au moins rappelé que la sorcellerie n'a jamais rien facilité. Jamais, au grand jamais.

Le second pichet de mojito bien entamé, Melissa et moi sommes presque assez éméchées pour entonner une interprétation endiablée de *La Marseillaise*, en chœur avec les clients de la boîte de nuit de *Casablanca*. Mais un coup à la porte nous interrompt. Un bref instant, j’imagine que Graeme est de retour chez Cake Walk, avec la ferme intention de satisfaire d’autres envies que celle de Désirs aux amandes. Mais Melissa n’a pas encore mis le D.V.D. sur pause que j’ai déjà compris le ridicule de l’idée.

Elle ouvre la porte et soupire d’un air dégoûté.

– Oh.

Le ton me renseigne immédiatement quant à l’identité du visiteur sur le palier.

– ... C'est vous.

Ravi de vous voir moi aussi, ma chère, répond Neko.

Il se faufile dans la pièce avec l’aplomb de ses ancêtres félins égyptiens.

– Eh bien, ma vieille, m’apostrophe-t-il en glissant à travers le salon.

Il m’embrasse sur les deux joues – sa dernière manie – et s’assied au milieu du canapé.

– Je pensais bien te trouver ici. Pense à me tenir au courant de tes déplacements, que je puisse te transmettre les messages urgents. Et permets-moi de te dire que tu devrais cacher ta contrariété de me voir apparaître.

Il ramène ses jambes sur le canapé et s’assied en tailleur, s’étirant en arrière comme pour se vanter de la souplesse de sa colonne vertébrale. Installé sur le coussin moelleux, il évoque plus que jamais un chat paressant dans un rayon de soleil spectaculaire. Après avoir inspecté ses ongles impeccables, il plonge la main dans le bol de pop-corn que je partage avec Melissa et y puise une généreuse portion. Ses mains réunies en coupe se portent à ses lèvres et il pointe la langue pour se servir avec délicatesse un grain soufflé qu’il mâche lentement avant de pencher la tête de côté.

– Comment ? Vous ne m’offrez pas un verre ?

Je lance un regard suppliant à Melissa, mais elle secoue la tête en signe de refus. Ces trois derniers mois, elle et Neko se sont à peine parlé. J’articule silencieusement « S’il te plaît! » Elle capitule et se rend d’un pas raide dans la cuisine chercher un verre dans lequel elle verse notre concoction magique de rhum, citron vert et menthe avant de le tendre à Neko.

Merci chérie, ronronne-t-il.

Il lui porte un toast avant d’avaler une bonne rasade.

– Mmm. Ça manque un peu de menthe. Mais comme on dit : dans la tempête, peu importe le port.

Melissa se hérisse.

– Nous, nous le trouvons parfait, lâche-t-elle entre ses dents. Exactement à notre goût.

Je me penche pour les séparer.

– Neko. Si tu préfères *rentrer à la maison*, une bouteille de chardonnay attend dans le frigo.

Il me regarde avec un large sourire.

– Plus maintenant. Jacques et moi l’avons vidée hier soir.

Il prononce le prénom étranger comme le nom d’un plat raffiné. Il baisse les yeux et me regarde à travers des cils plus longs qu’aucun garçon ne devrait être autorisé à en posséder.

– ... Ou devrais-je dire, ce matin ?

Melissa renifle de dégoût et s’engouffre dans le couloir avant de claquer la porte de la salle de bains sur elle. Je jette un regard noir à mon démon familial.

– Neko, était-ce vraiment nécessaire ?

– Quoi ? Il ne s’agissait que d’une bouteille de Turning Leaf. Pas de quoi s’énervé.

Son front sans ride se fronce légèrement et sa bouche s’ouvre en un O étonné.

– Pardon! Le vin était un cadeau de Melissa ? Elle est en colère que ce soit moi qui l’aie bu ?

– Tu sais très bien pourquoi elle est en colère.

Je lui arrache le bol de pop-corn avant qu’il ne dévore ce qui reste de notre délice cuisiné au micro-ondes.

– Tu n’étais pas obligé de faire allusion à Jacques. Tu sais qu’elle ne l’a toujours pas oublié.

– Et je répète que ce n’est pas ma faute ! Je n’y suis pour rien si Jacques m’a préféré à elle !

Je prends une profonde inspiration, prête à expliquer à Neko qu’il ne faisait rien pour arranger les choses. Prête à répéter que Melissa avait rencontré Jacques la première, à rappeler, une fois encore, que c’était Jacques qui avait passé une annonce sur Frénésiedamour.com et avait déclaré que sa femme idéale – sa *femme* – était une pâtissière digne de sa *grand-mère* qui ressemblerait à Brigitte Bardot dans les années soixante. Une fois encore, je me sens à deux doigts de hurler à Neko que c’était Jacques qui s’était persuadé être capable de nier son homosexualité, se « guérir », et s’attaquer à l’autre sexe, pour peu qu’il rencontre la femme idéale pour l’accompagner sur ce chemin étroit et abrupt.

Mais nous nous étions déjà livrés à cet exercice un nombre incalculable de fois au cours de ces trois derniers mois. Neko était entré chez Cake Walk juste au moment où Jacques venait chercher Melissa pour leur second rendez-vous (un second rendez-vous étant chose rare pour Melissa, dois-je le préciser – elle se montre plus tatillon que la *grand-mère* de Jacques, une sainte). Entre les deux hommes, l’attirance avait été instantanée. Jacques s’était éclipsé avec mon démon familial aux allures félines, se souvenant à peine d’annuler ses projets de dîner avec Melissa.

Depuis Neko et Jacques étaient inséparables.

J’avais rappelé à Melissa que Jacques ne lui plaisait pas tant que ça. Que sa conversation (consacrée à la mode, aux créateurs et au milieu de la haute couture du, hum, *Gay Paris*) l’ennuyait. Elle le jugeait égocentrique et snob. Et avait trouvé bizarre qu’au terme d’un premier rendez-vous qui s’était achevé à près de minuit, il n’ait même pas tenté de lui arracher un baiser.

Mais elle avait été blessée dans son orgueil. Son orgueil et son sentiment de sécurité. Alors qu’elle s’épuisait dans la quête de l’homme de ses rêves, il avait suffi à Neko d’apparaître dans une pirouette pour cueillir le fruit à point sur l’arbre de ses amoureux, sans même faire une pause pour reprendre son souffle.

Et moi, au milieu, je n’avais plus qu’à tenter de jeter un pont sur le fossé creusé entre ma

meilleure amie et mon démon familier.

– Neko, ça te tuerait de ne pas prononcer son nom devant elle? Au moins jusqu'à ce qu'elle rencontre quelqu'un d'autre et qu'un autre mec occupe ses pensées ?

Il fronce les sourcils.

– Ce n'est tout de même pas comme si Jacques et moi étions en train de baiser comme des bêtes sur son sofa.

Je pense immédiatement au canapé en cuir craquelé de ma cave, sur lequel dort Neko chaque nuit dans le cottage où nous cohabitons. J'aurais préféré me passer de cette image, merci.

Neko fait la moue et s'empare de la télécommande pour remettre le D.V.D. en marche. L'hymne national français s'échappe de nouveau du poste de télévision, résonnant à la fois dans le bar de nuit tenu par Humphrey Bogart et le salon de Melissa. Je n'ai pas le temps de maîtriser la télécommande que Melissa surgit de la salle de bains. Ses doigts s'emparent du gadget électronique et la télévision est réduite au silence. On n'entend plus que le bruit de l'air conditionné. De l'air conditionné et de mon cœur qui bat tandis que j'attends la suite de l'orage.

– Ça suffit ! crie-t-elle. Tout le monde connaît la fin du film.

O.K. Peut-être que l'hymne national français ne constituait pas la bande-son idéale à cet instant précis. Je suppose que nous en avons fini avec *Casablanca*. J'avale une rasade de mojito, cherchant comment orienter la conversation sur des sujets sans danger. Mais Neko intervient avant que je n'en ai trouvé un.

– Du nouveau à la pâtisserie, côté mecs ?

J'ouvre la bouche pour répondre quelque chose, n'importe quoi et bafouille une tentative de description de l'inconnu de rêve, Graeme Henderson, mais Melissa m'interrompt.

– « Dans toutes les affaires humaines, l'amitié se montre fidèle », lance-t-elle.

Je me tourne vers elle, désarçonnée. Je connais la suite de la citation, extraite de *Beaucoup de bruit pour rien* :

– « ... hormis dans les affaires d'amour. »

A l'époque où nous étions des ados précoces, accros à *Roméo et Juliette*, Melissa et moi avons pris l'habitude de citer Shakespeare, utilisant ses œuvres comme un code secret personnel. Depuis nous jouons souvent à ce petit jeu.

Voyant que je me souviens de la fin de la citation, Melissa se radoucit.

– Jane, tu peux m'aider dans la cuisine ?

Elle verse le fond de la carafe de mojito dans le verre de Neko et me traîne pratiquement hors de la pièce.

– Quoi ? dis-je, l'observant dépecer des citrons verts avec un couteau assez large pour me faire reculer d'un pas.

– Test d'amitié.

Bon, les tests d'amitié n'ont pas de secret pour moi. Vous êtes en droit d'imposer un « test d'amitié » à votre meilleure amie chaque fois que vous éprouvez le besoin de vous rassurer sur

vosre relation. Par exemple, vous pouvez l'exiger lorsqu'il ne reste qu'une tranche de gâteau au chocolat et lancer ces deux mots afin que la friandise se fige en chemin vers l'assiette de votre meilleure amie. Ou réclamer un test d'amitié au moment de faire vos bagages, et forcer votre meilleure amie à rester éveillée jusqu'au petit matin pour vous aider à déterminer quel jean, le stonewash ou le noir, est le plus susceptible de faire s'étrangler votre grand-tante lors du dîner de Thanksgiving. Vous pouvez l'invoquer au moment de choisir un film et éliminer la dernière comédie sentimentale qui cartonne au box-office au profit d'un film d'action dont tout le monde *sait* qu'il est nul, mais dont Brad Pitt est la star et donc, peu importe les critiques, vous devez le voir.

Mais exiger un test d'amitié qui bannit un sujet de conversation ? Surtout un aussi innocent que Graeme Henderson, acquisitions, et mes rêves de romance british ?

Melissa roule les feuilles de menthe en une pile soignée avant d'utiliser son couteau avec l'assurance d'une pro qui n'en est pas à son coup d'essai. L'odeur entêtante se mêle à celle du rhum qu'elle verse dans la carafe et au parfum piquant des citrons verts. Elle fouille dans son freezer à la recherche de glaçons et, quand elle se retourne vers moi, ses yeux brillent de larmes retenues.

Elle ne pleure pas à cause de Jacques.

Elle est bouleversée à cause de tous les autres premiers rendez-vous. Elle s'attriste soudain de son interminable course au bonheur, de sa recherche incessante de l'homme qui la comblera. Et, soyons franche, elle est probablement un tout petit peu jalouse de *ma* relation avec Neko, de mon lien mystérieux avec mon démon familier. Elle sait que je suis une sorcière et elle comprend que je possède de nouveaux pouvoirs, de nouvelles capacités, une nouvelle vie, différente de celle que nous partagions auparavant.

Si un simple secret partagé la rend heureuse, je n'y vois pas d'inconvénient. Après tout, il ne s'est rien passé avec Graeme Henderson. Ce n'est pas comme si j'avais vraiment eu quelque chose à raconter à Neko. Je garderai le secret, avec Melissa.

– Test d'amitié, dis-je en haussant les épaules.

Je soulève la carafe tandis que Melissa se rince les mains avant de s'essuyer les yeux.

– ... D'accord ?

Elle sourit de ses lèvres qui tremblent un tout petit peu.

– D'accord.

Neko a réglé la télévision sur la chaîne dédiée aux jeux. Enthousiaste, il crie les réponses à un présentateur de Jeopardy. Mais craque à la question finale et se renfonce dans le canapé en boudant.

– Quel jeu stupide !

– Personne ici ne va le contester, dis-je.

Il entreprend de zapper, éliminant tout ce qui évoque éducation ou culture pour s'attarder de douloureuses minutes sur chaque chaîne présentant d'énormes objets ornés de strass à des prix ridicules.

– Voilà, dit-il, agitant la télécommande devant une broche dite « classique » représentant un paon. Tu devrais en acheter une.

– Elle jurerait avec la broderie de mon corset en brocart.

Mon boulot à la bibliothèque Peabridge impose une garde-robe de l'ère coloniale – riche taffetas et lin, cerceaux qui amincissent ma taille et délicate broderie qui endolorit mes doigts chaque fois que j'en étudie les points. D'accord. Je ne suis pas fan de ce costume. Mais je lui dois quinze minutes supplémentaires de sommeil chaque matin. Je n'ai jamais à décider de ma tenue au boulot.

Ces costumes sont nés de la dernière invention de ma chef pour maintenir à flot le budget de la bibliothèque Peabridge. Elle nous a demandé à nous toutes, les bibliothécaires, de nous déguiser en matrones de l'ère coloniale, dans l'espoir de susciter l'affluence à la bibliothèque locale. Les mêmes mesures désespérées m'avaient amenée à habiter un cottage sur la propriété de la bibliothèque – troquant un quart de mon salaire contre un cottage entièrement meublé. Cottage qui abritait une collection complète de manuels de sorcellerie. Des manuels... et Neko, dont le sens de la mode (du moins en ce qui concernait les bijoux) semble perverti par ses années passées à la cave, victime d'un sortilège.

Du coin de l'œil, j'aperçois Melissa frémir à la vue de l'hideuse broche de strass.

– Bon, Neko, dis-je, que fais-tu ici ? Qu'avais-tu besoin de me dire ?

– Oh !

Il pose la télécommande.

– Clara a téléphoné.

Clara. Ma mère.

– Et ?

– Elle voulait te rappeler que vous aviez rendez-vous avec ta grand-mère pour un brunch, dimanche prochain.

Alors maintenant Clara flique mon agenda? Le brunch est prévu dans plus d'une semaine. J'imagine qu'elle ne voudrait pas que mamie soit déçue.

Nos brunchs mensuels sont une idée de ma grand-mère, persuadée que nous réunir toutes les trois le premier dimanche de chaque mois nous apprendra à mieux nous connaître, renforcera notre complicité mutuelle, notre besoin de nous confier les unes aux autres comme mères et filles sont censées le faire.

En général, nous réussissons à atteindre la fin du repas sans heurt majeur. Mais je dois avouer que si je commande systématiquement des œufs Benedict, c'est afin de passer ma frustration sur le muffin en dessous. Je ne crois pas être jamais capable de partager un simple petit déjeuner de céréales et lait écrémé avec ma mère. Il présenterait des opportunités de bataille symbolique trop réduites pour nous permettre de tenir jusqu'à la fin du repas.

Mais je participe religieusement à nos réunions. J'y vois un genre de prix à payer pour le rétablissement total de ma grand-mère, qu'une pneumonie avait expédiée à l'hôpital l'année dernière. Des mois lui ont été nécessaires pour récupérer son énergie et sa vigueur proverbiales,

mais elle a fini par reprendre son activité de bénévole dévouée à l'Association des amis de l'opéra.

Elle se dévoue tout autant au renforcement des liens entre ma mère et moi. Une semaine entière peut maintenant s'écouler sans que je me plaigne d'avoir été abandonnée pendant deux décennies et demie par Clara. (Je pourrais réciter les explications de mamie dans mon sommeil : Clara avait dû combattre ses propres démons... devenir elle-même adulte... ancrer spirituellement son existence dans ce monde qui tourbillonnait autour de nous. Ouais, c'est ça.)

Je fusille Neko du regard.

– Et ce message ne pouvait pas attendre mon retour?

Mon démon familial tripote un fil imaginaire de son jean noir.

– Il y a un autre message.

Melissa lève les yeux au ciel. Je dois admettre qu'il commence à m'agacer moi aussi.

– Oui ?

– Teresa Alison Sidney a appelé.

Malgré moi, je retiens mon souffle.

– Qui est-ce ? demande Melissa.

Neko penche la tête, se demandant si je souhaite qu'il poursuive. Je respire à fond pour me donner du courage.

– Elle est à la tête de l'Assemblée des sorcières de Washington. C'est la responsable des sorcières locales.

Je n'ai encore jamais rencontré Teresa Alison Sidney, mais j'ai souvent entendu prononcer son nom ces dix derniers mois. Chaque fois que j'ai séché l'une de mes leçons avec David Montrose, mon gardien, il a invoqué son nom, tel celui d'une sainte ou d'une pécheresse. Teresa Alison Sidney et l'Assemblée contrôlent toute sorcellerie exercée sur leur territoire. Si je réussis l'examen de l'Assemblée, si j'assimile assez de sorcellerie pour les satisfaire, je serai autorisée à rejoindre leur cercle secret. J'aurai le droit de conserver toutes les arcanes en ma possession – livres de formules, cristaux, runes.

Et Neko. Mon démon familial fait partie du lot. Une part du lot que je perdrai si l'Assemblée des sorcières de Washington me juge indigne d'elle. J'imagine Teresa Alison Sidney sous les traits d'une femme austère, sage, patiente – un peu comme « La mère » du tableau de Whistler en vêtements contemporains. Je savais notre entrevue inéluctable, mais j'aurais préféré différer le moment de rendre des comptes jusqu'à ce que j'en sache davantage sur mes pouvoirs. Jusqu'à ce que j'acquiesce un peu de confiance en moi. Un peu de courage.

Melissa, qui suit peu l'actualité des célébrités de l'univers sorcier, sous-estime l'importance de la nouvelle.

– Qu'a-t-elle dit ? dis-je d'un ton que je voudrais nonchalant.

Après tout, son appel peut avoir un nombre incalculable de raisons. Elle peut... elle peut avoir éprouvé la nécessité soudaine de consulter des recettes de l'Amérique coloniale. Ou... chercher un avis sur les herbes et aromates cultivés localement. Ou bien...

Je n’imagine aucune *bonne* raison à son appel.

– Elle veut te rencontrer. Vendredi prochain. A minuit. Malgré la chaleur de l’été, les poils de mes bras se hérissent. Minuit. L’heure des sorcières.

– Seu…

Je m’éclaircis la gorge.

– … seule?

– L’Assemblée au complet sera réunie, précise Neko pour me rassurer.

Détail qui n’apaise en rien la peur soudaine qui s’insinue dans mon cœur. Je pense à l’expression démodée qu’emploie mamie : « Quelqu’un a marché sur ma tombe. »

– Je veux dire, dis-je en pesant chacun de mes mots, dois-je *moi* me présenter seule ?

– Bien sûr que non.

Le sourire de Neko irradie la sympathie et il s’efforce de répondre avec légèreté.

– Je serai là. Et David aussi.

Mon démon familial et mon gardien. Pour m’aider à exercer ma magie et pour me protéger. Je n’éprouve pas pour autant une sensation de sécurité.

– Donc nous y voilà?

Les bras croisés sur mon ventre, je regrette les deux derniers verres de mojito que je viens d’ingurgiter. Je me retiens de me balancer d’avant en arrière pour me reconforter en jouant les gamines rebelles.

– Elles vont me tester?

– *Bien sûr* qu’elles vont te tester, pouffe Neko, désinvolte. Mon appréhension se transforme en contrariété.

– … Tu le sais depuis le début. Mais elles ne te testeront pas ce jour-là. Elles attendront une date cruciale. Cette rencontre a pour but d’établir des bases, de te communiquer les règles.

Je hoche la tête. Les explications de Neko sont claires. Toutes sauf…

– Une date cruciale ? Quel genre de date cruciale ?

– Un jour de sabbat. Imbolc. Beltane. Lughnasa. Samhain.

J’ai assez parcouru ma collection de livres de sorcellerie pour reconnaître les noms. Je suis même capable de transcrire la prononciation gaélique de Neko – Sow-inn – en son orthographe réelle – Samhain. Mais je n’ai jamais prêté attention aux dates précises, je ne me suis jamais inquiétée des jours auxquels ils correspondaient dans le calendrier du « monde réel ».

Le monde réel.

Mon monde réel dorénavant, c’est celui-ci. Je suis une sorcière.

Et j’allais être mise à l’épreuve par mon Assemblée, jugée, afin de déterminer si j’étais digne de lui appartenir. Je pense aux runes magiques et aux cristaux abandonnés chez moi, certainement couverts de poussière maintenant que je les ai négligés depuis un mois ou plus, pour faire joujou avec ma formule de sorcellerie aquatique toujours couronnée d’aussi peu de succès.

Le temps avait-il filé si vite ? Comment me préparer pour ma première rencontre avec l'Assemblée, avec Teresa Alison Sidney ? Que faire lorsque l'Assemblée aura déterminé la date de mon épreuve ?

Melissa ne perçoit pas tout ce qu'implique ma démarche de sorcière. Elle ignore les sensations qui traversent mon corps lorsque je m'exerce. Elle n'a jamais compris la puissance éprouvée, le *déclat* gratifiant qui me libère lorsque ma magie atteint sa cible.

Mais elle me connaît *moi*. Et elle a deviné ma peur.

– Tout se passera bien, dit-elle.

Elle remplit mon verre à ras bord tout en assassinant Neko du regard. Le message est clair et même lui comprend qu'il vaut mieux qu'il garde bouche close.

– Mais...

– Tu vas t'entraîner, m'interrompt-elle.

– Je ne...

– Si.

– Je n'ai jamais...

– Vivons au présent, rétorque-t-elle. Ou plus exactement, au futur. Tu vas travailler avec Neko et David. Tu apprendras tout ce qu'il t'est nécessaire de savoir. Et, lorsque tu auras besoin d'un peu de soutien ou d'être rassurée, tu feras un saut chez Cake Walk, je te nourrirai et te rappellerai tout ce que tu *sais*.

Elle semble si confiante. Si déterminée. Impossible de discuter. Elle est ma meilleure amie et sait où est la vérité.

Je hausse les épaules, me laisse aller contre le dossier du divan et enfouis mes mains dans mes poches pour apaiser mes frissons de panique. Mes doigts effleurent la carte que j'y ai cachée, le message au liséré argenté de Graeme Henderson. Acquisitions.

La carte me fait l'effet d'un doux choc électrique, comme l'électricité statique qui vous dresse les cheveux sur la tête lorsque vous frottez un ballon contre un tapis de laine.

Test d'amitié. Melissa est ma meilleure amie et elle va m'aider à affronter l'Assemblée. Melissa, avec Neko et David.

Difficile d'exiger mieux comme groupe de soutien.

Melissa ôte la télécommande de la main de Neko.

– On ne peut pas abandonner Victor Lazlo seul dans le noir, non ?

La conversation s'arrête là et nous regardons la fin de *Casablanca*, attendant l'image finale pour crier, tous en chœur, la célèbre réplique de Rick : « Louis, je crois que c'est le début d'une belle amitié. »

Tandis que je récite ma réplique, mes doigts reviennent à la carte dans ma poche. « Graeme », je pense. Et je laisse mon esprit s'égarer vers cet accent britannique, ce clin d'œil en coin et la belle... amitié qui m'attend peut-être lorsque j'appellerai le numéro sur la carte. Cette possibilité suffit presque à me faire oublier ma rencontre avec Teresa Alison Sidney et l'Assemblée.

Presque.

Mais pas complètement.

Assise au bord du lit, je fixe le téléphone. C'est idiot. J'ai déjà passé des coups de fil dans ma vie. Des milliers. En quoi celui-ci serait-il différent? Pourquoi ferait-il battre mon cœur ? Enfler ma langue ? Courir des frissons sur mes bras comme autant de pulsions électriques m'exhortant à passer à l'action ?

Ou alors j'ai la gueule de bois suite à la *mojitothérapie* de la veille.

J'essuie mes mains sur mon jean et cherche, une fois encore, la carte de visite. Graeme Henderson. Acquisitions.

Ce n'est pas juste. Ce n'est pas moi qui devrais être obligée de téléphoner. Il aurait dû demander *mon* numéro. *Il* aurait dû prendre le risque.

C'est ce qu'il a fait. Il m'a laissé sa carte, l'a posée sur le comptoir. Il a fait le premier pas.

C'est comme s'il m'avait déjà invitée et que je n'aie plus qu'à décrocher le téléphone pour dire oui. Pas vrai ?

Je caresse la carte et laisse aller ma tête en arrière contre le dossier, un coussin serré contre ma poitrine. Ai-je déjà fait le premier pas ? Il y a bien eu cette fois, en quatrième, où j'ai invité Adam Lehrer à la boum de Sadie Hawkins. Mais on ne peut pas appeler ça un rendez-vous. Il s'agissait plutôt d'une douzaine de gamins se rendant ensemble à une boum. Répartis de chaque côté du gymnase, nous échangeons des blagues angoissées. Deux heures s'étaient écoulées avant que quelqu'un ne trouve le courage de se lancer sur la piste, et encore c'était parce que la *Macarena* nous autorisait à nous agiter dans tous les sens sur le terrain de basket en feignant de ne pas nous connaître.

Non. Je me montre trop dure envers moi-même. *J'ai* invité Adam Lehrer à la boum. Alors pourquoi s'inquiéter? Cela devrait aller comme sur des roulettes, non ?

Evidemment Adam Lehrer et moi avions treize ans. Et Adam mesurait un effarant mètre quatre-vingts, même s'il ne pesait pas plus de cinquante-neuf kilos. Il n'imaginait même pas répondre à une fille qui lui aurait demandé l'heure. Et je ne lui avais pas téléphoné, je lui avais fait passer un mot en classe, lui demandant de cocher une des cases oui ou non.

Je suis ridicule. Moi, une femme adulte. Bibliothécaire de profession. Expérimentée. Sûre de moi, capable. Zut alors, je suis tout de même une *sorcière*.

Je ne vais pas permettre à une invention de rien du tout – le téléphone – de se placer en travers de mon chemin vers le bonheur éternel, avec le plus bel homme que j'aie rencontré depuis le M.V.

Le Mollusque Véreux. J'avais tenté de le séduire, et voyez le résultat. Je l'avais même invité à la ferme de mamie pour une réunion de famille, afin que tous ceux qui me connaissent et m'aiment soient témoins de mon humiliation.

Attendez. J'avais invité le M.V., mais seulement après que lui m'avait demandé de déjeuner avec lui. Il m'avait invitée le premier. C'est lui qui avait pris l'initiative, et notre relation avait terminé sa carrière aux toilettes. Voilà. Les voies de l'univers m'avaient fait parvenir un message clair. Mon mode opératoire exige des modifications. Ceux qui ne tirent pas de leçon du passé sont condamnés à le voir se répéter, et cetera.

Je décroche le téléphone et compose le numéro avant de changer d'avis.

Une sonnerie.

Je manque raccrocher.

Deux sonneries.

Je retiens mon souffle.

Trois sonneries.

Je commence à concocter le message que je vais laisser sur son répondeur, y réfléchis à deux fois, décide que je vais plutôt jeter sa carte, que les voies de l'univers se sont de toute évidence emmêlées dans leur message. Maintenant elles hurlent : Cours ! Cours! Fuis avant qu'il ne soit trop tard!

Quatre...

– Henderson.

– Madison, dis-je par réflexe.

Quelle idiote ! Il ne connaît même pas mon nom. Il va croire que je réponds avec cette précision sèche, professionnelle, pour me moquer de lui.

– Jane Madison à l'appareil, dis-je pour clarifier les choses avant qu'il ne raccroche. Nous nous sommes rencontrés hier. Chez Cake Walk.

– Oh oui.

J'entends son sourire. Oui. Je l'entends. Ses lèvres parfaites s'ouvrent sur ses dents sans défaut. Le syndicat des dentistes britanniques devrait organiser une manifestation – les gens qui les calomnient dans les médias américains n'ont de toute évidence jamais rencontré Graeme Henderson.

– ... La fille du Désir.

– Euh, oui, dis-je, affichant une expression que je souhaite pleine d'humour.

Puis je réalise qu'il ne peut la voir. Je me renfrogne, et me trouve encore plus stupide, tandis que mes joues s'empourprent. Pas étonnant qu'en quatrième j'ai fait passer un mot à Adam Lehrer – ce mode de communication était mille fois plus commode que le téléphone, même si j'avais réfléchi à la taille et à la forme des cases à cocher. Dieu merci, Melissa m'avait convaincue que des cases en forme de cœur feraient ringard.

– Je viens aux nouvelles, dis-je, prête à tout pour nourrir la conversation. Les convives de votre dîner ont-ils apprécié le dessert?

Non, je ne prononcerai *pas* le mot « désir ». Même en plein délire, je ne le prononcerai pas.

– Le dessert a tenu toutes ses promesses, dit-il.

Il baisse la voix.

– ... et davantage encore.

Il s'amuse à mes dépens. Il doit laisser traîner sa carte sur les comptoirs de toute l'Amérique. Faire avaler à de pauvres filles innocentes qu'il est un banal étudiant du Midwest qui joue dans

l'équipe de foot, puis sortir son élégante carte Acquisitions afin de vérifier combien d'entre elles – d'entre *nous* – vont mordre à l'hameçon et être assez folles pour le rappeler. Il avait rédigé le scénario de ce coup de fil, connaissait déjà son texte et savait comment me pousser à me ridiculiser encore davantage.

– Très bien alors, m'entends-je dire, d'une petite voix qui pourrait tout aussi bien provenir de la planète Mars.

– ... euh... au revoir.

– Un moment, dit-il.

Mon cœur bat si fort que j'ouvre la bouche pour reprendre mon souffle.

– ... Ne vous hâtez pas ainsi.

Se hâter. Est-ce que des Américains emploient le verbe *se hâter*? C'est très britannique. Comme le mot coquin. Je force mes pensées à rebrousser chemin, loin de ce dangereux précipice.

– Je suis ravi que vous m'ayez appelé. Je voulais vous parler plus longuement, dans votre boutique, mais j'étais en retard pour retrouver mes amis.

– En fait, il ne s'agit pas de ma boutique.

– Ah ?

– C'est celle de ma meilleure amie. Je l'aide de temps en temps. Je travaille à la bibliothèque Peabridge, quelques rues plus loin. Je suis bibliothécaire.

Malgré moi, je me suis mise sur la défensive. La façon dont les gens réagissent à l'annonce de ma profession m'en apprend beaucoup à leur sujet. Environ cinquante pour cent plaisantent au sujet de « Marian la bibliothécaire, » l'héroïne de *Music Man*, apparemment persuadés qu'ils sont les premiers de toute l'histoire du métier de bibliothécaire à faire référence à cette comédie musicale. Vingt-cinq pour cent s'enquière du temps qu'il m'a fallu pour assimiler le système décimal de classification Dewey. Pour ces deux catégories, je suis à bout de réponses civilisées.

– « Ma bibliothèque m'était un assez grand duché. »

– Prospero ! dis-je en m'exclamant. *La Tempête*, de Shakespeare.

– Exactement.

Il semble toujours amusé, mais aussi chaleureux, amical, comme si je venais de signer mon entrée dans un club fermé – celui des érudits, des fins lettrés, ou autre terme approchant.

J'entreprends de m'excuser.

– C'est juste que...

Mais il a déjà sa propre explication.

– L'ennui d'une éducation classique.

– Je suis spécialisée dans cet ennui, dis-je.

Je fais la grimace. Je n'ai aucune envie qu'il associe le mot ennui à ma personne. Sous aucun prétexte.

– Donc, reprend-il, brisant un silence un petit peu trop prolongé. Connaissez-vous un endroit où nous retrouver afin de faire quelques traits d'esprit à propos de Shakespeare ? J'apprendrai les

raisons qui poussent une bibliothécaire à occuper ses loisirs à la vente de gâteaux, tout en buvant un café ?

Je réfléchis à toute vitesse.

– Le Bistrot français ? C'est sur M Street, au centre de Georgetown.

– Parfait.

Je l'imagine noter le nom du restaurant d'une impeccable calligraphie britannique. Peu probable qu'il soit du style BlackBerry. Son stylo-plume doit glisser sur les pages à la texture crémeuse de son agenda.

– Seul hic. En ce moment j'ai des horaires de boulot déments. On pourrait se retrouver après dîner, pour un café? Disons mercredi soir?

Dans ma tête, les sonnettes d'alarme se déclenchent. Bureau. Horaires déments. J'ai déjà entendu ces excuses. De la part d'un sale type marié.

Mais une petite voix proteste et se démène pour se faire entendre malgré les sonnettes d'alarme. Tard, c'est bien. Tard, c'est l'heure où un homme marié rentre chez lui, retrouver femme et enfants. Méfiance envers l'homme qui vous *tient éloignée* de ses soirées, week-ends et jours fériés.

– Mercredi soir?

Je m'évertue à simuler la fille débordée qui feuillette son agenda.

– 21 h 30 ? Ce serait trop tard?

21 h 30. Cela nous laisse environ une heure pour bavarder, et tout de même le temps pour moi de rentrer, me coucher et me réveiller à l'heure pour le boulot.

– Ce serait parfait, dis-je, tentant de doser enthousiasme et détachement.

Maudit M.V.! Je refuse que cette Monumentale Vermine interfère avec mes projets actuels.

Je ne suis pas certaine des paroles échangées par la suite, mais je dois avoir émis les sons attendus parce que soudain je fixe un téléphone muet et une carte ourlée d'argent.

Un téléphone muet, une carte ourlée d'argent et la perspective de mon premier rendez-vous depuis que le Maquereau Visqueux a empoisonné ma vie amoureuse. Un coussin écrasé sur mon visage, j'évacue une partie de l'énergie vibrante qui m'envahit en poussant des cris.

J'ai réussi ! J'ai passé le coup de fil ! Je tape des pieds contre mon lit, pour une fois ravie de mon audace concernant mes relations sociales.

– Jane ? Tout va bien ?

Neko.

Je m'assieds, repose le téléphone sur ma table de nuit et prends soin de glisser la carte de Graeme sous mon matelas.

– Très bien. Entre.

Neko passe la tête par la porte. Son regard se dirige illico vers le placard, puis sur la petite table qui jusqu'à octobre dernier accueillait un aquarium. Le coup d'œil est si rapide que si je ne l'avais pas prévu, je n'aurais rien vu. Quand Neko reprend la parole, il affiche un visage délibérément impassible.

– David t’attend. Il est à la cave.

Mon fidèle gardien.

Il a dû découvrir que Teresa Alison Sidney m’avait convoquée. Le statut de gardien de David ne lui garantit pas un accès systématique aux infos me concernant, mais Neko a dû se charger de le tenir au courant. Etonnant que cette esclavagiste ne m’ait pas réveillée dès l’aube.

– Merci.

Je prends le temps d’arranger mon couvre-lit, heureuse de savoir ma carte de visite chérie bien bordée, en sécurité. Rien ne semble sortir de l’ordinaire. On ne plaisante pas avec les tests d’amitié, or Melissa m’a demandé de ne pas révéler l’existence de Graeme à Neko. Suis-je le genre de fille à revenir sur ma parole ? D’ailleurs, une drôle de sensation me picote la nuque. Je suspecte que, si je lui en offre la moindre occasion, Neko inventera quelque chose pour tout gâcher entre Graeme et moi. Mon démon familial et ma vie amoureuse font mauvais ménage.

Bon, me dis-je en descendant à la cave, un peu tôt pour rêvasser à mon mystérieux Anglais. Pour l’instant, je dois bosser. Et, au moins en bas, il fait frais.

David m’attend près des livres.

– Bonjour, dit-il.

En un seul mot, David parvient à me donner l’impression que la majeure partie de la matinée s’est envolée, tandis que je flemmardais – flemmardais ! – au lieu de travailler, au sens sorcier du terme.

En gros, David et moi avons instauré entre nous une relation d’une clarté étonnante. David est mon protecteur; son boulot est de m’empêcher de me blesser lorsque je m’adonne à la magie ou – plus inquiétant – d’empêcher quelqu’un de me blesser. Mais David est bien davantage. Il a endossé le rôle de professeur, me guide dans l’usage de mes pouvoirs, m’aide à élargir mes connaissances concernant l’univers, étrange et nouveau, que j’ai découvert moins d’un an auparavant.

Mais lorsqu’il me trouve trop entêtée, ou qu’il est pris d’un accès de colère, David menace de cesser de m’enseigner la magie. Il prétend alors que je dois travailler avec un instructeur officiel de l’Assemblée, un expert en magie capable de gérer une sorcière aussi volontaire que moi. Pourtant, chaque fois, nous finissons par faire la paix.

L’idée de pratiquer la magie avec un étranger ne me plaît pas. Je suis fière de mes réussites, mais aussi embarrassée par les détails que je maîtrise mal. Formules et sortilèges ne devraient plus maintenant avoir de secrets pour moi.

– Bonjour, dis-je, m’efforçant d’imiter son ton sérieux.

Commence alors le ballet des salutations. Nous nous y sommes livrés un nombre incalculable de fois, à chaque visite de David, mais il n’en est jamais pour autant devenu plus gracieux. Si David était un ami, je lui sauterais au cou. S’il était une simple connaissance (comme le petit ami de Neko, Jacques), nous nous ferions la bise. Si nous étions des collègues, je lui serrerais la main, brièvement mais avec fermeté.

Mais il est toutes ces choses à la fois. Et aucune en particulier. Aussi nous traitons-nous mutuellement avec des gants, selon l’expression consacrée. Nous nous livrons en général à une accolade bizarre qui manque nous faire perdre l’équilibre. Je tente de lui planter un baiser sur la

joue, mais rencontre le vide à côté de son menton. Etonné, il se recule, donc je me recule, et percute Neko.

Mon démon familier me rattrape par le coude avec l'un de ses sourires désabusés et d'un haussement de sourcils. Je ravale la répartie acide au bord de mes lèvres. Les sarcasmes de Neko concernant ma relation – mon étrange relation aux contours flous avec David – sont la dernière chose dont j'ai besoin.

Je passe la main dans mes cheveux et me tourne vers mon gardien.

– Bonjour, dis-je pour la seconde fois, comme pour effacer cette scène absurde de sa mémoire. Et de la mienne.

Je traverse la pièce pour m'écrouler sur le canapé de cuir noir. Le canapé qui accueille les amours masculines débridées de Neko. Non, chassons cette pensée.

Les poings enfoncés dans les poches de son pantalon de toile, David pointe le menton que j'ai failli embrasser avant de déclarer, comme je m'y attendais :

– Je suis venu vous préparer à votre rendez-vous de vendredi avec Teresa Alison Sidney.

Pour ne pas laisser filtrer mon anxiété, je simule l'agacement.

– Tout le monde l'appelle ainsi?

– Teresa Alison Sidney ? C'est son nom.

– Mais l'appelle-t-on toujours par son prénom, son deuxième prénom et son nom, tout cela d'affilée? Je n'ai jamais entendu parler d'elle autrement que comme Teresa Alison Sidney. Jamais Teresa. Jamais Mme Sidney. Ni Teresa Sidney, si elle préfère. Toujours les trois noms.

Neko acquiesce, comme s'il était d'accord avec moi.

– Elle a raison, tu sais, lance-t-il à David. Teresa Alison Sidney. C'est comme lorsque tu te retrouves assis à côté de David Hyde Pierce dans un banquet. Tu n'as pas l'impression d'être assez intime pour l'appeler par son prénom, mais tu veux montrer que tu le connais trop bien pour l'appeler « monsieur Pierce ». Alors tu optes pour son nom entier. Et, ensuite, lorsque tu racontes l'histoire à tes amis, tu es obligé de continuer ainsi, parce que c'est ainsi que tu penses à lui. « Alors que j'étais assis à côté de David Hyde Pierce... »

Je fixe Neko, me demandant s'il n'a jamais été assis à côté du célèbre acteur. Peut-être son discours est-il purement rhétorique. Je me tourne vers mon David.

– C'est pour ça ? Elle est célèbre?

– C'est vrai qu'elle est célèbre. Du moins au sein des Assemblées. Elle est à la tête de l'Assemblée des sorcières de Washington depuis presque vingt-cinq ans. Elle a servi trois mandats au Tribunal d'Hécate.

– Quel âge a-t-elle ?

Je vieillis sur-le-champ *La Mère de Whistler*, la propulsant au-delà des quatre-vingt-dix ans, aux confins d'une fragile existence.

Il sourit d'un air suffisant.

– Disons que Teresa Alison Sidney a entamé sa carrière très tôt.

– Pourriez-vous vous montrer plus précis ? Elle a dans les soixante ans ?

Je relooke une fois de plus la pauvre *Mère de Whistler*, allégeant ses rides et lui offrant un chapeau rouge et une blouse violette pour égayer ses journées.

– Elle a trente-cinq ans.

– Comment ?

– Elle a trente-cinq ans.

– Mais vous venez de dire qu'elle dirige l'Assemblée depuis presque vingt-cinq ans.

– Effectivement. C'est un genre de... surdouée. Elle possède de puissants pouvoirs et elle sait les utiliser.

Je déglutis avec difficulté. Trente-cinq ans et à la tête d'une Assemblée de sorcières que j'aspire à rejoindre.

Qu'elle soit âgée ne m'aurait pas déplu. Nous sommes censés respecter les anciens, leur offrir notre place dans le métro, rire de leurs plaisanteries. J'avais presque réussi à me convaincre qu'être convoquée devant l'Assemblée ne serait pas pire qu'assister à la réunion de l'Association des amis de l'opéra de mamie. Je sais comment plaire aux personnes âgées.

Mais trente-cinq ans ? C'est plus jeune que Clara ! Plus jeune que ma propre mère. A peine cinq ans de plus que moi !

– Pourquoi ne m'avez-vous rien dit plus tôt ?

– Pourquoi *je* ne vous ai rien dit ?

David semble exaspéré.

– Depuis des mois, je tente de vous parler de l'Assemblée, mais vous vous obstinez à éviter le sujet.

– Je n'évite pas le sujet. L'autre jour encore à la bibliothèque, Evelyn a soutenu que j'étais celle des bibliothécaires de Peabridge la plus apte à me focaliser sur un but, qu'elle était impressionnée par la série de miniconférences que j'ai développées et qu'elle aimerait étendre...

David penche la tête de côté, arborant le demi-sourire tranquille que j'ai appris à interpréter comme l'expression de son sentiment de supériorité.

– Vous ne détournez pas la conversation, n'est-ce pas ?

– Non. J'allais revenir à Teresa Alison Sidney. Et à son âge.

David fronce les sourcils.

– Est-ce vraiment important ?

Je baisse le regard sur mes poings crispés. Je respire à fond.

– Non! dis-je d'une voix gaie. Son âge ne change rien!

David se redresse. Quand il prend la parole, c'est avec sa voix de « professeur », au registre profond, vaguement grondant, qu'il réserve aux niveaux les plus élémentaires de mon instruction. La voix qu'il emploierait, j'imagine, s'il devait jamais enseigner l'alphabet à des élèves de maternelle, ou les points les plus subtils du système de classification de la bibliothèque du Congrès à des bibliothécaires débutants. Non qu'il ait jamais enseigné à quiconque d'autre que

moi. Enfin pas que je sache.

– Il s’agit d’une simple présentation à Teresa Alison Sidney. Elle ne vous testera pas cette fois-ci. Il vous suffira de la saluer de la façon qui convient.

– Je dois donc travailler la poignée de main propre aux sorcières ? Ou s’agit-il plutôt d’un genre de révérence ?

Il déglutit, comme si un médicament amer enduisait sa langue.

– La révérence n’est peut-être pas une mauvaise analogie.

Il me scrute, depuis le sommet de mon crâne jusqu’au bout de mes orteils. De mes orteils glissés dans des baskets usées. Mes orteils qui n’ont pas vu un pédicure depuis trop longtemps pour que j’en tienne le compte. Mes pieds esquissent un geste de repli sous le canapé.

– Il s’agit de votre intronisation dans le monde de la magie. Votre entrée dans le monde si vous préférez.

Je ris.

– Je dois porter une robe blanche et relever mes cheveux en chignon ? Et faire chanter un mec qui me tienne lieu de cavalier ?

– Un cavalier, vous en avez déjà un.

La main sur le cœur, il semble prêt à entonner le serment au drapeau.

– Vous plaisantez.

– J’aimerais bien.

Il reprend son examen, de la tête aux pieds.

– L’Assemblée prend tout cela très au sérieux. Mais je m’inquiète beaucoup moins de ce que vous allez porter que de ce que vous allez *apporter*.

– Apporter ?

– La coutume veut qu’une nouvelle venue offre un cadeau à la Mère de l’Assemblée.

– Et j’imagine que les tartelettes aux pêches Melba de Melissa ne feront pas l’affaire.

– Pas vraiment.

David parcourt la pièce du regard.

– Vous devez offrir un objet unique, qui exprime votre nature profonde.

Facile de comprendre où il veut en venir.

– L’un de mes livres.

Il acquiesce.

– Que vous devrez doter d’une reliure magique.

– Un paquet cadeau ne suffira pas ? Même avec un joli nœud et noyé de ruban frisé ?

Il pince les lèvres. Je sais que mes questions n’ont d’autre but que de le titiller. Le titiller et apaiser le sentiment soudain de deuil qui m’étreint à la pensée que quelqu’un d’autre va entrer en possession d’un de mes livres de magie. Un des livres découverts dans la cave du cottage lorsque j’y ai emménagé l’année dernière. Pourquoi suis-je si possessive à l’égard d’objets dont je ne

soupçonnais même pas l'existence un an plus tôt ?

Je repousse le moment de choisir le trésor bien-aimé dont je vais devoir me séparer.

– Qu'entendez-vous exactement par reliure magique ?

– Chaque sorcière présente son cadeau à sa façon, une façon unique liée à ses pouvoirs et son tempérament. Par exemple, si vous aviez des affinités avec l'élément Air, vous présenteriez votre livre enroulé dans une tornade miniature. Vous maîtriseriez les vents afin qu'ils gardent le livre en sécurité et n'autorisent qu'une personne bien précise – Teresa Alison Sidney – à l'ouvrir.

C'est mon tour de pincer les lèvres. Je suis loin d'être une spécialiste de l'élément Air. L'année précédente, j'ai tenté de l'exploiter à l'aide de plusieurs sortilèges, mais il ne s'est pas mêlé à mes pouvoirs, ne m'a pas *parlé* de façon significative. Je n'imagine pas non plus tisser une magie à base d'Eau – pas après mes échecs répétés concernant les formules de nettoyage de la cuisine. Et pas question de m'approcher du Feu. Pas armée de l'un de mes précieux livres.

Pendant que je recense toute la magie que je suis incapable d'effectuer, que je *refuse* d'effectuer, une idée s'empare de mon esprit. Je la retourne un moment dans ma tête, la teste mentalement, la décortique afin de déterminer si c'est une idée idiote, ou simplement géniale. Comme je ne lui découvre aucun défaut, j'ose proposer :

– Élément Terre. La citrine.

Je me dirige vers la boîte imposante contenant mes cristaux et David hoche la tête, d'un mouvement imperceptible. J'époussette subrepticement le couvercle avant de déplacer les casiers à l'intérieur. Je sais que je possède trois beaux exemplaires de citrine. J'aime la nuance d'or clair de ces quartz jaunes et suis attirée par la chaleur constante qui en émane.

Voilà! Les trois spécimens dont je me souviens. L'un est petit, mais taillé à la perfection. Un autre est d'une taille imposante, frôlant l'absurdité, mais un défaut infime, noir et dentelé, luit dans ses profondeurs. Alors que le troisième est parfait – assez gros pour être monté en bague ou attirer l'œil au centre d'un collier. La pierre a la taille de l'ongle de mon petit doigt.

Je le soulève de son plateau de velours et le tourne vers la lumière. Je l'imagine centré au-dessus d'un livre, déversant ses pouvoirs cristallins sur les pages reliées. *Générosité*, dit la citrine. *Prospérité*. Propriétés anciennes, symbolisme traditionnel... Quel don à mon nouveau guide dans le monde de la magie pourrait se révéler plus parfait?

Je me tourne vers David.

– D'accord. Montrez-moi. Montrez-moi comment relier un livre.

David me regarde d'un air critique, comme s'il doutait de la sincérité de mon enthousiasme concernant ce dernier chapitre dans mon éducation de sorcière. Je hausse les épaules.

– Sérieusement. Dites-moi comment procéder. Je *veux* le faire. Mais il ne répond pas. Sous son regard, je commence à gesticuler, résistant de justesse à la tentation de porter mes ongles à ma bouche pour les ronger et chasser ma nervosité. Heureusement, mon vernis *Code Red* me sauve. Il m'a fallu des mois pour laisser pousser mes ongles à une longueur justifiant l'achat d'un vernis Lancôme. Je ne vais pas tout gâcher parce que David a envie de jouer les gardiens impavides.

– Bien, finit-il par dire.

Je me demande quel type de test j'ai réussi dans son esprit.

– Commençons par le commencement. La reliure que vous créerez, le « paquet cadeau », dépendra du sujet du livret.

Mon regard parcourt ma cave, mon sanctuaire. Je me revois, rangeant les livres un à un sur les étagères, faisant naître l'ordre du chaos, faisant appel à tous mes talents de bibliothécaire pour les appliquer au bien, et non au mal. Ces jours-là – ces quatre jours-là –, j'avais œuvré à cicatriser mon cœur brisé – et, aujourd'hui encore, j'étais fière de la tâche accomplie.

En même temps que je rangeais les livres, j'avais créé une base de données, répertoriant titres et sujets afin de les retrouver en un clin d'œil. Je suis plus que tentée d'ouvrir mon ordinateur portable et parcourir mon fichier jusqu'à ce que le cadeau parfait apparaisse.

Mais Neko met un frein à mes projets.

– Celui-ci est très bien ! Teresa Alison Sidney devrait l'adorer !

Je m'empare du livre qu'il me tend, un volume imposant relié de cuir pourpre. Des lettres dorées tarabiscotées sont gravées sur la couverture : *Entretien et alimentation des démons familiers*. Le livre paraît relativement neuf – imprimé et non manuscrit, et les pages sont en papier épais et non de parchemin. En tête du livre, on trouve une simple table des matières, abordant des sujets tels que : « Comment dédier un démon familier au foyer », « Comment forcer un démon familier à exécuter votre volonté en tout », « Comment punir un démon familier obstiné ».

Neko penche la tête d'un air enjôleur, me regardant à travers ses cils avec l'aplomb irrésistible de George Clooney recevant un oscar. Il me décoche un sourire ravageur, donnant à croire que mon bonheur et ma satisfaction sont les seuls facteurs qui motivent son envie de respirer.

– Je ne crois pas. Ce livre contient trop d'informations sans valeur à mes yeux pour que je l'offre.

La moue de Neko se fait boudeuse.

– ... de plus, je suis sûre que le démon familier de Teresa Alison Sidney est bien trop bien élevé pour qu'elle ait l'usage d'un livre de ce genre.

Neko grommelle et replace le livre sur son étagère.

Je le regarde étudier ma collection, me doutant qu'il manigance je ne sais quelle nouvelle combine, tout en cherchant une solution. Il est réellement peu probable que Teresa Alison Sidney

ait besoin d'un guide concernant les démons familiers. Elle n'a pas besoin non plus de mes nombreux traités sur les sortilèges élémentaires ou le travail de base avec les cristaux, le b.a.-ba de la lecture des runes ou l'introduction à la formulation des sorts.

Lui offrir un livre abordant les confins les plus sombres de la magie ne me convient pas non plus. Dans le meilleur des cas, elle utilisera mon cadeau pour renforcer son pouvoir auprès de l'Assemblée – et, par extension, auprès de moi. Dans le pire des cas, elle interprétera mon cadeau comme une menace voilée. De plus, ma collection comporte de précieuses ressources liées à certaines des faiblesses de mes pouvoirs, et je répugne à me séparer de ce qui pourrait s'avérer nécessaire dans le futur.

Non. Je dois trouver l'équivalent sorcier d'un livre à vocation décorative. Un livre grand format chantant richesse et largesse, un livre offrant de belles photographies et un minimum de texte. Un livre évoquant l'envie d'ailleurs, de vivre autrement. Un livre que Teresa Alison Sidney pourra exhiber avec fierté, inviter les autres sorcières à feuilleter, utiliser pour inspirer l'admiration et peut-être juste un brin de jalousie. De la part de tous les membres de l'Assemblée qui n'avaient pas la chance, elles, de posséder un tel trésor.

– J'ai trouvé!

Je traverse la pièce et m'agenouille devant la plus basse des étagères. Je fais glisser mes doigts le long des dos de trois volumes géants, trop grands pour tenir debout dans les rayons. Celui du dessous est celui que je cherche, le gros lot.

Je me bats un moment contre lui, luttant pour le libérer du poids de ses compagnons. Il est encore plus grand que dans mon souvenir, et la couverture encore plus spectaculaire. En cuir marocain vert, tendu sur de fines arêtes de bois. Elle est gravée de motifs entrelacés de pentagrammes, cercles et flammes représentant le feu spirituel. Des charnières de cuivre enserrant l'arête du dos, faisant écho aux illustrations de la couverture. Une pince de métal assortie aux charnières ferme le livre, protégeant les trésors qu'il enserre. Un sortilège fait que ce cuivre ne se ternira jamais; Même maintenant, il brille comme de l'or chaud, tout en volutes et filets qui attirent l'œil.

Je soulève le volume à hauteur de ma poitrine et me redresse d'un mouvement mal assuré. Je le place avec précaution sur le pupitre dédié à cet effet au centre de la pièce. David s'approche de moi, tendant instinctivement une main pleine d'espoir afin d'effleurer la couverture de cuir raffinée. Même Neko se résout à abandonner sa moue et à lui témoigner un certain intérêt.

– Quel est le titre ? s'enquiert David, tendant le cou par-dessus mon démon familial.

Ni le dos ni la couverture ne porte aucun titre.

Je manœuvre le fermoir enchanté, admirant la mécanique sans défaut tandis que le livre s'ouvre. A l'intérieur s'étalent des feuilles de papier de coton parfaites. La bibliothécaire en moi devine les heures consacrées par un artisan inconnu à la réalisation de ces surfaces lisses destinées à l'écriture. Je les tourne jusqu'à trouver le titre et lis tout haut :

– *Histoire illustrée des sorcières de la région Mid-Atlantique, comprenant le Maryland, le Delaware, les Virginie et le district de Columbia*. Un traité d'histoire locale, dis-je à David. Parfaitement approprié à l'Assemblée des sorcières de Washington.

David acquiesce, haussant un sourcil appréciateur devant les luxueuses illustrations colorées.

– Impressionnant. Rare. Il est très peu probable que la collection personnelle de Teresa Alison Sidney en comprenne un exemplaire, du moins pas un encore doté de toutes ces gravures. Je crois que c'est le cadeau parfait.

Sans le vouloir, je souris sous le compliment.

– Maintenant, voyons l'emballage, le lien que vous allez créer. Allez. Et munissez-vous de la citrine.

Ma main plonge dans la boîte de cristaux et en extrait la citrine. Je résiste à l'envie fugitive de remplacer le spécimen parfait par un de moindre valeur. Si David a raison – et je n'ai aucune raison de penser le contraire –, si nous sommes en train de négocier mes débuts dans l'univers de la sorcellerie, je ne vais pas prendre le moindre risque de tout faire capoter.

La citrine réchauffe ma main tandis que je regagne le pupitre. Neko s'approche, et j'ouvre la main afin qu'il admire le cristal au creux de ma paume. Il se penche et laisse échapper un souffle, frissonnant presque sous la force de sa propre expiration. Lorsqu'il inspire de nouveau, son souffle résonne comme un ronronnement.

La pierre étincelle, captant les rayons de lumière dans la pièce, l'adoucissant pour nous nimer d'une douce luminosité. Sans pousser mes capacités, sans utiliser un iota de mes pouvoirs, je perçois les émotions qui transpirent des facettes de la pierre taillée – chaleur, calme et charité.

David rejoint le côté opposé du pupitre et, une fois en face de moi, s'immobilise en hochant la tête devant le lourd volume relié de cuir vert.

– Excellent choix.

La chaleur de la pierre renforce son approbation et me submerge, comme un bain parfumé. David hoche la tête avant de déclarer :

– Très bien. Concentrez-vous.

Le procédé m'est familier. Je l'ai assez souvent répété au cours des dix derniers mois. Neko se faufile plus près de moi ; son corps irradie de chaleur contre le mien. Je fais passer la pierre dans ma main gauche et la serre dans ma paume. Je me concentre, perds toute conscience de la présence des deux hommes dans la pièce, ferme les yeux et respire.

Respirer à fond, étirer ma poitrine afin d'ouvrir mes poumons au maximum est si agréable. Il est encore plus agréable de relâcher mon souffle, de libérer tout stress, toute tension, toute inquiétude concernant Teresa Alison Sidney. Je répète l'exercice, encore et encore, me recentrant chaque fois sur le noyau de mes pouvoirs, là où les détails triviaux ne peuvent m'atteindre. Je finis par une longue expiration contrôlée qui vide mon corps et mon esprit de tout ce qui n'est pas lié au sortilège sur lequel je travaille.

– Très bien, dit David.

Il a renoncé à sa voix professorale et choisi le murmure. Une part lointaine de mon esprit prend bonne note de son approbation et s'illumine à son compliment. Mais je demeure calme et assurée, aux confins de l'univers sorcier.

– Offrez maintenant la pureté de vos pensées.

Je lève ma main droite et la laisse retomber sur mon visage comme s'il était séparé du reste de mon corps. Je touche mes sourcils et me sens glisser un peu plus profondément dans l'espace caverneux de la magie.

– ... la pureté de vos paroles.

Je touche ma gorge et me laisse porter par la transe.

– ... et la pureté de votre foi.

Je touche mon cœur.

Je me suis laissé entraîner plus loin que lors de toutes nos autres séances. Je me sens plus calme, plus assurée. Un puits unimaginable de pouvoir magique s'ouvre sous mes pieds et me porte comme si je flottais sur l'eau salée d'une mer hypersaturée. Neko est demeuré à mon côté. Il remplit son rôle de démon familier, nourrissant ma concentration. Il approfondit ma transe, m'emportant de plus en plus loin.

– Excellent, murmure David.

Je comprends alors que lorsque j'en aurai fini avec cette tâche, lorsque je reviendrai à moi-même, je devrai examiner ce sentiment, cette complaisance, cette sensation totalement enivrante de bien-être.

– Maintenant. Centrez la citrine sur le livre.

Je semble avoir développé une vision très spéciale. Même les yeux fermés, je distingue la pierre avec précision. Je peux mesurer les dimensions du volume fermé plus justement qu'aucun artisan armé d'une règle et d'un pied à coulisse. Une petite partie de mes pouvoirs provient de l'amplification procurée par Neko ; je confirme que je comprends le livre, la pierre, je remplis mes poumons et déplace la citrine, jusqu'à sa destination précise. Lorsque je repose le cristal, j'exhale jusqu'à ce que mes doigts picotent.

La pierre *est à sa place sur* le livre. On dirait que le cuir se tend vers le cristal, l'attire en son sein, l'accepte, se mêle à lui. Intellectuellement, je sais qu'ils demeurent séparés, qu'ils demeurent or et vert, pierre et cuir, minéral et animal. Mais mes sens de sorcière me disent qu'ils ont fusionné, qu'ils ont créé un lien. Près de moi, Neko frissonne, et je sais que lui aussi a conscience de ce que nous avons accompli.

Tout comme David. Il hoche la tête en signe d'approbation.

– Saisissez-vous maintenant du pouvoir de la citrine et reliez-le au livre. Fondez-le dans les pages. Déversez-le dans votre cadeau.

Je comprends ses paroles. Je suis sous le charme, enchaînée à mes pouvoirs, mais je sais que je peux poser une question sans briser le sortilège.

– Dois-je créer une barrière?

– Créez une couverture. Une enveloppe protectrice. Vous seule pouvez décider de la forme que prendra cette enveloppe. Vous pouvez créer un bouclier que seule Teresa Alison Sidney pourra franchir, afin qu'aucune autre sorcière n'ait accès à votre cadeau. Ou créer un écran plus accueillant, plus ouvert. Décidez de ce que vous désirez communiquer, du message que vous désirez transmettre à Teresa Alison Sidney. A l'Assemblée.

Quel message communiquer?

En une année, David m'a appris beaucoup au sujet de l'Assemblée des sorcières de Washington, même si j'ai détourné le sujet chaque fois que possible. L'Assemblée est le noyau fondamental de la sorcellerie. Les membres féminins – toutes les sorcières sont des femmes, même si elles s'appuient sur des gardiens mâles pour leur protection – se réunissent à intervalles réguliers pour s'enseigner mutuellement la pratique des arcanes, de nouveaux sortilèges, de nouvelles façons d'exploiter le pouvoir des runes, des herbes et des cristaux.

L'Assemblée est également un lieu social. Chaque sorcière peut y partager les joies de la magie, la montée d'énergie déclenchée par l'utilisation de ses pouvoirs, et se lamenter sur ses frustrations – les sorts qui ne fonctionnent pas, la magie impossible à domestiquer.

L'Assemblée de Washington s'imbrique dans un réseau de sorcières s'étendant dans tout le pays, dans le monde entier. L'Assemblée propose aux sorcières un havre spirituel, un ancrage. Elle leur offre un foyer, un sanctuaire où être accueillies par leurs sœurs, en dépit de leur singularité – à des yeux ordinaires – et du fait qu'elles s'adonnent à la magie. Au sein de l'Assemblée, une femme peut s'abriter, s'épanouir, mûrir, sous la direction et la protection de celles qui ont parcouru le même parcours initiatique.

Mais je n'ai jamais été fan des clubs exclusifs. A la fac déjà, je détestais ces clubs de filles, très fermés, et éprouvais une solide méfiance envers tout groupe exigeant un bizutage avant d'être admis en son sein. Mais peut-être était-ce parce que mes deux clubs préférés avaient refusé de m'admettre. Cependant David s'était montré clair à maintes reprises : les sorcières devaient rejoindre les Assemblées. Les sorcières étaient plus en sécurité dans les Assemblées. Les sorcières en apprenaient davantage dans les Assemblées.

Alors comment me présenter à Teresa Alison Sidney et à l'Assemblée des sorcières de Washington ?

Je pouvais la jouer effrontée, exhiber jusqu'à la dernière goutte de mon pouvoir et de ma force, les déverser dans la citrine, sur le livre, bâtir un édifice d'orgueil, de pouvoir et d'arrogance.

Je pouvais me présenter avec humilité, me soumettre totalement à l'Assemblée, révéler mon talon d'Achille et réclamer soutien, guide et protection.

Je pouvais me montrer rebelle et miner le livre de mon pouvoir, de déchirures reflétant mon refus de me soumettre à toute volonté autre que la mienne.

Chaque image née dans mon esprit était accompagnée de la vision d'un champ de citrine. Impossible de modifier l'aura fondamentale de générosité et de bien-être générée par la pierre. Mais je pouvais la pétrir. La modeler. La travailler pour lui donner la forme que je souhaitais.

De nouveau respirer à fond, rassembler mes pensées. Certaines s'élèvent vers Neko, à la rencontre de son pouvoir de démon familier, de son don unique de magnifier et amplifier ma propre magie.

Et alors je modèle les liens de la citrine.

C'est comme organiser une bibliothèque miniature. Je pourrais placer chaque particule de pouvoir avec précision, aligner l'équivalent de mes livres sorciers sur une étagère, redresser chaque élément, placer avec méticulosité chaque reliure symbolique à un endroit calculé avec soin

sur l'étagère imaginaire. Je pourrais modeler la citrine en la plus rigide des bibliothèques universitaires, créer un pouvoir qui étirerait sa couverture, lisse et sans appel, sur mon trésor de livre.

Mais je ne suis pas une sorcière ordonnée. Je ne suis ni constante et flegmatique, ni passive et calme.

Je suis par nature quelqu'un de remuant, une adepte tumultueuse de la magie. Je me vois plutôt comme une chaleureuse librairie locale que comme une bibliothèque universitaire. Je ressemble à des pièces en enfilade, pleines de trésors cachés, de recoins multiples, où l'on peut espérer trouver un fauteuil de lecture bien rembourré et un chat orange faisant la sieste. Moi, c'est le chaos soigneusement contrôlé, pas la parfaite organisation.

En façonnant la citrine, je ris à gorge déployée. Je déverse sa force sur le livre tel un bibliophile déballant un coffre au trésor. Je m'amuse à amasser de nouvelles pensées, de nouveaux pouvoirs, de nouveaux livres en un schéma complexe. Je me glisse dans les ferrures de cuivre, la serrure de métal. Je pense à chaque librairie que j'ai visitée dans ma vie, chaque découverte soudaine d'un trésor littéraire, chaque trouvaille fortuite dans une existence consacrée à feuilleter des livres.

La citrine répond à mon approche toute de légèreté. Elle capture ma bonne volonté, mon espoir, mon optimisme, et se laisse modeler. Je ne sais combien de temps je travaille la pierre, combien de fois je vérifie son motif, modifie mon enveloppe.

Mais, quand c'est fini, je le sais. Je sais quand mon œuvre exprime exactement ce que je souhaite. Je sais quand *l'Histoire illustrée des sorcières* s'est transformée en un objet unique, un cadeau très spécial.

Je rouvre les yeux. Je vois Neko s'écarter de moi, hausser les épaules, puis recouvrer son équilibre et sa perception de lui-même. Je baisse les yeux sur mon cadeau qui ressemble à un livre ordinaire à la reliure verte ornée d'une pierre jaune ordinaire en son centre.

Puis je regarde David.

Il me fixe, les lèvres figées en un sourire médusé, ses yeux rivés aux miens. Il semble à peine conscient de la présence du livre entre nous.

– Quoi ? dis-je.

Ma voix résonne trop fort dans la pièce.

– Rien, dit-il, sans me quitter des yeux.

– Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

– Vous ne manquez jamais de me surprendre.

– Que voulez-vous dire ?

– Disons que je ne pense pas que quiconque ait jamais présenté à Teresa Alison Sidney un cadeau comme celui-ci.

– Que voulez-vous dire ?

La bonne volonté émise par la citrine se dissipe soudain, se transforme en une mélodie que je connais mais ne pourrais chanter à haute voix, même si ma vie en dépendait. J'agrippe les bords du livre, reconnaissant ce que j'ai créé, mais soudain prise de doutes.

– J’aurais dû m’inspirer de la bibliothèque, non? Créer le cadeau parfait.

– Vous avez créé le cadeau parfait, dit David. Parfait pour vous. Mais je ne le crois pas.

– Ça ne va pas, c’est ça? Je devrais essayer autre chose. Utiliser mes pouvoirs autrement.

– Je ne vous laisserais pas faire une chose pareille.

– Vous êtes mon gardien! Vous devriez me laisser essayer! dis-je d’une voix mal assurée.

David se contente de sourire.

– Faites-moi confiance. Je sais ce qui est le mieux pour vous, pour votre sécurité. Pour votre avenir de sorcière.

– Et le mieux c’est ça ?

J’ai l’impression d’être une enfant, une petite fille soudain peu sûre d’elle-même dans ses chaussures à brides vernies et son collant ajouré.

– Oui, dit David. Le mieux que vous puissiez jamais réaliser.

J’aimerais le croire, mais je regrette que ma rencontre avec Teresa Alison Sidney n’ait pas lieu sur-le-champ. Cet après-midi même. Je ne suis pas certaine de supporter six longs jours d’attente.

Neko s’avance et pose ses mains sur le pupitre.

– Eh bien, *moi* je ne peux pas me concentrer une minute de plus sans manger quelque chose. Des crevettes de préférence. Accompagnées de salade de crabe.

J’éclate d’un rire incertain. Tandis que mon démon familial ouvre la porte de l’escalier menant dans la cuisine, je résiste au besoin instinctif de me retourner et regarder par-dessus mon épaule *l’Histoire illustrée des sorcières* enveloppée de citrine.

L'œil torve, je fixe la pile de vêtements sur mon lit. Rentrée du boulot à 18 heures, j'ai immédiatement ôté les diverses couches de mon costume colonial : cerceaux, veste, corset, fichu, manches à ruchés... Ils trônent sur ma couette, rivalisant de plis et de froufrous impossibles à repasser.

Sur mon costume reposent des douzaines d'autres tenues – jupes, blouses, T-shirts, pantalons – toutes noires. Après tout, le noir est une couleur de base. Le noir fait de l'effet. Le noir est sexy.

Et j'ai largement de quoi choisir. J'ai du noir moulant ou négligé, du noir gothique ou élégant, du noir sexy ou informe. J'ai passé la soirée à coordonner des pièces qui n'avaient rien à faire dans le même placard, encore moins sur la même silhouette. J'ai ressorti des fringues qui n'avaient pas vu le jour depuis les dernières fois que j'ai tenté de traîner Melissa en boîte, il y a plus de dix ans. J'ai même essayé ma tenue favorite pour aller au boulot, avant d'être forcée de m'y rendre vêtue selon les critères d'élégance de Martha Washington.

Aucune tenue ne convient à mon rendez-vous avec Graeme Henderson. Aucune n'exprime l'énergie que je souhaite communiquer, l'insouciance légère d'une nana qui prend un café avec un mec en fin de soirée.

(D'ailleurs qui boit du café le soir? Dans quel genre de relation étrange et vouée au désastre suis-je en train de m'embarquer ?)

Frustrée, je m'écroule sur mon lit et fixe mon placard quasi vide. Si je me rendais à un dîner d'apparat, aucun problème – je possède toujours ce fourreau vert que Neko a choisi pour moi l'année dernière, émaillé de filets dorés, qui au gala de l'Association des amis de l'opéra m'avait donné l'impression d'être une princesse. Mais quelque chose me souffle que cette tenue est un peu déplacée pour prendre un pot un mercredi soir.

Du vert pourtant. Un éclair de couleur. Peut-être est-ce le nœud de mon problème. Peut-être devrais-je examiner les cinq pour cent de ma garde-robe qui ne sont *pas* noirs.

J'ouvre avec détermination les tiroirs de ma commode et plonge dans une pile de T-shirts. (Oui, j'ai besoin de quatre T-shirts noirs. Quelle fille n'en a pas besoin ?) Le bleu tourmaline est un cadeau de Melissa ; à l'époque je lui avais dit en plaisantant qu'elle avait choisi cette couleur parce qu'elle lui irait à merveille. Elle n'avait pas apprécié mon sens de l'humour.

Je passe la tête dans le vêtement sans couture et jette un coup d'œil au miroir. La ligne est aérodynamique, lisse. Le T-shirt paraît aussi frais que l'eau d'une piscine, évoquant un plongeon rafraîchissant par une étouffante nuit d'été.

Et là. Dans mon placard. Une jupe saphir. Maintenant que j'y pense, la jupe aussi est un cadeau de Melissa. Peut-être tente-t-elle de me faire passer un message. Peut-être pense-t-elle que ma garde-robe mériterait quelques innovations. En l'occurrence, je ne cherche pas à argumenter. Le haut et la jupe se marient à la perfection. Ils se complètent pour donner une impression lumineuse, fraîche et aérienne. De plus ils donnent l'impression que je me suis emparée des deux premiers vêtements tombés sous ma main et que j'ai enfilé l'une de mes tenues habituelles. Quelle fille a le temps de réfléchir ainsi à sa tenue ? Personne ne pourrait deviner que j'ai décimé ma garde-robe

pour aboutir à cette merveille.

Ensuite : les cheveux. Je pourrais prendre une douche rapide et sécher ma tignasse auburn au sèche-cheveux. Mais des années d'expérience m'ont enseigné que ce serait aller contre mon destin. L'opération sèche-cheveux prendrait presque une demi-heure et, à la seconde où je poserais le pied dehors, mes cheveux se dresseraient, électriés par la chaleur de ce mois d'août. Inutile de nier la réalité. Une simple barrette gardera ma crinière à l'écart de mon cou.

Je fonce dans la salle de bains pour me rafraîchir le visage. Le thème simplicité estivale étant à l'honneur, je décide de me passer d'une séance complète de maquillage. Un peu de blush, une pointe d'eye-liner indigo, un soupçon de rouge à lèvres.

Ça suffit. Il s'agit d'un simple rendez-vous. Pas d'une demande en mariage. Aucun paparazzi à l'horizon.

Je tire ma pochette de la commode et enfile des sandales plates et confortables. Graeme Henderson est peut-être l'homme le plus intéressant que j'aie rencontré depuis des mois, mais je ne vais pas pour autant souffrir pour lui en talons hauts. Surtout alors que je me rends au restaurant à pied, le long des superbes immeubles de pierre qui longent encore les rues de Georgetown.

Je me dirige vers la porte, mais mon plan tombe à l'eau.

– On sort en douce? pouffe Neko depuis l'un des canapés vert mousse.

Dans ma hâte de partir, je ne l'avais pas remarqué. Ni lui ni Jacques.

– Pas en douce ! dis-je sur la défensive, avec un regard furtif en direction de la porte.

Neko a la tête posée sur les genoux de Jacques, mais il se lève en trébuchant.

– Où vas-tu ?

Dehors.

Neko fait la tête.

– Je parie que tu ne répondrais pas ainsi à ta grand-mère.

– Tu perdrais ton pari.

Jacques intervient avant que Neko ne se plaigne de nouveau.

– Tu es bien jolie ce soir, Jane.

Son accent français résonne avec force dans la lumière tamisée du salon et, malgré moi, je souris à la prononciation française de mon prénom. Qu'est-ce que ce canon français trouve à Neko ? Surtout si on considère le domicile... euh... peu orthodoxe de mon démon familial, et ses ressources financières inexistantes. Oh, bon... que ne fait-on pas par amour. Ou du moins par solide et mutuelle attirance physique...

Jacques s'enquiert :

– Qui est le petit veinard?

– Qui a dit qu'il était question d'un petit veinard? dis-je trop vite.

– Tout homme qui dîne avec vous a de la chance. Et à 21 h 30... je vous transforme en vraie Française.

– Il ne s'agit pas d'un dîner, dis-je, bien que mon estomac choisisse ce moment pour gargouiller

et me rappeler que je n'ai rien avalé depuis ma sortie du boulot. Juste de prendre un café et un dessert.

Neko bondit.

– Nourriture. Boisson. C'est un rendez-vous. Où?

– Au Bistrot français.

Ils auraient fini par m'arracher l'info de toute façon.

– Ah bon ! s'exclame Jacques en français. Ils restent ouverts jusqu'au petit matin. Peut-être que, Neko et moi, nous pourrions venir avec vous ?

Il hoche la tête comme s'il s'agissait d'une idée brillante.

– Nous allons vous rejoindre là-bas. Nous assurer que cet homme que vous rencontrez est un homme bien.

– Non!

Je pense à la carte ourlée d'argent coincée sous mon matelas, la carte dont Melissa m'a fait promettre de cacher l'existence à Neko. Mais, plus important encore que ma promesse, je suis effrayée à l'idée des dommages amoureux dont mon démon familier se rendrait coupable s'il se le mettait en tête. Ou même s'il ne se le mettait pas en tête – Neko a le chic pour dire exactement ce qu'il ne faut pas quand il ne le faut pas. Si Neko se mêle en quoi que ce soit de ma vie amoureuse, Graeme fuira le bistrot au bout de cinq minutes.

Mon démon familier dissimule un bâillement délicat derrière sa main.

– Tu as honte de nous, Jane, ou tu as honte de ton homme mystérieux?

Je sens le piège se refermer sur moi. Mais alors, comme un rayon de soleil perçant une nappe de brouillard, j'entrevois une échappatoire.

– Puisque vous voulez le savoir, je vais retrouver Melissa. Elle voulait garder le secret. Nous allons tester des desserts et déterminer si certains sont dignes de l'inspirer pour Cake Walk. Nous y allons plus ou moins incognito.

La mention de Melissa douche l'enthousiasme de Neko, comme celui de Jacques. Mais, après un moment de silence béni, Neko fronce le nez comme s'il reniflait mon mensonge.

– Melissa ? Elle teste le Bistrot français à 21 h 30 ? Elle ne se rend pas à sa propre pâtisserie dès 4 heures du matin ?

– Justement. Jamais ils ne suspecteront qu'il s'agit d'une concurrente, dis-je, tentant de cacher mon désespoir. S'il te plaît, Neko...

Je regarde ostensiblement en direction de Jacques.

– ... La dernière chose dont j'ai besoin, c'est de la mettre en colère alors qu'elle essaie de ne pas se faire remarquer.

Jacques laisse échapper un long soupir, comme si tous les châteaux de France pesaient sur ses épaules.

– Pauvre Melissa. Je n'ai jamais eu l'intention...

Il soupire de nouveau.

Neko caresse les cheveux du malheureux Français, me lançant un regard pour me signifier que j'exagère.

– Bon, vas-y, grommelle-t-il. Pars déguster tes tartelettes.

J'envisage un instant de le réprimander pour son insolence, mais je réalise que j'ai gagné la bataille. Agitant les doigts vaguement en direction des garçons, je file et tire la porte derrière moi.

J'ai pris du retard et dois me dépêcher dans la chaude nuit d'août. Le soleil se couche encore tard. Une faible lueur pourpre flotte toujours dans le ciel. Malgré l'heure, la chaleur suinte du trottoir et je me demande, une fois de plus, pourquoi nos Pères Fondateurs ont insisté pour bâtir leur capitale sur un marais.

A un bloc d'immeubles du bistrot, je m'arrête pour reprendre mon souffle. Je jette un œil à ma montre – 21 h 25. Timing parfait. Je ne veux pas arriver trop tôt, mais je ne veux pas non plus arriver en retard. Je veux donner l'impression d'être attentionnée. Ouverte. Mais pas en demande. Pas désespérée.

Je résiste au besoin de passer les doigts dans mes cheveux. Je parviens même à ne pas mordiller les ongles de ma main droite. Je prends trois brèves inspirations pour me calmer, puis je remonte le dernier bloc.

– *Bonsoir, madame*, me dit le maître d'hôtel, dont le français rivalise de charme européen avec celui de Jacques.

– Heu, bonjour, dis-je. J'ai rendez-vous avec quelqu'un, à 21 h 30.

– Vous êtes Mlle Madison ?

J'acquiesce.

– Par ici, s'il vous plaît.

Le maître d'hôtel m'escorte vers l'une des alcôves du fond où se tient Graeme. La salle est très éclairée, et n'a rien de secret et romantique, mais Graeme s'est arrangé pour nous réserver un coin tranquille. De nouveau, face à son physique de star de cinéma, ma respiration s'altère, et son sourire déclenche un mini-incendie dans ma cage thoracique.

– Je suis si heureux que vous ayez pu venir.

Avant que je n'aie eu le temps de me demander avec angoisse comment le saluer, il se penche pour déposer un léger baiser sur ma joue. Je respire son odeur – fraîche, avec juste une pointe de sapin – calme et fraîcheur d'une nuit d'été. Son accueil est plus intime qu'une poignée de main, plus séduisant que le baiser sur les deux joues à la française de Jacques. Et infiniment plus satisfaisant que les danses étranges auxquelles je me livre avec David.

Graeme me désigne mon siège, attendant que j'aie pris place avant de s'asseoir en face de moi. Je m'éclaircis la gorge.

– J'espère que vous n'avez pas eu trop de mal à trouver cet endroit.

– Pas du tout. J'apprends à m'orienter dans cette ville.

– Depuis combien de temps êtes-vous aux U.S.A. ?

– Plusieurs années en fait. Je vis ici désormais, même si mon travail m'appelle régulièrement à Londres.

Je résiste au besoin de tripoter mes couverts. A la place, je me force à le regarder, à me repaître de son expression chaleureuse, de l'arc parfait de sa bouche. Peut-être, peut-être puis-je me vacciner. Si je le fixe assez longtemps, assez souvent, peut-être vais-je m'habituer à son apparence à couper le souffle.

Ouais, c'est ça. Ou peut-être vais-je laisser languir la conversation au point d'être trop embarrassée pour la relancer.

– Le travail ! dis-je, m'accrochant à ce sujet de conversation. Votre carte dit « Acquisitions ». Vous êtes avocat d'affaires ?

Je retiens mon souffle. Pitié, ne soyez pas avocat. Ne soyez rien qui me rappelle Scott Randall. Ne soyez rien qui évoque mon histoire d'amour ratée.

– Pas du tout.

Ses sourcils s'arquent en une expression qui, sur un visage moins raffiné, évoquerait un rictus de dégoût.

– Ni avocat ni juriste d'entreprise ? Je ne sais pas comment on dit.

– On dit les deux, pour des fonctions un peu différentes. Mais je vous assure que moi, je me tiens le plus possible à l'écart de la loi.

Son sourire canaille me fait rire.

– Vous parlez comme un homme dangereux.

– Je peux l'être.

Son sourire se fait si complice que j'en oublie de respirer et sursaute lorsque le serveur signale sa présence.

– *Madame, monsieur...*

L'homme porte un tablier blanc, et son long visage aux traits affaissés arbore une expression harassée.

– Vous dînez avec nous ce soir ?

Mon estomac me rappelle qu'il a été privé de dîner, mais je réprime avec fermeté une réponse affirmative.

– Nous ne prendrons qu'un dessert, merci, répond Graeme. Le serveur étouffe à peine un soupir, mais son regard paraît profondément peiné. S'il était un animal, je suis sûre qu'il serait un cocker. Un cocker déprimé.

– Je vais apporter le chariot.

– Pauvre homme, dit Graeme dès que le serveur s'est éloigné. Je ne savais pas que Winnie l'ourson avait fait embaucher ce pauvre Bourriquet comme serveur au Bistrot français.

Malgré ma nervosité je ne peux m'empêcher de rire.

– Il espérait que nous commanderions cinq plats et lui laisserions un énorme pourboire.

– Hélas pour lui. Mais « Comment espéreras-tu miséricorde, si tu ne fais pas miséricorde ? »

Je reste bouche bée. C'est une chose que cet homme connaisse la réplique de Prospero dans *La Tempête* – la pièce se joue en permanence. Mais *Le Marchand de Venise* ? Et puis évoquer entre

deux citations de Shakespeare le personnage préféré de mon enfance, ce bon vieux Bourriquet... Mon cœur se gonfle dans ma poitrine.

Je suis dispensée de trouver une réplique élisabéthaine de circonstance car le cocker revient avec le chariot des desserts. Nous subissons une description décousue des gourmandises proposées – gâteau aux amandes, baba au rhum, éclairs au chocolat, vertigineuse pièce montée, assortiment de minuscules tartelettes aux fruits, crème caramel, mille-feuilles, kouglof, tropézienne, profiteroles... Je grossis de trois kilos rien qu'à écouter la liste.

Quand le serveur achève son énumération, Graeme m'invite à choisir.

– Qu'est-ce qui vous ferait plaisir?

« Oh, tellement de choses », me dis-je.

Melissa a établi une longue liste de règles concernant les plats consommables lors d'un rendez-vous. Je dois éviter tout ce qui pourrait éclabousser mes vêtements, laisser des débris entre mes dents, risquerait d'être trop difficile à couper avec la minuscule fourchette, seul ustensile dont je serais probablement munie. Qu'est-ce que cela nous laisse ? Et que choisir qui ne constitue pas une trahison envers Cake Walk ?

Charmant, Graeme se méprend sur mon indécision.

– Pourquoi ne pas nous en apporter plusieurs ? dit-il au serveur. Le gâteau aux amandes, les éclairs au chocolat, les profiteroles et... ?

Il hausse un sourcil à mon intention. Comment conserve-t-il son physique de demi de mêlée en mangeant plusieurs desserts ? Mais je n'ai pas dîné, alors je peux faire des folies. J'envoie les avertissements de Melissa au diable.

– Les tartelettes aux fruits !

Elles risquent de glisser lorsque je vais les couper, et les fruits rouges font planer une menace sur mon sourire par ailleurs éclatant. Mais je décide de vivre dangereusement.

– Et les tartelettes aux fruits, dit Graeme au cocker. Avec un café décaféiné pour moi, accompagné d'un Grand Marnier. Jane ?

– Un déca aussi.

Le serveur hoche la tête et s'éloigne avec son chariot.

– Et un Baileys ! dis-je, abandonnant mon dernier lambeau de sens commun.

Il acquiesce et soupire, comme si je venais de condamner son plus jeune enfant au bannissement à vie dans les contrées barbares au-delà des murs de la cité. Je me recule dans mon siège.

– Mmm, dis-je. Quelle décadence !

– Vous voyez? Un maître du barreau ne se comporterait pas ainsi.

– C'est vrai. Mais votre carte disait « Acquisitions. » Qu'est-ce que vous acquérez exactement ?

– Tout ce dont les gens ont besoin.

Il sourit, décontracté.

– Voilà. Disons que vous lisez un article dans un magazine, mentionnant un sofa propriété de la comtesse de Wessex. Vous décidez que vous ne pouvez pas vivre sans ce même sofa dans votre

boudoir. Je suis l'homme qui va trouver ce meuble pour vous. Et je n'avouerai même pas aux membres de votre club de bridge où je me le suis procuré. Aucun d'eux ne trouvera jamais la même pièce.

J'essaie de m'imaginer annonçant des Passe, Contre, Surcontre ou je ne sais quoi de sensé encore au bridge et j'éclate de rire.

– Le bridge n'est pas mon truc.

Je n'envisage même pas de préciser que je ne possède pas de *sofa* mais deux canapés, et que j'ai un salon, et non un *boudoir*.

– Votre club de lecture alors? Est-ce l'activité de tous les bibliothécaires actuels ?

– Je ne sais pas en ce qui concerne *tous* les bibliothécaires, mais j'ai appartenu à un ou deux clubs de lecture.

– Donc vous pourriez m'engager pour vous procurer une lampe, afin de lire de la superbe littérature cosmopolite avec élégance, par exemple. Ou une horloge à bascule, ou une bibliothèque ancienne.

– Acquisitions, dis-je, comme si le mot était lourd de sens.

– A votre service.

Le sourire de Graeme m'aveugle.

Le serveur choisit ce moment pour revenir avec notre buffet de desserts. Il pose une grande cafetière sur la table et secoue la tête avec tristesse avant de trouver l'énergie de servir nos décas. Il verse deux tasses et dispose à leurs côtés les boissons alcoolisées demandées.

– Avez-vous besoin d'autre chose ?

Il soupire si profondément que je crains que nos profiteroles ne tombent par terre.

– Pas pour le moment, répond Graeme.

Le serveur s'éloigne, nous laissant de nouveau seuls.

– Santé! lance Graeme l'acquéreur en levant son Grand Marnier.

Je me rue sur mon Baileys, choque mon verre contre le sien, puis l'observe le verser dans son café. Je ne sais pas s'il s'agit d'une coutume britannique ou propre à Graeme, mais je fais subir le même destin à ma liqueur.

– Donc, dit Graeme une fois que j'ai goûté le résultat, extrêmement satisfaisant. Vous êtes une bibliothécaire qui connaît Shakespeare et vous aidez des amis dans une pâtisserie. Que devrais-je savoir d'autre à votre sujet?

Quoi d'autre ? Eh bien, je pourrais lui raconter que j'ai été élevée par ma grand-mère parce que, passé mon quatrième anniversaire, ma propre mère n'a plus rien voulu avoir à faire avec moi. Hum... Pas une entrée en matière très gaie. Je pourrais lui parler de la dernière personne à qui j'ai adressé la parole à Londres, mon ex-fiancé, qui m'a brisé le cœur après une relation de douze ans et les fiançailles les plus longues de l'histoire de l'humanité. Euh, ce n'est pas un super-début de conversation non plus. Je pourrais lui parler du M.V. et nous consacrerions le reste de la soirée à chercher des significations de plus en plus atroces pour ces initiales. Bon, pas terrible.

Il me faudrait un sujet intéressant, spirituel, original, qui l'incite à rester, à bavarder avec moi jusqu'au petit matin. Je sirote mon café, transfère une tartelette aux framboises dans mon assiette et déclare :

– Je suis une sorcière.

A peine ai-je laissé échapper ces mots que je ne parviens pas à croire les avoir prononcés. Evidemment il ne s'agit pas exactement d'un secret. David ne m'a jamais intimé l'ordre de ne pas mentionner mes pouvoirs. Rien de ce que j'ai lu n'exige que je fasse vœu de silence. Si l'Assemblée des sorcières a un règlement, elle ne m'en a jamais fait part. D'ailleurs, je ne suis pas encore membre de l'Assemblée.

Mais je peux compter sur les doigts des deux mains ceux qui connaissent l'existence de mes pouvoirs magiques. David. Neko. Melissa. Ma mère et ma grand-mère. Le M.V.

D'autres le soupçonnent probablement. Les membres de ma famille dans le Connecticut sont eux-mêmes dotés de pouvoirs à des degrés divers, et ont dû remarquer les événements... bizarres... qui se sont produits lorsque j'ai démasqué le M.V.

Mais jamais auparavant je ne l'ai froidement avoué à quiconque. Jamais je n'ai regardé quelqu'un dans les yeux en déclarant : « Je suis une sorcière. »

Je m'attends à ce que Graeme éclate de rire. A ce qu'il consulte sa montre, se rappelle qu'il est attendu ailleurs, ou qu'il a promis à sa grand-tante Gertrude de lui lire ce soir les œuvres complètes de Dostoïevski.

Mais non.

Il pose sa fourchette et déclare avec solennité :

– Depuis des générations, ma famille compte des femmes qui ont... des dons.

Des femmes qui ont des dons. Des sorcières.

– ... Je ne connais pas trop les détails, mais mon père me racontait les histoires lorsque j'étais gamin. Comme ce que sa mère était capable de faire lorsqu'elle était en colère.

– Vous me croyez ?

Je suis un peu sous le choc.

Il croque une bouchée de gâteau aux amandes.

– Pourquoi ne vous croirais-je pas ? Quelle raison auriez-vous de mentir ?

Je pourrais mentir pour me rendre intéressante. Parce que je suis une folle, une meurtrière psychopathe, adepte de la hache, qui a l'intention de l'attirer dans son lit par ses sortilèges avant de le supprimer un soir de pleine lune.

– Aucune raison, vraiment, dis-je.

Ma voix fléchit un peu sur le dernier mot, en un semblant d'accent britannique. Je réprime une grimace. Je n'ai pas essayé de l'imiter consciemment. C'est arrivé tout seul. Je continue de parler à toute vitesse afin qu'il ne croie pas que je me moque de lui.

– Mais les choses se sont produites de façon si étrange. Je ne l'ai jamais avoué à personne. Non que j'aie honte, c'est juste un peu bizarre. J'ai peur que les gens croient que je mens. Que j'ai tout

inventé.

– Quand vous aurez vu autant de choses bizarres que j’en ai vu de par le monde, vous croirez plus facilement ce qu’on vous raconte.

– Des choses bizarres ?

– Je vous raconterai. Mais nous avons tout le temps pour ça. Vous d’abord. Je veux savoir comment vous êtes devenue une sorcière.

Alors je lui raconte. Tout simplement. Je lui raconte comment la bibliothèque Peabridge s’est trouvée au bord de la faillite et que mon salaire a été amputé, mais que, pour compenser la perte de revenus, on m’a autorisée à emménager dans le cottage attenant à la bibliothèque. Je lui explique comment j’ai trouvé à la cave un stock secret de livres de sorcellerie – des volumes cachés par une sorcière de Washington nommée Hannah Osgood, des dizaines d’années auparavant. Comment j’ai trouvé la statue d’un chat, ai lu une formule magique et réveillé mon démon familier, Neko, par inadvertance. Et je lui explique comment j’ai utilisé, l’année précédente, mes récents pouvoirs, comment j’ai irradié des cristaux de ma puissance magique afin de guérir ma grand-mère d’une vilaine pneumonie.

Je lui parle même de ma folle de mère et de son don avec les runes, des insanités new age qui l’ont arrachée vitesse grand V au prétendu vortex de Sedona pour la ramener dans mon existence, alors que depuis des années je la croyais morte dans un accident de voiture. (Il n’y avait jamais eu d’accident de voiture, lui dis-je. Juste un besoin de fuir ses responsabilités. Je réussis à prononcer les mots sans paraître amère. A moins que ce ne soit le Baileys qui n’adoucisce le son de ma voix.) Je lui expose tout ce que j’ai appris à propos de la magie ces dix derniers mois.

C’est un auditeur merveilleux. Il pose assez de questions pour relancer mon récit et prouver son réel intérêt, mais n’essaie jamais de dévier la conversation. Il ne tente pas de me faire sauter les passages les plus bizarres de mon récit, les aspects les plus étranges de mes pouvoirs – cristaux, runes et formules.

J’éprouve une sensation merveilleuse, fantastique à pouvoir me confier, partager ces événements. Je suis reconnaissante à Graeme d’interpeller le serveur pour lui dire que nous allons reprendre du café. Cette tournée consommée, avec les liqueurs de mise, je consulte enfin ma montre.

– 1 heure! Je n’avais pas idée qu’il était si tard!

– Le restaurant reste ouvert jusqu’à 4 heures.

– Mais il faut que je parte ! Je travaille demain. Je veux dire, aujourd’hui !

Mon air déboussolé le fait sourire. Je réprime à grand-peine un bâillement et son sourire se transforme en rire.

– Oui, bien. Allons-y.

Il fait signe au serveur et demande l’addition avant de sortir sa pince à billets.

– Attendez! dis-je, de nouveau surprise par cette pince à billets, son côté typiquement britannique. Vous ne m’avez pas raconté les choses étranges dont vous avez été témoin.

– Je vous les raconterai une autre fois. Enfin, si je peux vous revoir ?

– Oui !

J'ai peine à croire qu'il se croie obligé de poser la question.

– Vous êtes libre vendredi soir?

– Bien sûr.

La pensée fugitive que je ne devrais surtout pas avouer être libre un vendredi soir, avoir une vie sociale aussi peu remplie, m'effleure à peine.

Puis je me souviens que je suis prise vendredi. Teresa Alison Sidney.

– Oh non!

Je ne vais pas jusqu'à lui avouer mon rendez-vous avec l'Assemblée des sorcières. La culpabilité m'envahit.

– Je suis désolée. Je suis déjà prise. Des projets impossibles à annuler.

Il hausse les épaules avec désinvolture.

– Je crains devoir ensuite m'absenter pour l'un de ces voyages d'affaires dont je parlais. Je pars samedi pour l'Angleterre, pour toute la semaine.

Je dois avoir l'air atterrée, parce qu'il sourit avant de proposer :

– Peut-être le samedi suivant?

– Vous ne souffrirez pas du décalage horaire ?

– Nous autres voyageurs patentés sommes habitués.

– Alors j'en serais ravie.

– Je vous appellerai dès mon retour.

Là-dessus il m'aide à m'extraire du box. Me tient la porte du restaurant. Sort sur le trottoir et lève la main pour héler l'un des taxis omniprésents de Washington. Il tend de l'argent au chauffeur et lui demande de me conduire là où je le désire.

Et, juste avant de m'installer dans la voiture, il m'attire contre lui, emmêle ses doigts dans mes cheveux et pose ses lèvres sur les miennes. Son baiser doux, gentil, est rempli de promesses. Avant de pouvoir parler, lui rendre son baiser, penser au fait que je dois aller travailler dans quelques heures, il s'écarte, m'aide à monter dans le taxi, ferme la porte et me regarde m'éloigner.

Je reste étendue jusqu'à l'aube à observer ma montre égrener les secondes, les minutes, les heures – temps qui aurait pu être utilisé de façon plus agréable, si seulement j'avais réagi plus vite à la promesse du baiser de Graeme.

David termine son examen, depuis le sommet de mon chignon faussement décoiffé jusqu'à la semelle de mes sandales confortables, puis hausse les épaules. En fait, il s'est révélé plus facile de me préparer pour la rencontre avec l'Assemblée que m'apprêter pour prendre le dessert avec Graeme.

Des femmes. Pour *elles*, je sais comment m'habiller.

J'ai enfilé une robe de lainage léger, noire bien sûr. Près du corps mais pas moulante. Pour éviter un aspect trop sévère, je l'ai accessoirisée d'un collier et de boucles d'oreilles de verre. Les bijoux reflètent des lueurs lavande et pourpre, semées de délicats éclats émeraude.

– Je n'en ai pas fait trop ? dis-je.

– Je suis sûr que c'est très bien.

– « Vous êtes sûr ? » Qu'est-ce que cela signifie ?

Il hausse les épaules.

– Cela signifie que je ne consacre pas beaucoup de temps à étudier la mode féminine.

– Neko ? dis-je dans un gémissement.

– Parfait, ma fille.

Mon démon familier pince les lèvres en une moue insolente.

– ... Fais-moi confiance.

Lui faire confiance. Bien, je lui fais confiance. Du moins en théorie. Mais j'identifie tout de même le frémissement au bout de mes doigts comme de la nervosité, et me rappelle de respirer plusieurs fois à fond. Je me retourne pour supplier David.

– Promettez-moi de rester à mes côtés tout le temps que nous serons là-bas.

– Je vous promets que vous ne serez jamais en danger.

Je manque rétorquer qu'il y a une grosse différence entre ma prière et sa réponse, mais il ne m'en laisse pas l'opportunité.

– Bon, reprend David en se frottant les mains. Allons-y.

Je réalise alors que j'ai oublié un détail crucial.

– La voiture !

J'aurais dû aller emprunter la Lincoln Continental de mamie après le boulot. Je me déplace si rarement en voiture que cela m'est complètement sorti de l'esprit.

Je jette un coup d'œil à ma montre et jure tout bas. 23 heures. Nous devons vraiment faire vite, attraper un taxi et foncer à l'appartement de mamie. J'ai les clés de sa voiture et nous accéderons facilement au garage. En revanche, j'ignore où habite Teresa Alison Sidney, combien de temps sera nécessaire pour se rendre chez elle. Si jamais la voiture refuse de démarrer (non que cela se soit déjà produit par le passé) ou si le réservoir est vide (bien que j'aie fait le plein deux semaines auparavant et que mamie ne conduise jamais) ou si les portes du garage se bloquent...

– Détendez-vous, dit David.

Il extirpe un trousseau de clés de la poche intérieure de son costume d'été en tissu léger. La chaîne en argent est gravée d'une torche finement ouvragée.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Mon trousseau de clés.

– Non.

Une partie seulement de mon exaspération est due à ma panique grandissante.

– ... ce dessin.

– La torche d'Hécate ? Le symbole universel des sorcières.

Je crois l'avoir déjà vu auparavant. Il doit être imprimé dans l'un des livres en bas. Je me concentre sur l'unique clé d'argent qui pend à l'anneau, lourd et rassurant.

– Ma voiture est garée juste devant, dit David.

– *Votre* voiture ?

Je suis choquée.

– Pourquoi ne vous ai-je jamais vu conduire une voiture auparavant ?

– « Il y a plus de choses sur la terre et au ciel... », récite David avec un grand sourire.

Si c'est censé me calmer, je ne suis pas sûre que ça marche.

Quel besoin ai-je d'une citation d'*Hamlet* ? Tirée d'une pièce dont le personnage principal voit des fantômes, devient fou et jonche la scène de cadavres avant la fin du dernier acte ?

– Détendez-vous, répète David.

Il lance un regard inquisiteur à Neko.

– Prêt ?

En guise de réponse, mon démon familial brandit l'*Histoire illustrée des sorcières*.

– Je vais le porter, dis-je en tendant le bras.

– C'est mon boulot, répond-il. Je suis ton serviteur, tu te souviens ?

– C'est la première fois que je t'entends le dire à haute voix.

– Alors peut-être devrais-tu marquer ce jour d'une pierre blanche. Il est peu probable que je le répète, ma fille.

Il me tire la langue avant de décamper en direction de la porte. Les deux hommes ne prononcent plus un mot pendant que je ferme le cottage, même lorsque je vérifie deux fois – puis trois fois – la porte. Lorsque j'atteins l'extrémité de l'allée du jardin, je m'immobilise et me retourne pour observer ma maison, l'endroit qui m'a fait entrer dans le monde de la sorcellerie.

Est-ce que cela en vaut la peine ? Sur le moment, je ne sais plus. J'échangerais bien ma présentation à l'Assemblée des sorcières contre une douzaine de premiers rendez-vous. Bien sûr. Comme si j'avais le choix.

Dehors, deux choses m'épatent. D'abord, que David ait trouvé à se garer juste devant Peabridge. A Georgetown, ce simple fait prouve l'intervention de la magie.

Et, fait encore plus bouleversant, la voiture qui nous attend est une Lexus noire. Avec intérieur de cuir onyx luisant au clair de lune et boiseries de noyer trahissant une grande fortune familiale.

David m'ouvre la porte côté passager tandis que Neko grimpe à l'arrière, grommelant à propos de cette indignité jusqu'à ce que David le fasse taire d'un regard. Neko dépose avec soin le livre sur le siège de cuir à côté de lui, avant de saisir l'opportunité de s'installer au centre de la banquette inoccupée. La voiture s'éloigne du trottoir et Neko bondit légèrement. A tout moment, je m'attends à l'entendre crier : « On est arrivés? »

Comme Neko ne meuble pas le silence, je me lance.

– Vous connaissez la route ?

– Bien sûr.

David conduit en expert. Les rues de Washington ne sont jamais désertes mais, au fur et à mesure que nous nous éloignons du quartier de Georgetown, la circulation devient plus fluide. Nous empruntons le Key Bridge pour atteindre la Virginie et les banlieues de l'Ouest. Je comprends alors que nous nous dirigeons vers l'un des quartiers les plus chic de la région, où les propriétés sont très espacées les unes des autres et protégées des intrus par de hautes grilles de fer forgé et de longues clôtures de pierre.

J'ai mille questions à poser à David. Où exactement nous rendons-nous? Qui nous attend? Combien de femmes comprend l'Assemblée ? Que va-t-il se passer lors de notre arrivée ? Comment suis-je censée faire mes preuves et quelles sont les sanctions encourues en cas d'échec?

Mais je sais que je n'obtiendrai pas de réponse. David m'a déjà communiqué tout de ce qu'il juge nécessaire.

Au moment exact où l'horloge du tableau de bord affiche 23 h 45, David quitte la route sinueuse pour tourner à droite. Il tape un code secret sur un tableau de contrôle camouflé, et une grille en fer forgé de la hauteur de la tour Eiffel s'ouvre en tournant sur ses gonds silencieux. Nous remontons l'allée la plus longue que j'aie jamais vue de ce côté-ci de l'écran d'*Autant en emporte le vent*, gardée par deux rangées de chênes en sentinelles. Les phares de la voiture dessinent des ombres étranges sur les troncs et je retiens mon souffle, craignant qu'un quelconque gardien surnaturel ne se précipite sur moi.

Mes doigts se sont noués nerveusement et je frotte mes pouces comme une maniaque obsessionnelle. Avant que David n'émette une nouvelle exhortation, inutile, à me détendre, je ferme les yeux et prends trois profondes inspirations. Je me renfonce dans mon siège et tente d'imaginer Neko debout à mon côté, de retrouver la sensation de son aura, sa capacité à me renvoyer ma puissance magique, avec calme et simplicité.

Mon astuce fonctionne bien, puisque je suis surprise lorsque David stoppe la voiture.

– Prête?

J'ouvre grand les yeux. Je m'attendais à découvrir Tara, le domaine de Scarlett O'Hara – colonnes massives, solides briques rouges et un double escalier flanqué de domestiques au garde-à-vous. Avec peut-être même une réception battant son plein, des fumées odorantes s'élevant du grill tandis que flirtent les jeunes gens. Un cheval ou deux n'auraient pas été déplacés, chevaux qui henniraient gentiment pour souhaiter la bienvenue et mendieraient des morceaux de sucre.

Maintenant que j'y pense, un mintjulep ne me déplairait pas tant que ça. Ou bien un Baileys Irish Cream. Avec ou sans déca.

Mais j'avais tellement tort que toute pensée légère concernant Graeme et notre orgie de desserts s'envole de mon esprit.

Mon coco, nous sommes loin de Tara.

La demeure qui s'élève sous mes yeux aurait pu être dessinée par Frank Lloyd Wright un jour d'humeur grandiloquente. Les murs sont constitués d'éclats de pierre, assemblés sans mortier, qui sous le clair de lune forment des motifs horizontaux. Très haut au-dessus de nos têtes, des fenêtres dont les cadres de bois sont découpés de dessins d'arcanes, ainsi que deux – non, trois – cheminées noyées dans les ténèbres. Sur la droite débute une allée qui révèle l'existence d'une porte hors de vue.

David nous ouvre la voie le long de ce chemin. Je me félicite intérieurement d'avoir choisi ces sandales. Elles chuintent sur les dalles de pierre et je ne risque pas de me tordre une cheville dans le noir. Neko reste près de moi ; je l'entends souffler sous le poids de l'énorme volume.

Nous tournons à l'angle lorsqu'une voix sourde nous interpelle :

– Halte ! Que ceux qui approchent l'Assemblée s'identifient et offrent une juste raison à leur présence.

Je cligne des yeux et distingue un homme dans l'ombre. Un homme imposant. Un homme imposant qui porte une cape sombre malgré la chaleur oppressante de cette fin d'été. Un homme imposant qui porte une cape sombre et une épée lisse et brillante.

Je manque regagner la voiture en courant.

Où avais-je donc la tête? Comment ai-je pu laisser David me conduire jusqu'ici, à des kilomètres loin de tout ? Pourquoi n'ai-je pas compris que j'allais devenir la victime d'une étrange secte d'adeptes du maniement de l'épée?

Mon histoire fera la une des journaux et des ondes durant des semaines. Mamie émettra un appel déchirant pour demander mon retour, saine et sauve. Même Clara s'arrachera une larme ou deux devant les caméras. Les tabloïds intervieweront ma chef, qui expliquera qu'elle n'avait rien remarqué d'inhabituel avant ma disparition. Ils brandiront des micros sous le nez de Melissa qui repoussera les paparazzis pour se réfugier dans sa boutique, où elle accrochera avec amertume la pancarte « Passez votre chemin ».

– Je suis David Montrose, gardien d'Hécate.

La voix de David résonne dans le recoin sombre. La présence de l'homme ne semble pas le surprendre, ni l'épée le déranger le moins du monde.

– Je suis accompagné d'une fille d'Hécate, reprend-il. Jane Madison, qui arpente ce chemin avec son démon familial.

– Vous pouvez passer, gardien d'Hécate.

L'homme s'écarte, abaissant son épée d'une fraction de millimètre.

– Bienvenue, fille d'Hécate, que notre sanctuaire t'accueille.

Je m'attends à ce que David se place à mon côté (avec un peu de chance entre moi et l'épée

rutilante). Je croyais qu'il se comporterait en gentleman et me laisserait passer devant lui. Mais il redresse les épaules, relève le menton et dépasse à grands pas le gardien armé avec le plus imperceptible des signes de tête.

Alors que mon gardien s'avance sur le seuil et pénètre dans la maison, une trace argentée inonde le sol. Une étoile à cinq branches s'étale de chaque côté de la porte, entourée par un cercle parfait, un cercle qui scintille de force magique. Je comprends tout de suite que le pentagramme est un champ de force, une barrière encore plus forte que l'homme à l'épée.

David s'avance dans la lumière éclatante, frissonnant légèrement jusqu'à ce qu'il ait atteint l'autre côté. Il tend la main et je sais que je n'ai pas le choix. Il m'a conduite ici parce que j'ai été convoquée. Il m'a dit que je serais en sécurité.

Je m'avance sur le seuil. Le champ de force me fait l'effet d'une décharge électrique. Il me fait tressauter, coupe ma respiration, me fait cligner des paupières sous l'effet de la lumière soudaine, puis les ténèbres se déversent, terrifiantes. Je sens la présence de Neko, tout proche derrière moi et je comprends qu'il a traversé lui aussi le pentagramme.

Mais il n'a pas peur. Il est excité – en alerte, sur le qui-vive, attentif comme il l'est toujours lorsque nous nous adonnons à la magie. C'est un chat, qui joue avec une nouvelle souris, dans son élément.

Je secoue la tête et suis David à l'intérieur de la maison.

Le couloir s'ouvre sur la plus grande pièce que j'aie jamais vue dans une maison. Le volume est divisé en une demi-douzaine d'espaces de conversations, d'élégants regroupements de chaises et de bergères (hélas, pour autant que je puisse dire, point de sofas propriétés de la comtesse de Wessex) qui incitent à une discussion sereine. Plusieurs tables sont éparpillées, surmontées d'assez de lampes pour remplir un magasin. Toutes les ampoules sont tamisées, comme si la pièce entière était régie par un variateur de lumière.

Deux douzaines de femmes environ parlent d'une voix basse assortie à l'éclairage. J'ai l'impression de faire irruption dans une réunion de minuit hypersecrète. Chacune de ces femmes paraît sûre d'elle. Parmi elles, quelques jeunes filles, qui semblent sortir de la fac, mais la plupart comptent au moins vingt ans de plus que moi. Trois femmes à l'autre bout de la pièce semblent plutôt de la génération de mamie.

Mais, quel que soit leur âge, les sorcières paraissent jeunes et en forme. Elles affichent un air déterminé, une intensité à fleur de peau qui, de façon indéfinissable, marque ce rassemblement intergénérationnel hors du commun.

J'étais sûre de mon choix, de ma robe noire et de mes bijoux de verre, mais il m'apparaît maintenant que perles et cachemire se seraient révélés plus appropriés. Comme si je possédais quoi que ce soit en cachemire. Ou des perles. J'envisage de murmurer un reproche bien senti à Neko pour avoir approuvé ma tenue, mais ce n'est ni l'heure ni l'endroit.

Un filet de rire fuse de l'un des groupes, et je me demande si j'aurai jamais l'occasion d'entendre la chute de l'histoire. Une exclamation de surprise s'échappe d'un autre groupe, témoignant du choc qui suit un ragot et exige davantage de détails, tout en prétendant ne pas vouloir les écouter.

Sur ma droite, une porte de chêne décrit un arc. En émane un murmure assez bas de conversations. Un murmure sourd de conversations *masculines*. J'imagine tout de suite un fumoir de l'époque victorienne, empli d'élégants aristocrates accrochés à leur verre de cognac tout en tirant sur leurs gros cigares.

– David Montrose.

Une femme se matérialise devant nous. O.K. Je ne devrais pas employer le terme « matérialiser. » Ce n'est pas comme si des volutes de brouillard avaient envahi la pièce et que la femme était apparue par magie. Ou qu'un flash de lumière ait accompagné son entrée. Il ne s'agit pas de *magie*.

C'est plutôt qu'elle se meut avec une grâce parfaite. Grâce parfaite, équilibre et... majesté. Instantanément, je sais qu'il doit s'agir de Teresa Alison Sidney. Son salut à mon gardien plonge la salle entière dans le silence.

– Mère de l'Assemblée, dit David.

Et il incline la tête en un geste qui, en d'autres temps et d'autres lieux, aurait été qualifié de révérence.

Mère de l'Assemblée. Elle n'irradie pourtant rien de maternel.

Teresa Alison Sidney est la somme de tous mes cauchemars de lycéenne. Je sais d'instinct qu'elle est l'une des Snobs Populaires. C'est elle qui a créé les confréries dans lesquelles les autres filles ne peuvent que rêver d'être acceptées.

Elle est très grande, probablement proche d'un mètre quatre-vingt-trois, mince et sa silhouette est une publicité vivante au club de gym où elle doit passer des heures. Des cheveux noir corbeau encadrent son visage. La lumière tamisée fait briller leurs reflets bleu nuit. Juste au-dessus de ses épaules, ils s'enroulent de façon souple et naturelle, comme s'ils ignoraient l'existence du vent, de l'humidité ou de tout autre caprice des éléments. L'obscurité m'interdit de deviner la couleur de ses yeux, mais je mettrais ma main à couper qu'ils sont gris ardoise.

Elle porte un pull de cachemire parfaitement coupé – manches courtes par égard pour la chaleur extérieure, mais couleur rouge sang, comme si le calendrier avait fait un bond jusqu'au cœur de l'automne. Son pantalon anthracite doit se fermer par une fermeture Eclair invisible sur le côté. Il est incroyablement étroit et la coupe fuselée accentue la longueur de ses jambes. Elle porte un simple rang de perles autour du cou, et un globe tout simple est fiché à chacun des lobes de ses oreilles.

– Gardien, dit la Mère de l'Assemblée.

A son titre, David se redresse légèrement.

– Vous pouvez rejoindre les autres hommes dans la pièce de devant.

Aucune interrogation dans sa voix, aucune incertitude. Elle ne demande pas à David sa préférence, ni ne lui offre un choix. On lui ordonne de s'éloigner de moi, aussi clairement que si la reine d'*Alice au pays des merveilles* avait crié : « Qu'on lui coupe la tête ! »

D'un geste instinctif, je tends la main et effleure sa manche des doigts.

Il secoue la tête, une fois.

– Avec votre permission, Mère de l'Assemblée, dit-il, avant de s'éloigner avec raideur de

Teresa Alison Sidney.

De s'éloigner de moi.

Je le suis du regard tandis qu'il ouvre la porte à ma droite. Le brouhaha masculin de la pièce s'interrompt brièvement, puis le vacarme reprend de plus belle, accueillant David dans une atmosphère gaie et décontractée. Je déglutis avec difficulté et me rappelle que Neko, au moins, a été autorisé à demeurer avec moi.

Le sourire de Teresa Alison Sidney s'étire sur son visage, aussi parfait que la main manucurée qu'elle me tend. Ses doigts sont froids dans les miens, lisses comme si elle vivait une partie de son existence sous forme d'otarie ou de sirène.

– Vous devez être Jane Madison.

– Oui. Oui, Mère de l'Assemblée.

Je réponds à son délicieux chant de rossignol par un affreux croassement de paon. Je sais que j'oublie quelque chose, mais mon cerveau est vide, engourdi. Je me demande si en franchissant le pentagramme d'argent, je n'aurais pas abandonné quelques-unes de mes facultés de base. Peut-être qu'un sort silencieux m'a privée de mes aptitudes sociales les plus primaires.

Un léger coup dans les reins me propulse d'un demi-pas en avant. Je me creuse encore la tête pour trouver quelque chose à dire lorsqu'un autre coup s'enfonce plus profondément dans ma colonne vertébrale.

– Jane !

Le murmure interrompt ma transe. Je me tourne à demi. Neko brandit le livre dans ma direction comme s'il s'agissait d'un enfant ayant besoin qu'on change sa couche. Je grimace, plus embarrassée que jamais par l'étrange présentation de mon cadeau. J'aurais dû l'emballer, quoi qu'en dise David.

Je me retourne vers Teresa Alison Sidney.

– Mère. Je, hum... J'ai apporté quelque chose pour vous. Un modeste témoignage de respect.

Elle tourne la tête à un angle parfait et ses lèvres se plissent dans le plus léger des sourires. J'ose jeter un coup d'œil à Neko et me raidis pour lui prendre le lourd volume des bras. Je me force à ne pas m'imaginer en train de le laisser échapper, ne pas visualiser les pages déchirées jonchant le parquet de marqueterie, au cas où, dans cet étrange endroit vibrant de l'énergie des sorcières, rêver d'un événement suffirait à le provoquer.

Mais, dès que mes doigts touchent la reliure de citrine, une mer de calme m'étreint. Un sentiment de paix irradie du cristal, un sentiment de confiance. Je me souviens de la sensation de pouvoir éprouvée en reliant le livre. Je rejette les épaules en arrière et exhibe l'ouvrage à la vue de tous.

Je suis récompensée par une exclamation collective de stupéfaction, de la part de toutes les femmes présentes dans la salle.

Même Teresa Alison Sidney, même la chef si parfaite de l'Assemblée est surprise par les richesses exposées.

– Pour vous, dis-je, tendant mon offrande. Pour vous Mère de l'Assemblée.

Elle me fixe un long moment, scrutant ouvertement mon visage afin de déterminer mes intentions.

J'espère qu'elle cerne mon désir sincère de rejoindre mes sœurs sorcières, d'expérimenter ce sentiment de fraternité que je n'ai jamais connu au lycée, à l'université, dans aucun aspect social de ma vie. J'espère qu'elle perçoit que je veux être acceptée dans cette confrérie plus que dans aucune autre.

Elle baisse le regard sur le volume et a un imperceptible petit hochement de tête appréciateur. Le titre n'est pas gravé sur la couverture, mais elle est consciente du trésor qu'elle tient en main. J'ignore si la magie lui permet d'en deviner le titre, ou bien si elle a appris son existence par le passé, en étudiant des registres. Mais elle me regarde dans les yeux.

– *Histoire illustrée des sorcières*, dit-elle.

– J'ai pensé que vous en feriez bon usage.

– Absolument.

Elle pose les mains sur la couverture de cuir vert.

– La citrine, souffle-t-elle.

Elle ferme les yeux et prend une inspiration de son nez aquilin, aspirant le pouvoir de ma reliure.

Au milieu de cet espace magnifique, entourée de ces meubles élégants et d'une pléthore de femmes parfaites, je ne sais plus si j'ai pris la bonne décision en enveloppant le livre du pouvoir du cristal. Peut-être aurais-je dû suivre les règles. Et me montrer prévisible. Peut-être aurais-je dû suivre la loi occulte à la lettre, éloigner la moindre étincelle d'originalité ou de créativité de mon âme de sorcière tandis que je reliais la citrine à *Histoire des sorcières*.

Mais je ne l'avais pas fait. Et il était trop tard pour y remédier.

Teresa Alison Sidney me contemple avec une expression médusée. Je lis sa surprise devant mon choix. De toute évidence, elle attendait quelque chose de plus traditionnel – quelque chose démontrant davantage de soumission, d'humilité. Mais je décèle également une pointe de convoitise – mon cadeau lui plaît, c'est certain, mais elle spéculer sur davantage encore. Elle spéculer sur la collection nichée en sécurité dans ma cave, spéculer même à propos de Neko. Quelque part, dans le chaos organisé de ma reliure de citrine, Teresa Alison Sidney a pour la première fois un avant-goût de ce que je peux apporter à l'Assemblée.

C'est-à-dire ce que l'Assemblée s'approprierait si je ratais l'examen de passage que la Mère de l'Assemblée a déterminé pour moi.

– Merci, fille d'Hécate, dit Teresa Alison Sidney. Nous chérissons ce que vous offrez, à travers moi, à l'Assemblée.

Je réponds d'une inclination de la tête et tente de reproduire l'angle précis exprimant l'humilité pleine de fierté de David.

– Merci, Mère de l'Assemblée.

Elle cale le livre imposant contre sa hanche. Mais, avant que le poids ne s'en fasse trop sentir, ou avant, Dieu nous en garde, qu'il ne détruise le pli parfait de son pantalon, une ombre se glisse à son côté.

– Connie, dit-elle, sans se donner la peine de se tourner vers la nouvelle venue. Portez ceci dans

la bibliothèque.

Connie ne se formalise pas du ton autoritaire et s'empare du volume comme s'il s'agissait d'un vase de cristal précieux. Elle me décoche un regard, puis se lèche les lèvres avec nervosité. Comme moi, elle est tout de noir vêtue et se fond dans la pénombre de la pièce, même lorsque je regarde droit vers elle. Son regard évite tout contact direct avec les sorcières et son nez remue comme celui d'un lapin.

Neko retient un mouvement en sa direction et, soudain, je comprends. Connie est un démon familial.

Tout comme Neko trahit ses racines félines, Connie exprime son propre côté animal – celui d'un lapin, me dis-je, ou je n'y connais rien en sorcellerie. Un rapide coup d'œil autour de la pièce me révèle que plusieurs des sorcières présentes sont escortées de compagnons rôdant silencieusement à près d'elles. Les démons familiaux semblent se fondre dans les ténèbres, devenant presque invisibles à proximité de leurs sorcières.

Connie transporte mon cadeau et Teresa Alison Sidney me gratifie d'un lent sourire.

– Encore une fois, merci, dit-elle.

Puis une horloge sonne. Tous les yeux se tournent vers l'horloge à bascule dans un coin. Sorcières et démons familiaux écoutent la célèbre « Séquence de Westminster » qui s'échappe du magnifique objet d'art. Puis une pause s'installe, assez longue pour en mesurer la tension soudaine, assez longue pour que mes doigts se replient en poings. L'horloge commence à sonner les heures – des tintements profonds, sonores. Un... deux... trois... chaque note résonne à travers mon corps, m'étreint, m'ouvre à de nouvelles perspectives.

Toutes les femmes dans la pièce réagissent de la même façon. Même Teresa Alison Sidney. Chacune de nous se rapproche un peu plus de l'horloge égrenant les heures et, lorsque la douzième heure sonne, toutes fixent la Mère de l'Assemblée. Elles attendent.

Et Teresa Alison Sidney ne nous déçoit pas.

– Bienvenue, mes sœurs, déclare-t-elle.

Sa voix résonne encore davantage qu'auparavant – elle est plus profonde, exprimant le pouvoir. Elle trace un pentagramme dans l'air. Là où son doigt passe, un trait d'argent s'inscrit dans l'air.

– Notre Assemblée de minuit est réunie.

Les sorcières rassemblées reprennent ses paroles en chœur :

– Notre Assemblée de minuit est réunie.

Teresa Alison Sidney élève la voix et entonne.

– Que quiconque désirant nous trahir découvre le vrai pouvoir de l'Assemblée.

Les sorcières avancent d'un pas vers leur Mère et moi-même et psalmodient ensemble :

– Qu'il en soit ainsi.

Teresa Alison Sidney lève les deux mains dans les airs.

– Que tous ceux qui nous nuiraient connaissent la vraie colère d'Hécate.

Les sorcières avancent encore d'un pas et répètent à l'unisson :

– Qu’il en soit ainsi.

– Que quiconque nous trompe ne connaisse pas de fin à ses chagrins et ses peines sur cette terre.

L’Assemblée fait cercle autour de nous deux. Neko me donne une petite tape entre les omoplates et je me joins au chœur :

– Qu’il en soit ainsi.

Teresa Alison Sidney semble heureuse que j’aie retrouvé la voix, mais n’interrompt pas le rituel.

– Filles d’Hécate, nous nous réunissons ce soir pour célébrer le lien qui nous unit. Nous nous réunissons en cercle. Nous nous réunissons en un pentagramme de pouvoir.

Les sorcières reculent jusqu’à faire cercle autour de la Mère de l’Assemblée, de Neko et de moi. Puis chacune trace son propre cercle dans l’air, suivi d’une étoile personnelle. Je me joins à elles, avec seulement un léger décalage. Lorsque je bouge le bras, Neko s’appuie à mon côté. Je le sens qui sert de miroir à ma magie et m’aide à trouver un rythme régulier sous le regard de mes consœurs potentielles.

Je regrette que personne ne m’ait procuré un manuel avant le dernier coup de minuit, j’aurais su à quoi m’attendre.

La Mère de l’Assemblée parcourt notre groupe du regard en souriant avec gentillesse.

– Nous sommes toutes sœurs. Que celle qui désire s’adresser aux filles d’Hécate le fasse maintenant.

Une femme s’avance immédiatement. De toute évidence, son intervention était attendue ; elle devait être inscrite sur la même page du programme que le tracé de pentagramme que je viens de rater. La sorcière irradie de confiance en elle, comme toutes les autres personnes dans la pièce, et illustrerait à la perfection l’album de fin d’année de l’Association des femmes leaders. Ses cheveux châains sont coupés très court et couvrent sa tête d’un casque hérissé. Ses sourcils sont épilés en arcs surprenants. Son visage bronzé, doré, suggère qu’elle a passé la majeure partie de l’été étendue sur une plage. Ses lèvres brillent dans la pénombre et je me demande si elle a utilisé du brillant à lèvres ou si elle s’est contentée de les humecter.

– Je désire parler à mes sœurs, Mère.

Teresa Alison Sidney sourit à la femme et je sens tout de suite que ce sourire est différent de toutes les expressions dont j’ai été témoin en ce lieu. Ce sourire est vrai. Il est sincère. C’est le genre de sourire que je pourrais échanger avec Melissa – que *j’échangerai* avec Melissa, si j’ai jamais la chance de lui raconter le déroulement de cette nuit bizarre.

– Oui. Haylee, dit la Mère. Parle à tes sœurs.

Après avoir partagé un sourire amical avec Teresa Alison Sidney, Haylee me décoche un regard plus dur. Pas un regard de colère, ni agressif. Un regard acéré. Comme un couteau, tranchant comme au cœur d’une faculté vitale.

– Mère, déclare Haylee, une nouvelle sorcière est parmi nous. Une sœur qui demande à rejoindre notre cercle.

– Le cercle est ouvert à toutes les filles d’Hécate.

– Mais toutes les filles d’Hécate doivent faire leurs preuves devant l’Assemblée, dit Haylee.

Elle se délecte de ces mots, s’épanouit en les prononçant. Je pense à ce club fermé de la fac dans lequel j’ai fait un passage bref et peu concluant. Haylee est la responsable des admissions, la collectrice des dons et l’organisatrice des réceptions réunies en une seule personne.

Je plaque un sourire sur mon visage, tentant de me rappeler que j’ai quitté la fac depuis longtemps. Je ne vais pas me prendre la tête avec les petits jeux d’un groupe de gamines qui aiment faire la fête.

Mais Neko effleure mon bras et je réalise que je *dois* m’intégrer à ces filles. Que cela me plaise ou non. Je suis une sorcière, tout comme elles. Je suis une sorcière et j’ai besoin de mon Assemblée. Besoin de la protection qu’elles peuvent m’offrir contre les défis lancés par les arcanes. J’ai besoin de l’éducation qu’elles peuvent me procurer, de la sagesse réunie ici par plusieurs générations. Mais, plus que tout, j’ai besoin qu’elles m’acceptent, de leur approbation, afin de conserver tous les trésors de ma cave – les livres, les outils et Neko.

Teresa Alison Sidney approuve les paroles d’Haylee.

– C’est exact. Chaque fille d’Hécate doit faire ses preuves.

– Les sœurs se sont réunies, Mère. Nous avons décidé d’un test pour Jane Madison. Nous avons décidé de la tâche qu’elle doit mener à bien avant de rejoindre nos rangs.

Super. Je vais savoir. J’espère seulement que mon initiation sera aussi aisée qu’un bizutage consistant à boire une carafe d’un hideux cocktail bleu. Porter une toge durant une semaine, faire semblant d’être l’esclave de l’une de mes soi-disant sœurs. Ou téléphoner à des mecs mignons pour les inviter à une fête de la part des étudiantes de dernière année.

Soudain, je me rappelle l’avertissement donné par Neko la semaine précédente, lorsqu’il m’a informée de l’appel de Teresa Alison Sidney. Mon initiation n’allait pas se terminer en une malheureuse semaine. Elle n’allait pas me coûter une poignée de nuits sans sommeil ou quelques gueules de bois. Les sorcières allaient attendre un festival important. Une célébration majeure.

Je me creuse la tête, tentant de calculer le prochain événement majeur du calendrier des sorcières. Nous avons déjà fêté Beltane ; Ostara était passé depuis longtemps.

Samhain.

Halloween. La date traditionnelle de la nouvelle année pour les sorcières, une célébration du changement, de la transmission.

Dans un peu moins de huit semaines.

Le sourire de Teresa Alison Sidney s’étire lentement. Elle sait ce qu’Haylee va dire. Elle connaît déjà le prix à payer pour mon entrée dans l’Assemblée.

– Parle, Haylee. Qu’ont décidé les sœurs ? Comment Jane Madison va-t-elle faire ses preuves afin de rejoindre nos rangs ?

Quand Haylee répond, son sourire se fait presque sauvage. Et elle s’exprime d’une voix quasi vicieuse.

– Elle devra fixer la pierre centrale, Mère. Lorsque les sœurs se réuniront sous la lune de Samhain, Jane Madison fixera la pierre centrale de notre nouveau sanctuaire.

Debout dans la cuisine à peine éclairée, jonglant avec une assiette de minisandwichs et un verre de punch, je me demande si je peux glisser un petit-four sur mon assiette sans faire basculer mon univers soigneusement équilibré. Bien sûr, je ne parle pas uniquement de la nourriture. Je m'interroge sur les sorcières qui m'entourent.

La pierre centrale ? Moi ? Que diable suis-je censée faire pour fixer une pierre centrale ?

Pour la millième fois, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule en direction de la pièce où sont rassemblés les hommes, me demandant ce qu'ils y font. Ils n'ont donc pas entendu la fin du rituel des sorcières ? L'énorme grondement de tonnerre, tandis que la main de Teresa Alison Sidney traçait un autre pentagramme dans l'air en lançant : « Qu'il en soit fait ainsi ! »

Aucune des autres sorcières présentes ne semble s'inquiéter de l'absence de son gardien. Aucune ne se soucie non plus des démons familiers qui se glissent furtivement aux abords de la table. J'ai déjà gratifié Neko d'une demi-douzaine de coups d'œil, le réprimandant silencieusement pour lui rappeler qu'il ne lui est pas permis de manger l'assiette entière de bouchées au crabe, qu'il ne doit pas remplir sa tasse de crème, que les choux à la crème doivent être consommés dans leur intégralité – la garniture blanche et onctueuse *et* la pâtisserie autour.

Je lui adresse une nouvelle moue, tentant de le dissuader de s'approcher des brochettes de crevettes dressées avec art, lorsque Haylee surgit à mon côté.

– Sans rancune, n'est-ce pas ? demande-t-elle avec un sourire et en me tendant une main manucurée à la perfection.

Maintenant qu'elle n'irradie plus de son pouvoir rituel, je remarque qu'elle est aussi mince qu'un mannequin. Ses clavicules ressortent avec une véhémence que je n'ai jamais vue ailleurs que sur la couverture de papier glacé de *Vogue*. Je serre ses doigts tandis qu'elle se présente.

– Haylee James.

– Jane Madison.

Je me fais l'impression d'être vaguement ridicule. Toutes les femmes réunies pour cette fête de minuit connaissent mon nom. C'est pour moi qu'elles se sont déplacées. Pour moi et ma nouvelle mission concernant leur pierre centrale.

– J'espère que vous ne m'avez pas trouvée trop autoritaire et que vous n'avez pas cru que je cherchais à vous blesser.

C'est exactement ce que j'ai pensé au contraire. Je crois que se tenir au centre du cercle des sorcières lui avait plu, qu'elle avait pris plaisir à mon embarras, à mon désarroi. J'ai éprouvé la sensation d'être transportée dans le temps et de revivre les pires moments de l'école primaire, du lycée et de la fac. Et je n'avais pas apprécié que les autres sorcières sachent à l'avance ce qui allait se passer, alors que je tentais d'improviser à l'aide d'une version très ancienne, très démodée de la pièce que nous avions décidé de jouer.

– Bien sûr que non, dis-je en m'arrachant un sourire. Haylee passe son bras sous mon nez, s'empare d'un des petits-fours et le glisse dans sa bouche sans s'inquiéter de jongler avec une assiette et un verre, sans s'inquiéter de rien du tout. Le petit-four englouti, elle se penche pour

murmurer d'un ton de conspiratrice :

– Teri organise toujours des réunions tellement agréables. D'ailleurs je me demande si ce n'est pas l'unique raison pour laquelle nous l'avons choisie comme Mère de l'Assemblée.

Teri.

Pour moi, c'est Teresa Alison Sidney. Pour moi, c'est le leader omniscient, au pouvoir terrifiant de l'Assemblée de Washington.

Pour Haylee, c'est Teri.

J'affronte bien davantage que la fille la plus populaire de l'école. J'en découds avec le Réseau des Vieilles Copines au grand complet.

Je jette un nouveau regard vers la pièce de devant. Pourquoi David ne m'a-t-il pas prévenue ? Pourquoi ne m'a-t-il pas expliqué à qui j'allais avoir affaire ?

Une pensée me traverse : peut-être l'ignorait-il ?

C'est absurde. Il a été affilié à l'Assemblée toute sa vie. Être gardien est une tradition familiale, m'a-t-il expliqué. Il a même été temporairement exclu du corps des gardiens pour avoir contrevenu au règlement des sorcières. Il savait de quoi il retournait. Le contraire était impossible.

Si seulement moi je l'avais su.

Haylee m'adresse un sourire de sympathie.

– Tout cela est déstabilisant, n'est-ce pas ?

J'aimerais imiter l'arc que décrit sa bouche et prétendre moi aussi être totalement décontractée. Je hausse les épaules et tente de prendre l'air dégagé :

– Un peu.

– Vous allez vous habituer.

– Vraiment ?

Je me rends compte combien ma voix est plaintive et m'empresse de poursuivre pour dissimuler mon désarroi.

– C'est simplement que je n'ai jamais la moindre idée de ce qui va suivre. J'ignore ce que les gens attendent de moi. Ce qu'ils désirent que je fasse.

Qu'est-ce que je raconte ? Pourquoi est-ce que je me livre à cette femme ? M'aurait-elle jeté un sort qui me pousse à me confier à elle ?

Comme pour confirmer cette sombre pensée, Haylee porte un doigt à la base de sa gorge. Son cou est orné d'un bijou, une délicate amulette, suspendue à une chaîne d'argent si fine que je la distingue à peine dans la pénombre. Je ne peux m'empêcher de m'approcher examiner le bijou.

Une torche. La même que celle du porte-clés de David.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ça ?

Haylee touche de nouveau le bijou. Sa voix évoque un haussement d'épaules, un peu comme pour dire : « Ce vieux truc ? »

– C'est ma torche. Elle symbolise ma dévotion à Hécate.

Elle parcourt la pièce du regard.

– Chacune d'entre nous en porte une. Teri nous l'offre, une fois que nous sommes acceptées dans l'assemblée.

Encore *Teri*.

– Oh.

Voilà une réponse qui doit me faire paraître particulièrement brillante. Trahir mes connaissances pointues en matière de sorcellerie. Ou de joaillerie.

Je dois être encore plus fatiguée que je ne le crois. Ces mots ont à peine traversé mon esprit qu'un bâillement naît au fond de ma gorge. J'imagine le cacher, le ravalier, mais, à la vue des sourcils arqués d'Haylee, je sais que j'ai échoué.

– Je sais, dit-elle. Tout semble étrange lorsqu'on est nouvelle dans l'Assemblée. Votre mère n'a absolument pas été capable de se montrer à la hauteur.

– Clara ?

L'incrédulité affleure ma voix. Quand Clara s'est-elle présentée à l'Assemblée? Quand a-t-elle rencontré les sorcières ? Et, beaucoup plus important, pourquoi ne m'a-t-elle jamais rien dit?

– Que s'est-il passé pour Clara ?

– Disons qu'aucune tâche majeure ne lui a été confiée. Pas de pierre centrale pour *elle*. La pauvre sera bien heureuse si elle parvient à maîtriser les runes de jade.

– Il se trouve qu'elle est très douée pour lire les runes de jade!

Pourquoi je défends Clara ? Que moi, je la critique, que je proclame qu'elle est une sorcière pitoyable, une mère encore moins recommandable, soit. Mais il n'est pas question qu'une parfaite étrangère se permette de la critiquer.

– Vraiment!

Haylee semble incrédule.

– Alors peut-être nous sommes-nous trompées. Certaines femmes éprouvent de la nervosité en présence de l'Assemblée. De plus, votre mère s'inquiétait au sujet de votre grand-mère, ce qui ne l'aidait pas. Je crois qu'aucune des deux n'a veillé après minuit depuis longtemps.

Aucune des deux. Donc mamie avait elle aussi participé à la conspiration du silence. La colère monte en moi, rivalisant de façon bizarre avec un nouveau bâillement.

Inconsciente de ma détresse, Haylee continue.

– Je suppose qu'il est possible que nous soyons toutes parvenues à des conclusions erronées. Nous avons pu être désarçonnées par le fait qu'aucune des deux ne possédait de démon familial.

Evidemment qu'aucune des deux n'était flanquée d'un démon familial. Jusqu'à ce que je crache le morceau l'année dernière, toutes deux ignoraient qu'elles étaient des sorcières. Ce n'est pas comme si mamie ou Clara avait pu foncer chez Macy's se procurer un ou deux compagnons aux pouvoirs magiques.

Les démons familiaux – je l'ai appris au travers de mes lectures de l'an passé – n'ont pu être

créés qu'en dépensant une énorme quantité d'énergie magique. Lorsqu'une sorcière particulièrement douée mourait, elle pouvait réincarner son pouvoir dans un animal, dont elle nourrissait le corps de sa propre énergie spectrale, y stockant la magie pure à l'intention des autres sorcières. Toutes les sorcières ne possédaient pas de démon familier – de façon générale, les ressources étaient allouées uniquement aux plus puissantes d'entre nous. Aussi n'était-il pas surprenant que mamie et Clara ne possèdent pas de démons familiers.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Neko choisit ce moment pour renoncer à rôder autour du buffet. Il se matérialise à mon côté, tel un fantôme se léchant les lèvres. Je me demande combien de friandises il a volées depuis que j'ai entamé ma conversation avec Haylee. Evitant mon regard noir, Neko penche la tête de côté et se gratte l'oreille. Je m'attends presque à l'entendre siffloter – n'importe quoi pour se donner l'air plus innocent.

Inconscient de la tension entre Haylee et moi, il s'enquiert :

– Crois-tu que Teresa Alison Sidney va apporter d'autres canapés au saumon ?

Haylee se renfrogne. Je comprends sur-le-champ qu'elle n'a pas l'habitude de parler aux assistants magiques des autres sorcières.

– Teri n'a pas pour habitude de prévoir des plats supplémentaires pour les démons familiers.

Là encore, je ressens ce besoin étrange de défendre un proche, de justifier l'appétit de Neko.

– ... Surtout maintenant que tout le monde rentre chez soi, ajoute Haylee avant que je n'intervienne.

Je regarde autour de moi, surprise de découvrir que la pièce compte moins de personnes. La porte du club masculin est maintenant ouverte. D'où je me situe, je ne distingue pas l'intérieur, uniquement la silhouette d'un démon familier qui s'y glisse puis, moins d'une minute plus tard, émerge en compagnie d'un homme grand et élégant.

De toute évidence, le gardien a été réquisitionné par la servante toute de noir vêtue. Assuré, posé, l'homme traverse la pièce pour rejoindre Teresa Alison Sidney et s'incline avec souplesse avant de porter la main de la sorcière à ses lèvres. Elle sourit, les lèvres pincées, exprimant autant sa satisfaction devant cet honneur que toute la lassitude du monde devant cette familiarité. Le gardien se redresse et offre son bras à sa sorcière, la guidant vers la porte sans un regard en ma direction.

Soudain, j'éprouve la certitude qu'il est temps que David vole à mon secours. Il est temps pour lui de faire allégeance à Teresa Alison Sidney, prononcer les paroles qui doivent l'être et faire ce qui doit être fait. Je dors debout et l'idée d'attendre une minute de plus l'apparition de mon gardien suffit presque à me faire monter les larmes aux yeux.

– Neko...

Mais il a déjà perçu mon ordre et se dirige vers la porte.

Je me tourne vers Haylee.

– Merci pour votre... conversation.

– Je crains de vous avoir bouleversée. Je ne voulais pas me montrer négative envers votre mère ni votre grand-mère. Mais elles ne possèdent pas les pouvoirs que nous espérons de leur part. Ils

n'ont rien de commun avec les *vôtres*.

– Non, dis-je, ce qui est un mensonge.

Puis je réalise qu'elle peut croire que j'agréé à son jugement concernant les capacités sorcières de ma mère et ma grand-mère.

Je m'empresse de clarifier la situation.

– Je ne suis pas bouleversée.

– Bien.

Haylee sourit et pose les doigts sur mon poignet, là où on prend le pouls, tout en touchant la torche qui danse contre sa gorge.

– ... parce que j'ai vraiment hâte de travailler avec vous. Peut-être un jour pourrions-nous prendre un café ensemble. Je travaille beaucoup avec les galeries de Georgetown – je suis décoratrice d'intérieur.

Je réponds d'un sourire à sa vague invitation. En fait, Haylee n'est pas si méchante. Elle me fait des avances. Elle se montre sociable. Elle me souhaite la bienvenue au sein de l'Assemblée, *supposant* que je vais rejoindre l'Assemblée et non échouer. Elle se comporte en amie.

Et, au cas où subsisterait en moi un doute quant à sa bienveillance, Haylee sourit d'un air triomphant.

– Vous savez que vous pouvez me demander de l'aide. Pour *n'importe quoi*.

– Merci, dis-je.

L'apparition de David dans l'embrasement de la porte me remplit de joie. J'ai à peine conscience qu'il traverse la pièce, le voit à peine alors qu'il fait ses adieux. Tout ce que je sais, c'est qu'il pose la main sur mon bras. Je bafouille un au revoir à Haylee. Balbutie un mot ou deux à une Teresa Alison Sidney calme et posée. Je réprime un nouveau bâillement tout en lançant un regard noir à Neko et lui ordonnant de rester à mon côté.

Puis, enfin, David me guide pour franchir la porte de cette étrange et mystérieuse maison.

Sur le seuil, le pentagramme s'est effacé. Fendant le mur d'air humide de cette fin d'été, je perçois sur le seuil le pouvoir que cette maison a abrité. Mais sa vibration vitale, électrique, a disparu. L'homme à l'épée aussi, et je ne peux pas dire que son ombre menaçante me manque.

J'éprouve soudain une telle fatigue que je peux à peine bouger.

Je suis si exténuée que je ne me donne pas la peine de réprimander Neko qui s'intéresse à un autre démon familier, un homme en forme d'oiseau qui attend près de la voiture de sa maîtresse tandis qu'elle s'y installe. Je suis si épuisée que je ne prête pas attention à Neko qui ouvre la portière arrière, m'installe sur la longue banquette de cuir et s'assure que mes jambes sont repliées à l'intérieur avant de refermer la porte et s'asseoir à l'avant.

Durant le trajet de retour, David reste silencieux le long des routes bordées d'arbres, puis Key Bridge, avant les rues pavées de Georgetown. Une fois encore, sa magie de gardien lui permet de se garer juste en face de Peabridge. Tandis que David m'aide à me relever, à me glisser par la porte de la voiture, le long du trottoir, puis du chemin dallé du jardin, Neko file en éclaireur.

Mon démon familier ouvre la porte de notre cottage avec sa propre clé. Soudain plein de

sollicitude, il reste à rôder dans le salon, mais David secoue la tête.

– Je vais l’aider, dit-il. Allez dormir.

Neko hausse les épaules avant de descendre dans sa tanière à la cave.

– Ça ira, dis-je.

Mais un bâillement me trahit et ma voix est celle d'une gamine grognon.

– Pénétrer pour la première fois dans un sanctuaire peut se révéler exténuant.

– Vous auriez pu me prévenir.

– Non, dit-il avec sérieux. Je ne pouvais pas. Je n’y étais pas autorisé. Vous deviez affronter l’Assemblée avec vos propres moyens. Ainsi le veut la coutume.

Il me guide vers ma chambre baignée par le clair de lune. Je me souviens de la première fois où il a agi de la sorte, de la première nuit où j’ai poussé mes pouvoirs au-delà de leur puissance naturelle. Comme si David était doué d’une vision nocturne de félin, il m’ôte mon collier de verre, détache mes boucles d’oreilles et libère mes cheveux de leur chignon précaire.

L'espace de ces dix derniers mois, il a eu l'occasion de me mettre au lit une douzaine de fois. Il n’a jamais profité de la situation, ne m’a jamais effleurée d’une façon trahissant autre chose qu’un intérêt strictement professionnel.

Non que je voudrais qu’il le fasse. Il est mon gardien, pas mon petit ami.

Mais je ne peux m’empêcher de m’appuyer contre lui, de tourner mon visage vers le sien tandis qu’il m’aide à enlever ma robe.

S'il m’embrassait, je ne m’en plaindrais pas. En fait, je ne me suis pas plainte l'unique fois où il m’a embrassée. L'unique fois où un désir soudain et surprenant a provoqué dans mon cœur une chamade frénétique. L'unique fois où j’ai goûté sur ses lèvres son potentiel magique.

Où ai-je la tête?

Il est mon *gardien*. Si on se fie à ma déveine persistante avec les mecs, je risque de tout gâcher en voyant en lui autre chose que mon protecteur magique. De plus, j’ai récemment reçu un baiser de quelqu’un d’autre. De Graeme Henderson.

Contre tout bon sens, je glousse.

– Quoi ? demande David.

Il a parlé d’une voix patiente, attendant que je m’extirpe de mon soutien-gorge. Je me détourne, soudain timide devant lui.

– Rien.

Mais je glousse de nouveau, pensant à ma romance secrète. Mon « rendez-vous mystérieux », exactement comme le jeu de société démodé que mamie m’avait acheté lorsque j’étais enfant. Graeme n’y tient pas le rôle du « mec nul ». Ça, c’était certain.

Je vais éclater de rire. A pleine gorge. Pour de bon. Il faut que je pense à un truc sérieux. Un truc effrayant. Un truc qui m’empêche de révéler mon secret amoureux à mon gardien, qui très probablement n’approuverait pas le nouvel homme dans ma vie. Ni aucun homme me distrayant de mes études.

– Haylee, dis-je brusquement.

– Quoi Haylee ? demande-t-il en faisant glisser ma chemise de nuit par-dessus ma tête.

– Elle est puissante.

Je prends quelques profondes inspirations afin d'éclaircir mes pensées.

– Oui.

– Plus puissante que moi.

– Mieux entraînée. Quelque chose dans le ton de sa voix, quelque chose dans le soin extrême avec lequel il choisit ses mots met fin à mon envie de rire.

– Mais pas plus puissante ?

J'ai prononcé le dernier mot d'une voix pâteuse. Vu la précision de mon élocution, je pourrais tout aussi bien avoir vidé une carafe entière de mojito.

– Non.

Là encore je sens quelque chose d'anormal. Quelque chose qu'il ne me dit pas, quelque chose qui perce sous sa réserve ordinaire de gardien.

– Enseignez-moi, dis-je soudain.

– Quoi ?

Ses mains reposent avec douceur contre mes épaules, mais me repoussent de façon irrésistible sur mon matelas. Sous ma tête mon oreiller ressemble à un nuage, un pont cotonneux vers le sommeil.

– Enseignez-moi ce que sait Haylee. Aidez-moi à devenir une bonne sorcière afin de plaire à Teresa Alison Sidney.

– Vous plaisez déjà à Teresa Alison Sidney.

– Ah !

J'ai l'air bourrée maintenant et je me demande pourquoi ma main bouge toute seule, pourquoi elle balaie l'air.

– Enfin, corrige-t-il. Teresa Alison Sidney vous respecte.

– Teri..., dis-je dans un murmure.

– Comment ?

– C'est ainsi qu'Haylee l'appelle. Teri.

A la lumière du clair de lune argenté, David pince les lèvres.

– Haylee la connaît depuis longtemps.

Je m'accroche à sa main, l'attire contre mon cœur. Je sens son pouls qui bat à ses poignets, sous l'emprise de mes doigts, lentement, régulièrement, avec calme.

– Promettez-moi.

– Vous promettre quoi ?

Il prend le ton d'un adulte qui s'adresse à une enfant paniquée.

– Promettez-moi que vous m'apprendrez assez de choses pour impressionner Haylee. Assez pour impressionner Tere... Teri.

Il secoue la tête.

– Jane, on n'apprend pas la magie juste pour impressionner quelqu'un. Il ne s'agit pas d'un jouet. Ni de faire semblant. Vous devriez le savoir maintenant.

– Pas seulement pour l'impressionner elle. Les autres aussi.

Elles, les filles les plus populaires. Toutes. Celles qui ont l'âge de la fac jusqu'à celles titulaires de la carte senior – toutes les femmes de l'Assemblée réunies ce soir. Je sais ce que je veux dire, mais ne parviens pas à émettre les sons.

– Pour le sanctuaire. La pierre centrale.

Je sens la tension dans ses mains, l'intensité qui noue ses poignets et raidit ses épaules.

– Jane...

– Promettez. Promettez que je deviendrai plus forte qu'Haylee. J'en ai besoin. Sinon je ne réussirai jamais.

Il soupire et je le sens qui cède.

– Je le promets.

Je me laisse aller contre l'oreiller, un sourire sur mes lèvres. Je n'ai pas souvent gain de cause avec lui. Vraiment pas souvent.

Mais, dans le même temps que je savoure ma victoire, je me souviens de l'homme à l'épée. Je revois la lumière de la lune qui luit sur la lame nue et l'étoile d'argent apparue dans l'embrasement de la porte. Tant de pouvoir, de traditions... j'ai tant à apprendre.

Soudain les larmes m'étranglent. Je frissonne, craignant de regarder par la fenêtre. De découvrir ce qui rôde peut-être dans l'ombre. Je doute de moi. Ou pire encore.

– Que se passera-t-il si j'échoue ?

– Vous n'échouerez pas.

– Mais si j'échoue ?

David se tait assez longtemps pour que je manque m'assoupir. Quand il répond enfin, ses paroles sont dures, aussi acérées que la pierre dont sont construits les murs de la luxueuse demeure de Teresa Alison Sidney.

– Vous connaissez la réponse. Nous en avons discuté. Vous perdrez votre collection. Les livres, les cristaux, les runes. Tout ce qui se trouve à la cave. Tout appartiendra à l'Assemblée.

Malgré mon épuisement, ma fatigue d'ivrogne, ses mots gèlent mon cœur comme si je les entendais pour la première fois. Je dois forcer mes lèvres à articuler une autre question.

– Et Neko ?

– Disparu.

– Et vous ?

Il refuse de répondre, se contentant de secouer la tête au clair de lune.

– David, dis-je dans un murmure. Restez ce soir. S'il vous plaît.

Il caresse mon front et repousse mes cheveux. Je ferme les yeux, mais ne parviens pas à calmer mes frissons de terreur.

– Dormez, dit-il.

– Restez ici, dis-je dans un murmure, me débattant pour transmettre une sensation d'urgence malgré ma fatigue. S'il vous plaît.

– Dormez, répète-t-il.

Il retire sa main d'entre les miennes.

Je l'entends tirer sur ses lacets, j'entends ses élégantes chaussures tomber sur le sol. Je sens qu'il ôte la veste de son costume, retire sa cravate de soie. Un léger tintement retentit alors qu'il vide ses poches, lorsque la clé de sa superbe Lexus heurte la monnaie posée sur ma table de nuit.

Je voudrais ouvrir les yeux, voir s'il a déboutonné sa chemise jusqu'en bas ou s'il l'a passée par-dessus sa tête. Je voudrais l'observer enjamber son pantalon, le suspendre soigneusement sur mon fauteuil, le disposer avec soin pour qu'il ne se froisse pas. Je voudrais voir s'il porte un slip ou un caleçon.

Mais je suis trop fatiguée.

Je sens qu'il tire le drap sur mes épaules, seules couvertures dont j'ai besoin par cette nuit somptueuse. Je le sens s'étendre à mon côté, sur les draps. Je le sens tapoter mon oreiller supplémentaire, lui imposer une forme plus confortable. Je le sens respirer, lentement, profondément.

Et sa respiration régule la mienne. Elle me calme. M'apaise.

Et je m'endors.

Je chipote mon toast sur mon assiette et le pousse de ma fourchette dans une flaque de sirop d'érable. Mon mal de tête martèle mes tempes au rythme de la musique gospel qui résonne dans la cour centrale de la Corcoran Gallery. Ce mois-ci, c'est Clara qui a été chargée de choisir le lieu de notre brunch.

En temps normal, cet endroit m'aurait enchantée. Les mets proposés par le musée Corcoran couvrent une douzaine de tables, avec un choix allant des céréales aux omelettes préparées à la demande. Une table entière est dédiée aux fruits frais, tandis qu'une autre menace de s'écrouler sous le poids des desserts. Un chœur de gospel emplît l'air autour de nous. Les chanteuses chantent assez fort pour réveiller les morts.

A moins que ce ne soit pour me réveiller moi.

J'ai passé la journée entière de la veille – un samedi parfait, jour de congé – à dormir pour me remettre de ma présentation à l'Assemblée. David était parti avant mon réveil. Les seuls indices de sa présence nocturne étaient l'empreinte de sa tête sur l'oreiller et les effluves imperceptibles d'un parfum boisé de savon, ou peut-être de shampooing.

J'avais regagné mon lit et m'étais assoupie tout l'après-midi, le soir et toute la nuit du samedi. Ce matin même, je m'étais traînée hors du lit seulement une demi-heure avant mon rendez-vous avec ma mère et ma grand-mère. Tout en me maudissant, j'avais effectué un rapide débarbouillage et brossage de cheveux, avant d'enfiler une jupe de toile beige et un top sans manches assorti – concessions à l'aversion de mamie pour ma garde-robe dominée par le noir. Je soupçonne le beige de me donner un teint terne. Et mes yeux verts auraient gagné à être soulignés de mascara.

Ceux de Clara en avaient bénéficié.

Clara et moi avons les mêmes yeux. Même le patron du restaurant l'a remarqué lorsqu'il nous a guidées à notre table après mon arrivée tardive.

– Une journée entre mères et filles ? Régalez-vous ! Mamie et Clara s'étaient toutes deux jetées sur la nourriture comme s'il s'agissait du dernier repas de leur vie. Chacune s'était déjà resservie deux fois au buffet, alors que je tentais encore de faire un sort à mon toast. A la pensée de mes œufs Benedict habituels, mon estomac s'était rebellé (même maintenant l'idée de jaune d'œuf me force à déglutir), même si j'étais parvenue à grignoter quelques morceaux de bacon. Le goût du sel grasseyé me plaisait, il avait la saveur des remèdes antigueule de bois.

Non que je souffre pour de bon d'une gueule de bois. Je suis seulement mise K.O. par la sorcellerie.

Mamie revient de la table des desserts munie d'une tranche de gâteau de la taille de l'Empire State Building. Elle accepte avec grâce qu'un serveur remplisse sa tasse de café, avant de me tapoter le bras.

– Alors raconte, ma chérie. Qu'as-tu fait hier soir? La fête, j'espère?

Sarah Smythe espère toujours que j'aie fait la fête. Ce désir doit être un effet secondaire de mes jérémiades au collège et au lycée. Je me souviens à peine de ces week-ends d'antan où une absence d'invitation à une fête où garçons et filles se tripotaient allègrement me plongeait dans une

détresse sans fond. Ou un abîme de désespoir. Ou n'importe quelles autres oubliettes froides et humides que j'ai habitées toute mon adolescence.

– Oui, intervient Clara, comme si elle ne connaissait rien de plus excitant que ma vie nocturne.

Je dois le reconnaître. Elle *essaie* réellement de faire en sorte que ce petit rendez-vous mensuel soit couronné de succès. Je suis persuadée qu'elle veut bien faire en ajoutant :

– Tu es un peu débraillée ce matin. Tu aurais dû prendre le temps de purifier ton aura – un peu de lavande aurait fait l'affaire, tu sais. Un simple pschitt d'huile essentielle dans la vapeur de ta douche...

– Je n'ai pas eu le temps de prendre une douche, dis-je, interrompant sa démonstration de bien-être holistique.

Le visage de mamie se plisse en une grimace. Je ne sais pas trop si elle est contrariée par mon interruption, ou par le fait que je ne me sois pas lavée.

– Que t'ai-je enseigné lorsque tu étais petite, ma chérie ? Une petite douche et te voilà prête à conquérir le monde. Même grippée, rien de mieux que l'eau chaude. Eau chaude, shampooing, débarbouillage vigoureux au gant. Bien meilleur que de rester au lit pour quelques minutes supplémentaires de sommeil.

– Vendredi soir, j'ai été reçue par l'Assemblée.

Et toc. Voilà qui coupe court à la rhapsodie de la douche. Mamie jette un coup d'œil à Clara. Si je ne les avais pas observées attentivement, j'aurais pu le rater. J'aurais pu ne pas reconnaître ce geste de conspiratrice pour ce qu'il est, une admission de leur culpabilité. Leur culpabilité et leur complicité.

– L'Assemblée ? tente Clara.

– L'Assemblée, dis-je avec amertume, tandis que derrière nous *Rock of ages* agonise dans un silence gospelien.

Les applaudissements des convives résonnent entre les murs de marbre et je profite du chaos pour m'exclamer :

– Comment avez-vous pu les rencontrer sans me le dire ? Je croyais que nous étions censées nous serrer les coudes toutes les trois dans cette histoire de sorcellerie ! Pourquoi est-ce si dur à comprendre pour vous deux, bon sang ?

Bon. Je dois l'admettre, je pensais que les applaudissements allaient durer un peu plus longtemps. Ou bien que ma voix retentirait moins fort. Ou que l'écho ne renverrait pas un silence de plomb une fois lancée ma dernière exclamation de colère.

Autour de nous, les autres familles se détournent, simulant soudain un intérêt palpitant pour leurs desserts et leurs cafés. Un serveur accourt et me jette une serviette propre dans la main, comme si amidon et coton allaient me ramener au sens commun.

– Je peux vous apporter quelque chose, madame ? demande-t-il.

Je devine sa supplique me demandant de baisser la voix, de bien me tenir en ce lieu public tout ce qu'il y a de plus convenable.

– L'addition, dis-je sans quitter Clara des yeux.

C'est elle qui a choisi l'endroit, c'est son tour de payer. Elle farfouille dans son sac à dos de hippie, en extirpe un porte-monnaie et tend sa carte de crédit au serveur qui danse nerveusement sur place en évitant mon regard.

Comme d'habitude, mamie tente d'arranger les choses.

– Jane, ma chérie, nous n'avons pas *délibérément* comploté de nous y rendre derrière ton dos.

Cette protestation suffit à libérer Clara de mon regard noir – mes yeux furibonds se tournent vers ma grand-mère. Elle agite les doigts au-dessus de sa tasse de café, comme si elle en saupoudrait la surface de miettes de pain invisibles.

– Nous n'avons pas choisi de nous rendre là-bas, chérie. Elles nous ont convoquées. Elles nous ont obligées à les rencontrer.

Clara acquiesce.

– C'était il y a un mois, dit-elle, l'air sincère. A la pleine lune. Elles nous ont emmenées dans une maison loin de la ville, en Virginie.

Mamie appuie ses dires, comme si elle se sentait soudain obligée de raconter l'histoire, de se libérer de ce souvenir.

– Elles nous ont envoyé cet homme charmant pour nous y conduire. Ce qui m'a soulagée d'un poids – je n'aurais jamais trouvé cet endroit toute seule. Et ces rues étroites ! Je ne suis même pas certaine que la Lincoln aurait pu tourner dedans. La plus chic des voitures sur la route, c'est certain, mais elle n'est pas faite pour ces petites allées champêtres.

Clara est en train de concocter la prochaine réplique de son babillage destiné à nous réconcilier, mais le serveur réapparaît avec le reçu de sa carte de crédit. Il le pose directement en face de Clara et lui tend un stylo, semblant craindre qu'elle ne repousse le moment de signer. De toute évidence, il refuse de prendre le risque d'un nouvel éclat de ma part. Je me retiens de lui grogner au visage et lacérer son torse recouvert d'un smoking de mes doigts repliés en griffes.

– Je vous souhaite une merveilleuse journée, mesdames, dit-il à Clara qui en finit avec les formalités de paiement. Profitez du soleil.

Le soleil. Nous sommes en septembre, mais, une fois sorties de l'abri climatisé du musée, nous allons fondre. J'envisage de demander au serveur quelques bouteilles d'eau glacée – à l'idée que cela puisse me faire déguerpir encore plus vite, il me les aurait probablement apportées.

Très vite, nous nous retrouvons à descendre l'escalier du musée et passer devant deux énormes lions de bronze. J'ouvre la voie, dans l'humidité de l'heure du déjeuner, et profite d'un feu vert pour traverser la rue et filer dans un parc poussiéreux.

Je ne tiens pas vraiment à semer ma famille. Si je le souhaitais réellement, je pourrais les distancer assez facilement et laisser Clara s'occuper de ma grand-mère tandis que je galoperais en direction de Pennsylvania Avenue.

Non, je veux terminer la conversation entamée. Je veux découvrir ce qu'elles savent exactement, et quand elles l'ont appris. Je veux savoir ce que l'Assemblée leur a dit. Et pourquoi elles se sont tues, pourquoi elles m'ont laissée affronter les sorcières sans m'aider.

Je contourne une rangée de camionnettes vendant absolument de tout, depuis des hot dogs

jusqu'à de faux T-shirts du F.B.I., et m'écroule sur un banc. Dans le seul but de pouvoir soupirer comme une ado contrariée lorsque je dois me pousser pour leur faire de la place à toutes deux.

– Vous ne comprenez donc pas ? dis-je enfin. Si j'avais su que vous aviez déjà rencontré l'Assemblée, j'aurais pu me préparer. Je n'aurais pas eu le sentiment de me comporter comme une idiote. J'aurais eu une chance de faire une bonne première impression.

Mamie s'empresse de me rassurer.

– Oh, ma chérie. Tu fais toujours une bonne première impression.

Je me retiens de lui désigner le Corcoran. Là-bas, je ne pense pas les avoir emballés.

Clara, au moins, a le bon sens de se taire. Nous nous souvenons toutes deux de l'impression que j'ai produite lors de notre première rencontre. Je m'étais pratiquement enfuie de Cake Walk, tant j'étais pressée de fuir ma propre mère.

Je respire à fond.

Je suis une bibliothécaire. Mon job consiste à faire des recherches et en communiquer le résultat à ceux qui le demandent. Je devrais être capable de parler à mes propres mère et grand-mère sur un ton civilisé.

– Voilà ce qui s'est passé. C'était tellement déconcertant. Tous leurs regards étaient braqués sur moi. J'avais la sensation qu'elles me testaient. Qu'elles parlaient une langue que je ne connaissais pas. C'était effrayant, embarrassant. Si j'avais su que vous deux étiez passées par là, cela n'aurait pas été aussi...

Je me débats pour trouver le mot juste, puis y renonce.

– ... pénible que ça l'a été.

Clara secoue la tête.

– Jeanette, commence-t-elle.

Mais elle se reprend. Ma mère est la seule personne qui m'ait jamais appelée Jeanette. C'était mon prénom d'origine, avant qu'elle ne s'envole pour Sedona, me laissant aux bons soins de ma grand-mère, de loin plus terre à terre et à l'esprit pratique plus développé, et du prénom que j'utilisais depuis vingt-cinq ans. Jane.

Pourtant, le prénom Jeanette continue de résonner étrangement à mes oreilles – il évoque une exotique beauté française. Ou une écolière américaine trop gâtée. Pas moi. Jamais moi.

Clara fait un nouvel essai.

– Je ne comprends pas ce que cette visite avait de si déconcertant. Tu te couches toujours très tard, donc ce n'est pas l'heure du rendez-vous, minuit, qui posait problème.

Mamie s'y met aussi.

– Et les femmes présentes, les...

Elle éprouvait quelques difficultés à se résigner à prononcer le mot.

– ... *les sorcières* se sont révélées absolument charmantes. Ma foi, Teresa Alison Sidney ne se serait pas montrée plus sympathique si elle avait fait partie de l'Association des amis de l'opéra.

Je consacre un moment à imaginer Teresa Alison Sidney parmi les retraités fous d'opéra que

fréquente mamie. Niveau style, l'image fonctionne, mais quelque chose d'autre ne colle pas. Teresa Alison Sidney est trop... dure. TROP fonceuse. Elle fixe son propre but et n'épargne rien – ni personne – pour l'atteindre.

Mais Clara est décidée à ériger un monument à l'amitié et reprend les louanges de l'Assemblée de Washington là où mamie s'est arrêtée.

– Et une fois les présentations terminées, elles se sont montrées très accueillantes. Je me suis même trouvée embarrassée de ne rien avoir à leur donner en échange lorsqu'elles m'ont offert ma broche.

– Ta broche ?

Devant mon ton incrédule, mamie fait claquer sa langue, mais je l'ignore. Clara repousse ma question d'un geste.

– Bon, bon, appelle ça un pendentif. Même si je ne pense pas porter le mien au bout d'une chaîne. Il n'est pas assez large pour rivaliser avec mes cristaux. Si jamais je suis rappelée un jour à l'Assemblée, je le porterai à mon revers.

Une chaîne ? Un revers ?

– De quoi diable parles-tu donc ?

Ma question a fusé avec plus de sécheresse que je ne le souhaitais.

– Jane, proteste mamie.

Je me force à inspirer un grand coup, et ferme les yeux afin de compter jusqu'à cinq. Derrière mes paupières, les ténèbres sont criblées de pourpre et accentuent le mal de tête qui souligne chacune de mes pensées. Je teste mes paroles en silence, les soupèse encore une fois et, lorsque je suis certaine qu'elles ne paraîtront pas insolentes, lance à voix haute.

– Je n'ai reçu aucun bijou.

– Eh bien, c'est bizarre, non ?

Mamie semble sincèrement perplexe.

– Nous avons toutes deux reçu le même bijou, ta mère et moi, qui représente une torche. Elles nous ont dit qu'il s'agissait du symbole du savoir secret que nous possédons.

Dès que mamie prononce le mot « torche », je la vois. La broche doit représenter les mêmes flammes stylisées que celles qui dansaient sur la gorge d'Haylee, qui ornaient le porte-clés de David. Cette broche m'interpellerait, forcerait mes doigts à se tendre vers elle, à tenter de la toucher.

Pourquoi ont-elles chacune reçu une broche et moi rien ?

– Je n'en ai pas reçu, dis-je en bredouillant, trop honteuse pour croiser leur regard.

– Je suis certaine qu'il y a une raison à cela, dit Clara après un silence gênant.

Elle essaie de me reconforter. Mais cela ne m'aide pas. Pas maintenant. Pas alors que je suis assise dans un parc, à revivre mon étrange nuit du vendredi.

Je n'ai pas été admise au sein de l'Assemblée. Elles ne veulent pas de moi. Elles veulent ma mère et ma grand-mère – même si elles méprisent leurs capacités –, mais elles ne veulent pas de

moi. Pas de façon permanente.

– Ta mère a absolument raison, dit mamie, tapotant ma main comme pour me consoler d'un chagrin aussi bénin qu'une pénurie de gâteaux au chocolat à la pâtisserie.

– Je suis certaine qu'il y a une raison, mais tu ne devrais pas laisser ce détail te bouleverser ainsi. Je suis sûre qu'elles t'en offriront une lors de ta prochaine visite. Il s'agit probablement d'une erreur. Quelqu'un a oublié d'appeler le bijoutier ou quelque chose comme cela.

Malgré la chaleur, je frissonne.

– Je suis terrorisée à l'idée de les revoir. De revoir cet homme et son épée.

– Une épée ? s'exclament Clara et mamie, exactement au même moment et sur le même ton.

– Quelle épée ? se renseigne Clara.

Mon regard erre de l'une à l'autre et je me demande si elles n'auraient pas juré le secret. Peut-être sont-elles censées nous mentir à nous autres, les non-initiées. Peut-être sont-elles censées protéger toute connaissance concernant le sanctuaire. Après tout, si je n'arbore pas de broche en forme de torche, je peux aussi bien être n'importe qui. Quelqu'un d'aussi dangereux pour l'Assemblée que... que n'importe lequel des touristes qui passe devant notre banc.

Mais non. Elles ne font pas semblant. Elles ne récitent pas un rôle. En regardant ma mère, puis ma grand-mère, je suis prête à jurer qu'aucune d'elles n'a vu une épée la nuit de leur visite à l'Assemblée.

– Un homme se tenait près de la porte, dis-je lentement. Un homme robuste, vêtu d'une cape, un genre de chevalier médiéval. Et il tenait une épée dans ses mains.

Elles me regardent comme si je parlais javanais. J'insiste.

– Il portait une épée et il gardait le sanctuaire. Protégeant toutes les sorcières.

Clara secoue la tête.

– Si un chevalier s'était tenu sur le seuil, nous l'aurions remarqué, c'est certain.

– Pas sur le seuil de la porte, juste devant. Le seuil lui-même était protégé par le pentagramme.

– Le pentagramme ?

D'après la surprise qui perçait dans sa voix, mamie entendait peut-être ce mot pour la première fois.

– Vous n'avez pas vu le pentagramme non plus ?

Je ne peux cacher ma déception.

– Il était gravé dans l'air et brillait d'une lueur argentée lorsque nous sommes entrés, David, Neko et moi.

– David et Neko !

Clara secoue la tête.

– ... Ils t'ont laissée entrer avec David et Neko ?

– Bien sûr. David est mon gardien. Et Neko mon démon familial.

Mamie s'étonne.

– Mais il n’y avait aucun homme là-bas. Pas lors de notre visite. Clara hoche la tête en signe d’assentiment.

– Il devait y en avoir!

Mon exaspération commence à outrepasser ma détermination à rester calme.

– Tu dis qu’un chauffeur vous a conduites là-bas ! Où est-il passé ensuite ? Il s’est liquéfié sur le sol lorsque vous êtes arrivées ?

– Chérie, inutile de dire des méchancetés. Nous n’avons simplement pas vu la même chose que toi. Maintenant, je suis certaine que tu recevras ta torche bientôt. En fait, dès arrivée à la maison, je te donnerai la mienne. Tu me la rendras lorsque tu recevras la tienne.

– Non, mamie.

Je secoue la tête.

– Je ne peux pas prendre ta broche.

Sans pouvoir l’expliquer, je sais que c’est l’exacte vérité. Je sais que toute magie contenue par le symbole refuserait de dépendre de moi. Je ne peux expliquer comment je le sais, ni ce que cela signifie vraiment, mais je suis certaine qu’aucun transfert de torche ne peut fonctionner entre les femmes du clan Smythe-Madison.

Un peu plus loin, Clara me fixe. Je distingue à peine ses yeux derrière ses lunettes de soleil, mais je peux dire qu’elle ne cille pas.

– Cet homme..., dit-elle.

On dirait qu’elle tente de se rappeler les paroles d’une chanson oubliée.

– ... Il est passé nous prendre à l’appartement de mamie, puis il nous a conduites jusqu’après Great Falls. Il nous a aidées à descendre de voiture...

Elle secoue la tête.

– ... Je ne me souviens de rien d’autre. C’est comme s’il s’était volatilisé.

– Mais il n’y avait pas d’autres gardiens ? Ni de démons familiers ?

– Pas que je m’en souviene, dit-elle, perplexe. J’imagine que nous l’aurions remarqué. Nous avons assez vu ton Neko.

Donc pas de gardiens. Pas de démons familiers. Pas d’épée. Pas de pentagramme.

Il fut un temps, lorsque j’étais ado, où j’étais persuadée d’en savoir davantage que mamie. J’étais certaine de comprendre le fonctionnement du monde, le comportement des gens, des systèmes. Que mamie échoue à comprendre le subtil fonctionnement de l’univers qui nous entourait m’exaspérait.

Par exemple, elle appréciait mal l’importance des notes éliminatoires en algèbre, même après que Mme Hock m’eut donné deux avertissements. Elle ne saisissait pas les nuances des relations téléphoniques, l’importance des interlocuteurs, ni de la raison de mon désespoir lorsque j’étais écartée des confréries de ces snobs, dont je ne me rappelais même plus le nom. Elle n’avait pas compris l’importance – l’importance vitale – que Karl Nelson se soit vu attribuer le casier voisin du mien, mais choisisse de ne pas l’utiliser, préférant traîner ses livres dans un sac à dos toute la

journée, appelant ce fardeau « entraînement » pour la saison de foot.

Mais, depuis, mamie avait beaucoup appris.

A un moment quelconque suivant mes années de lycée, alors que j'étais à la fac, ou peut-être que je poursuivais ma spécialisation inutile sur Shakespeare, mamie était devenue un génie. Elle comprenait les nuances de ma conversation, mon univers, ainsi que les gens qui l'habitaient. Elle avait compris avant moi que Scott Randall était un sale type. Si je lui en avais donné la moitié d'une opportunité, elle m'aurait mise en garde contre le M.V.

Mais maintenant ? Aujourd'hui ? En ce qui concerne l'Assemblée ?

Mamie ne possède rien. Aucune connaissance. Aucune capacité. Aucune sensibilité au niveau sorcellerie.

J'observe Clara et je comprends qu'elle n'est pas vraiment mieux lotie. Evidemment, elle a peut-être un don pour les runes. Mais elle est aussi persuadée de lire les auras, or jusqu'ici aucun don véritable à ce sujet ne m'a frappé chez elle. Elle avait jeté un œil sur mes livres de sorcellerie, mais rapidement abandonné, disant qu'ils l'ennuyaient. Lorsque je tentais de parler potions ou formules, elle haussait les épaules.

Je regarde ma mère et ma grand-mère et la terrifiante vérité m'apparaît.

J'en sais davantage qu'elles concernant la sorcellerie. Davantage qu'elles n'en sauront jamais. L'Assemblée allait me faire subir des épreuves qu'elles n'imaginaient même pas. Ce n'est pas par cruauté qu'elles m'ont tu leur visite au sanctuaire. Ni par méchanceté. Ni même à cause d'un banal oubli.

C'est parce qu'elles ne comprennent sincèrement pas combien cela aurait pu être important pour moi. Elles ne disposent d'aucun élément de référence.

Et pour la première fois, aussi loin que je me souviens, je comprends que je vais devoir franchir seule la prochaine étape. Mamie et Clara m'aiment. Bien sûr, elles se tiendront à mes côtés, du moins aussi longtemps qu'on le leur permettra.

Mais elles ne pourront m'aider en aucune façon. Et, quand arrivera pour moi le moment d'être propulsée sur le devant de la scène, la nuit où sera fixée la pierre centrale, je me retrouverai totalement seule. Totalement abandonnée par ma famille et mes amis. Et, pire de tout, je n'ai pas la moindre idée de la façon de me préparer à ma tâche.

Je fixe mon reflet dans le miroir de ma salle de bains et m'adonne à quelques grimaces, afin de m'assurer que mes dents ne sont pas enduites de rouge à lèvres. Mon tube de rose Enlève-Moi est presque terminé. Il est peut-être temps de passer à la vitesse supérieure – la dernière fois que je suis entrée chez Sephora, Droit-au-But de chez Nars a attiré mon regard. Oui, il est rouge. Oui, il est mat. Oui, si j'en applique trop, on risque de me prendre pour une prostituée.

Mais j'apprends à me contrôler, à maîtriser l'art délicat du rouge à lèvres. Si je ne peux assumer le rouge vif, couleur adulte, comment serais-je jamais capable de maîtriser une relation amoureuse?

Relation amoureuse. Je retourne le mot dans ma bouche et passe les doigts dans mes cheveux à la coupe récemment rafraîchie. Depuis le Misérable Ver de terre, je redoute le concept même de *relation*. Je ne me laisserai plus jamais entraîner dans une relation plus compliquée que celle que j'entretiens avec mon teinturier. Je ne mettrai plus jamais mon cœur en danger, ne baisserai jamais ma garde.

C'est que je suis une femme très occupée. Je gère le service des recherches de la bibliothèque. J'ai une grand-mère dont je dois m'occuper, une mère que je dois apprendre à connaître. Une cave emplies de livres concernant la sorcellerie, des volumes et des volumes et des volumes qui me hurlent, en termes reliés cuir et sans ambiguïté, que je ferais bien de commencer à me préparer pour fixer la pierre centrale.

Mais j'ai rencontré Graeme Henderson. J'ai été invitée à un rendez-vous de rêve, café et dessert au Bistrot français. Pour la toute première fois, j'ai révélé le secret de mon état de sorcière à un homme normal, étranger à la magie, sans le faire flipper à mort.

J'ai accepté de retrouver Graeme Henderson samedi soir.

Pas un soir de semaine. Pas un soir où les gens ordinaires peuvent être obligés de travailler tard au bureau, être appelés à un dîner d'affaires, une réunion destinée à bâtir l'esprit d'entreprise, ou toute autre excuse plausible auprès de leur femme.

Samedi.

Les hommes mariés ne donnent jamais rendez-vous le samedi.

Le M.V. évitait les samedis comme les révolutionnaires américains les uniformes rouges des Anglais. J'avais avalé un nombre incalculable de ses excuses débiles pour éviter de me voir le week-end. Maintenant, avec la sagesse procurée par le recul, je comprends qu'il réservait ses week-ends à sa femme. A l'époque, j'avais interprété sa vie sociale débordante comme une preuve que le Minable Virus était un homme extrêmement désirable, admirable, et représentait tout ce qu'une femme peut rechercher chez un homme, et plus encore.

D'accord. Donc je m'étais bercée d'illusions. Tomber amoureuse a cet effet – surtout lorsqu'on tombe avec la force d'une enclume lâchée d'une fenêtre ouverte, sept étages plus bas. Ce n'est tout de même pas *ma* faute si j'avais été désignée pour tenir le rôle de Coyote contre Bip Bip dans la version dessin animé de ma vie. Comment croire que Coyote s'offre de son plein gré aux avanies imaginées par Looney Tunes pour l'épisode du jour?

Je soupire. Peut-être suis-je sur le chemin de la guérison, mais il ne m'est pas encore facile de considérer un rendez-vous du samedi soir comme « normal ». Ignorer le programme concocté par Graeme ne fait qu'accentuer mon malaise. Il m'a enjoint de porter des vêtements confortables, mais n'a pas précisé si nous nous trouverions à l'intérieur ou à l'extérieur.

A l'extérieur un soir de septembre. Au milieu de la terre marécageuse chère à nos ancêtres, sur laquelle les moustiques atteignent la taille d'avions-cargos, du moins jusqu'à ce que le thermomètre descende en dessous de zéro.

Je sais d'expérience que je réagis mal aux piqûres de moustique. Ce n'est pas vraiment que j'enfle lorsque je suis piquée. C'est plutôt que je développe d'énormes pustules évoquant des grumeaux de pâte avant cuisson. De plus, ces taches grattent comme une forêt entière d'orties. Je ne pourrais pas empêcher mes ongles, accessoires relativement nouveaux pour moi, de labourer ma chair de sillons rouges.

Et je suis certaine d'attirer le moindre moustique de la région. Une carence en vitamine B-12, avait diagnostiqué le pédiatre de mon enfance. Ou mon shampoing. Mon savon. Ma brillante personnalité. Je ne peux pas expliquer pourquoi, mais mon corps aime les moustiques.

La magie ne m'est d'aucun secours. Trop difficile de mettre au point une formule bannissant de ma présence une telle quantité de minuscules existences – chaque cœur de moustique (d'ailleurs les moustiques ont-ils un cœur ?) exigerait que je concentre sur lui mes pouvoirs de sorcière.

Hélas, incertaine de ma destination pour le rendez-vous amoureux de ce samedi soir, je me résous à la seule attitude rationnelle. J'enduis mon corps de Mousti-fluid des pieds à la tête. Je protège ma chair vulnérable comme si je me préparais à une expédition dans la jungle. Je déverse la lotion sur mes bras et mes jambes, l'étalant avec la conviction des convertis. Je la malaxe entre mes orteils, autour de mes chevilles. Je passe même ma main dans mes cheveux. Je suis déterminée à ne pas me transformer en l'Etonnante Fille boursouflée de Washington d'ici la fin de la soirée.

Une fois tartinée, j'enfile le dernier T-shirt noir que j'ai acheté. Celui-ci est de soie légère. Le tissu plisse sur ma poitrine, accentuant mon absence de décolleté. Le T-shirt s'arrête juste à la taille de ma courte jupe noire. Je me tortille pour me voir de dos dans le miroir – j'ai l'impression que cette jupe m'amincit, mais s'il s'agissait d'une illusion d'optique ? D'un effet secondaire dû à mes contorsions devant le miroir ? Si ma jupe, comme la caméra, ajoutait des kilos, et qu'en remontant la fermeture Eclair je grossisse de sept kilos s'en m'en rendre compte ?

Je consulte ma montre. Plus le temps de me changer. D'ailleurs, j'ai essayé tout ce qui reste dans mon placard. Graeme Henderson est peut-être une catastrophe pour ma raison, mais il est le sauveur d'Emmaüs. A chacun de mes rendez-vous avec lui, je découvre une nouvelle pile de vêtements à donner aux bonnes œuvres.

Je fais la grimace. S'habiller pour un rendez-vous serait bien plus facile si un uniforme était prévu, comme le costume que je porte au boulot. J'essaie d'imaginer la surprise de Graeme si je l'accueillais en robe brodée à cerceaux. Il est certain que ce costume contraignant a agi sur la libido du M.V. comme du miel sur un ours.

Un coup sec à la porte interrompt mes mauvais souvenirs de la Mauviette Vérolée et son attirance étrange pour mon attifement du XVIII^e siècle. Je m'offre encore une grimace pour apaiser les dieux du rouge à lèvres, puis je respire à fond et réunis mon courage pour ouvrir la porte.

Graeme.

Mon cœur cogne contre mon T-shirt de soie et je me demande s'il peut en entendre l'écho dans le salon. Il est encore plus superbe que dans mon souvenir – cette stature de sportif, cette parfaite chevelure blonde, ces yeux bleus presque trop clairs, emplis de toute l'intelligence et la bonne volonté avisée d'un husky.

Sans réfléchir, je m'avance, tendant vers lui une moue qu'en seulement quelques secondes il transforme en baiser de cinéma. Heureusement que ses bras m'enlacent et que ses doigts s'étalent, rigides, dans mon dos. Soudain, l'air conditionné, qui jusque-là a si bien rempli sa noble fonction dans cette nuit chaude et humide de septembre, semble cesser de fonctionner. L'accueil de Graeme déclenche un frisson dans mon dos et me laisse pantelante – et déjà impatiente de la suite.

Lorsqu'il se recule d'un millimètre, je le salue d'une voix haletante :

– Bonsoir.

– Bonne soirée, effectivement, répond-il.

Son regard pèse presque physiquement sur mon débardeur.

Je manque le faire entrer. Je manque refermer la porte sur nous, repousser la chaleur dehors, nous délecter de l'étreinte glacée de l'air climatisé. J'inventorie déjà le contenu de mon réfrigérateur – une bouteille d'eau gazeuse, quelques olives salées rapportées par Neko de chez le traiteur, un bocal d'amandes Marcona en provenance de la même source.

Nous pouvons survivre le reste de la soirée d'amour et d'amuse-gueules... J'ai vraiment pensé ça ?

Il soupire, exprimant tout le regret d'un homme forcé de préférer la fête d'anniversaire (thème : les princesses) de sa fille encore au cours élémentaire à des billets gratuits pour le Super Bowl. (Non qu'il ait une fille à l'école primaire. Ni la moindre connaissance concernant le football américain.)

– La voiture nous attend, dit-il.

– La voiture ?

Je tente de ne pas paraître déçue.

– Un petit truc que j'ai organisé pour ce soir.

La curiosité a raison de ma libido et je m'empare de mes clés. Puis, je laisse Graeme me guider le long du sentier qui coupe à travers le jardin. Ses doigts errent juste au-dessus de mes reins. Leur chaleur filtre à travers la soie lisse de mon T-shirt. Je les imagine toucher ma peau nue, sa paume se poser à plat sur mon dos. Une fois de plus, ma respiration s'altère. Je toussote pour m'éclaircir les idées.

– Un rhume d'été qui couve ? demande-t-il, plein de sollicitude.

– Non !

J'ai répondu avec trop de virulence. Je baisse la voix d'une octave.

– Pas du tout. Un simple petit grattouillis dans le fond de ma gorge. Peut-être à cause du pollen du jardin.

Nous arrivons au coin de la bibliothèque, ce qui m'épargne – ou lui épargne – la suite de mes élucubrations. Je regarde dans la rue et m'arrête net.

Une limousine. Une limousine noir jais s'étirant sur la moitié du pâté de maisons. Avec chauffeur en livrée. Par automatisme, mon regard se dirige vers la plaque d'immatriculation, s'attendant à découvrir le H indiquant une voiture de location.

Pas de H.

Ce véhicule appartient à quelqu'un.

– Elle est à toi ? finis-je par demander à Graeme.

– Disons qu'elle appartient à l'ami d'un ami.

Je louche sur mon T-shirt et ma minijupe avec la sensation soudaine de n'être pas assez élégante.

– J'hésite. Peut-être devrais-je aller passer...

– Pas du tout, m'interrompt Graeme.

Sa main posée sur mon avant-bras m'électrise.

– ... Seul le chauffeur porte un uniforme. Nous, nous habillons comme nous le souhaitons. Quand nous le souhaitons.

Une promesse flotte dans ses paroles et je me demande quelle proposition se cache derrière son accent anglais. Mais j'ai à peine le temps de rougir que le chauffeur m'ouvre la porte.

Je me glisse sur la banquette de cuir aussi lisse qu'une pierre polie, mais bien plus attirante. Un bar occupe l'espace face à mes genoux et une bouteille de champagne brille dans son seau à glace. Lorsque Graeme me rejoint, deux flûtes luisent à la lumière du plafonnier. Le chauffeur s'incline légèrement avant de fermer la porte. En un clin d'œil, nous filons dans les rues de Georgetown. Pour la seconde fois de la semaine, je roule à travers Washington dans un véhicule de luxe.

Je suis très fière de ne pas posséder de voiture. Je suis une fille des villes. Je me déplace à pied ou en métro ; je connais même assez bien les trajets des bus.

Mais encore quelques agréables déplacements de ce genre et je pourrais me convertir. Un moment, je me rappelle que mon dernier trajet en voiture m'a emportée vers une réunion de l'Assemblée, réunion dont j'étais revenue avec une responsabilité. Jamais je n'aurais dû me trouver à cet instant en plein rendez-vous amoureux – je devrais être en train d'étudier tous les moyens possibles de fixer la pierre centrale de l'Assemblée.

Mais sept semaines nous séparent encore de Samhain.

Et Graeme se tient à mon côté, là, maintenant. Et puis la limousine dispose d'une suspension incroyable – même les pavés semblent fondre en douceur sous le murmure suave des pneus.

– Je peux? demande Graeme en désignant le champagne.

– Je t'en prie.

Il se penche et je ne peux m'empêcher de sourire. Ses gestes sont si précis, empreints d'une telle assurance. Il verse le vin d'un mouvement expert du poignet, capturant même la fameuse dernière goutte sur le goulot de la bouteille. Lorsqu'il me tend mon verre et que nos doigts s'effleurent, un

frisson troublant, à la fois chaud et froid, m'oblige à reprendre mon souffle.

– Au passé et au présent, dit-il, touchant mon verre du sien. Et au futur.

– Le passé? dis-je, incapable d'intégrer le mot « futur ».

– J'ai eu l'idée d'une visite nocturne des monuments de Washington. Du passé de votre nation.

Immédiatement, des images du film *Sens Unique* surgissent dans mon esprit. Des images de Kevin Costner et Sean Young, leurs corps mêlés, parcourant un Washington plongé dans la nuit tandis que des images suggestives de l'obélisque emplissent l'écran. Je jette un œil vers l'avant de la voiture, mais le chauffeur a déjà relevé la vitre opaque qui nous sépare. Dieu merci, Graeme et moi sommes seuls.

J'ai besoin de dire quelque chose, de meubler le silence avant qu'il ne devienne gênant.

– Cela me plairait beaucoup, dis-je.

Je souligne mon enthousiasme d'une rasade de champagne.

– ... Beaucoup.

Nous nous transformons donc en touristes. Notre chauffeur anonyme se révèle un expert. Il trace son chemin à travers des rues encombrées, s'arrêtant quand c'est nécessaire sans heurt ni brusquerie, préservant le cocon que nous nous sommes fabriqué à l'arrière. Graeme lui aussi remplit son rôle – il ne laisse jamais ma flûte de champagne vide et fait surgir un assortiment d'amuse-gueules, ainsi qu'un minuscule bol de cristal contenant des amandes Marcona. Je manque éclater de rire tant elles évoquent le menu que j'avais envisagé pour notre nid d'amour.

La visite nocturne des monuments de Washington ne peut jamais être décevante – le marbre blanc éclatant sous les lumières sophistiquées, les silhouettes des touristes se découpant sur les pierres, comme disposées par un metteur en scène exigeant. Nous contournons le temple grec qui constitue le Lincoln Memorial, lorsque Graeme se penche pour replacer une mèche rebelle derrière mon oreille.

– Tu as envie de marcher un peu?

Marcher? Eh bien, pour dire la vérité je préférerais rester dans notre repaire jouissant de l'air conditionné. Mais ce ne serait pas très chic de ma part, n'est-ce pas ? Si cet homme a autre chose en tête, autant jouer le jeu. Me montrer plus flexible. La simple pensée de ce mot – flexible – me fait rougir. Qu'est-ce que ce mec a de spécial ? Pourquoi me semble-t-il si fascinant ? Je repose mon verre avec un hochement de tête.

– Bien sûr.

Graeme sourit et descend la vitre de séparation pour parler au chauffeur. En un clin d'œil, nous déambulons autour de l'immense bassin du Lincoln Memorial, admirant l'obélisque de Washington. Deux lumières rouges brillent au sommet, tel un regard amical veillant sur nous.

Il désigne d'un signe de tête le monument de marbre.

– D'ici, on a l'impression que la couleur change à mi-hauteur.

– Oh, mais elle change pour de bon. On travaillait à sa construction depuis environ dix ans, lorsque l'argent est venu à manquer. L'obélisque est restée inachevée durant presque vingt ans, puis les travaux ont repris, mais la pierre provenait d'une carrière différente. On n'a pas posé le

sommet d'aluminium avant 1888.

– D'aluminium?

– Oui. A l'époque cela coûtait aussi cher que l'argent. Mais évidemment cela ne se ternit pas.

– Evidemment.

Son ton comique me fait tiquer. Je réalise que je déblatère à tort et à travers.

– Désolée. Je parle comme un professeur.

– Tu parles comme une femme qui connaît beaucoup de choses sur le bout des doigts. Une caractéristique que je trouve très séduisante.

Avant que je ne trouve une réponse, Graeme mêle ses doigts aux miens. Il s'aventure vers l'un des chemins latéraux, à l'écart du bassin illuminé.

– Où allons-nous ?

Mes paroles peinent à se faire entendre par-dessus les battements de mon cœur.

– Je croyais que tu allais me le dire, dit-il en souriant. Il n'existe pas un autre monument par ici ? Un lieu un peu à l'écart des sentiers battus ?

– Les Jardins de la Constitution, dis-je avant de me mordre les lèvres.

D'accord. Je suis bibliothécaire. J'ai des connaissances. Mais suis-je obligée d'étaler ces connaissances comme une ado première de sa classe? Je lutte contre l'impulsion de parler à Graeme du Monument des signataires de la Déclaration d'indépendance, ou du fait que le terrain des Jardins de la Constitution a été gagné sur le fleuve Potomac, ou toute autre information dont on gave les touristes et qui me traverse l'esprit.

Je préfère laisser Graeme me guider vers un banc de bois.

– Pourquoi ces lumières là-bas ?

Il désigne du menton une vague lueur qui éclaire le chemin devant nous.

– Le Viêt-nam Memorial.

« Dessiné par Maya Lin, achevé en 1982 », récite le guide touristique dans ma tête.

– Ah. Comment s'appelle la femme qui l'a dessiné, déjà?

– Maya Lin, dis-je, tentant de dissimuler la surprise dans ma voix.

– Et quand a-t-il été achevé ?

– En 1982.

Et, cette fois, je ne cache pas ma stupéfaction.

Mon érudition ne l'agace pas. Cela ne le dérange pas que je dispose d'un stock de connaissances encyclopédiques, que je puisse faire état d'une quantité ridicule de faits et anecdotes.

Au creux de son bras, je me détends, me demandant comment j'ai pu croire qu'il y attacherait de l'importance. En fait, il est facile de répondre. La plupart des mecs n'apprécient pas la compagnie d'une fille qui en sait plus qu'eux. J'ai passé mon existence à cacher mon intelligence, dissimuler ma mémoire, les faits et connaissances accumulés en tant que bibliothécaire.

Même David Montrose ne raffole pas de mon côté je-sais-tout. Du moins, c'est ce que je ressens. Avec lui, je ne me livre pas totalement. Je joue le rôle de l'étudiante et lui laisse jouer celui de professeur. Je cède régulièrement à ses arguments, parce que c'est ainsi que fonctionne notre relation. Nos tâches respectives sont définies. Il enseigne. J'apprends.

Je sursaute légèrement, soudain consciente de l'action des doigts de Graeme dans le bas de mon dos. Une action très stimulante, qui fait aussitôt monter une vague de désir en moi, tandis que ses lèvres se dirigent vers mon décolleté enveloppé de soie.

Décolleté que j'ai abondamment aspergé de poison bourré de produits chimiques, terreurs des moustiques.

– Attends!

– Quoi ?

Il s'écarte à contrecœur.

Mes doigts volent sur le col de sa chemise blanche. La lumière tamisée fait chatoyer le coton. Nerveuse, j'humecte mes lèvres. Au moins elles n'ont pas le goût du Mousti-fluid. Qui sait ce que penserait cet homme superbe si je le laissais faire? Si je le laissais poursuivre l'audacieuse petite exploration qu'il a entreprise ? Jolie façon de tuer une histoire d'amour – au sens propre, avec du poison.

Je déboutonne le premier bouton de sa chemise.

– Rien, dis-je, consciente de son étonnement. Je me disais juste que je devrais faire une petite partie du boulot.

Je lui adresse un sourire provocant.

Il me répond d'un large sourire.

– Du boulot?

– Du boulot, dis-je en haussant les épaules. Du jeu, peu importe.

Afin d'entretenir la conversation, je l'embrasse. Ses doigts se mêlent à mes cheveux et une sensation d'urgence naît sur mes lèvres. Je tripote un autre bouton, puis encore un autre. Je découvre qu'un fin duvet blond couvre le torse de mon Britannique – il n'arbore pas l'un de ces torsos lisses d'acteur de cinéma qui m'évoque toujours une poitrine d'enfant. Non. Graeme Henderson est un homme. Un homme qui de toute évidence a hâte que je reprenne la tâche entreprise.

Qui suis-je pour désobéir? Sur une impulsion, je remonte un peu ma jupe et me glisse sur les genoux de Graeme, lui faisant face, à lui et aux Jardins de la Constitution. Son souffle court me confirme l'efficacité de mes attentions, et j'ai apparemment réussi à lui faire oublier ma peau ruisselante de produits chimiques. Je me penche, déterminée à mener à bien mon assaut. Encore un bouton. Encore un autre. Je tire un peu sur sa chemise afin de la libérer de la ceinture de son pantalon.

J'ai pu ne pas entendre un raclement de gorge. De toute évidence, j'ai occulté les bruits de pas sur le bitume. Mais impossible de rater le faisceau lumineux de la lampe de poche braquée sur nous.

Une lampe de poche brillant de toute l'intensité d'une enquête des *Experts*. Une lampe de poche qui proclame haut et fort que mon T-shirt est remonté beaucoup, beaucoup plus haut que la ceinture de ma jupe et qui révèle l'effet produit par un résidu de rose Enlève-moi sur une peau anglaise pâle.

Graeme cligne des yeux et se redresse sur le banc, me maintenant en équilibre d'une main ferme.

– Un problème, inspecteur?

Inspecteur. Foutaises.

Je bondis pour m'écarter de Graeme comme s'il m'avait envoyé une décharge électrique.

Le policier profite de mon mouvement pour pointer la lumière directement dans mes yeux.

– J'allais vous poser la même question, monsieur.

J'entends le sourire moqueur dans sa voix. Une « plaisanterie entre hommes » qui déclenche ma fureur et fait bouillir le sang dans mes veines.

– On nous a rapporté la présence de personnages... déplaisants, ici, dans le parc, continue le flic. On n'est jamais trop prudent.

J'ouvre la bouche pour rétorquer, mais Graeme pose une main apaisante sur mon bras.

– Je suis très prudent, inspecteur.

Je jurerais que le faisceau de la lampe opère un mouvement descendant et que le policier se livre à une inspection absolument déplacée du pantalon de Graeme. A moins que ce ne soit *mon* regard qui s'y déplace. Oups.

– Tout de même, dit le policier. Le parc est dangereux à la nuit tombée. Vous devriez partir tous les deux.

Nous nous faisons virer par la police de Washington. Nous sommes boutés hors des murs comme des mendiants. Reconduits à la sortie comme des péripatéticiennes. Enfin, c'est *moi* qui suis traitée comme une péripatéticienne. Graeme est juste mon mac qui s'ignore.

Je vais, pour protester, demander si le parc est déjà fermé, si techniquement il n'est plus ouvert au public. Je vais demander un rendez-vous avec le chef du flic, avec le sergent, ou qui que ce soit ayant autorité sur ce tyran fétichiste de lampe de poche.

Puis je m'imagine transportée à l'arrière d'une voiture de police. Une voiture qui, c'est presque une certitude, ne jouirait pas de la suspension fluide de la limousine de Graeme. Une voiture certainement à court de champagne et d'amandes, comme de ces truffes au chocolat miniatures que j'ai entrevues dans le placard aux merveilles.

Aussi, je me laisse expulser des Jardins de la Constitution, raccompagner sur le chemin principal, vers les lumières peu avantageuses de la rue. Je me tiens près de Graeme tandis que le policier nous adresse un adieu enjoué, partant en secouant la tête à la recherche d'autres malfaiteurs nocturnes.

Je suis trop embarrassée pour écouter les adieux de Graeme à l'élite chargée de protéger Washington. Je ne sens même pas ses doigts me guider jusqu'à la limousine. Je ne vois pas le chauffeur, au garde-à-vous devant la portière d'un noir brillant. Je ne sens pas le goût du champagne que Graeme verse d'une nouvelle bouteille, ne perçois pas les bulles minuscules qui

picotent le fond de ma gorge.

Au lieu de quoi, je prends place sur ma moitié de banquette, enveloppée dans mon sentiment de désespoir. J'ai l'impression d'être une enfant prise la main dans le sac en train de voler des confitures dans le placard. Je me rappelle cette fois, au lycée, où Gabriel Khan est venu chez moi réviser le cours de physique et que mamie nous a surpris en train de nous embrasser sur le canapé du salon, ayant depuis longtemps oublié nos livres de cours.

C'est seulement lorsque la limousine s'arrête devant Peabridge que j'ai assez repris confiance en moi pour parler.

– Merci pour cette charmante soirée, dis-je avec effort.

– Jane, dit Graeme. Ne sois pas ainsi.

– Comment cela?

Horriifiée, j'entends les larmes dans ma voix.

– Chut...

Il m'attire contre sa poitrine où s'étalent des traces de rouge à lèvres, maintenant cachées par sa chemise. Je sens ses bras qui m'enlacent, calmes et apaisants. Il n'éprouve aucun embarras. Ou, du moins, il se comporte comme s'il n'en éprouvait aucun.

Ses lèvres effleurent le sommet de ma tête. Mes cheveux enduits de lotion antimoustique. Voilà le problème. Mousti-fluid a tout gâché. Je m'écarte de sa poitrine, assez pour me permettre de le regarder dans les yeux.

– Ce n'est pas comme si nous avions fait quelque chose de mal, dis-je.

J'ai l'impression de tâter la température d'eaux étrangères, d'y tremper un doigt de pied avant d'oser plonger.

– Nous sommes tous deux des adultes consentants, confirme-t-il.

– Il n'avait pas besoin de se montrer si sarcastique.

– Je pense qu'il était jaloux. Pauvre type.

Nous nous fixons un long moment et je comprends que je peux aussi me comporter en adulte. En adulte responsable. Inviter Graeme à entrer, prendre une douche rapide afin de laver le Mousti-fluid dont ma peau est imbibée et reprendre exactement là où nous nous sommes arrêtés.

Mais il faut aussi considérer la présence de Neko. De Neko et de Jacques. Je hausse les épaules. Il y a aussi le fait que j'ai promis à Melissa – *juré* à ma meilleure amie – que je ne mettrais pas mon démon familial dans le secret de cette relation.

Les tests d'amitié peuvent se révéler une sacrée galère.

– Je suis désolée, dis-je, exactement en même temps que Graeme.

Il rit et prend mon menton dans sa main.

– Parfois, lorsque le moment est passé, il faut le laisser passer.

Il laisser errer un doigt sur mes lèvres. Mon estomac – ou un organe placé plus bas encore – fait un saut périlleux.

– Promets-moi de me réserver ton prochain samedi soir. Laisse-moi te faire oublier celui-ci.

Je regarde autour de moi – la limousine, le champagne, les vestiges d’une soirée de rêve. Je réagis comme une peste trop gâtée. Graeme n’a rien à se faire pardonner. C’est plutôt moi qui devrais lui faire oublier ce samedi à *lui*.

Samedi soir. Exactement comme un petit ami officiel.

– J’en serais ravie.

Il tend la main vers la poignée de la portière.

– Laisse-moi te raccompagner à ta porte.

– Non!

J’imagine Neko et Jacques guettant par la fenêtre du cottage.

– Non, je répète d’une voix un tout petit peu plus normale. Je préfère t’imaginer ici. Ne me rappeler de ce soir que les bons moments.

Je me penche et lui donne un dernier baiser, un acompte de ce que j’ai envie de lui offrir samedi prochain.

– Les bons moments, dit-il en reprenant son souffle.

Puis il ouvre la portière.

Un peu embarrassée, je découvre le chauffeur qui attend patiemment. Il attend bien évidemment que j’émerge du nid d’amour qu’est devenue la banquette arrière. C’est son boulot. Il me tend la main en s’inclinant légèrement, et m’aide à descendre.

– Bonsoir, madame.

Il regarde droit devant lui. Sa déférence contraste cruellement avec l’incorrection du flic.

En descendant l’allée, je m’interdis de me retourner. Je préfère me concentrer sur ma respiration, calmer mon cœur qui cogne dans ma poitrine. Je commence à réfléchir aux événements et aux détails de mon récit, de l’histoire que je vais être obligée d’inventer dès la porte d’entrée ouverte.

Avant, en fait. Neko se jette sur moi dès le porche.

– Où étais-tu ?

– Et avec qui? ajoute Jacques depuis le palier.

Je me demande combien de temps leur a été nécessaire pour coordonner leur interrogatoire. Puis une inspiration soudaine me traverse et je réponds avec une sincérité désarmante. Je frissonne un peu, bouleversée par ma propre audace.

– J’avais un rendez-vous, dis-je en ouvrant la porte d’un air désinvolte afin de gagner le salon.

– Avec quel mec ?

Neko penche la tête de côté, comme si j’étais une souris qu’il pourrait écraser sur le sol. Je le corrige avec un doux sourire.

– En quelle compagnie.

– En quelle compagnie, grogne-t-il, repliant ses doigts comme les griffes d’un prédateur.

– Nate Poindexter, dis-je, lançant le nom comme si je l’avais prononcé un million de fois.

Comment m'était-ce venu?

– Poindexter ?

D'accord, peut-être n'aurais-je pas dû choisir un nom qui me donnait envie de rire.

– Nate, dis-je d'un ton ferme. Nous allions au lycée ensemble.

– Au lycée? intervient Jacques, comme si la notion de scolarité était totalement étrangère à son esprit français.

Je fouille dans ce qu'il me reste du français appris à l'école.

– *Au lycée*, dis-je en français. Je suis tombée sur lui par hasard l'autre jour, en me promenant dans Georgetown. Il vivait à San Francisco, mais a décidé que Washington était davantage son style.

– San Francisco ? demande Neko.

Il prononce le mot comme une accusation. Hum. Peut-être n'aurais-je pas dû choisir un bastion homosexuel. Mon démon familial pourrait bien utiliser ce détail contre moi. Mais pas si je détourne son attention assez vite.

– En fait, la Silicon Valley. Cupertino.

Neko hoche la tête et enregistre mes paroles. Il s'étire, faisant jouer la moindre articulation de sa colonne vertébrale toute en souplesse.

– Où êtes-vous allés ce soir?

– Chez Morton. Manger un steak. Apparemment on ne trouve plus de viande rouge en Californie. Tout le monde est végétarien.

Neko renifle. Je me demande s'il essaie de sentir le filet mignon dans mon haleine. Cela ne m'étonnerait pas de ce petit malin. Avant que je n'invente un nouveau mensonge pour cacher ma soirée végétarienne, Neko secoue la tête.

– Qu'as-tu mis comme parfum, ma vieille ? Klir de Johnson ?

– Ça ne sent pas si mauvais que cela !

– Pas si les solvants industriels t'excitent.

Neko fait la grimace. J'essaie de me souvenir qu'un jour il fut un chat. C'est un être magique. Ses sens sont plus aiguisés que ceux de n'importe quel humain normal.

Il le fallait.

– Ça suffit, dis-je. Je vais me coucher. Vous les garçons, essayez de ne pas faire de bruit.

Ils ne font pas trop de bruit. Mais je me retourne dans mon lit durant des heures. Même après avoir pris une douche, fraîche et rapide – afin de me débarrasser du Mousti-fluid. Et du feu persistant que Graeme a éveillé en moi.

Je lève les yeux du pupitre, surprise une fois de plus par le nombre de personnes qui ont pris place dans la salle de conférences de la bibliothèque Peabridge.

– Donc...

Je désigne l'écran derrière moi où s'affiche une carte ancienne calligraphiée.

– ... vous pouvez consulter notre vaste collection de cartes afin de les étudier, comme l'ont fait les Pères Fondateurs de la nation lors de leurs perpétuelles tentatives de résoudre les conflits liés aux frontières, déterminer les routes les plus aptes aux échanges commerciaux et, enfin, s'affranchir du contrôle des Britanniques.

Des applaudissements nourris éclatent et, tandis que j'éteins le micro accroché de façon incongrue à la dentelle de mon corset, je me retrouve entourée de membres enthousiastes de l'audience.

– Merci mille fois! me déclare une femme d'âge mûr en passant la main dans son casque de cheveux argentés. Chaque mois, j'attends avec impatience le lundi de la conférence.

J'affiche mon plus beau sourire de bibliothécaire.

– Ces lundis ne seraient rien sans nos fidèles auditeurs. Mes paroles sonnent faux à mes propres oreilles, mais semblent lui plaire. Je me creuse la tête à la recherche de quelques mots plus sincères à ajouter, lorsque de petites mains s'accrochent à ma jupe.

– Nicholas, tu sais que ça ne se fait pas.

Bon, peut-être la mère de Nicholas sait-elle qu'il n'est pas censé tirailler les plis de ma tenue coloniale, mais Nicholas, lui, semble inconscient de ce point subtil de l'étiquette. Ses joues de gros bébé sont maculées de ce qui ressemble à de la confiture de fraises, et sa tignasse ébouriffée évoque Denis la menace. Surtout la menace.

J'ai remarqué ce gamin pendant ma miniconférence. Il a attendu qu'on baisse les lumières et que l'assistance se taise pour réclamer sa timbale à becverseur, puis a laissé tomber le maudit ustensile par terre. Plusieurs fois. Malgré les admonestations de sa mère et les plaintes sifflées par les autres auditeurs. Malgré mes tentatives de le désintégré depuis mon pupitre à coups de regards noirs.

Qu'il soit parvenu à ouvrir le couvercle soi-disant indestructible de la timbale et à en répandre le contenu sur le sol de la salle de conférences va enchanter les employés chargés de l'entretien.

Maintenant, Nicholas enfouit son visage dans ma large jupe brodée. Quelle mère digne de ce nom utilise du beurre de cacahuète collant et de la confiture pour soudoyer (avec une efficacité de toute évidence égale à zéro) son gamin et l'obliger à se tenir tranquille? Il ne me reste qu'à espérer que la bibliothèque considérera la note du teinturier comme une dépense professionnelle et me remboursera. A moins que je ne réussisse à inventer une formule magique ayant trait au nettoyage. Tous ces livres alignés sur les murs de ma cave doivent bien contenir quelques informations pratiques.

Parfois, je me demande pourquoi j'ai lancé ce programme portes ouvertes le second lundi de

chaque mois.

– Excellente conférence.

Je m’extirpe enfin de l’étreinte importune de Nicholas pour me tourner vers la voix de ma chef. Evelyne se tient près du pupitre, les mains à plat sur la surface de bois, comme si elle rêvait de prendre place sur le podium. Plus déterminée que jamais à se présenter en ambassadeur extraordinaire de la bibliothèque Peabridge, elle est vêtue de son tailleur le plus démodé. Au moins cette tenue est-elle bleue, couleur assortie à sa chevelure grisonnante. Sinon, elle choisit en général des bruns terreux ou des verts acides qui contrastent violemment avec son teint. Mais je crains de la féliciter de l’amélioration, de peur qu’elle n’y détecte une critique quant à ses goûts vestimentaires habituels.

– Merci, dis-je en rassemblant mes notes.

– Après dix conférences, je dois dire que vous maîtrisez parfaitement vos auditeurs.

Je me redresse légèrement. C'est vrai que, lorsque je sélectionne les sujets dignes d'intérêt, je fais réellement du bon boulot. Et mes interventions sont instructives, mais légères.

– Arrête, sale gosse !

Le cri provient de la porte. Je lève les yeux juste à temps pour apercevoir une jupe de lin virevolter sur le seuil et s’envoler en direction du hall d’entrée. Je ne suis pas surprise de découvrir ce cher petit Nicholas debout dans l’allée, fronçant sa frimousse pour se préparer à un hurlement assourdissant. Quelle malheureuse a-t-il attaquée ? Et suis-je horrible de me féliciter de ne pas être la victime ?

Je fais la moue et adresse un demi-sourire à Evelyne.

– Peut-être devrions-nous imposer un âge minimum pour assister à ces conférences.

– Et nous priver ainsi des mamans du quartier qui n’ont pas d’autre solution que d’amener leurs jeunes enfants ?

Le pire, c’est qu’elle est sérieuse. Et aucun Nicholas se respectant ne pensera jamais à la harceler, *elle*. Elle évoque vraiment un côté maléfique, comme une sorcière de conte de fées, oserais-je dire. Or tous les petits enfants savent que c’est une sorcière qui a capturé Hansel et Gretel, les a enfermés et préparés pour le four.

Pauvre Evelyne. Elle est victime du stéréotype de la sorcière, sans pour autant bénéficier de ses pouvoirs magiques.

– Mieux vaut que je monte, dis-je. Certains auditeurs ont peut-être envie d’un café pour leur donner l’énergie de rentrer chez eux à pied.

– Voilà une excellente façon de penser, s’écrit Evelyne.

Pour marquer sa satisfaction, elle envoie dans le dos de mon costume colonial une claque qui me fait craindre un déboîtement de l’épaule.

En fait, je n’éprouve pas une si grande hâte de servir des cafés au bar – je meurs d’envie de travailler sur un nouveau projet de recherche que je viens à peine d’entamer, et qui a trait aux traitements médicaux développés dans les colonies avant la révolution. Non, les cafés crème ne sont pas ma tasse de thé, mais pas question que je me retrouve coincée à nettoyer le désastre

occasionné par la timbale de Nicholas.

D'après la météo, la chaleur est censée baisser demain. Mais l'atmosphère extérieure est encore assez moite pour réduire la file de buveurs de café. Au début de l'été, Evelyne a tenté d'installer des mixeurs de grande puissance, dans l'idée de confectionner des milk-shakes hors de prix pour les clients de la bibliothèque, mais son avarice avait dû s'incliner devant la réalité : nous sommes une bibliothèque. Les gens s'attendent à trouver dans nos locaux un minimum de silence. Le pilage de glaçons pendant de longues minutes douloureuses s'était avéré insupportable.

Je me retrouve à servir deux cafés glacés, et considère que je m'en suis bien sortie. Servir des cafés ne me dérangerait pas du tout, si je ne perdais pas tant de temps à faire mousser du lait et réaliser des cappuccinos compliqués à la demande. Vous voyez? ai-je envie de dire à Evelyne. Je suis prête à faire des compromis. Mais elle n'est pas intéressée par les compromis. Elle veut optimiser au maximum les revenus générés par les cafés – objectif qui entre de plus en plus en conflit avec mon désir de me spécialiser dans la recherche.

Je finis d'essuyer le comptoir et de ranger la boîte, toujours en désordre, de sachets d'édulcorants, lorsqu'une voix familière m'interpelle.

– C'est possible d'avoir un café moka avec des glaçons ?

– Monsieur Potter !

Je contourne rapidement le comptoir pour le serrer dans mes bras. Il consacre beaucoup de son temps à aider mamie et son Association des amis de l'opéra, mais cet ange gardien de la bibliothèque Peabridge ne manque jamais de s'arrêter pour mes miniconférences du lundi. J'espère qu'il les apprécie – c'est grâce à sa généreuse donation qu'elles ont été rendues possibles. Ces conférences, ainsi que le travail de catalogage effectué à l'étage inférieur, depuis que nous avons enfin entrepris de classer notre importante collection en son intégralité.

Mon enthousiasme le fait rire. Je ne peux m'empêcher de remarquer que lorsque je m'écarte de lui, il se redresse un peu. Il prend même une minute pour lisser une cravate imaginaire contre sa poitrine. Si ma vue ne me trompe pas, je dirais aussi qu'il rentre un peu le ventre. Adorable M. Potter.

Je passe derrière le bar pour préparer son café.

– Et comment le pauvre Pékin supporte-t-il la chaleur?

– Très très bien, dit M. Potter en riant. Le monde entier obéit à la patte et à l'œil de ce petit shih tzu. Il m'a dressé à mettre un ventilateur en marche à son intention dès que je sors de chez moi. Nous serons tous deux ravis lorsque la météo s'accordera enfin au calendrier.

– Je suis certaine qu'il vous rend vos attentions au centuple par une loyauté sans défaut.

Comme je connais la gourmandise de M. Potter, je lui tends le pot de crème fouettée. Il commence par émettre des signes de dénégation, mais finit par céder à son désir, tout en m'indiquant d'un geste de lui verser une dose infime. J'acquiesce et lui sers la large portion qu'il désire vraiment.

– Loyauté, dit-il. J'imagine qu'on peut appeler ça ainsi. Moi, je dirais simplement qu'il est trop gâté. Je me soucie assez de lui pour l'emmener avec moi en voyage. Comme ce week-end, où je vais fêter l'anniversaire de mon frère à Pittsburgh. Nous allons dans un karaoké !

– Vous allez vous amuser.

Je ne pense pas vraiment que conduire jusqu'à Pittsburgh soit réellement amusant. Surtout avec un shih tzu s'égosillant sur la banquette arrière. Et pour une soirée karaoké en compagnie d'une bande de septuagénaires ! Je préfère encore réorganiser ma collection de cristaux.

– Ce qui m'amène à la raison pour laquelle je me suis arrêté ici.

Je lui tends le café moka glacé en souriant d'un air interrogateur. M. Potter prend le temps d'avaler une gorgée de son breuvage, qu'il déclare « parfait » avant de plonger la main dans la poche de sa chemise de sport. Il me tend une mince enveloppe, qui a l'allure d'une carte d'anniversaire contenant un billet offert par une tante âgée.

– Allez-y, ouvrez.

Désarçonnée mais excitée comme une gamine, j'ouvre l'enveloppe d'un doigt. Deux billets de théâtre sont nichés à l'intérieur. Je les ouvre en éventail et lis : « Kennedy Center, *Roméo et Juliette*. » Pour la représentation de samedi soir.

– J'allais les échanger, dit M. Potter, puis je me suis dit que j'avais assisté à assez de représentations de *Roméo et Juliette* pour le reste de mes jours. Peut-être connaissez-vous quelqu'un avec qui vous aimeriez vous y rendre ?

Quelqu'un. Graeme.

Soudain, je me revois le chevaucher sur le banc du parc, puis mourir d'embarras, une fois prise dans la lumière indiscreète du policier. Mes joues s'enflamment.

– Ah ah ! Je vois que vous avez quelqu'un en tête.

Je soupire. Je croyais que, chez moi, le circuit enclenchant le rougissement avait sauté depuis longtemps.

– Effectivement, dis-je, soudain trop timide pour citer le nom de Graeme.

J'imagine M. Potter tout à fait capable d'en parler à mamie, puis je m'imagine moi tentant d'expliquer l'existence de mon superbe Britannique à ma grand-mère et à ma mère, peut-être au cours de l'un de nos insupportables brunchs censés nous rapprocher, en réalité de véritables calvaires. Mieux vaut conserver encore un peu mon secret. Jusqu'à ce que je sois certaine qu'il survive à l'intérêt de ma famille, intérêt dont la puissance frôle celle d'une explosion nucléaire.

Je regarde les billets et me répète que je ne devrais pas être en train d'organiser des rendez-vous aux quatre coins de la ville. Je devrais penser à l'Assemblée, à la pierre centrale. J'ai besoin de travailler mon examen de magie, sinon Samhain va arriver avant que je ne m'en rende compte.

Mais le Kennedy Center ? *Roméo et Juliette* ? Et Graeme ?

– Merci, monsieur Potter ! Merci beaucoup !

– Il faudra me dire si la pièce est bonne. Je reste à Pittsburgh toute la semaine prochaine, mais, à mon retour, j'exige un rapport complet !

Un rapport complet. Il n'est pas certain qu'il en obtienne un. Pas si la soirée au théâtre se révèle aussi électrisante que la visite touristique des monuments.

– Absolument.

J'essaie de refuser son argent, mais il insiste pour payer son café glacé.

– Les intérêts de cette bibliothèque me tiennent à cœur, vous le savez. Je ne me le pardonnerais jamais si vous plongiez dans le rouge à cause de drogués de la caféine dans mon genre.

« Plutôt de drogués de la crème fouettée », me dis-je. Mais je ne veux pas risquer de le vexer. Je serre les billets contre ma poitrine.

– Merci, monsieur Potter ! J'apprécie vraiment que vous ayez pensé à moi.

– Amusez-vous bien, Jane.

Je le suis du regard tandis qu'il traverse le hall, prenant le temps de prendre congé d'Evelyne. Il ne se remettra jamais de son veuvage, mais Peabridge est devenu son second foyer, et j'en suis heureuse.

Lorsqu'il approche la double porte vitrée de la sortie, il est obligé de faire un pas de côté à gauche, puis à droite, pour éviter un livreur chargé d'un énorme vase de fleurs. Je lance un coup d'œil en direction d'Evelyne au moment même où elle me regarde. De toute évidence, aucune de nous deux n'attend cette livraison. Peut-être Nancy, qui enregistre les livres empruntés ? Ou l'employée qui établit le catalogue, à l'étage en dessous ?

Le livreur se dirige vers le comptoir principal, y pose le bouquet élaboré et exhibe un bon de livraison. Tandis que Nancy le signe, Evelyne et moi fonçons toutes deux sur le bouquet, comme des moineaux affamés sur un bol d'eau sucrée.

Les fleurs débordent du vase. Il contient de longs lys aux riches nuances orangé et jaune. Des marguerites éclairent la composition et des branches de brouillard vivace errent au-dessus de larges feuilles de verdure. Dans cette explosion de couleurs se nichent une douzaine de roses dont les pétales commencent juste à s'ouvrir.

Au centre du bouquet pointe une carte, sur laquelle mon nom s'affiche ostensiblement, en larges lettres Courier.

– C'est pour vous, soupire Evelyne.

Elle attend que j'ôte la carte de sa pince de plastique. Mon cœur fait des bonds. Je souhaiterais qu'elle recule et me laisse lire la carte en paix.

« Merci pour ce samedi soir hors la loi. »

Signé de l'initiale G.

Hors la loi. Bon, pas exactement. Ce n'est pas comme si nous avions été traînés pour de bon au commissariat et que le policier nous avait lu nos droits avant de sortir ses menottes.

Les menottes. C'est peut-être cette image qui a raison de moi. A moins que ce ne soit le souvenir de la chaleur fondant à travers ma courte jupe tandis que je chevauchais Graeme. Ou la pensée que j'appartiens à cette catégorie de *femmes-là*, la catégorie qui se fait pincer en train de faire l'amour en public. (Ou presque. Peu importe.)

En tout cas, mes joues prennent soudain la même couleur que les roses.

– Que dit la carte? demande Evelyne, la main tendue comme si elle s'attendait à ce que je lui

remette la preuve qui m'incrimine.

– Juste une petite plaisanterie, dis-je.

Je tente un haussement d'épaules désinvolte.

– ... qui n'aurait aucune signification pour vous. Je veux dire, euh, pour personne. Enfin personne à part moi.

Je m'empare du gigantesque bouquet de fleurs et le transporte à toute vitesse dans la cuisine du personnel, où je m'attarde pour remplir le vase à ras bord et y ajouter le « prolongateur » en poudre.

Inutile de m'adresser la parole, je réfléchis. Je suis bien trop occupée pour répondre à de stupides questions concernant des fleurs. Ou une carte. Ou un homme qui envoie une boutique de fleurs à une bibliothécaire qu'il a rencontrée seulement deux semaines auparavant.

Heureusement, le temps que je regagne mon bureau, Evelyne est en grande discussion avec la maman de Nicholas. La confrontation semble animée et je suppose que cela a un rapport avec le feutre magique sans capuchon qu'Evelyne tient à la main. Ce que Nicholas a abîmé ne me saute pas aux yeux, mais je ne perds pas non plus beaucoup de temps à chercher.

Parce que je décroche mon téléphone et fixe le clavier.

Je visualise dans ma tête la carte de visite de Graeme, en sécurité sous mon matelas. La large lisière argentée luit dans mon imagination et je lis les larges lettres. Son nom. Son numéro de téléphone.

Je tape les numéros avant de changer d'avis.

Une sonnerie.

Deux.

– Henderson.

– Bonjour. C'est moi. Jane.

– Bonjour, répond-il d'une voix tout de suite plus chaleureuse.

– Les fleurs sont magnifiques.

– J'ai pensé te devoir quelque chose. Toutes les soirées ne se terminent sur un tel... coup. Ni sur de tels gémissements.

Je déglutis. Que suis-je censée répondre à ça?

Avant que je sois obligée d'improviser, il reprend :

– J'aurais aimé les envoyer hier, mais impossible de trouver un fleuriste ouvert le dimanche.

De plus, me dis-je, il est bien plus satisfaisant de les recevoir au boulot. Même si la livraison déclenche la jalousie de ma chef.

– Graeme, je me demandais... tu parlais sérieusement à propos de samedi prochain ?

– Très.

Je crois entendre un sourire dans sa voix. A moins que ce ne soit simplement l'accent anglais.

– Un ami vient juste de me donner des billets pour *Roméo et Juliette*.

– « Dans la belle Vérone où nous plaçons notre scène... », déclame-t-il.

Ne t'affole pas ô mon cœur d'universitaire qui bat à tout rompre.

– A Vérone ou au Kennedy Center. Le plus proche des deux.

– Alors passerais-je te prendre à ton cottage ? Avant la représentation ?

J'imagine la limousine, les flûtes de champagne. Et le chauffeur, son visage à l'absence d'expression toute professionnelle, se comportant comme si rien de fâcheux ne s'était produit lors de notre sortie précédente. Et la curiosité sans bornes de Neko.

– Non!

Je serre les dents et concentre mon regard sur mon bureau, persuadée que la moitié de la bibliothèque me fusille du regard. Je me force à utiliser un registre vocal plus compatible avec Peabridge.

– Je veux dire... J'ai un truc prévu samedi après-midi. Pouvons-nous nous retrouver au théâtre ? Et peut-être prendre un verre après le spectacle ?

– J'en serai ravi.

La façon dont il prononce ces trois mots suffit à me serrer la gorge, au point que je ne peux plus respirer.

– Super, parviens-je à dire.

Je cherche frénétiquement quelque chose à ajouter – n'importe quoi –, mais impossible d'aligner trois mots. Je finis par m'exclamer :

– Quelqu'un se présente à mon bureau.

– Tu ferais mieux de t'en occuper alors.

– Oui, en effet.

Mais, quand je raccroche, personne ne se tient devant moi. Devant moi ne se trouve que l'énorme bouquet de fleurs. Je le contemple, persuadée de voir les pétales roses s'étirer vers l'extérieur, à la recherche des mystères du monde autour d'eux.

Peut-être la nature a-t-elle quelque chose à m'apprendre. Peut-être est-il temps pour moi de me tourner vers l'extérieur. De commencer à prendre des risques.

Je range mon bureau et achève mon lundi de travail en fredonnant pour moi-même.

Je tente de ne pas fixer d'un regard triste mon porte-monnaie sur la table, à côté d'un quart de rhum à demi plein. Mettre Neko et Jacques à la porte de la maison m'a coûté presque quarante dollars. Et si j'avais disposé de davantage d'argent liquide, cela m'aurait coûté bien plus !

Mais le marché en valait la peine. J'ai l'impression que je n'avais pas vu Melissa depuis des mois. Il s'agit de notre première *mojitothérapie* depuis la soirée *Casablanca*. Nous ne sommes que mercredi soir, mais toutes deux sommes libres et avons hâte de faire le point sur nos vies professionnelles, amoureuses, et autres sujets abordés entre meilleures amies.

– Qu'est-ce que c'est? demande Melissa, désignant une pierre toute lisse, en forme d'œuf, posée sur la table de la cuisine.

La pierre est d'un rouge vif marbré de taches noires. Polie à l'extrême, elle cache la moitié de la paume de sa main.

Je hausse les épaules.

– Je ne sais pas. On dirait un œuf taillé dans du jaspé. Du moins je pense qu'il s'agit de jaspé. Cela y ressemble.

– Que fait-il ici ?

– Je ne sais pas. Je l'ai trouvé sous le porche lorsque je suis sortie ramasser le journal ce matin. Elle rit.

– Tu as l'habitude de trouver des œufs en pierre sous ton porche ?

– Tu ne croirais pas la moitié de ce que Neko rapporte à la maison, dis-je en levant les yeux au ciel.

– Hum, si, je le croirais. Que vas-tu en faire ?

– Je ne sais pas.

J'observe Melissa qui frotte ses doigts sur la pierre, comme s'il s'agissait de l'une de ces pierres censées vous apaiser. Un frisson involontaire parcourt ma colonne vertébrale.

– Comment supportes-tu ce contact ?

Elle lève le regard, surprise.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Cette pierre est tellement rugueuse... Son toucher ne t'évoque pas le papier de verre ?

– De quoi parles-tu? Elle est lisse comme la soie.

Je secoue la tête. La pierre a râpé ma peau lorsque je l'ai ramassée. J'ai envisagé de la lancer directement dans les bois, mais j'ai craint les dégâts que pouvait occasionner un œuf de jaspé contemporain dans un jardin du XVIII^e siècle. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est qu'Evelyne me reproche d'avoir endommagé la propriété de Peabridge.

J'ai d'abord posé l'œuf de côté, pensant l'ajouter à ma collection de cristaux, en bas à la cave. Mais plus j'y réfléchissais, plus je trouvais que c'était une mauvaise idée. Cet œuf de jaspé avait

quelque chose de... bizarre. De vaguement repoussant.

Je hausse les épaules. C'est simplement dû au fait que l'œuf doit être un souvenir bon marché, fabriqué en masse, qui se marierait mal avec les trésors de ma cave.

– Si tu le veux, il est à toi. Mais tu ne diras plus que Neko ne t'offre jamais rien.

Melissa me tire la langue et glisse l'œuf dans sa poche. Je transporte le plateau des verres et boissons dans le salon.

– Alors ? De qui s'agissait-il ? dis-je en m'installant dans l'un des canapés.

Je verse le cocktail riche en citron vert dans le verre glacé de Melissa. Je ne peux m'empêcher de regarder le bouquet géant que Graeme m'a envoyé. Les fleurs occupent la quasi-totalité de la table et embaument l'air de l'odeur entêtante des roses.

Melissa me répond d'une grimace, avant de se consoler toute seule d'une gorgée de réconfort mentholé.

– *Washington Today*.

En ce qui me concerne, les petites annonces de *Washington Today* constituent le maillon faible de la stratégie amoureuse de Melissa. La moitié des hommes qui y ont recours sont des hommes mariés cherchant à s'amuser un peu en douce. Et seulement la moitié de ces hommes mariés se donnent la peine d'annoncer ouvertement la couleur. Pour les autres, Melissa apprend la vérité au cours de tristes péripéties et quiproquos.

– Marié? dis-je, pensant qu'il valait mieux en finir tout de suite avec le récit du désastre.

– Oh non. Pas en ce moment.

– Pas... en ce moment ?

Cette réponse m'oblige à avaler une bonne rasade de mon propre verre.

– Il s'est marié au jeune âge de vingt-trois ans. Avec sa petite amie de la fac.

Je fais la moue.

– Laisse-moi deviner. Elle lui a brisé le cœur et maintenant il veut vivre sa jeunesse et jeter cette gourme qu'il avait failli oublier.

– Tu vas me laisser raconter mon histoire, oui ou non ?

– Pardon, dis-je avec un grand sourire.

J'évite un lys qui s'interpose tandis que je pioche une des amandes de Neko. Croquer les amandes salées me procure une plus grande satisfaction que d'habitude. Si mon démon familial me fait chanter avant d'accepter d'emmener son petit ami hors de notre logis commun, le moins qu'il puisse faire est de m'empêcher de mourir de faim.

Melissa passe la main dans ses cheveux couleur miel et s'assoit en tailleur comme une élève de maternelle à l'heure du conte de fées. Sa salopette suit les mouvements de son corps, comme le pyjama de flanelle préféré d'une gamine. On dirait que nous veillons tard lors d'une pyjama-party. Mais une nouvelle gorgée de mojito me rappelle que je suis une adulte et que les pyjamas-partys appartiennent au passé. A un passé lointain.

– O.K., dit Melissa. *Washington Today*. Marié à vingt-trois ans à sa copine de la fac. Pour la

première fois.

Elle lève un doigt en l'air.

– Divorcé à vingt-cinq ans. Epouse...

Nouveau doigt en l'air.

– ... une femme rencontrée dans un bar, une semaine après la rencontre, parce qu'il croit avoir trouvé l'amour véritable. Fait annuler le mariage six semaines plus tard. Epouse...

Un doigt de plus.

– ... une seconde fois sa petite amie de la fac. Divorce un an plus tard. Epouse...

Autre doigt levé.

– ... sa secrétaire, parce qu'elle est amoureuse, bien qu'elle connaisse tout de la saga sordide de sa vie amoureuse. Puis, fait peu surprenant, il divorce. Et passe deux ans à régler le litige suite au procès pour harcèlement sexuel qu'elle lui intente.

Comme Melissa tend le pouce, je risque :

– De nouveau la petite copine de la fac.

– Jackpot ! Dois-je poursuivre ?

– A quel chiffre en sommes-nous ?

– Quatre mariages avec la petite copine de la fac. Trois autres épouses dans les intervalles. Je passais l'audition pour le rôle de la numéro quatre.

– Une possibilité de pension alimentaire substantielle après rupture ?

– Avec toutes celles déjà sur les rangs ? Je devrais probablement signer un contrat de mariage d'un kilomètre de long. Après tout, il *est* avocat.

– Quelle spécialité ?

– D'après toi ? Divorce !

A ce mot, nous trinquons.

– Désolée, dis-je. Tu ne crois pas qu'il serait temps d'en finir avec les petites annonces de *Washington Today* ?

– Et ne jamais rencontrer tous ces beaux partis munis de si belles références ? Pour quel genre de fille me prends-tu ?

Au moins, elle parvient à rire d'elle-même. Toujours la meilleure des amies, elle me demande :

– Mais allez ! Raconte-moi ton rendez-vous avec 007.

– 007 ?

– C'est ainsi que je l'appelle. Il en a l'accent et le glamour. Il dégage cet air vaguement mystérieux, te fait oublier ce que tu aimes tant.

Elle désigne les fleurs.

– ... et apparemment sait comment retenir ton attention.

– Que veux-tu dire ? dis-je, sur la défensive.

– Oh, ne t’inquiète pas. Je comprends très bien.

Pour moi, son ton implique qu’elle ne comprend pas du tout.

– Il te fait tourner la tête. Comment pourrais-tu trouver un moment à consacrer à une copine alors que *Graeme* est dans le secteur.

Je veux protester, quand je réalise qu’elle a raison. Je ne suis pas passée chez *Cake Walk* depuis plus de deux semaines. Comment est-ce possible ? Je récapitule tout ce qui s’est passé récemment – *Graeme*, l’Assemblée, le brunch familial avec mamie et Clara –, mais suis tout de même surprise de constater le laps de temps écoulé. D’habitude, je fais un saut chez *Cake Walk* pour au minimum une dose quotidienne de sucrerie. *Graeme* empoisonne mon amitié, mais fait des merveilles pour mon tour de taille.

– Je suis désolée.

Un remords sincère perce dans ma voix.

– Cela n’arrivera plus.

– Sinon je serai obligée de me passer de tes services. Tu sais, ne plus jamais t’autoriser à travailler gratuitement à la boutique. Ne plus jamais te laisser être la première à draguer de séduisants célibataires en quête de Désir.

Des trémolos flottent dans sa voix. Je me penche pour faire de nouveau tinter mon verre contre le sien.

– Marché conclu. Hé, tout va bien entre nous ?

– Tu fais allusion au fait que tu sors avec l’homme idéal pendant que je reste coincée avec des nuls ?

Son visage affiche fugitivement un air pincé.

– Oublie *Graeme* un moment, dis-je.

Je regrette d’avoir disposé mes fleurs en plein milieu du salon.

– ... Est-ce que tout est O.K. entre *toi et moi*? Si ni toi ni moi ne rencontrons jamais l’homme idéal, resterons-nous amies quand même ?

Elle éclate d’un rire plus amer que je ne m’y attendais.

– Nous serons toujours amies.

Je dois trouver quelque chose à dire. Faire quelque chose. Casser son humeur noire.

– Pierre, ciseaux, papier pour décider qui va piquer les olives de *Neko* dans la cuisine.

Elle hésite un moment, puis compte jusqu’à trois, tape son poing droit contre sa paume gauche. Je choisis papier, elle ciseaux. Je suis enchantée de la laisser gagner.

Le temps que j’apporte les olives et remplisse nos verres, *Melissa* a renoncé à ses idées noires.

– Alors, raconte-moi ton rendez-vous. Je veux vraiment tout savoir.

L’espace d’une minute, je me demande si elle veut vraiment savoir la vérité. Et puis zut. Il s’agit de ma meilleure amie. Je ne lui ai jamais menti, je ne vais certainement pas commencer maintenant. Je laisse tomber une olive volée dans ma bouche et entame mon récit sordide. Lorsque j’en arrive à l’antimoustique, elle sourit jusqu’aux oreilles et, quand je décris l’odieux policier, elle éclate de

rire.

– Je ne te crois pas ! dit-elle. Quelle dépravée tu fais !

– Ce n’était pas ma faute!

– Et je parie que tu t’es traînée chez toi, l’oreille basse. Et Neko a approuvé.

– Je n’ai rien raconté à Neko.

– Comment? Tu n’as rien dit à Son Altesse de l’Indiscrétion?

– Je t’ai promis que je ne lui dirais rien. Test d’amitié, non ?

J’ai tellement intégré l’idée du test d’amitié que j’ai inventé mon petit ami du lycée perdu de vue sans ciller. Ah, que ne ferait-on pas pour les copines...

– Graeme est un secret, entre nous deux.

Elle me décoche un sourire reconnaissant.

– Je n’étais pas certaine que tu te le rappelles.

– Je souffre d’un coup de cœur. Pas d’amnésie. Mais j’ai dû inventer un petit ami – Nate Poindexter. Qu’en penses-tu pour un prince charmant?

Cette fois, elle rit pour de bon, et je sais que tout ira bien entre nous. Avant que je n’aie pu prononcer une autre parole, on frappe à la porte. Melissa me regarde avec curiosité, mais je hausse les épaules. Je n’attends personne.

Personne sauf mon gardien. La porte s’ouvre sur un David Montrose plutôt agité.

– Je me demande ce qu’elles s’imaginent être en train de..., commence-t-il.

Avant de découvrir la présence de Melissa sur le canapé.

– Hello, lance-t-elle d’un air désabusé en levant son verre de mojito.

Je connais assez bien mon gardien pour deviner qu’il compte mentalement jusqu’à dix. Pas parce que Melissa lui pose problème – en fait ils s’entendent plutôt bien. Plutôt parce qu’il avait la ferme intention de travailler avec moi, de figoler je ne sais quel procédé magique, un détail concernant la pierre centrale que je devais d’après lui sans doute absolument connaître. Je le devine à la posture de ses épaules et à sa mâchoire crispée quand il repère le pichet de boisson. A moins que ce ne soit simplement la vue du bouquet.

– Qui a envoyé ces fleurs ?

Un étrange frisson choisit ce moment pour me parcourir l’échine – « Quelqu’un a marché sur ma tombe », comme dit le proverbe. Je jette un coup d’œil express à Melissa.

– Nate. Nate Poindexter.

– Nate Poindexter? répète David, incrédule.

– C’est un mec avec qui je suis allée au lycée...

J’esquisse un geste vers ma meilleure amie. Après tout, elle partage mon secret.

– ... avec qui nous sommes allées au lycée. Il vient juste de quitter la Silicon Valley.

Le petit sourire de Melissa s’efface avant que David ne se tourne vers elle.

– Vous connaissez ce Nate? Est-ce qu’il envoie des fleurs à toutes ses camarades de lycée ?

– Je ne l’ai pas vu depuis des années, déclare Melissa d’un ton doux et tendre. J’ai entendu dire qu’il avait beaucoup changé.

Elle m’adresse ostensiblement un clin d’œil.

J’ignore si notre improvisation convainc David, mais il semble incapable de poursuivre ses investigations.

– Mojito ? dis-je.

– Apparemment, oui.

Bon. Voilà qui devient intéressant. David ne se joint jamais à mes séances de décompression avec Melissa. L’appréhension m’envahit. Quelle nouvelle m’apporte-t-il ? Une nouvelle assez mauvaise pour pousser un gardien à boire ? Je ferais bien de me servir une double dose.

Je croise le regard de Melissa, puis jette un œil vers la cuisine.

– Je vais vous chercher un verre, dit Melissa qui a compris le message.

Elle extirpe ses jambes de leur demi-lotus.

– Désolée, dis-je pendant qu’elle bat en retraite. Il n’y a plus de verre propre, il faut en rincer un dans l’évier.

Je sais qu’elle va voir mes placards remplis de vaisselle, qu’elle ne peut rater mes verres rutilants. Je sais aussi qu’elle va nous accorder, à David et moi, une chance d’échanger quelques brèves paroles.

– Qu’est-ce qui se passe ?

David passe ses deux mains dans les cheveux et ses tempes argentées ressortent encore davantage.

– L’Assemblée veut vous voir demain.

Un éclair glacé transperce mon ventre, plus froid que n’importe quel mojito.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas.

Avant que je n’aie le temps de me vexer, il soupire et répète d’une voix lente :

– Je ne sais pas.

– Mais je n’ai rien fait de mal ! La panique se trahit dans ma voix—je n’ai pas fait preuve d’une grande subtilité. Je récapitule tout ce dont je me souviens de ma rencontre avec les sorcières. L’homme à l’épée, le sentiment atroce de revivre l’époque du lycée, le désir de devenir amie avec ces femmes et la crainte qu’elles ne m’acceptent jamais parmi elles…

Mon appréhension a raison de la mauvaise humeur de David.

– Tout ira bien, dit-il.

Si je n’avais pas consacré des heures à travailler avec lui, des jours, des semaines, des mois à apprendre tout ce qu’il est possible d’apprendre au sujet de la sorcellerie, la soudaine fermeté de sa voix aurait pu me tromper. Il hoche la tête, comme pour renforcer sa certitude.

– Vous n’avez rien à craindre.

– Mais...

Il m'interrompt, chose rare chez lui.

– En fait, il s'agit d'une bonne chose. Plus vous serez amenée à fréquenter l'Assemblée avant d'être testée, mieux ce sera. D'ailleurs, il nous faut commencer à nous concentrer sur la pierre centrale. Cette rencontre vous donnera une opportunité de vous trouver des alliées, vous créer des amies.

Au moment où nous parlons d'amies, Melissa réapparaît avec un verre étrangement sec, qu'elle s'empresse de remplir à l'intention de David.

– Les amandes sont délicieuses, dit-elle en désignant le bol du menton. Et les olives exquis.

David commence par décliner l'offre.

– Le tout appartient à Neko, mais nous les avons réquisitionnées pour ce soir.

David hausse les épaules et se sert une poignée d'amandes. Avant que je ne puisse faire semblant d'avoir été plongée avec lui dans la plus innocente des conversations, le téléphone sonne. Je traverse le salon pour aller répondre, avalant en chemin une solide rasade de mon mojito.

– Allô?

– Un flic quelconque dans le voisinage ?

– Oh!

Graeme !

David compte-t-il ? Il est tout de même mon gendarme astral. Au moins mon protecteur astral. Je me tourne à demi vers le mur. Comme si David et Melissa allaient oublier ma présence. Je me demande s'il existe une façon de lâcher le nom « Nate » dans la conversation, sans que Graeme ne me prenne pour une cinglée. Rien ne me vient à l'esprit. Je réalise qu'environ trois siècles ont passé depuis ma première exclamation.

– Pas dans mon champ de vision actuel, dis-je en glissant un sourire dans ma voix.

– Parfait.

La voix de Graeme se fait aussi douce que les pétales de rose du bouquet qui trône sur la table basse.

– Alors je devrais passer chez toi. Nous continuerions la conversation entamée dans le parc, avant que ton petit voyou ne nous interrompe.

– Ce n'était pas mon...

Je ne peux m'empêcher de glousser. Je me demande ce qu'en concluent David et Melissa. Je baisse la voix et reviens à un registre plus austère, priant mentalement pour que les deux autres entament une conversation qui couvre la mienne.

– Vous devez faire erreur, monsieur, dis-je dans un murmure.

– Monsieur? répète Graeme. Nous faisons des manières maintenant? Moi qui pensais que nous avions sauté cette étape.

J'ai envie de répondre quelque chose qui renforce son impression initiale, que nous avons définitivement dépassé ce stade, que nous sommes à des années de lumière de « Monsieur ». Qu'en

fait, je compte bannir à jamais « Monsieur » de notre vocabulaire.

Mais je ne peux pas vraiment parler ainsi, n'est-ce pas? Pas avec l'audience étrangement silencieuse qui se tient derrière moi dans mon salon? Que fiche Melissa? Pourquoi n'entame-t-elle pas la conversation? Pourquoi ne distrait-elle pas David – après tout, c'est elle qui m'a arraché cette promesse de secret!

Je me décide pour :

– Il y en a encore d'autres à sauter.

Je frémis. Ai-je déjà émis des paroles aussi stupides? Si seulement Neko était là, il bavarderait à tort et à travers sur n'importe quel sujet, meublerait la conversation, ne serait-ce que pour se délecter de la beauté de sa propre voix.

Mon Dieu, si je souhaite l'intervention de Neko, c'est que les choses vont vraiment mal.

Heureusement, par miracle, ma lamentable tentative humoristique fait rire Graeme.

– Après que tu m'as éconduit, j'ai réalisé que...

– Je ne t'ai jamais...

Je m'interromps, comprenant qu'il m'est absolument impossible de terminer cette phrase... dans des termes compatibles avec une audience grand public qui n'en perd pas un mot.

– Vraiment, je n'ai pas fait ça.

Nouveau gloussement. Super. Il croit que je joue. Mon propre comportement, tout comme la situation, m'agace.

– ... Qu'as-tu réalisé?

– Tu ne m'as jamais dit à quelle heure commençait la pièce samedi.

– Vingt, dis-je.

Cette réponse est assez énigmatique pour me protéger des oreilles qui traînent. Je serre les dents. Pourquoi ne pas avoir consulté le site du théâtre?

– J'aurais pu chercher l'horaire sur le site du théâtre.

Quoi? Il lit dans mes pensées maintenant? Possède-t-il lui aussi quelque pouvoir magique secret qui lui permette de lire mes pensées à travers la ligne téléphonique?

– Mais tu ne l'as pas fait parce que...

– Parce que je voulais entendre ta voix, ronronne-t-il.

Un frémissement me parcourt, un frisson m'enveloppe.

Je ne vois pas quelle réponse plus romantique je pourrais désirer. J'ai envie de m'appuyer contre le mur, me laisser glisser au sol avec le téléphone niché contre mon épaule, image parfaite de l'adolescente bouleversée d'amour que je suis devenue.

« Parle, me dis-je. Dis quelque chose avant qu'il ne pense que tu as raccroché. »

– C'est très gentil.

Les mots ne sont pas encore sortis de ma bouche que je frémis. Mamie doit avoir des conversations plus brûlantes avec oncle George.

– Gentil n’est pas l’adjectif que je cherchais à mériter. J’imagine ses lèvres tandis qu’il parle, son menton volontaire, quant à ses yeux tourmaline... Je pousse un soupir. On en revient toujours aux yeux.

– Allons, Jane. Vais-je vraiment rester jusqu’à samedi soir sans te voir ? On ne peut pas dîner ensemble demain?

Est-ce que cela m’arrive pour de bon? L’homme de mes rêves est-il vraiment en train de me supplier de dîner avec lui ? Et qu’y a-t-il au menu, à part la nourriture ?

Il m’est évidemment impossible d’accepter. David rôde juste derrière moi. Ma présence est requise par l’Assemblée. C’est sans appel.

Mais Graeme a envie de me voir. Réellement envie. Cela devrait me rapporter des points au concours de guérison des cœurs brisés, n’est-ce pas ?

– J’en serais ravie, dis-je, puis j’ajoute à la hâte, avant qu’il n’y ait confusion : mais je ne peux pas.

– Ne peux pas, cajole-t-il. Ou ne veux pas?

Je ne suis pas douée pour ce genre de choses. Tout à l’heure, je ne pensais qu’à protéger ma conversation avec Graeme des oreilles de David. Maintenant, il me faut trouver un moyen de refuser de dîner avec Graeme, sans lui donner le moindre indice concernant l’Assemblée. C’est une chose qu’il sache que je suis une sorcière. C’en est une autre de savoir quand l’Assemblée se réunit, et pourquoi.

Cela pourrait se révéler dangereux pour les autres sorcières. C’est pourquoi nous étions toutes flanquées de gardiens, non? Afin de nous protéger de fous isolés ou de ceux qui haïssent les sorcières. Ce n’est pas que Graeme soit fou. Ni antisorcière. Absolument pas antisorcière, si j’en juge par nos rendez-vous et mon bouquet de fleurs.

– Je ne peux pas, dis-je avec fermeté.

Il soupire et se tait l’espace de plusieurs battements de cœur. Quand il reprend, il parle si bas que je dois retenir mon souffle pour l’entendre.

– Je ne crois pas avoir jamais attendu la représentation d’une pièce avec autant d’impatience que j’attends ce *Roméo et Juliette*.

– « Il y a vingt ans d’ici là... », dis-je, citant Juliette dans la scène du balcon.

Les mots ont à peine franchi mes lèvres que je grince des dents, pratiquement certaine que Melissa reconnaîtra la réplique. Quant à David?

– « Que le sommeil se fixe dans tes yeux et la paix dans ton cœur! »

Graeme me donne la réplique sans hésitation.

– « ... Je voudrais être le sommeil et la paix pour reposer si délicieusement ! »

D’accord. Même si je m’expose à l’interrogatoire le plus musclé du gardien le plus suspicieux au monde, cela en vaut la peine. On dirait que la mémoire de Graeme contient la totalité de la scène du balcon... et que Graeme sait comment l’utiliser aux mieux de ses intérêts.

– A samedi, dis-je d’une voix douce.

Je raccroche, mais mes doigts s'attardent sur le récepteur, comme si je pouvais encore y entendre Graeme. Je ferme les yeux et laisse ces mots murmurés flotter dans l'air, comme un vin corsé sur ma langue.

– Nous ne nous sommes pas évanouis dans les airs, vous savez.

David. Son ton atteint des sommets de dédain.

– Je ne pensais pas avoir cette chance, dis-je avant d'oser me retourner. C'était...

Je me racle la gorge.

– ... c'était Nate.

Surprise, je découvre que l'œuf de jaspe repose sur un mouchoir dans la paume de David. Mon gardien affiche une expression si sévère que je ne me donne pas la peine de concocter un nouveau mensonge concernant mon amour de lycée perdu de vue. Je préfère lancer un regard surpris à Melissa.

– J'en déduis que tu as décidé que finalement tu n'en voulais pas?

Elle fait la grimace.

– David a deviné sa présence. Il savait que je l'avais dans ma poche.

Je me tourne vers David et découvre, étonnée, la grimace sur son visage.

– Comment? De quoi s'agit-il?

– Vous ne l'avez pas senti? Vous ne percevez pas qu'il s'agit d'un mauvais sort?

– Un mauvais sort? Il s'agit simplement d'un souvenir bon marché. On en vend dans l'un des bazars de M Street. Les touristes les achètent pour leurs enfants. « Mes parents sont allés à Washington et ne m'ont rapporté que cet œuf nul. »

– Il est en *jaspe*.

Il a pratiquement sifflé le dernier mot.

– Ça, je l'avais deviné. J'allais l'ajouter à ma collection de cristaux, mais je ne sais pas pourquoi il ne me semblait pas y appartenir.

– Pour une simple raison. Le jaspe protège des sorcières. Cette pierre a le pouvoir de les tenir éloignées. Et de limiter leurs pouvoirs. Votre pouvoir.

Il tend l'œuf poli dans ma direction et quelque chose me force à bondir en arrière. Cette magie est-elle née de la pierre? Ou de ma propre appréhension?

– Elle m'est rude au toucher. Rugueuse.

– Alors c'est que vous êtes plus puissante que le mauvais sort. Apparemment beaucoup plus forte. Comment cette pierre est-elle arrivée ici?

– J'ai supposé que Neko l'avait laissée. Il oublie souvent... euh... des choses sous le porche.

Inutile d'entrer dans les détails de la décimation des populations locales de souris et de campagnols.

David secoue la tête d'un air sombre.

– Neko ne s'approcherait jamais de cet objet. Pas de son plein gré.

Melissa intervient.

– Alors qui l’a laissé? Quelqu’un qui voulait s’en prendre à Jane?

– Je ne crois pas.

David finit par replier le mouchoir autour la pierre. Dès qu’elle disparaît de ma vue, je respire plus aisément.

– Je pense qu’il s’agit d’un simple avertissement.

– Un avertissement?

– Quelqu’un veut vous mettre sur vos gardes. On sait que vous êtes une sorcière et on vous surveille.

Je frictionne mes bras en proie à la chair de poule. L’œuf doit avoir un rapport avec l’Assemblée. Avant que Teresa Alison Sidney ne fasse irruption dans ma vie, personne ne s’est jamais soucié d’abandonner du jaspe menaçant sur le pas de ma porte.

David interrompt mes pensées.

– J’imagine que vous n’allez pas nous révéler avec qui vous parliez au téléphone ?

– Je vous l’ai dit. Avec Nate. Il n’a aucun rapport avec l’Assemblée.

Les mots sont sortis, plus secs que je ne le souhaitais. Le jaspe m’a bouleversée plus que je ne voudrais l’admettre. Je lève les mains, paumes en l’air, implorant silencieusement une trêve.

– Ecoutez, il ne s’agit de rien d’important. Rien dont vous ayez à vous soucier. Je vous le promets.

David continue d’afficher un air suspicieux.

– S’il vous plaît, dis-je, on ne pourrait pas oublier ce coup de fil? Ce coup de fil, l’Assemblée et tout le reste? Du moins jusqu’à demain?

Son regard erre de mes paumes ouvertes à mon visage. Il soutient mon regard assez longtemps pour me mettre mal à l’aise. Que va penser Melissa? Debout juste devant nous, elle nous observe durant cette conversation bizarre, cette querelle non amoureuse.

J’ignore ce que David lit sur mon visage, mais il finit par lâcher un soupir profond, un soupir d’homme se résignant à une vie sans rapports sexuels.

Attendez. Pourquoi cette métaphore m’est-elle venue à l’esprit? Je devrais me contenter de noter qu’il a soupiré, et laisser les nuances à une zone plus policée de mon cerveau. A une zone qui n’a pas récemment été mise sens dessus dessous par le champagne, les fleurs et les balades en limousine.

– Bien, dit-il. Mais, pour venir à bout d’un autre pichet de mojito, nous allons avoir besoin de nourritures plus substantielles.

David va passer la nuit à boire avec Melissa et moi ? Qu’est-ce qui lui arrive? Le jaspe représente donc une telle menace?

Je ne me résous pas à poser la question. Je préfère hausser les épaules et m’adresser à Melissa, autant qu’à David.

– Chinois?

– Porc mu-shu, répond-elle.

Je vois bien qu'elle se donne un mal fou pour faire comme si tout était normal.

– Bœuf brocolis, lance David.

– Poulet Hunan pour moi. Et autant commander les crevettes sel et poivre, sinon nous n'avons pas fini d'en entendre parler lorsque Neko rentrera.

Le temps de ma livraison, le nouveau pichet de mojito est bien entamé, et Graeme, Shakespeare et les funestes souvenirs de jasper paraissent bien loin.

Nous sommes tous trois réunis autour de la table de ma cuisine – David, Neko et moi. J’ai monté le mortier et le pilon de la cave et les ai disposés au milieu de fleurs jaunissantes et verdâtres. Les boutons emmêlés sont cernés de feuilles en forme de feuilles de chêne miniatures. Le sommet est lisse et d’un vert foncé, mais la base se couvre d’un duvet cotonneux.

De l’armoïse.

Depuis des mois, je passais devant ce carré d’armoïse, l’ignorant complètement alors qu’il croissait dans la chaleur de l’été jusqu’à atteindre ma taille. On trouve de l’armoïse dans les jardins situés derrière la bibliothèque Peabridge parce que les femmes de l’époque coloniale l’utilisaient pour guérir une foule de problèmes – règles douloureuses, grossesses non désirées, parasites du foie et de l’estomac, à peu près tout ce que ne guérissaient pas les autres médicaments.

David a décidé d’en faire le sujet d’une session d’apprentissage impromptue, afin de passer le temps avant de nous rendre à l’Assemblée. Sa voix bourdonne de son ton le plus professoral.

– Il vous faut faire sécher le maximum d’armoïse possible. Elle protège contre les lépismes – insectes qui s’attaquent aux livres – qui pourraient tenter de dévorer votre collection. En travaillant avec l’Assemblée, vous serez souvent amenée à l’utiliser – il s’agit de l’une des herbes les plus efficaces pour nettoyer les ustensiles magiques.

– Je dois confectionner une cuve de thé à l’armoïse avant de faire la vaisselle ? Comme en camping ?

Je sais qu’il déteste que je plaisante au sujet de la magie, mais je m’ennuie. Cette session a commencé dès mon retour de la bibliothèque, après une journée de travail. Ni Neko ni moi ne sommes au meilleur de notre forme – l’excès de glutamate dans notre repas chinois de la veille a déclenché chez moi un terrible mal de tête. Quant à mon démon familial, je ne peux qu’imaginer le genre d’escapade à laquelle il s’est livré la nuit précédente. David, bien sûr, demeure imperturbable. Il m’a déjà briefée sur la verveine (combat les armes de métal), le romarin (protège du mauvais œil) et le radis (contre les scorpions). Oui. Radis. Scorpions.

Je tente de me répéter que le job d’un gardien consiste à protéger sa sorcière. Il n’est que naturel que mon apprentissage végétal se concentre sur les herbes susceptibles de l’aider dans cette tâche. Mais, toute la soirée, je me passe en boucle dans ma tête l’album de Simon et Garfunkel *Persil, sauge, romarin et thym*, énumérant les composants d’un filtre d’amour. Et si j’entends encore parler de se rendre à *Scarborough Fair*, l’un des titres de l’album, je hurle.

Neko profite de mon embryon de rébellion.

– Il est *hors de question* que j’aïlle camper, dit-il, frissonnant avec délicatesse.

Je ris tout haut. L’idée de la chevelure soigneusement coiffée et des ongles impeccablement manucurés de mon démon familial s’aventurant loin d’un miroir est si incongrue que même David ne peut retenir un sourire.

– Vous ne devriez pas rayer si vite le camping de votre liste, dit David. Vous seriez surpris de ce qui pousse dans les bois. De plus l’armoïse fonctionne à merveille comme antimoustique.

C’est maintenant qu’il me l’apprend.

– La maison regorge de moustiques, dis-je, grognon.

– Je peux ouvrir la porte, propose Neko. Cela ne leur prendra pas longtemps pour *te* trouver.

Avec des amis de ce genre, qui a besoin d'ennemis – astraux ou non ? Je note mentalement d'oublier le thon lors de mes trois prochaines séances de courses.

– Sérieusement, dis-je à David. Pourquoi consacrons-nous autant de temps aux herbes ? Ne devrais-je pas plutôt me concentrer sur les cristaux ? Ou le travail de la pierre ? Qui va m'aider à fixer la pierre centrale ?

– Je ne vois rien qui vous aiderait davantage. Vous avez déjà établi votre affinité avec l'élément Terre – pour la pierre. Nous en avons acquis la certitude lorsque vous avez guéri la pneumonie de votre grand-mère à l'aide de la calcédoine. Les mois qui ont suivi, vous n'avez fait qu'augmenter votre savoir. Franchement, la chose la plus facile concernant la fixation de la pierre centrale sera de placer le marbre lui-même.

Le marbre. Evidemment. Une pierre connue pour sa force, sa faculté de protection.

Je replie mes doigts.

– Ça, je ne sais pas. Je ne suis pas en grande forme. Je ne passe pas beaucoup de temps à manipuler des blocs de marbre.

– Vous n'aurez pas à le porter pour de bon. Nous, les gardiens, le soulèverons. Une partie du rituel consistera à vous présenter aux autres gardiens. Si vous réussissez le test de l'Assemblée, alors nous vous reconnaitrons tous comme une sorcière qui doit être protégée, une fille d'Hécate que nous avons juré de défendre.

Et si j'échoue... Comme je connais la réponse à cette question, je n'aborde pas le sujet. Autant me concentrer sur ce que je peux apprendre à maîtriser, à contrôler. Je m'efforce de parler d'une voix légère.

– Donc le marbre ne représente pas un problème, et le mettre en place est un jeu d'enfant.

– Alors pourquoi ne pas déguster une glace et s'amuser le reste de la nuit, propose Neko, s'attirant un regard noir de David.

Je fais signe à Neko de se taire. J'ai compris. Je commence à entrevoir la stratégie de mon gardien, sous son apparente folie.

– Alors autant que j'apprenne des méthodes destinées à renforcer le marbre. Afin d'augmenter ses propriétés inhérentes. Toutes ces herbes que nous avons évoquées aujourd'hui permettront de protéger l'Assemblée, si nous les utilisons en conjonction avec le marbre.

– Exactement, approuve David.

Il m'accorde l'un de ses rares sourires, mais Neko interrompt mon court moment de bonheur.

– Et les scorpions ? David me lance un bref regard. Je hausse les épaules. Pourquoi me soucier des scorpions ? Le territoire de l'Assemblée de Washington ne s'étend pas sur le Mexique.

Le regard inquisiteur de David se durcit et je me force à risquer une réponse.

– Parce que le poison peut se cacher n'importe où ? Parce qu'un scorpion n'est pas obligatoirement un petit arthropode au sens propre, mais n'importe quel ennemi caché dans

l'ombre, prêt à assaillir et empoisonner sa proie?

– Exactement! Le sourire de David est aussi chaud qu'une tasse de thé d'armoise, mais sans rien de son amertume. Je me rengorge et décoche à mon tour un sourire d'autosatisfaction à mon démon familial. Mais David consulte sa montre, et mon plaisir se dissipe à toute vitesse.

– Partons, si nous voulons arriver à l'heure chez Teresa Alison Sidney.

Je regarde par la fenêtre. Les ténèbres viennent juste d'envahir le jardin.

– L'Assemblée ne se réunit pas à minuit ?

– Pas ce soir. Il ne s'agit pas aujourd'hui d'une séance formelle. Juste d'une... réunion d'information. Inutile de se lancer dans la totalité du rituel. Et de rester éveillée jusqu'à plus de minuit un soir de semaine. La réunion débute à 21 heures.

Je contemple ma tenue et m'interroge sur ce que je devrais porter.

– Que regardez-vous ? demande David.

– Je vais me changer...

– Non.

Je proteste, afin d'expliquer que cela ne me prendra qu'une minute, mais je sais reconnaître une expression implacable lorsque j'en découvre une sur son visage.

– Laissez-moi au moins prendre une paire de boucles d'oreilles.

Il fait la moue, mais acquiesce d'un geste de la main. Neko fait mine de me suivre hors de la cuisine.

– Pas vous, dit David à mon démon familial.

– Je vais l'aider!

– Avec vous, elle voudra essayer la moitié de sa penderie, juste pour déterminer quel vêtement s'assortit à ses bijoux. Aidez-la en rangeant la cuisine.

Neko grommelle, mais obéit.

Dans ma chambre, je change de haut en un clin d'œil, renonçant à mon T-shirt au profit d'une blouse vaporeuse. Les deux sont noirs. Je suis sûre que David ne remarquera rien.

Puis je me tourne vers ma commode, où mes colliers préférés s'emmêlent avec les boucles d'oreille que je porte le plus souvent. J'écarte tout de suite les turquoises – trop ethniques pour les membres de l'Assemblée. Les perles de jais, trop particulières. Les anneaux d'or, trop banals.

Mon regard tombe alors sur ma parure de sodalite. Le bleu profond des pierres est veiné de blanc. Les boucles d'oreilles sont modelées en forme de baguettes miniatures, protégées par l'argent dans lequel elles sont serties. Des perles polies composent le collier ras du cou.

La sodalite est connue pour donner de l'assurance. Elle apporte à celui ou celle qui la porte confiance en soi, capacité à penser clairement et s'exprimer avec précision. Je ne peux imaginer meilleure béquille pour affronter l'Assemblée. J'attache le collier autour de mon cou, accroche les boucles à mes oreilles et regagne la cuisine.

David ne tape pas du pied, mais son impatience crève les yeux. Et, oui, il remarque le changement de haut. Même si c'est un mec, j'ai été idiote de penser qu'il n'y verrait que du feu.

Mais il ne dit rien, se contentant de laisser son visage exprimer sa désapprobation.

Contrite, je manœuvre pour faire passer Neko devant moi tandis que nous quittons le cottage. Je ne devrais éprouver aucune surprise à la vue de la Lexus rutilante garée au bord du trottoir, directement en face de Peabridge. Les gardiens ne sont pas dotés de pouvoirs magiques puissants, mais ont la faculté de modeler la réalité afin qu'elle s'adapte à leurs besoins astraux. La plupart du temps.

Nous prenons la direction de la demeure de Teresa Alison Sidney et j'essaie de prêter attention à la géographie des lieux. Durant nos études cet après-midi, David m'a expliqué que le nouveau sanctuaire serait construit sur la propriété de la Mère de l'Assemblée. La maison dans laquelle j'ai pénétré n'a pas été bâtie spécifiquement pour des sorcières ; elle n'a pas été édifiée sur des fondations alignées sur les points cardinaux, ni en conjonction avec les quatre éléments.

Le nouveau sanctuaire sera bâti entre la maison actuelle et une crique. Il atteindra un sommet de luxe sorcier, utilisant la nature afin de renforcer l'œuvre de toutes les sorcières en son sein. La pierre centrale constituera le noyau de ces sortilèges, le cœur de la magie du sanctuaire. Il est important que je comprenne l'étendue du pouvoir qui coule en ces lieux, les différentes façons dont la terre se meut autour de l'endroit qu'ont choisi les sorcières pour se réunir.

Par rapport à Georgetown, la banlieue du nord de la Virginie semble plus sauvage, comme si nous revenions à l'époque précédant la guerre de Sécession ou même plus tôt encore. Je m'efforce de me concentrer pour la réunion, prenant conscience des ruisseaux que nous franchissons, des replis de terre fertile qui s'étendent entre les demeures rustiques. L'air lourd est chargé de moiteur, promettant un orage avant le matin.

Le temps que nous parvenions chez Teresa Alison Sidney, je suis presque en transe. J'ignore s'il s'agit du résultat d'une journée de travail à la bibliothèque, suivie d'une soirée consacrée aux études ou du pouvoir apaisant de mes bijoux en sodalite, mais j'émerge de la Lexus avec un sentiment de paix. De puissance. De contrôle parfait.

Du moins jusqu'à ce que je passe devant l'homme à l'épée géante.

J'ai gardé assez de présence d'esprit pour réaliser que cet homme est différent de celui présent lors de ma précédente visite à l'Assemblée. Cette pensée m'ôte toute sérénité, me vide de toute confiance en moi. Chacune des femmes présentes à l'intérieur est dotée d'un gardien magique. Chacune de ces femmes en sait davantage que moi sur notre état de sorcière. Chacune de ces femmes est mieux entraînée que moi.

Neko laisse échapper un son qui ressemble à un gémissement et se rapproche de moi. David réussit à nous ignorer tous les deux tandis qu'il passe devant le garde et se livre avec raideur au rituel du pentagramme.

Et me voilà de nouveau face à l'Assemblée.

Cette fois, David ne se présente même pas à Teresa Alison Sidney. Il se dirige tout de suite vers la pièce de devant, ouvre la porte et la referme derrière lui avant que je n'aie le temps de comprendre que je suis abandonnée. Neko jette des coups d'œil nerveux autour de lui. S'il était muni de sa queue de félin, je sais qu'il la balancerait en signe d'anxiété.

Je relève le menton et avance dans l'immense salon.

– Ah, dit Teresa Alison Sidney, levant les yeux vers moi. Jane est enfin arrivée.

Je manque protester. David m'a enjoint d'arriver à 21 heures, or il n'est pas encore 21 heures. J'ouvre la bouche pour expliquer que la route est longue de mon cottage au sanctuaire et que je ne vis même pas en Virginie.

Au lieu de cela, je porte mes doigts à mon collier de sodalite et prends une profonde inspiration. Qu'est-ce que ça peut faire? Je ne peux pas changer les événements. Je regarde Teresa Alison Sidney dans les yeux.

– Oui, Ma Mère.

Autant ne pas perdre mon temps en vaines discussions. Tandis que Teresa Alison Sidney m'adresse un signe de tête glacial, l'horloge à bascule commence à sonner. Comme la fois précédente, ses notes profondes et sonores semblent envoûter les sorcières. Personne ne bouge. Chaque femme est parfaitement immobile. Chacune semble tendre l'oreille à quelque souvenir lointain et réunir la force et l'énergie égrenées dans l'écho des coups de l'horloge.

Lorsque l'horloge se tait, nous nous livrons au même rituel que la fois précédente. La Mère de l'Assemblée trace un pentagramme dans l'air et chaque sorcière se joint au chœur pour demander protection contre quiconque nous trahirait, quiconque nous voudrait du mal, ou nous tromperait. Je maîtrise complètement le « Qu'il en soit ainsi », ma voix se fondant à celles du groupe comme si je m'étais exercée toute ma vie. Les incantations achevées, je trace un pentagramme en face de mon visage et un flot d'énergie vibre en moi tandis que le cercle protecteur nous isole du monde extérieur.

Teresa Alison Sidney respire à fond, comme si elle se nourrissait de l'étrange pouvoir que nous venons de créer. Elle nous dévisage une à une avant d'indiquer les canapés d'un signe du menton.

– Asseyez-vous, mes sœurs. Exécutons les tâches de l'Assemblée avec équité et rapidité. Écoutons nos sœurs avec compassion et compréhension. Réunissons nos pouvoirs afin de puiser de la force en chacune et donner de la force à toutes.

– Qu'il en soit ainsi, murmurent les sorcières en suivant la Mère de l'Assemblée.

Je me déplace un petit plus lentement que les autres. Elles disposent apparemment toutes d'une place dans la pièce, une place qui leur a été attribuée. Un instant, j'ai l'impression d'être une enfant jouant aux chaises musicales – et je suis celle qui se retrouve sans siège. Mais Neko me prend par le coude et me dirige vers un fauteuil chippendale qui semble avoir été tiré depuis la salle à manger.

Je ne sais pas trop si je peux m'asseoir tout au fond du siège capitonné ou demeurer bien droite, comme à un entretien d'embauche. J'effleure mes perles de sodalite de mes doigts et choisis la posture manche à balai, mais laisse mon dos frôler le dossier de bois. Neko se love à mes pieds.

Quand je regarde sur ma gauche, afin de vérifier si la sorcière la plus proche a été témoin de mon embarras, je suis surprise de découvrir Haylee James. Sa torche d'Hécate brille dans le creux de sa gorge, rappel silencieux de son appartenance à l'Assemblée.

Ma première réaction est de me hérissier – après tout c'est elle qui a déterminé ma tâche, elle qui a exigé que je fixe la pierre centrale du nouveau sanctuaire. Il s'agit de la personne qui a critiqué les pouvoirs de mamie et Clara devant moi. Mais il s'agit aussi de la première sorcière

qui m'ait proposé son amitié. Je revois encore sa main droite serrant sa torche et le bout des doigts de sa main gauche se poser sur mon poignet, amicaux, chaleureux. Avant que je ne puisse sourire à ce souvenir, Teresa Alison Sidney ouvre la séance.

– Mes sœurs, commençons. Billie, pourquoi ne pas débiter par ton rapport de trésorière.

Le rapport de la trésorière. Rapidement suivi par le rapport du fonds de construction, le rapport du fonds de loisirs et le rapport du budget de la sécurité.

J'assiste à la réunion d'actionnaires d'une assemblée de sorcières. La surprise manque me faire tomber de ma chaise.

Tandis que mes sœurs sorcières ressassent une série interminable de détails comptables et se répandent sur le besoin d'améliorer la gestion du temps et de l'argent, je m'interroge sur ce à quoi je m'attendais. Un tournoi de formules magiques peut-être ? Un buffet dînatoire de potions ? Peut-être une soirée Tupperware concernant les cristaux avec démonstration de l'utilisation des pierres magiques ?

Environ un million d'heures plus tard, Teresa Alison Sidney appelle Haylee pour le rapport du comité de jardinage.

Oui, le comité de jardinage. Je regrette de ne pas être habillée pour les courses d'Ascot et porter des couleurs cerise ou turquoise. Haylee se lève et s'éclaircit la gorge.

– Le comité de jardinage a été très actif, dit-elle.

Ses doigts parfaitement manucurés ébouriffent ses cheveux hérissés et j'éprouve un choc en découvrant sa nervosité. Comme c'est bizarre. Impossible que la sorcière posée, impitoyable que j'ai rencontrée à l'Assemblée de minuit soit bouleversée par un rapport sur les renoncules.

Elle humecte ses lèvres.

– Nous avons sélectionné les plantes pour les frontières du nouveau sanctuaire et réservé un espace dans la serre afin de pouvoir tout faire pousser avant l'hiver. Une fois passé le risque de gelée, au printemps prochain, nous serons prêtes à offrir une protection végétale complète au nouveau sanctuaire.

– Qu'avez-vous choisi pour les frontières ? demande Teresa Alison Sidney.

Une chaleur réelle flotte dans sa question. La Mère de l'Assemblée sourit – une courtoisie qu'elle n'a accordée à aucune des autres sorcières faisant leur rapport. Je me rappelle alors que Teresa Alison Sidney – Teri – et Haylee sont de vieilles amies.

– Nous avons choisi les herbes protectrices traditionnelles – persil, romarin, une bordure de joubarbe.

Je lutte contre l'envie de regarder en direction de la pièce où les gardiens sont réunis dans leur retraite exclusivement masculine. J'aimerais demander à David comment il a su que les sorcières discuteraient ce soir de végétaux, comment il a su qu'il devait, cet après-midi même, m'entraîner à manier la défense florale.

Au lieu de quoi j'étouffe un cri. Neko a enfoncé ses ongles dans ma jambe, pour me forcer à me concentrer sur la question que vient de poser Teresa Alison Sidney.

– Quelqu'un a-t-il d'autres suggestions pour Haylee ? Un autre végétal qui devrait être intégré à

la frontière ? Nous cherchons surtout à en renforcer le pouvoir au printemps, lorsque notre nouveau sanctuaire sera le plus vulnérable.

– Des radis.

J’entends ma voix avant de comprendre que c’est moi qui ai parlé. En fait, je ne suis certaine d’avoir prononcé les mots à haute voix que lorsqu’une tripotée de sorcières se tournent pour me fixer. Je lutte contre l’envie de serrer la sodalite pour me reconforter.

– Pardon? dit la Mère de l’Assemblée tandis que je me tortille comme une écolière.

J’intercepte le signe d’avertissement de Neko. Je respire aussi profondément que possible avant de répéter, plus fort :

– Des radis.

Les yeux de Teresa Alison Sidney s’étrécissent, mais c’est une autre femme qui prend la parole.

– Les radis seront parfaits pour servir avec le thé, accompagnés de sandwiches au cresson, si jamais nous avons des invités.

Le temps que j’arrache mon regard au sourire suffisant de la Mère de l’Assemblée, impossible de déterminer laquelle de ces femmes s’est montrée si sarcastique. Je laisse ma main tomber jusqu’à Neko. Mes doigts frôlent à peine son épaule.

J’ignore s’il se contracte imperceptiblement ou si sa capacité de concentration canalise mes pouvoirs encore mal contrôlés. Mais, soudain, je *sais* laquelle des sœurs a parlé. Je me retourne pour lui faire face sans équivoque, croisant sans ciller ses yeux en forme d’amande. Les rides de son visage trahissent une longue existence consacrée à se faire bronzer. Je me demande si elle s’expose aux ultraviolets ou se contente de rôtir sur une plage de Floride hors saison. Son teint fauve s’assortit à la perfection à ses cheveux argentés, et le bandeau de velours qui les retient lui donne un air terriblement snob.

Sous mon regard, ses joues s’empourprent. Je reprends sans hausser la voix.

– Si vous gaspillez vos radis pour garnir des sandwiches, c’est que vous ignorez l’étendue du pouvoir des plantes que nous, les sorcières, pouvons exploiter.

J’appuie sur le « nous » avec une légère emphase. J’envisage de déclarer qu’elle ne possède peut-être pas les capacités d’étudier le pouvoir des plantes. J’hésite à préciser que seule une idiote peut ignorer le pouvoir des radis.

Mais je me rappelle le nombre de fois où David m’a enseigné une chose d’une phrase unique, mais précise – sans oublier que ma science des radis date seulement de ce soir. Malgré un Neko tremblant sous mes doigts, malgré tous ces regards qui me fixent, malgré mon cœur qui cogne contre mes côtes, si fort que les gardiens risquent de penser qu’un ennemi nous attaque, je parviens à ne pas ajouter un mot.

J’entends le mouvement du balancier de l’horloge à bascule. J’entends Haylee James qui déglutit derrière moi et Teresa Alison Sidney respirer.

– Où as-tu appris ce que tu sais au sujet des radis, Jane, dit enfin la Mère de l’Assemblée.

– Dans la collection de livres d’Hannah Osgood. Dans les livres que je conserve en lieu sûr.

Je prononce chaque mot avec précaution, essayant de ne pas me vanter de mon trésor, mais de

communiquer l'idée que j'ai en ma possession une quantité importante de richesses du monde sorcier. J'essaie de ne pas penser au fait que toute cette richesse me sera arrachée si j'échoue à fixer la pierre centrale à Samhain.

Les yeux de Teresa Alison Sidney m'intimident encore davantage que ceux de l'autre matrone. Mais lorsqu'elle hoche la tête, je sais que j'ai gagné cette partie.

– Des radis alors. Nous les utiliserons comme bordure, afin d'augmenter notre protection au printemps.

Je relâche lentement ma respiration, tentant de cacher ma nervosité. La réunion traîne en longueur, toujours plus de comités lisant toujours plus de rapports. Neko se love contre mon fauteuil et – à mon avis – s'endort.

La Mère de l'Assemblée finit par demander s'il reste un sujet à aborder. Comme personne ne répond, elle se lève et nous guide afin de nous livrer au rituel final – décrire un large cercle autour de la pièce, rassembler l'énergie que nous avons répandue afin de nous protéger. De ses doigts, elle dessine un pentagramme argenté spectaculaire dans l'air, avant d'entonner :

– Ainsi nous sommes-nous réunies, filles d'Hécate. Sortez de ce cercle en paix. Allez de l'avant avec en vous la force conférée par votre fraternité.

– Nous allons de l'avant, répondent les femmes.

Je me souviens assez bien de ma première visite pour me joindre à elles.

J'attends qu'un coup de tonnerre retentisse à travers la pièce et que l'éclair d'argent s'évanouisse avant d'oser me reculer dans mon fauteuil et fermer les yeux un instant. J'ai envie de me masser les tempes, me rouler en boule et m'endormir.

– Avez-vous envie de prendre un thé ? On s'adresse à moi, de beaucoup plus près que je ne m'y attendais.

– Sans sandwiches au cresson – avec ou sans radis –, mais accompagné d'un pâté de crabe du tonnerre.

J'ouvre les yeux. Haylee James me tend une tasse et une saucière, telle une offrande de paix en bonne et due forme. J'accepte la caféine avec gratitude, et ne peux ignorer le regard anxieux de Neko en direction de la table de service.

– Vas-y, lui dis-je. Mais laisses-en pour tout le monde. Neko file vers le buffet et je me tourne vers Haylee.

– Merci.

– Je suis désolée que Kate se soit montrée si méchante. Kate. Il doit s'agir de la matrone. Haylee hausse les épaules.

– Vous avez semé une belle pagaille dans l'Assemblée. Plusieurs sorcières croyaient que l'honneur de fixer la pierre centrale leur reviendrait.

Je m'arrache un pâle sourire.

– Je suppose que je ne peux pas renoncer à cette responsabilité?

– Vous ne parlez pas sérieusement.

Elle m'adresse un sourire qui exhibe toutes ses dents.

– Vous vous débrouillerez très bien. Vraiment.

Elle avale une gorgée de son thé.

– Quant aux radis, c'est... une idée intéressante. Un peu désuète en fait. Un retour à l'époque des jardins d'herbes aromatiques où tant de femmes ont découvert leurs pouvoirs.

– Je sais que cela paraît ridicule...

Je commence à défendre mes connaissances, mais un nouveau sourire d'Haylee me signale qu'à ses yeux, je n'ai pas à me justifier.

– Beaucoup de plantes ont d'immenses propriétés, dit-elle en haussant les épaules. C'est pour cela que j'aime le comité de jardinage. Nos tâches se nourrissent tant de l'histoire... Avez-vous déjà observé des peintures médiévales ? Ou de la Renaissance, avec toutes ces herbes et ces fleurs ? Chacune est censée protéger le sujet – et l'œuvre d'art elle-même – de son pouvoir magique.

Je secoue la tête.

– Je ne me crois pas capable de reconnaître la moitié des plantes que j'ai étudiées. Je suis assez douée pour tout ce qui concerne l'époque coloniale, mais remonter si loin...

– Nous devrions nous retrouver à la National Gallery of Art un jour. Comparer les notes de votre collection coloniale avec les tableaux exposés là-bas.

Ses paroles sont maladroitement, mais je reconnais l'éclair d'excitation qui me traverse. C'est comme être choisie pour faire partie de l'équipe de foot à l'école primaire. Ou plantée au milieu de la cafétéria du lycée, plateau à la main, et voir une amie vous désigner un siège près d'elle. Ou bien rester éveillée jusqu'à l'aube, à serrer des oreillers dans ses bras en dévorant des chips au fromage et racontant des bêtises sur les garçons les plus mignons.

– Ce serait sympa, dis-je.

– Mon Dieu! s'exclame-t-elle. Ça ne va pas être possible! Mon emploi du temps de la semaine prochaine, disons de la semaine et demie prochaine, est totalement délirant.

– C'est vrai, vous êtes décoratrice d'intérieur, n'est-ce pas?

– Oui, j'achève la rénovation d'une cuisine pour un client important. Pouvez-vous attendre une semaine à partir de dimanche ? Nous pourrions nous rendre au musée à 14 heures et éviter la foule des touristes du matin ?

J'acquiesce.

– Ce serait super.

Haylee répond à mon timide sourire par un nouveau sourire éblouissant. Ses doigts volent vers la torche d'Hécate posée sur sa gorge comme si elle lui était reconnaissante de ma réponse.

– Génial.

Impatiente de continuer la conversation, je désigne la torche d'un geste du menton.

– J'ai hâte d'obtenir la mienne. Entendre mamie l'autre jour m'a fait comprendre combien j'en désirais une. Combien j'en ai *besoin*. Ce fut vraiment difficile de refuser celle de mamie

lorsqu'elle me l'a offerte! Comme si elle aurait fonctionné avec moi!

– En effet, agrée Haylee.

Elle me tapote le dos de la main et mes doigts picotent, comme si elle les saupoudrait d'une poudre magique. La pensée me traverse fugitivement que je dois lui paraître ridicule. Mesquine, jalouse de ma grand-mère aux faibles pouvoirs de sorcière. Pourquoi même ai-je évoqué mamie ? Pourquoi prêter le flanc au dédain de l'Assemblée envers la branche maternelle de ma famille?

– Il est normal pour une sorcière de désirer une torche, dit Haylee. Presque aussi normal que de mourir de faim lors de ces réunions. Une autre tasse de thé ?

Je ris et propose d'aller chercher à boire pour nous deux. Peut-être vais-je trouver ma place dans l'Assemblée après tout.

–Reprends un muffin, ma chérie.

Mamie pousse le plat de gâteaux citron-graines de pavot dans ma direction. Je gigote un peu sur sa chaise de cuisine, me félicitant de ne pas avoir encore revêtu le corset baleiné qui va me forcer à m’asseoir bien droite le reste de la journée.

Corset. Baleine. On a fait du progrès, chérie.

Décidée à célébrer les batailles de mes sœurs libérées, je me sers un second muffin encore tout chaud du four de mamie.

Je me suis assez privée de dessert (j’ai encore été trop occupée pour m’aventurer du côté de chez Cake Walk) pour m’autoriser un petit déjeuner supplémentaire. Je me soupçonne même d’avoir perdu un kilo. En moins de temps qu’il ne faut pour le dire, je pourrais bien commencer à ressembler à la svelte Teresa Alison Sidney. J’éprouverais alors un tout petit peu plus de confiance en moi la prochaine fois que je me rendrais à l’Assemblée pour écouter la lecture des rapports des comités. Que demander de plus ?

Je m’empare du beurre – il serait impoli de ne pas faire honneur à des muffins à peine sortis du four, non ? Ce n’est pas tous les jours que je suis invitée à un repas fait maison.

Mamie s’éclaircit la gorge avant de déclarer :

– Ta mère et moi avons cherché le meilleur moyen de te parler d’un certain sujet, et j’ai convaincu Clara qu’il valait mieux aborder le sujet directement plutôt que tourner autour du pot.

Et au temps pour l’attention délicate d’un petit déjeuner maison.

J’aurais dû me douter qu’il s’agissait de quelque chose d’important. D’assez grave pour que mamie me laisse un vrai message sur mon répondeur. Lorsque je suis rentrée du travail hier soir, la lumière clignotait. Au lieu de l’habituel « Grand-mère de Jane Madison », mamie avait trouvé la force de dire qu’elle m’attendait pour le petit déjeuner le lendemain matin et qu’elle n’admettrait aucun refus.

Je repousse mon assiette, ignorant le filet de beurre fondu tentant sur la croûte du muffin tout frais. Je tente de me convaincre que je n’ai jamais été une grande fan des muffins citron-graines de pavot – les graines restent toujours coincées entre mes dents. Mais mon estomac gargouille, soudain aussi agité que mon esprit.

– Oui, dis-je, lorsque aucune nouvelle confession ne semble apparaître à l’horizon.

– Nous nous inquiétons à ton sujet. A notre sujet. Il s’est avéré assez difficile pour toutes trois d’apprendre à nous connaître, et maintenant...

L’irritation picote le fond de ma gorge. Comme j’ai été bête de croire que mamie et moi allions papoter le cœur léger comme de vieilles copines. J’aurais dû prévoir que j’allais me retrouver à boudier comme une ado tristounette. Pourquoi revenir chez mamie me poussait toujours à rendosser cet ancien rôle?

– Qu’ai-je encore fait pour bouleverser Clara?

Je sais que j’ai parlé d’un ton désagréable, mais je ne ressens aucun besoin de me corriger.

– Ne blâme pas systématiquement ta mère. Moi aussi je m’inquiète.

– Alors quoi? Lorsque vous n’avez plus d’autres forfaits à commettre, vous vous réunissez toutes les deux pour parler de moi ? As-tu confectionné des gâteaux pour Clara aussi ? Sorti la porcelaine, afin de discuter de mes erreurs et des changements que je devrais opérer?

D’accord. La véhémence de ma tirade me surprend moi-même. L’année passée, j’ai fini par comprendre que Clara était la fille de ma grand-mère. Mamie ferait tout ce qui est en son pouvoir pour aider Clara à retrouver sa place dans le monde normal. Clara elle-même faisait des efforts – elle avait déménagé pour revenir dans la région de Washington, abandonnant derrière elle son groupe de méditation et le vortex près de Sedona, ainsi que tous ces étranges concepts new age où elle avait appris à exprimer sa vraie nature de sorcière.

Mais je n’ai aucune envie de me laisser aller à éprouver de la sympathie pour Clara. Pas maintenant. Pas ce matin, alors que mamie a pratiquement admis qu’elles complotaient toutes les deux derrière mon dos.

Mamie ôte le couvre-théière afin de remplir sa tasse d’Earl Grey. Elle remet en place le fourreau molletonné sur la théière avant de croiser mon regard.

– Fais-moi une promesse.

Mamie et ses promesses. Au fil des ans, je lui ai fait un nombre effarant de promesses délirantes afin d’apaiser ses craintes de plus en plus étranges. La première fois que j’ai dîné dans un restaurant de sushis, j’ai juré de ne pas manger de fugu. Mamie pensait apparemment que ce poisson japonais venimeux serait le seul plat au menu. L’un des rares hivers durant lequel le Potomac a gelé, j’ai juré de ne pas aller y patiner – comme si j’avais envisagé de me balader sur la glace. J’ai promis de ne pas m’introduire en douce la nuit dans le zoo national et j’ai même fait le serment de ne pas essayer de nourrir les pandas – parce qu’ils *ressemblent* à des êtres humains en costume de pandas et sont en réalité de dangereux animaux sauvages dotés de griffes et d’un caractère digne d’un *Tyrannosaurus rex*. Et, l’année dernière, j’ai promis de ne lécher aucun crapaud – un serment étonnamment osé à la lumière de ma panoplie de sorcière.

Mamie a perfectionné sa technique pour m’arracher des promesses. Elle présente chacune d’entre elles comme simple, coulant de source et logique, alors même que je lève les yeux au ciel et serre les dents devant l’absurdité de ses scénarios catastrophe. Durant toutes ces années où mamie m’a élevée, elle ne m’a jamais fait promettre de renoncer à quelque chose auquel je tenais, ne serait-ce qu’un tant soit peu. (Oui, bien sûr, il y a cette promesse malvenue qu’elle a réussi à m’arracher – accepter de rencontrer ma mère – mais, lorsqu’on en vient aux interdictions, je suis fier d’exhiber un casier vierge de toute infraction.)

Aussi devrais-je me contenter d’accepter. Oublier de me disputer. Aller de l’avant.

Je me prépare.

– Que veux-tu que je te promette, mamie ?

Elle cesse ses futilités et me regarde droit dans les yeux. Oh, oh ! Ça va être quelque chose.

– Cesse tes relations avec l’Assemblée.

– Comment?

– Ne vois plus ces femmes. Clara et moi ne pensons pas qu’elles aient tes intérêts à cœur.

Je soupire avec exaspération.

– Bien sûr que non, elles n'ont pas mes intérêts à cœur! Ce sont des *sorcières*, mamie. Elles appartiennent à une Assemblée de sorcières. Elles forment un clan, s'allient afin de protéger le groupe, pas les intérêts d'un individu quel qu'il soit. Et *certainement* pas les intérêts d'une femme qui n'appartient pas encore à l'Assemblée, comme moi.

Mamie cligne des yeux. Je ne crois pas qu'elle s'attendait à ce que je sois d'accord avec elle.

– Alors pourquoi tiens-tu tant à les rencontrer ? A travailler avec elles ?

– Je n'ai pas le choix.

– On a toujours le choix.

Je secoue la tête.

– Pas cette fois.

Je cherche un moyen de formuler la chose et faire comprendre mon sentiment à mamie.

– Il ne s'agit pas d'un groupe auquel j'ai choisi d'appartenir, de l'Association des amis de l'opéra ou des Amis du zoo national. Il y a *davantage* en jeu. C'est plus profond. Je suis née sorcière, dans chaque fibre de mon être.

– Mais tu n'es pas obligée de t'associer à ces femmes !

– Si!

Je serre et desserre les poings, frustrée de ne pas trouver les mots appropriés.

– ... On m'a confié un grand pouvoir. Maintenant je suis investie d'une grande responsabilité.

Super. J'en suis réduite à citer *Spiderman* pour me justifier.

– Mamie, je ne suis pas obligée d'approuver tous leurs agissements, de m'impliquer dans le moindre projet qu'elles entreprennent. Mais je dois travailler avec elles – sinon je serai forcée d'œuvrer *contre* elles. Ce sont les seules vers qui je puisse me tourner, véritablement. David dit qu'on ne trouve aucune autre sorcière dans le district de Columbia, le Maryland ou la Virginie. Teresa Alison Sidney est la Mère la plus puissante qu'aucune Assemblée américaine ait jamais connue et, au fur et à mesure qu'elle a mûri, son territoire s'est étendu.

– Cette Teresa Alison Sidney..., commence mamie.

Elle secoue la tête en signe de désapprobation.

– Quoi, mamie? Je croyais qu'elle te plaisait?

Ce n'est pas mamie qui s'était enamourée de la Mère de l'Assemblée? N'avait-elle pas envisagé de l'inviter à se joindre à l'Association des amis de l'opéra? Qu'est-ce qui avait changé?

Mamie pince les lèvres.

– Elle s'est montrée méchante. Envers moi et envers ta mère. Tu crois peut-être que la sorcellerie n'a aucune importance pour nous, mais elle en a, d'une certaine façon. Et nous n'aimons pas passer pour des idiots devant tout le monde.

Sa voix tremble. Ses yeux se remplissent de larmes. Mon cœur se serre et je me sens vraiment misérable, comme si j'abandonnais ma famille pour partir faire fortune, comme si je tournais le dos à la femme qui m'a élevée.

– Que s’est-il passé, mamie ?

Ma question la trouble. Elle ôte le cache-théière et soulève la théière, la penche doucement d’un côté puis de l’autre afin de vérifier la quantité d’eau.

– Tu veux encore un peu de thé ?

– Non, mamie.

J’attends son explication.

– Tu as laissé refroidir ce muffin. Je vais le passer au micro-ondes.

– Non, merci mamie.

Je tente de ne pas laisser transparaître mon agacement.

– Peut-être aimerais-tu quelques fruits ? J’ai de belles poires, les premières de la saison. Laisse-moi en couper une pour toi.

Je pose ma main sur son poignet, l’empêchant de s’envoler en direction de la cuisine.

– Mamie, qu’a fait l’Assemblée ?

Elle tripote le bord de sa serviette.

– Clara a reçu un coup de fil hier soir.

Hier. Le lendemain de la réunion de l’Assemblée.

– De la part de qui ?

– De l’une des sorcières. Elle n’a pas donné son nom, mais sa voix semblait plus âgée que celle de Teresa Alison Sidney.

– Comment Clara peut-elle savoir qu’il s’agissait de quelqu’un de l’Assemblée ?

– Qui d’autre commence une conversation par « Je parle au nom d’Hécate » ?

Bon, mamie n’avait pas tort.

– Qu’a-t-elle dit d’autre ?

– Que l’Assemblée avait reconsidéré la situation. Teresa Alison Sidney a tranché. Les sorcières ont décidé de reprendre les bijoux qu’elles nous avaient donnés.

– Les torches ?

Je pense immédiatement à ma conversation avec Haylee. *Ai-je* dit quelque chose qui ait provoqué cette décision de l’Assemblée ? Avais-je donné l’impression que mon désir pour la torche de mamie sortait de l’ordinaire ? De plus, ce ne pouvait pas être Haylee qui avait appelé. Pas si la voix était une voix âgée. Et c’était Clara qui avait reçu l’appel. Pas mamie. Pas la grand-mère à qui j’avais, sans le vouloir, créé des ennuis en révélant désirer une torche.

Non. Je me souviens du picotement des doigts d’Haylee sur ma main. Haylee était mon amie. Elle ne dresserait pas l’Assemblée contre moi. Ni contre mamie ou Clara.

Mamie secoue la tête et soupire.

– Au début, ni Clara ni moi n’attachions une grande importance à ces broches. Tu sais que j’étais prête à te donner la mienne.

– Mais elles ne devraient pas exiger leur restitution. Sans raison. La sorcière a-t-elle donné une

explication quelconque à Clara ?

– Elle a simplement dit que l'Assemblée avait reconsidéré la question. Que nous deux n'étions pas dignes d'être admises en son sein. Que nos pouvoirs n'étaient pas assez puissants.

Je passe en revue la réunion secrète. Peut-être que tout ceci n'a rien à voir avec moi. A-t-il été question d'annuler des intégrations ? Quelqu'un a-t-il fait allusion à la récupération de bijoux déjà attribués ? J'ai peut-être raté ces détails, s'ils étaient enfouis dans un quelconque rapport de comité alors que mon attention vagabondait.

Non. Le statut de mamie et Clara au sein de l'Assemblée n'a pas été évoqué durant la réunion. Il doit s'agir d'un acte indépendant. Personnel.

Mais je ne peux pas pour autant accéder à la demande de mamie et m'engager à faire cette promesse. J'emprisonne sa main droite entre les miennes, dissimulant un sursaut de surprise lorsque je perçois la fragilité de ses os, et combien sa peau s'est parcheminée.

– Mamie, je suis désolée. Mais je ne peux pas te promettre une telle chose. Pas maintenant. Laisse-moi essayer de régler ça, depuis l'intérieur de l'Assemblée. Laisse-moi leur expliquer qu'elles ont eu tort.

Mamie soupire.

– Jane...

– Mamie, tu dois me laisser continuer. Une fois intégrée à l'Assemblée, j'apprendrai quantité de choses. Et leur en enseignerai aussi. Elles ont eu tort de vous traiter ainsi. Elles vous ont manqué de respect. Depuis l'intérieur du groupe, j'œuvrerai à modifier ces procédés, à édifier une Assemblée dans laquelle toutes les sorcières seront bienvenues, même celles qui...

Je me rattrape à temps, bafouillant avant de terminer ma phrase.

– ... Même celles qui ont récemment découvert leurs pouvoirs.

Aucune raison d'insister sur les capacités limitées de mamie et Clara.

Mamie se recule dans sa chaise. Elle fait glisser ses lunettes de son nez et consacre un moment anormalement long à les essuyer sur son tablier.

– Je t'aime. *Nous* t'aimons, Clara et moi, toutes les deux. Et nous voulons ce qui est le mieux pour toi.

– Je le sais, mamie. Sincèrement.

Je l'embrasse sur la joue.

– Et, maintenant, le mieux pour moi est de me rendre au boulot. Evelyne va m'assassiner si j'arrive en retard.

Mamie respire à fond et se lève de table.

– Apporte-lui quelques muffins, chérie. Un muffin sorti du four sur son bureau et elle te pardonnera n'importe quoi.

Ouais. Un muffin sorti du four et un cappuccino mi-café mi-déca, couronné d'une dose supplémentaire de crème fouettée. J'enveloppe en soupirant un gâteau pour ma chef. Quand mamie me raccompagne à sa porte, je marque un temps d'arrêt, la main sur la poignée de cuivre brillant.

– Tout est clair entre nous ? Entre toi et moi ? Et Clara?

– Tout ira bien, Jane.

Mamie m'adresse un sourire incertain.

– Il n'y aura jamais de problèmes entre nous.

Cette conversation me perturbe tout le long du trajet de retour. J'aurais pu gagner du temps en prenant un taxi, mais j'ai envie de réfléchir aux paroles de mamie. Et puis il avait plu la nuit précédente et les rues de la ville brillaient des premières rosées automnales. (Et mamie avait absolument raison sur un point : Evelyne me pardonnerait mon retard s'il était adouci d'un gâteau.)

Ai-je vraiment envie d'entrer dans un club qui intimide les membres les plus proches de ma famille ? Qui invite les gens à se joindre à eux, avant de les exclure sur un caprice? Voulais-je appartenir à la clique des Snobs Populaires ?

Le problème, c'est que, chaque fois que je me pose la question, la réponse est invariablement oui. J'étais encore tout excitée à l'idée qu'Haylee James m'ait invitée à l'accompagner à la National Gallery. (Moi! La nouvelle sorcière naïve, moi!) Mes doigts picotaient, comme si elle m'effleurait encore de sa main froide et ferme.

Et puis, mis à part ma nouvelle amitié, je me souviens du pouvoir éprouvé lors de l'Assemblée de minuit, l'énergie liant les femmes entre elles de sa trace argentée. Il existe dans leurs rituels une force qui cimente leurs racines. Tout mon corps vibre encore de l'attraction exercée par l'horloge à bascule, de l'attente qui naît de son carillon sourd.

Une partie de mon âme de sorcière désire ce sentiment d'appartenance, ce lien avec les autres. Je commence à comprendre qu'il existe une raison au fait que les sorcières se réunissent en assemblée. Nous sommes des femmes munies d'un don. Nous expérimentons le monde d'une façon étrange. Il nous est nécessaire de partager ces expériences l'une avec l'autre, les ordonner, en tirer une signification. Notre fraternité nous est un soutien nécessaire.

Lorsque j'arrive à Peabridge, il est déjà 9 heures. Je me faufile dans mon cottage et revêts mon costume colonial en un temps record. Je suis encore en train d'épingler ma charlotte sur mes cheveux lorsque je m'engouffre dans l'entrée de la bibliothèque.

Heureusement, Evelyne s'est éloignée de son bureau. Je glisse le muffin sur son buvard, sans même qu'elle se rende compte de mon retard, et laisse un Post-it sous le gâteau expliquant qu'il lui est destiné. J'arrange le bar et mets des grains de café à griller afin d'être prête à accueillir le premier consommateur de la journée.

– Parfait ! lance ma chef lorsqu'elle remonte du bureau de catalogage à l'étage inférieur. C'est un plaisir de vous voir si empressée et responsable.

Je crois d'abord qu'elle se moque de moi, mais un rapide coup d'œil à ses yeux rapprochés me convainc qu'il s'agit bien d'un compliment. Je hausse les épaules.

– Tant que c'est pour la bibliothèque Peabridge, vous le savez.

– Voilà comment il faut réagir! Quand vous aurez un moment, passez me voir dans mon bureau que nous discutons de votre prochaine conférence du lundi.

Pour une fois, je suis réellement contente de voir approcher un trio de consommateurs, et je

prends mon temps à réaliser leurs commandes compliquées. Je ne me suis pas encore décidée pour un sujet précis : j'ai été un peu préoccupée ces deux dernières semaines.

Les Assemblées de sorcières dans la vie coloniale, me dis-je, tentant de déterminer un sujet possible.

Les hiérarchies sociales dans les cercles ésotériques du XVIII^e siècle.

Les sociétés secrètes et les Pères Fondateurs.

Les sociétés secrètes et les Mères Fondatrices. Et les filles. Et les petites-filles.

J'arrose un café moka de crème fouettée, hochant la tête toute seule. Il y avait là une possibilité. Oh non, pas avec les sociétés secrètes. Mais avec les mères et les filles, et le poids du devoir filial à travers les âges. Sûr, Evelyne aimerait l'idée.

Le temps que je regagne mon bureau, même moi j'irradie d'enthousiasme concernant le sujet de ma miniconférence. Je pourrais faire revivre mères et filles de l'époque. Présenter une conférence intéressante concernant la pression expérimentée par plusieurs générations vivant et travaillant sous le même toit, rivalisant pour le respect sur le même territoire.

Je m'assieds à mon bureau et souris à l'icône dans le coin en bas à droite de mon écran qui m'avertit qu'un nouveau mail m'attend. Mes doigts se déplacent automatiquement pour cliquer sur l'enveloppe jaune qui clignote.

A : Jane.Madison@peabridge.org

De : Avertissement@exemple.com

Sujet : Nous vous surveillons.

A quel point l'Assemblée compte-t-elle pour vous ? Etes-vous réellement prête à vous investir dans son sanctuaire ? Quelle est la valeur réelle de la pierre centrale ?

En dessous s'étale une image. Un vase de jaspe rouge emplit l'écran et ses veines noires hideuses se détachent sur la pierre pourpre. Quatre brins d'herbe sont disposés dans le vase, des herbes qui me sont aussi familières que l'exemplaire avachi de *Joies de la cuisine* de mamie. L'aneth qui ressemble à une plume. Le fenouil, placé à l'envers, afin que je distingue bien son bulbe blanc. L'origan et ses simples feuilles plates. Le thym, et sa branche aux minuscules piquants.

Cette fois, je n'ai pas besoin de David pour m'expliquer qu'on m'envoie un avertissement. Pas besoin de mon gardien pour me réciter des textes médiévaux. Aneth, fenouil, origan, thym. Tous ont survécu jusqu'au XXI^e siècle parce qu'on leur attribue des propriétés extraordinaires. Des propriétés vitales. La capacité d'annuler le pouvoir d'une sorcière.

D'une main tremblante, je fais suivre le message à David puis clique sur effacer. Quelqu'un ne veut pas que je fixe la pierre centrale de l'Assemblée. Jusqu'où est-il – ou est-elle – capable d'aller pour m'en empêcher?

Je fixe le fleuve Potomac, refoulant de toutes mes forces les larmes qui menacent de ruisseler sur mon visage. Je sens la présence de Graeme, debout à mon côté, mais je ne suis pas encore prête à le regarder ni à lui parler. Derrière nous, bruissent les fontaines du Kennedy Center, meublant le silence. Sur la terrasse de marbre, la moitié des lumières se sont déjà éteintes. Maintenant que le dernier spectacle de la soirée a pris fin, l'immense complexe de loisirs va plonger dans le sommeil.

A combien de représentations de *Roméo et Juliette* ai-je assisté dans mon existence ? Combien de mises en scène de l'histoire des amants au destin tragique ? Combien de fois ai-je crié en silence à Juliette de ne pas boire la potion, supplié Roméo de ne pas se transpercer de son épée ?

Mais la représentation de ce soir s'est révélée spéciale. Bien jouée. Bien mise en scène. Mais, au-delà de cela, elle m'a *émue*. Durant les deux heures qu'a duré la pièce, j'ai oublié que j'étais cernée de velours rouge et de dorures, et qu'entre deux réunions d'une Assemblée de sorcières, je devais m'inquiéter de mon job de bibliothécaire.

Les personnages ont vécu, respiré, *existé*. Maintenant ils ont disparu et je me retiens avec peine de sangloter en contemplant les lumières nocturnes de Georgetown.

Graeme me tend un mouchoir de lin immaculé.

– C'était merveilleux, n'est-ce pas ? dit-il.

– Oui.

Là-dessus, je fonds en sanglots et détourne le regard afin qu'il ne soit pas témoin de mon comportement imbécile.

Peut-être suis-je trop bouleversée par tout ce qui se passe dans ma vie en ce moment – l'Assemblée et sa pierre centrale (un sujet que je ne maîtrise pas du tout), mamie et Clara qui exigent que je me tienne à l'écart des sorcières, Peabridge et le nombre croissant d'heures que je consacre à faire du café, alors que je devrais faire des recherches sur l'histoire coloniale...

Graeme... Sa main se pose sur mon dos. Lorsque sa paume s'installe entre mes deux omoplates, la chaleur de ses doigts m'irradie à travers le léger cardigan vert émeraude que j'ai enfilé sur mon fourreau noir.

Je résiste à l'envie de me laisser aller en arrière, de toucher les muscles saillants du torse de Graeme et me lover dans ses bras. Si je l'autorise à me toucher, je vais pleurnicher comme une gamine. Et si je le regarde en face, il va comprendre que je suis une sentimentale attardée et ne pensera plus qu'à me fuir.

Mieux vaut fixer l'eau. Se concentrer sur les lumières qui clignotent et stopper mes larmes. Mieux vaut attendre d'être capable de parler sans sangloter, et avec cohérence.

– Tu sais ce qui me tue chaque fois ? demande-t-il, se dévouant pour meubler la conversation.

– Hummm?

Incapable d'articuler, je suis parvenue à émettre un vague son interrogatif.

– La nourrice.

Il change de position, m'exposant à demi au vent soutenu qui souffle depuis le fleuve. Cela paraît difficile à croire, mais je suis frigorifiée sur cette terrasse de marbre. Tous les ans, je suis persuadée que nous subissons la malédiction éternelle de cette chaleur étouffante, et chaque année le soudain changement de température en septembre me surprend.

Je frotte mes bras pour endiguer la chair de poule qui filtre sous mon gilet.

– La nourrice ?

– C'est la seule personne de la maisonnée Capulet qui aime réellement Juliette. Qui comprend vraiment jusqu'où Juliette est capable d'aller par amour. La seule qui ne soit pas surprise le lendemain. Mais aussi la seule qui n'a pas le droit d'entrer dans la crypte à la fin.

Je soupire et réfléchis à la pièce à laquelle nous venons d'assister, aux déplacements des acteurs autour des corps. Les jeunes amants étaient si pleins d'espoir, si sûrs d'eux. La vie – et l'amour – peuvent se révéler tellement injustes.

Cette pensée me donne des idées noires. Des idées que je n'ai pas envie d'explorer, pas avec cet homme superbe à mon côté. Un homme superbe qui attend patiemment que je me remette de ma morosité. Qui attend patiemment tandis que j'achève de me tapoter les yeux avec son mouchoir, que je cache dans mon poing fermé.

Une nouvelle rafale s'élève du Potomac et, malgré mes meilleures intentions, je claque des dents.

– Viens maintenant, dit Graeme.

Son accent britannique refait surface, de façon plus distincte que durant le reste de la soirée.

–... Il faut te mettre à l'abri de ce froid.

– Non !

Je dois donner l'impression d'une petite peste de cinq ans trop gâtée.

– C'est si merveilleux après toute cette chaleur. Cela t'ennuie vraiment si nous restons un laps de temps supplémentaire ?

Un laps de temps supplémentaire ? Je recommence à parler comme une Anglaise. Je serre les dents. Je déteste ma manie d'attraper les accents des autres. Si je regarde plusieurs épisodes de *Upstairs, Downstairs*, je me mets à parler comme une Britannique durant des heures. Ce n'est pas une soirée shakespearienne qui va corriger la tendance.

Graeme ne semble rien remarquer. Il sourit, fait glisser sa veste et la drape autour de mes épaules dans un mouvement protecteur qui me serre le cœur. Qui manque carrément de stopper mon cœur.

Un homme s'est-il déjà préoccupé à ce point de mon bien-être ? Certainement pas Scott, mon ex-fiancé et dragueur invétéré. Et le M.V. ? Jamais le Monstre Vaniteux n'aurait eu l'idée de prendre soin de moi.

– Mmm, dis-je.

Je m'abandonne contre sa poitrine. Ses bras se referment sur moi et je savoure la chaleur de ses doigts sur ma hanche.

– J'ai pensé...

Les lèvres de Graeme murmurent tout près de mon oreille.

– Oui ? dis-je, peinant à me rappeler que je suis censée entretenir une petite part de la conversation.

– Tu vas me trouver idiot.

Comment? *Graeme* redoute ce que je vais penser? *Moi*? Une femme qui s'est aspergée de Mousti-fluid avant d'attirer l'attention absolument inappropriée de la police ? Une femme qui, telle une ado folle amoureuse, n'a pas encore récupéré de *Roméo et Juliette*?

– J'en doute.

– C'est juste que... Tu m'as parlé de tes... pouvoirs.

Mon ventre se glace. Devient plus glacé que le vent du fleuve, plus froid que mes souvenirs de Scott et du M.V. Depuis combien de temps Graeme pense-t-il à moi comme à quelqu'un « d'à part », de « différent », d'« étrange » ?

– Oui.

Je m'arrache ce oui malgré la boule qui menace soudain d'obstruer ma gorge. Je ne veux pas qu'il me voie comme une créature bizarre, qu'il ne peut comprendre, à qui il ne peut parler. Dont il ne veut pas la compagnie.

– Tu m'en as parlé, mais je ne t'ai jamais vue les utiliser. Ouais, comme si par le passé exhiber mes pouvoirs devant les hommes m'avait réussi. Je pense au Magnifique Vicelard et les occasions où il a été témoin de mes attributs sorciers. La première fois, dans la cuisine de mon cottage, incapable d'intégrer l'idée, il avait mis ma magie sur le compte de ses sens perturbés. Et la dernière fois, à la ferme... eh bien là... aucune confusion possible. Le Macaque Ventru avait tout à fait compris ce qui se déroulait sous ses yeux. Et avait été terrifié.

Avec raison, dois-je dire.

Exhiber vos talents de sorcière n'apparaît en haut d'aucune liste « Cent façons de faire craquer l'homme de vos rêves ».

Mais se livrer à une petite démonstration n'était pas non plus interdit.

– Que veux-tu dire, Graeme ?

Ses doigts se resserrent légèrement et me forcent sans effort à pivoter face à lui.

– J'aimerais te voir à l'œuvre. Voir ce que tu es capable de faire. Je t'ai parlé des femmes de ma famille, de leur pouvoir. Je veux observer ce pouvoir en toi.

Dans l'ombre de la terrasse, ses yeux bleus luisent d'une lueur argentée. La lumière derrière lui sculpte son visage. Je ressens l'excitation au bout de ses doigts et, dans la chaleur qui irradie de son torse, la sincérité de son désir de me voir à l'œuvre.

– Il n'y a pas grand-chose à voir, dis-je, tournant mes pouvoirs en plaisanterie.

– Je veux les observer. Je veux t'observer.

Dieu du ciel.

Sa voix rauque serait capable de me faire faire n'importe quoi. Un strip-tease, là sur la terrasse du Kennedy Center ? Aucun problème! Le ramener chez moi, le fourrer dans mon lit et ignorer les

regards inquisiteurs de mon démon familier et de son amant? Allons-y! Le présenter à ma grand-mère, ma mère et ma meilleure amie, comme l'homme de ma vie, envers et contre tout ? Absolument !

Euh... attendez. La dernière option n'est pas à l'ordre du jour. Pas encore.

– Tu veux que j'exerce un sortilège ?

– Juste un petit.

– Maintenant?

– S'il te plaît.

Sa demande sonne comme une offre.

J'humecte mes lèvres et baisse le regard sur le fleuve. J'ai consacré tant de temps à travailler avec David, à me concentrer sur les cristaux et les herbes que j'ai oublié l'aspect premier de ma magie, les sortilèges sur lesquels j'ai appris à travailler grâce aux livres dans ma cave.

Je visualise les interminables rangées de livres que j'ai catalogués, les innombrables pages de mots magiques que j'ai parcourues, même brièvement. Alors que le vent monte une fois encore du Potomac, je me dis que j'ai sous la main une petite démonstration parfaite.

– Je ne devrais pas m'adonner à ce genre d'exercice, dis-je, soudain embarrassée.

– Si tu ne dis rien, je ne dirai rien, dit Graeme dans un sourire qui découvre la blancheur de ses dents.

Je rougis, comme s'il promettait de garder le secret sur bien davantage que ma magie.

– Je souhaiterais la présence de mon démon familier. Ou de mon gardien.

Il semble surpris.

– Loin de moi l'idée de te créer des ennuis. Si tu n'es pas autorisée à utiliser tes pouvoirs sans leur permission...

Sa voix faiblit, probablement réduite au silence par le pli de colère qui tord soudain ma bouche. Evidemment que j'ai le droit d'utiliser mes pouvoirs ! David Montrose n'est pas mon chef. Et Neko ? Il pense peut-être qu'il peut diriger ma vie. C'est moi qui suis *son* maître. Enfin sa maîtresse. Enfin bon, peu importe.

Ni David ni Neko ne peuvent m'empêcher d'utiliser mes pouvoirs. Du moins pour un sortilège aussi mineur que celui auquel je pense. Bien sûr, si je m'attaquais à un travail *majeur*, comme fixer la pierre centrale, évidemment, je désirerais la présence de mon escorte magique.

Mais pour de menues incantations scandées au vent de la nuit? C'est comme si je demandais la permission de reprendre une part de gâteau en dessert. Je ne vais pas faire appel à David et Neko pour une chose aussi triviale.

Je force mon rictus à se transformer en sourire.

– Non, dis-je avec douceur, nul besoin de leur permission. Regarde.

Je le *sens* vraiment qui m'observe. Je sens son regard sur moi tandis que je me tourne vers le fleuve. Je l'entends retenir son souffle quand je tends la main vers l'essence d'Eau, la force et la puissance de l'élément basique qui coule le long de notre perchoir de marbre. J'imagine son

sursaut de recul quand je lève les bras en un geste dramatique.

Il se précipite derrière moi et attrape sa veste avant qu'elle ne tombe à terre.

– Zut! dis-je.

Comment ai-je pu oublier que je portais sa veste drapée sur mes épaules? Comment n'ai-je pas compris ce qui allait se passer dès que je lèverais les bras ? Quelle idiote !

– Je suis désolée, dis-je.

Ma concentration est ébranlée.

– Ma veste s'en est tirée.

J'entends le rire dans sa voix. Un humour bon enfant, pour me faire marcher. Il ne se moque pas de moi, mais désire sincèrement m'éviter toute gêne dans mes mouvements. Il me présente la veste comme s'il s'agissait d'un manteau de cour.

– Si tu la portais comme il se doit ?

J'accepte son offre en souriant. Et, avant de perdre mon audace, je me retourne vers le fleuve et ferme les yeux, l'idéal pour se concentrer. Je me touche le front, afin de faire l'offrande de mes pensées, la gorge, pour l'offrande de mes paroles, le cœur, en offrande de ma foi. Puis je déclare :

Eau qui coule, courant qui coule
Capture le clair de lune
Passe proche de la rive calme
Ouvre la porte magique
Offre la chaleur de ta force
Combats le froid, défais le vent vif
Que le courant rapide gèle
Réchauffe maintenant l'été perdu.

Avant même que je n'entende le souffle de Graeme, je sais que le sort fonctionne. Un vent soudainement chaud se lève du Potomac, effleurant mon visage en une promesse d'avenir. Je regarde l'eau et distingue un sentier argenté, où se concentre toute matière située entre le porche de marbre et Roosevelt Island, au milieu du fleuve.

Quiconque baissant le regard à ce moment précis sur le Potomac croirait que l'eau reflète le clair de lune. Un reflet d'une précision étrange, aux contours plus définis qu'on ne s'y attendrait, mais un reflet tout de même.

Moi je sais que la nuance argentée n'était pas une réflexion de la lumière. C'est de la glace. Du givre déposé sur l'eau pendant que j'aspirais la chaleur du fleuve, afin de créer un soyeux vent d'été, purement magique.

Je me tourne vers Graeme, un large sourire aux lèvres.

– Et voilà un petit sortilège.

Ma petite mise en scène l'a pétrifié. Sa surprise se lit sur sa figure. A quoi s'attendait-il ? Des

coups de tonnerre, des éclairs, des flashes de l'enfer éternel invoqués par mes dons sorciers?

– Mais... tu...

Il déglutit avec difficulté avant de reprendre :

– ... Tu as interrompu le cours du fleuve.

Je fronce les sourcils. J'avais cru qu'il ne s'en rendrait pas compte.

– Seulement un instant. J'ai inclus trop d'eau dans le sortilège au tout début. Dès que je trouve le juste équilibre, je laisse s'écouler le reste.

– Tu laisses...

Il fixe le chemin argenté devant nous.

– C'est de la glace, n'est-ce pas ?

– De la glace. Du givre. Comme tu veux. Il ne s'agit pas d'une couche épaisse. Le gel n'atteint pas le fond du lit du fleuve.

– Mais tu parviens à la maintenir ainsi, maintenant. Au moment même où nous parlons ?

– Un fragment de mes pouvoirs est resté attaché au gel. En fait, mon vent chaud continue de souffler, extrayant la puissance du fleuve, tirant la chaleur de l'eau pour nous plaire.

Je hausse les épaules.

– Le maintenir ne requiert pas beaucoup de puissance. Le plus difficile est de jeter le sort.

– Je vois. J'avais toujours cru...

Il secoue lentement la tête.

–... Mais qu'est-ce que je connais à la magie, hein?

– Je devrais l'arrêter maintenant. Je ne voudrais pas perturber des poissons ou autres créatures.

– Oh ! Oui ! Absolument !

Je ferme les yeux et visualise la chaleur qui se diffuse, regagne le fleuve. Je laisse la glace se briser aussi rapidement qu'elle s'est installée. Lorsque je fixe de nouveau le fleuve, un clair de lune ordinaire luit sur un courant ordinaire.

– C'était extraordinaire, halète Graeme.

– Ce n'était rien, dis-je, embarrassée.

– Non, sincèrement. Merci. Merci d'avoir partagé ce moment avec moi.

Je ne sais pourquoi, ces quelques mots font naître en moi une sensation... d'intimité. Comme si je lui avais livré un secret beaucoup plus personnel qu'un sortilège sans importance concernant la maîtrise des éléments. Je sens mon visage s'empourprer, avec bien plus d'efficacité que sous le vent magique que j'ai arraché au fleuve.

Je n'ai pas le temps d'ajouter un mot que Graeme m'embrasse. Son baiser traduit la même passion que notre étreinte sur le banc du parc, la chaleur d'un désir surgi à brûle-pourpoint. Ses doigts se mêlent aux cheveux qui bouclent à la base de mon cou. J'entrouvre les lèvres, pressée de le goûter, de le sentir.

Quelque chose vibre contre ma cuisse.

Surprise, je fais un saut en arrière.

– Ce n'est rien. Seulement mon portable.

Son téléphone portable, dont le vibreur est apparemment réglé sur le mode « Réveillez les morts ».

– Voilà. Je l'ai arrêté.

Je ris nerveusement, mais aucun de nous ne perd de temps à reprendre là où nous en étions restés. Son genou se fraye un chemin entre les miens, ses bras se referment sur moi, me maintenant en équilibre, tant que ses lèvres entreprennent des choses très déstabilisantes à la base de mon cou.

Son portable vibre de nouveau.

– Zut!

Il tire brutalement de sa poche l'objet coupable, jette un coup d'œil sur l'écran et marmonne quelques mots que je ne saisis pas.

– Je suis désolé, reprend-il d'un ton sec. Je dois prendre cet appel.

Il ouvre son téléphone et traverse la terrasse de marbre. Une brise fraîche monte de nouveau du fleuve et emporte les paroles de Graeme au loin. Même si je l'avais voulu, impossible d'espionner sa conversation.

Si je l'avais voulu? Bien sûr que je le veux! Je resserre les pans de sa veste autour de moi et patiente le temps qu'il termine sa conversation, plutôt animée. Deux fois il se passe la main dans les cheveux. Il danse d'un pied sur l'autre comme un tigre qui se prépare à bondir sur une proie sans méfiance.

Il finit par refermer violemment son téléphone et se tourner vers moi.

– Je suis désolé.

Ses yeux brillent de colère plus que de chagrin. Je me demande avec qui il parlait et, dans un sens, je préfère ne pas le savoir. Il flanque le téléphone, objet du délit, dans sa poche avec tant de véhémence que je crains qu'il ne craque la couture.

– Je dois partir.

– Partir?

Ma surprise est telle que j'ai répété le dernier mot comme un perroquet.

Il hausse les épaules avec colère.

– J'ai un travail à effectuer.

– Ce soir? dis-je incrédule. Nous sommes samedi. Et il est près de minuit.

– 23 h 30, précise-t-il, comme si je cherchais vraiment à me renseigner sur l'heure.

– Peu importe. Cela ne peut pas attendre demain matin? Il secoue la tête d'un air sombre.

– Non. Je suis désolé, répète-t-il.

Il tend la main et caresse ma joue comme s'il désirait vraiment continuer la... hum, conversation entamée avant que ce maudit appareil électronique ne se mette en tête de nous interrompre à tout bout de champ.

– Je vais t’appeler un taxi.

Je suis tellement surprise que je le laisse me guider hors de la terrasse de marbre. Nous traversons les allées, maintenant plongées dans la pénombre du Kennedy Center, nous mêlant aux derniers employés qui préparent le vaste hall pour le lendemain. Nous sortons dans la rue et, respectant la tradition qui consiste à laisser l’homme gérer les transports, Graeme m’arrête un taxi sur-le-champ.

Avant de m’installer sur la banquette arrière, il m’attire contre lui pour m’embrasser – d’un baiser qui manque m’arracher un gémissement digne d’une héroïne de roman à l’eau de rose.

– Je me ferai pardonner, murmure-t-il à mon oreille. Je te le promets.

Avant que je ne puisse répondre, il tend de l’argent au chauffeur et referme la porte sur moi. Le taxi s’éloigne, tourne au coin de la rue à une vitesse qui ne serait certainement pas considérée comme acceptable par la police de la ville, et Graeme disparaît.

Je donne mon adresse au taxi et me renfonce dans mon siège. Acquisitions. C’est ce que disait sa carte de visite. Quel genre d’acquisition urgente peut le réclamer à 23 h 30, un samedi soir?

Je me torture avec divers scénarios, jusqu’à ce que le chauffeur arrête son véhicule devant mon cottage. A peine ma clé introduite dans la serrure, le téléphone sonne. Je me précipite dans le salon, sans prendre la peine de refermer la porte derrière moi. Deux sonneries. Trois. Je fonce dans la cuisine et me saisis du combiné avant que le répondeur ne se déclenche.

– Tu as résolu ce problème urgent plus vite que prévu et tu es prêt à te faire pardonner dès maintenant?

Je ris afin que Graeme devine que je plaisante, que je n’ai rien d’une harpie qu’un malheureux changement de programme transforme en furie.

– C’était une très mauvaise idée.

David.

Pas Graeme. David. Un frisson parcourt ma colonne vertébrale. Je fais voler mes chaussures et me laisse tomber sur une des chaises de cuisine.

– Oh. C’est vous.

– Oui, c’est moi.

La frustration s’exprime haut et clair dans sa voix.

– Zut, qu’est-ce que vous fichez au Kennedy Center?

– Vous n’avez pas le droit de m’espionner!

– Je ne vous espionnais pas. N’importe qui doté de la moindre aptitude à la magie vous a localisée. Qu’est-ce qui vous a pris de jeter un sort en public ? Vous vouliez impressionner votre M. Poindexter?

L’évocation de mon subterfuge amoureux me fait rougir, mais je ne vais pas avouer à David le vrai nom de Graeme. La simple idée de partager cette confiance me donne la nausée. Mal à l’aise, je déglutis avant de répliquer d’un ton sec :

– Il ne s’agissait de rien d’important. Je maîtrise ce sort depuis des mois. Pas de quoi en faire

une histoire.

– Avez-vous reçu d'autres mails, Jane ? D'autres « cadeaux »?

Je n'aurais jamais dû lui transférer le message. Il va devenir complètement parano. En réfléchissant maintenant à ce mail, je suis prête à l'écarter d'un éclat de rire. Quelqu'un m'a joué un tour, a tenté de me rendre nerveuse. Il ne devait s'agir que d'une plaisanterie de l'Assemblée, l'une de ces blagues de clubs d'étudiantes où l'on kidnappe une « sœur » de son dortoir.

– Non. Si j'en recevais, vous seriez le premier à le savoir.

– J'aimerais vous croire, Jane. Ecoutez, il ne s'agit pas d'un jeu. Si vous désirez être prête à affronter l'Assemblée à Samhain, nous devons saisir la moindre occasion de travailler. Vous ne pouvez pas vous permettre de gaspiller votre énergie dans des jeux.

Je me frotte le visage d'une main qui sent encore l'eau de toilette de Graeme. La nostalgie renforce ma résolution.

– David, je vous l'ai déjà dit. Je refuse de sacrifier mon existence à l'Assemblée. Vous et moi devons nous voir, demain matin, c'est ça ?

– A 7 heures. J'aurais juré que nous étions convenus de 9. Je ne l'aurais jamais laissé m'imposer 7 heures tapantes un dimanche matin.

– C'est un peu tôt, vous ne trouvez pas ?

– S'il ne tenait qu'à moi, nous aurions travaillé ce soir. Mais, maintenant, vous êtes vidée de votre pouvoir, en plus d'avoir écourté votre nuit.

– Il ne s'agissait de rien d'important!

– C'est ce qu'a déclaré Nate Poindexter ?

Il prononce son nom comme un gamin de cours moyen. Dans cinq minutes, il scandera : *Jane et Nate sont a-m-o-u-r-e-u-x*.

– David, nous sommes revenus tellement, tellement souvent sur le sujet. Ma vie privée reste ma vie privée.

– Et cette attitude a fonctionné à merveille pour vous l'année dernière, n'est-ce pas?

– C'est affreux de me dire ça!

Ma surprise est réelle. David est souvent insistant, surprotecteur, mais il tient rarement des propos blessants. Me rappeler que je me suis comportée comme une imbécile, une irresponsable.

Il soupire.

– Soyez prudente, Jane.

Un long silence s'installe. Je cherche quelque chose à dire, quelque chose qui lui expliquerait combien j'ai appris du M.V., combien Graeme... euh, Nate... est différent.

– Faites attention à vous.

– C'est ce que je fais, David.

Je dois mettre fin à ce coup de fil sur-le-champ. Sous peine d'éclater en sanglots au téléphone.

– Soyez certain que je prends soin de moi.

Je raccroche sans rien ajouter. En sortant de la cuisine, j'entrevois l'éclair d'un mouvement tandis que la porte de la cave se referme. Super. Neko a tout entendu.

Je marche d'un pas lourd jusqu'à ma chambre, faisant le maximum pour que l'écho de mes pas résonne à la cave. Je claque la porte, trouvant un certain réconfort à faire trembler le chambranle.

Alors que je me jette sur le lit, je me rends compte que je porte encore la veste de Graeme. Je l'ôte et enfouis mon visage dans la doublure de satin. Je tombe endormie, respirant son odeur, me répétant que n'importe qui peut expérimenter une urgence professionnelle à minuit. S'il s'était agi d'un prétexte, d'une ruse ou d'une astuce pour ne plus me revoir, il aurait réclamé sa veste avant de me renvoyer chez moi. Non ?

Toute la nuit, je rêve que je marche à sa rencontre, sa veste à la main, mais je trébuche et glisse le long d'un sentier de glace argentée qui n'en finit jamais.

Je laisse se dissiper dans l'air qui nous entoure les derniers filaments de mon sort de purification. David hoche lentement la tête.

– Qu'avez-vous éprouvé ?

Qu'ai-je éprouvé? L'impression de porter le dôme du Capitole sur mes épaules. De tenir le Washington Monument en équilibre sur mon front, de tituber pour ne pas perdre pied. D'essayer de vider le bassin du mémorial d'un seul battement de cil.

Je m'arrache un sourire qui, je l'espère, ne paraît pas trop forcé.

– Du bien-être, dis-je.

Mes doigts touchent l'épaule de Neko. S'il se rend compte que c'est pour garder mon équilibre, il ne le montre pas.

– ... Je crois que je commence à attraper le coup.

Pas question que j'avoue à mon gardien que cette leçon m'a épuisée. Quelle sorcière a envie de reconnaître qu'elle ne peut pas tout faire ? Même lorsqu'il s'agit d'une chose aussi compliquée que lisser les bords d'une pierre centrale en utilisant des essences végétales et en ajoutant de minuscules stries à la surface de la pierre ?

Surtout, le but que je me suis fixé m'interdit de reconnaître la moindre faiblesse. Etre acceptée dans l'Assemblée est une chose – une chose devenue de plus en plus importante à mes yeux durant le mois passé. J'ai hâte d'obtenir ma place définitive parmi les femmes du cercle de Teresa Alison Sidney.

Mais ce n'est pas seulement ma vie sociale de sorcière qui est en jeu. J'ai besoin d'être admise au sein de l'Assemblée afin de pouvoir intercéder pour mamie et Clara. Et faire en sorte que mes livres ne deviennent pas la propriété du groupe, que Neko ne puisse être réclamé par une sorcière qui pourrait ne pas respecter ses... particularités comme moi.

Parfois, je me demande si l'Assemblée vaut tous ces efforts. Puis je me rappelle ce que j'ai lu, ce que David m'a enseigné. L'Assemblée représente le centre, le noyau. Elle aide ses membres, les protège contre le vulgaire. C'est la seule raison qui a permis à la sorcellerie de se maintenir à travers les âges, à travers des siècles de suspicion et de persécution. L'Assemblée est puissante. En tant que bibliothécaire, étudiante de l'Amérique coloniale, je comprends la nécessité de l'Assemblée.

D'ailleurs je ne serais pas si fatiguée si David m'avait accordé au moins un jour de congé la semaine passée. Depuis notre conversation nocturne concernant Graeme/Nate, il a insisté pour que nous nous exercions et rattrapions le temps perdu pour préparer Samhain et la pierre centrale. Il est allé jusqu'à réquisitionner mes pauses-déjeuners de la bibliothèque.

J'ignore s'il désire vraiment me faire travailler dur, ou simplement m'empêcher de revoir Graeme/Nate. Je frissonne d'appréhension à la seule pensée de l'affronter sur le sujet. Même s'il ne s'agit pas de son but réel, il m'a empêchée de voir Graeme. J'ai dû me contenter de flirter une demi-douzaine de fois au téléphone, tout en réprimant des bâillements incongrus. Tomber endormie durant un rendez-vous est bien la dernière chose que je désire. Pas avec Graeme. Pas avec

l'homme à qui je pense de plus en plus comme mon « petit ami », même si nous ne nous sommes pas retrouvés dans la même pièce depuis sept jours.

Je force mes pensées à revenir à la sorcellerie et aux traditions liées aux herbes. J'éprouve la sensation d'avoir passé la matinée à manipuler un gigantesque bloc de marbre, qui me sert d'haltère sous la direction du plus sadique des entraîneurs de gym. (Neko se délecte de ce rôle plus que de raison. A un moment, penché sur moi, il a scandé : « Canalise ton énergie. Investis-toi ! Tu n'es pas aussi faible que tu le crois ! » L'efficacité de son discours était diminuée par sa pose main sur la hanche, façon prof de gym efféminé.)

Dans une autre réalité – celle de la sorcellerie, celle qui m'importe de plus en plus au fur et à mesure que nous approchons de Samhain –, j'ai enrobé mes pouvoirs spectraux de l'énergie du marbre, revêtu la pierre de ma signature astrale, unique. Dans cette réalité, aucune moquerie de la part de mon démon familier ou de mon gardien ne peut m'atteindre. Je réussis par mon seul pouvoir, dans les limites de ma propre force.

Lorsque j'ai lavé le marbre d'un bain de thé de radis, la pierre a *changé*. Je ne m'attends pas à ce qu'un savant puisse remarquer la différence, mais je perçois la transformation. Un porteur de poison (un scorpion, un menteur, ce que vous voulez) ne parviendrait pas à franchir la barrière invisible que j'ai créée.

Je m'enfonce dans le canapé vert mousse et soupire à fendre l'âme, me débarrassant de tous les soupirs refoulés depuis que David a fait son apparition à l'aube. Je l'attendais, bien sûr, et avais mis un point d'honneur à être prête à son arrivée – thé oolong à la poire infusé, cheveux tirés en une queue-de-cheval propre à l'effort, T-shirt et jean témoignant de mon désir de travailler.

J'admets même un certain plaisir sadique à ouvrir à la volée la porte de la cave, éteindre la lumière au-dessus de nos têtes et appeler d'un alto douxereux.

– Neeeeeko! David est venu nous voir!

Je fais semblant de ne pas entendre Jacques grogner des obscénités gauloises et ignore la grimace de Neko qui grimpe les escaliers en frottant ses yeux ensommeillés. J'ai peine à croire que Jacques tolère l'étrange existence de Neko – l'obscurité chambre à la cave, l'absence d'emploi traditionnel. Et pourtant le Français semble plus épris que jamais. Serait-ce l'amour?

Mais je n'ai pas loisir de m'inquiéter de l'effet de mes études sur la vie amoureuse de Neko. Et je travaille à devenir une parfaite sorcière, non à écouter David radoter sans fin sur ma propre histoire d'amour. Je n'écouterai pas un nouveau sermon au sujet de jaspe, d'herbes ou toute autre menace concernant mes capacités de sorcière. Je suis déterminée à n'offrir à David aucune excuse pour me critiquer.

Même si *j'ai* utilisé un sort de débutante pour annihiler ma fatigue. Trois fois la semaine passée. Même je fais semblant d'être intelligente, pleine de vie et curieuse un dimanche matin, alors que je préférerais de beaucoup retourner sous ma couette et rêver de cet homme incroyable qui m'a embrassée une semaine auparavant.

– Excellent, Jane, dit David.

Son compliment me ramène brutalement au présent, effaçant le sourire né aux coins de mes lèvres.

– Je dois admettre que vous avez accompli des pas de géant cette semaine.

L'orgueil me gâche le plaisir de ce compliment.

– Je ne suis pas une idiote, vous savez.

Il lève les mains, paumes ouvertes, en signe de paix.

– Pourquoi ne pas prendre mon compliment pour ce qu'il est ? demande-t-il, se réinstallant sur le canapé. Cet après-midi, je vous conseille de ne pas forcer. La quantité d'énergie utilisée ce matin vous surprendrait. Je vous suggère de lire un livre, faire une sieste. Dîner léger et passer une bonne nuit de sommeil.

Neko acquiesce avec amabilité.

– Le café du musée doit proposer un souper léger. Ils servent beaucoup de saumon. Tu me rapporterais du saumon ?

– Zut!

J'avais totalement oublié que j'étais censée retrouver Haylee James à la National Gallery of Art. La semaine était déjà passée? Oh, c'est vrai, je l'avais passée en compagnie de mon gardien et mon démon familial.

Je jette un coup d'œil à ma montre. Presque midi et demi. Si je déjeune en vitesse, je peux encore sauter dans la douche, me sécher les cheveux, enfiler un truc décontracté et élégant et retrouver Haylee à 14 heures.

David secoue la tête.

– Quoi ? dis-je.

– Qu'est-ce que Nate et vous avez au programme ?

– Si vous voulez le savoir, je retrouve Haylee James à la National Gallery pour une visite de la collection Renaissance.

– Haylee!

Il ne se serait pas montré plus surpris si je lui avais annoncé que je rencontrais le président français. Mais il se remet assez vite.

– Que pouvez-vous bien avoir en commun avec Haylee?

– A part le fait que c'est une sorcière ? Qui appartient à l'Assemblée de Teresa Alison Sidney? Et la seule amie que j'aie dans tout l'univers astral ?

Je me vautre dans le sarcasme avec davantage de conviction qu'une ado de seize ans contestant l'injuste couvre-feu qui lui est imposé.

David ne mord pas à l'hameçon. Sa voix est d'un calme implacable lorsqu'il déclare :

– Haylee James n'est pas votre amie.

– Comment pouvez-vous dire ça? Vous ne nous avez même jamais vues ensemble!

– Je connais Haylee. Et je vous connais. Si Haylee cherche à vous voir, l'amitié est certainement la dernière de ses raisons.

– C'est une chose terrible à dire !

Plus je me répète ces mots, pires je les trouve. David entend-il par là que je ne suis pas digne d'être amie avec une sorcière aussi accomplie qu'Haylee? Ou bien qu'elle est trop populaire, trop proche de notre Mère pour perdre son temps avec moi ? Je n'aime ni le côté pile ni le côté face.

David fait la grimace.

– Par le passé, Haylee a dit des choses bien plus terribles me concernant. Dit et fait.

– Ahhh...

D'abord, David tente de m'empêcher de voir Graeme/Nate. Maintenant, il s'oppose à une amitié gagnée de haute lutte. J'imité une voix de bébé grinçante.

– ... Haylee l'a fait bobo à David?

La bouche de Neko s'ouvre et reste ouverte.

Je n'ai jamais défié David si directement. Il réagit instantanément – son visage se ferme et sa mâchoire se serre comme un étau.

– Ne venez pas me trouver lorsque vous aurez des problèmes avec Haylee James.

Il parle si bas que je dois me pencher pour discerner ses paroles.

– N'espérez pas que je gère le bazar que vous êtes en train de provoquer.

– Bien.

Il ne sait pas qu'elle est la seule sorcière à m'avoir adressé la parole à l'Assemblée. La seule de mes soi-disant sœurs à s'être préoccupée de me donner l'heure. Il ne le sait pas, parce que, chaque fois que nous avons pénétré chez Teresa Alison Sidney, il m'a abandonnée.

– Bien, répète-t-il.

Il attend un long moment, comme s'il pensait que j'allais m'excuser, puis hausse les épaules.

– Nous en avons fini pour aujourd'hui.

Je le pousse vers la porte, sans tenter d'arranger les choses.

O.K. Pas le temps de me sécher les cheveux. Mais si je me dépêche, je peux encore prendre une douche. Et grignoter un biscuit dans le taxi pour me rendre au musée. Un soda? Mieux vaut que je m'en passe de toute façon.

Mais j'ai droit à mon soda plus tard dans l'après-midi.

Haylee et moi errons dans les salles de peinture Renaissance du musée. La collection m'ébahit – je ne suis pas venue à la National Gallery depuis plus de dix ans. En fait la dernière fois, c'était lors d'une visite scolaire. Les garçons avaient observé les statues de filles nues, et les filles avaient fait des commentaires peu amènes sur les mensurations des modèles de Rubens. Je me souviens m'être tenue debout sous la rotonde, levant les yeux vers la statue de Mercure ailé et me demandant pourquoi personne ne m'envoyait jamais de message secret.

Eh bien, maintenant des secrets, j'en ai.

– Alors? demande Haylee.

Installées au café de musée, nous sirotions un Coca imbibé de minuscules glaçons. La nostalgie

semble presque justifier à elle seule le coût de quatre dollars. Une ligne ininterrompue de visiteurs du musée défile devant le comptoir où l'on vend des glaces, et je me persuade que je n'ai pas besoin d'une coupe de stracciatella pour tenir le coup toute la journée.

– Qu'en penses-tu?

– J'en pense que j'ai beaucoup à apprendre. Je n'avais jamais réalisé la quantité d'informations... disponibles dans le monde autour de moi.

Le musée regorgeait d'indices de nos pouvoirs sorciers. Les colonnes de marbre qui abritaient les œuvres d'art ne constituaient que le premier signe avant-coureur de magie, créant un arc protecteur autour de l'espace, du temple de la connaissance et de l'accomplissement de l'humanité. Le pouvoir émanait également de la fontaine de Mercure, du bassin rond concentrant le pouvoir du dôme protecteur du musée.

Et les œuvres d'art! Bien sûr, j'avais pris le temps d'analyser le symbolisme en peinture. A la fac, j'avais souffert tout un cours d'histoire de l'art, première année, et appris à maîtriser le vocabulaire de base, ainsi que la signification de la fenêtre ouverte derrière l'épaule de Mona Lisa. J'avais péniblement étudié les « Nymphéas » de Monet et les « Montres molles » de Dalí.

Mais les tableaux qu'Haylee vient de me montrer... je n'avais aucune idée de la quantité d'informations contenues dans ces coups de pinceau.

– Ce paon à lui tout seul, dis-je. Je pourrais consacrer des jours à analyser ce que voulait signifier l'artiste.

Je fais allusion à un tableau en forme de cercle, créé en Italie durant la Renaissance et attribué à Fra Filippo Lippi. Il est censé représenter les Rois mages présentant leurs cadeaux, adorant l'Enfant Jésus. Mais au centre du tableau, au cœur de l'image tourbillonnante, se tient un paon debout sur la mangeoire.

Je souris à Haylee par-dessus mon Coca.

– Je n'en reviens pas de m'être trompée à ce point. Je ne sais pas où j'ai pêché l'idée que le paon était un oiseau vaniteux, ridicule parce que fier de sa queue.

Il y avait autre chose, quelque chose dont je ne parvenais pas à me souvenir à propos du paon. Quelque chose qui rôdait dans le fond de mon esprit encombré de connaissances académiques.

– Oh, on dit des choses de ce genre. Mais c'est uniquement parce que la beauté effraie les gens.

Elle prononce ces mots avec simplicité, comme inconsciente de l'effet que sa coupe de gamine et ses pommettes hautes ont sur la moitié des hommes qui passent devant nous. Non, la beauté n'effraie pas ces hommes. Elle les attire. Les attire vers Haylee. Elle joue avec sa torche d'Hécate, effleurant le pendentif au bout de sa chaîne d'argent. Mes doigts picotent comme si c'était moi qui touchais la broche.

– Les gens ont peur des choses qu'ils ne comprennent pas. Des choses qu'ils ne peuvent contrôler.

Les lèvres d'Haylee s'étrécissent et je dois me pencher davantage pour distinguer ses paroles.

– C'est pourquoi les sorcières ont si mauvaise presse. Oh, on nous trouve amusantes et rigolotes à Halloween, quand on peut nous montrer avec des verrues sur le nez et des toiles d'araignée dans

les cheveux. Mais renseigne-toi sur nous à tout autre moment de l'année et tu n'entendras parler que de mauvais œil. Mauvais sorts. Sortilèges. Et des sorcières payent ces mauvaises actions en brûlant sur le bûcher.

Je n'avais pas prévu que la conversation prendrait un tour aussi lugubre. Je m'éclaircis la gorge.

– Les mauvaises actions dont nous sommes *accusées*.

Je souris afin qu'elle comprenne que je ne la réprimande pas. Que je suis son amie. Ou que j'essaie de le devenir.

Elle tripote le papier qui entourait sa paille.

– Accusées.

Un silence pénible nous engloutit, s'étalant autour de nous comme une nappe de goudron gluant. Je m'exhorte à respirer. Me détendre. Dire quelque chose qui endigue la vague de noirceur de notre conversation.

– Beau temps ces jours-ci, dis-je avec un rire forcé afin qu'elle comprenne que je plaisante.

– Sais-tu comment changer le temps ? demande Haylee, les yeux sombres.

Je me revois instantanément debout sur la terrasse du Kennedy Center avec Graeme. Je me souviens de la chaleur de ses bras autour de moi, du vent chaud que j'ai créé, en l'élevant du fleuve glacé. Je pense à la passion née entre nous, la promesse qui flottait, jusqu'à ce que son téléphone nous ait forcés à réintégrer la réalité.

– Hum, je maîtrise quelques sorts mineurs.

Haylee a dû voir mes joues s'enflammer. Elle bondit comme un paon découvrant le plus délicieux des vers dans le gravillon à ses pieds.

– Quoi ?

– Quoi quoi ? Je tente de jouer l'humour, tout en m'en voulant de me comporter comme si j'étais âgée de treize ans.

– Pourquoi rougis-tu?

Je fais tinter les glaçons dans mon verre, regrettant de ne pas connaître la formule magique pour faire apparaître davantage de Coca. Ou provoquer des mini-tremblements de terre. Pour distraire l'attention d'une sorcière lorsqu'elle est sur la piste d'un ragot.

– Ce n'est rien.

– Tes lèvres disent « rien », mais tes yeux disent, encore, encore. Elle rit de cette réplique rebattue et je ne peux m'empêcher de me joindre à elle.

Je fixe sa torche, incapable de croiser son regard.

– C'est ce mec que j'ai rencontré il y a quelques semaines. Elle arque un sourcil parfait, mais se tait, me forçant à continuer.

– Nous ne sommes sortis ensemble que quelques fois... Son sourire s'adoucit.

– Mais il te plaît.

Je m'autorise un hochement de tête avant de détourner le regard, timide.

– Beaucoup.

– Dis-moi tout!

Lui parler du mec séduisant qui me plaît ? C'est ce que font les amies, non ? Je lui en parlerai, puis elle me parlera du mec qu'elle a rencontré. Nous nous lamenterons sur nos erreurs passées. Nous nous rappellerons mutuellement les bonnes choses concernant les hommes, nous mettrons en garde sur leurs défauts. Confidences à égalité. C'est comme ça que les filles se font des amies.

Je pense à la pauvre Melissa et sa cohorte de rendez-vous catastrophiques. Aussi malheureuse que l'aient rendue ces hommes, ils constituent l'une des raisons clés pour laquelle elle et moi nous sommes restées liées au fil des années, une des raisons de nos *mojitothérapies*. Sauf qu'il s'est écoulé un temps fou depuis la dernière fois où nous avons trouvé le temps de boire un cocktail en papotant. Presque deux semaines, depuis cette étrange nuit où David s'est joint à nous. Et cela fait des mois que nous n'avons pas passé un peu de temps seules, juste nous deux, à faire le point. J'ai été trop débordée.

– Allez! me presse Haylee en se penchant plus près.

Alors je me lance. Je lui raconte comment, un mois plus tôt, Graeme est venu chez Cake Walk. Nous avons ri à cause des Désirs aux amandes. Il m'a laissé sa carte. Nous nous sommes retrouvés pour trois rendez-vous, chacun me laissant chaque fois un peu plus intriguée. O.K. Beaucoup plus intriguée. Et la semaine précédente, passée à nous taquiner par téléphone.

– Il a l'air super, dit-elle lorsque ma voix faiblit.

– Il l'est, dis-je avec un soupir. Si seulement tous ces contretemps pouvaient cesser. Peut-être devrais-je porter de la sodalite lors de notre prochain rendez-vous.

– De la sodalite?

J'entends la voix de David dans ma tête, bourdonnant de son ton professoral, et je pense au guide ancien sur les cristaux qui, en ce moment même, repose ouvert sur le pupitre dans ma cave.

– Sodium aluminium silicate chloride.

Si j'en crois l'expression de Haylee, je pourrais aussi bien parler grec.

– Il s'agit d'un cristal qui augmente la motivation. Il donne confiance en soi, mais aussi autre chose. Peut-être est-ce tout ce dont Graeme a besoin. Une vision claire, qui nous empêche de dévier de notre chemin.

– Clarté...

Haylee a prononcé le mot haut et clair.

– ... la sodalite. Où apprends-tu ce genre de choses?

Je suis choquée. Toutes les sorcières ne connaissent-elles pas les cristaux?

Bien sûr que non, la plupart des sorcières ne disposent pas du stock de livres qui se trouvent dans ma cave. La plupart des sorcières ne sont pas douées de mon besoin compulsif de bibliothécaire d'organiser les informations, d'extraire les faits et les détails, de mémoriser, encore et encore. Les points forts d'Haylee doivent résider ailleurs.

– Je ne sais pas trop où j'ai appris tout ça. Juste des infos récoltées en chemin, je suppose.

– Il faudra que je m’en souviene. Et j’aimerais que tu m’en apprennes davantage sur les cristaux.

– Quand tu veux !

Et je suis sincère. J’ai devant moi une sorcière – une gentille et sympathique sorcière –, qui est aussi ma première amie au sein de l’Assemblée. Je ferais presque n’importe quoi pour sceller notre amitié.

Haylee jette des regards autour d’elle et, pour la première fois, je remarque que le café se vide.

– Eh bien, dit-elle, on dirait qu’ils sont sur le point de nous mettre dehors.

Je fronce les sourcils.

– Je voulais revoir les tableaux de la galerie une dernière fois.

– Pas aujourd’hui.

Haylee repousse sa chaise.

– ... Tu ne penses plus à ce stupide oiseau, n’est-ce pas ?

– Je l’ai sur le bout de la langue...

– Des paons, dit-elle en passant son sac à l’épaule, ils constituent un symbole dans toutes les cultures majeures du monde. La glorification de l’âme. Ils ont été considérés sacrés parce qu’à l’époque médiévale, on croyait que leur chair ne pourrissait pas.

– Leur voix!

En sortant du musée dans la soirée de ce début d’automne, je me souviens enfin.

– ... Entendre le cri du paon porte malheur.

Haylee marque un arrêt sur les marches de marbre.

– Ce n’est pas plutôt le cri de la chouette ?

J’insiste.

– Les paons aussi. C’est ce dont j’ai essayé de me souvenir tout l’après-midi.

– Eh bien au moins, nous n’avons pas à nous inquiéter d’en entendre un par hasard en ville.

– Comment connais-tu toutes ces autres choses sur les paons?

– Je suis décoratrice d’intérieur, tu te souviens? Tu n’as pas idée du nombre de personnes qui veulent connaître la signification spirituelle des images qu’elles accrochent sur leurs murs.

Je pense à Clara et son obsession pour les interprétations new age du moindre objet autour d’elle.

– Oh, si, j’imagine.

Nous discutons encore deux minutes des tableaux que nous avons admirés avant de nous promettre de nous revoir. Bientôt.

Je rentre chez moi, épuisée. J’ai peut-être impressionné David en étant prête pour la session de ce matin, mais je me suis définitivement réveillée trop tôt. Et j’ai consacré trop d’énergie à m’entraîner à fixer la pierre centrale. Je parcours le salon du regard, heureuse de découvrir que Neko est sorti, probablement avec Jacques.

Mon dîner va consister en un bol géant de pop-corn passé au micro-ondes.

J'ai déjà enfilé mon pyjama et enfoui mes pieds dans mes pantoufles en forme de lapin, quand je découvre que la lumière du répondeur clignote. J'appuie sur play et manque pousser un cri en reconnaissant la voix de Graeme.

– Bonjour, ma Dame du fleuve. J'espère que ta visite au musée avec ton amie t'a plu. Si j'ai bonne mémoire, il me reste encore à me faire pardonner la semaine dernière. J'espère que tu m'autoriseras à le faire. Peut-être même pourras-tu me faire d'autres démonstrations de ce dont tu es capable. A bientôt, Jane.

Lui montrer ce dont je suis capable.

Cette idée m'émoustille. Je repense à la façon dont j'ai caché mes pouvoirs au M.V., l'ai tenu dans l'ignorance de l'étendue de mes possibilités. jusqu'au moment où j'ai utilisé ma magie contre lui. L'idée de ne rien cacher à Graeme me remplit de joie.

Il sait qui je suis. Il me comprend. Il est même encore plus attiré par moi à cause de ce que je suis.

Je sais que je devrais me reposer, me pelotonner sur le divan et lire un livre, aller me coucher de bonne heure, me préparer pour une semaine de boulot très chargée.

Mais je ne peux me retenir de composer son numéro de téléphone. J'en ai mémorisé les chiffres, gravés en moi au fer rouge si profondément que je n'ai plus besoin de la carte Acquisitions ourlée d'argent. Je retiens mon souffle, prête à dire quelque chose d'intelligent et de drôle, mais je suis tout de suite dirigée vers le répondeur.

Il doit être au téléphone.

Je réessaie quelques minutes plus tard, puis encore un peu après. Mon pop-corn est maintenant froid et je suis trop fatiguée, même pour dîner sur le pouce. Je tente une dernière fois de joindre Graeme, mais manque me décrocher la mâchoire en étouffant un bâillement tandis que son répondeur se déclenche de nouveau.

Ecoute les signes que t'envoie l'univers, me dis-je. Je pourrai toujours joindre Graeme au matin. Je devrais aller me coucher.

Et c'est ce que je fais.

Certains matins, même la machine à café m'en veut.

La première fois que je me lance dans la mouture de la fine fleur du café de Colombie, le moulin à café se détache de la machine principale, inondant d'une fine poudre de café mes yeux, mes oreilles et mon nez. Quand ma toux cesse enfin, j'essuie les larmes de mes joues, certaine de laisser des traces de mascara larges comme des barreaux de prison. Consciente des recommandations du ministère de la Santé, je maudis ce gâchis, dévale l'escalier jusqu'aux toilettes, maudis la lumière tamisée, me lave le visage, maudis le savon qui dessèche la peau, rince mes joues flétries, maudis les serviettes rugueuses, et grimpe l'escalier pour reprendre le processus à zéro.

La seconde fournée de café ne s'échappe pas du moulin. Elle s'y incruste en compagnie de l'une des lames, d'une vis et d'une étrange bride de métal que je n'ai jamais vue auparavant. Remonter la machine me prend presque une demi-heure. Et, bien sûr, je dois maudire, laver, maudire, sécher, maudire, et tout reprendre à zéro.

Le temps d'en terminer, j'ai déjà renvoyé trois mères et leur précieuse progéniture, cinq moutards au total – euh cinq explorateurs juniors des colonies – arrivés en avance pour ma séance de lecture hebdomadaire famille américaine.

Au départ, l'idée de famille américaine m'a semblé brillante. Je m'imaginai assise sur le sol, au milieu d'un cercle admiratif d'élèves de C.M.1 et C.M.2, tous avides d'apprendre l'histoire de notre pays. Je me voyais choisir mes histoires préférées parmi mes livres d'enfants, des livres du niveau école élémentaire – *La Sorcière de Blackbird Pond*, *Johnny Tremain*. Je me souviens encore avoir ri du caractère irascible de Johnny, pleurer sur nos pertes sur le champ de bataille, m'instruire sans jamais réaliser la quantité d'histoire se glissant dans mon quota quotidien de distraction.

La réalité diffère légèrement de mes rêves.

Tout d'abord, je ne fais pas la lecture à des enfants de dix ans. Les enfants de dix ans sont évidemment tous à l'école.

Non, à tous les coups, je joue les hôtes pour un cercle de bambins sachant à peine marcher, et occasionnellement pour un gamin de quatre ou cinq ans trop malade pour aller à l'école. Les mères du voisinage voient en moi un service gratuit de baby-sitting. En fait, j'ai effectivement entendu l'une d'elles piailler d'excitation dans son portable, avec une joie sans retenue, lorsqu'elle a découvert le merveilleux service proposé au public par Peabridge.

Chaque semaine, les mamans viennent chercher leurs cafés (formulant en général un nombre de substitutions nettement au-dessus de la moyenne – une dose de sirop au chocolat et non deux, de la noix de muscade au lieu de la cannelle, bref tout ce qui pouvait casser la petite routine qui me permet de rester saine d'esprit quand je tiens le bar.) L'une d'elles, le drame de mon existence de serveuse de café, exige du lait écrémé dans sa boisson et de la mousse de lait entier sur le dessus. Elle a réagi comme si j'étais coupable de tentatives de meurtre caractérisées lorsque j'ai inversé ses exigences. Par deux fois.

D'accord, je prends mon plaisir là où je le peux dans ce bar que je déteste de plus en plus. Allez-y, jetez-moi la pierre.

Chaque semaine, les mamans s'attardent dans l'espace recherches jusqu'à ce qu'elles aient toutes reçu leurs trésors caféinés. Puis elles se retirent dans l'espace exposition, en bas, et feignent un intérêt contre nature pour n'importe quel document que nous avons choisi de sortir de l'ombre à l'étage inférieur.

L'étage inférieur. Où régnait la paix. Le calme. Un univers sans enfants.

– Assieds-toi, Jonathan ! dis-je pour la septième fois en dix minutes. Si tu te lèves, plus personne ne peut voir le livre.

Jonathan finit par s'exécuter, croisant ses jambes potelées. Je souris, heureuse d'avoir enfin eu gain de cause. Il me rend mon sourire de toutes ses dents de lait, avant de fourrer son index dans son nez. Il dépasse facilement la deuxième phalange, mais je me retiens de dire quoi que ce soit. Après tout, le temps que je trouve un Kleenex et l'oblige à se nettoyer, je ne sais pas de quoi les autres enfants seraient capables.

Comme par un fait exprès, c'est le moment que choisit Kayla, trois ans, pour se lever, la main agrippée à l'entrejambe de son adorable pantalon de velours côtelé.

– Pipi, dit-elle, grognant pour couronner le tout.

Le mot inspire deux de ses camarades, qui eux aussi entreprennent d'agripper leur pantalon en geignant. Le petit frère de Jonathan – comment s'appelle-t-il ? Aaron ? – commence à s'éloigner à quatre pattes. Sa mère m'a juré qu'il ne marchait pas encore à quatre pattes. Il ne maîtrisait l'art de se retourner que depuis deux semaines. (Oui, je vous assure que j'ai été emballée d'être témoin de cette étape cruciale.)

– Pipi, pipi, pipi, scande Kayla, transformant les deux syllabes en une éloquente dissertation sur la lutte et les privations, les rêves brisés et les avènements avortés.

Je jette un regard vers l'escalier, priant pour le retour des mamans. Elles sont certainement à l'écoute des besoins de leur précieuse progéniture. Elles doivent se rendre compte du laps de temps écoulé. Il leur faut absolument un autre cappuccino, juste pour tenir le coup toute la journée!

Distraite par le bruit, Evelyne surgit de son bureau. Elle me lance un regard désapprobateur, avant de laisser tomber son regard sur Kayla.

– On ne chante pas dans une bibliothèque, jeune fille.

Kayla fond en larmes. A ce signal, Aaron le bébé retombe sur son ventre, ressemblant durant un quart de seconde à une tortue étonnée, avant de joindre son propre cri perçant à la mêlée. Jonathan continue de forer sa narine droite comme s'il ne se souciait de rien au monde, et les deux autres enfants reprennent les vocalises de Kayla à pleins poumons.

Evelyne me lance un regard accusateur. Je lui souris avec autant de douceur que possible, étant donné les circonstances.

– Leurs mamans sont en bas. Vous voulez aller les chercher ou dois-je m'en charger?

Evelyne pivote sur ses talons, quittant la pièce à toute vitesse.

– Allez, dis-je à Kayla. Il n'y a aucune raison de pleurer.

– J’ai peur des so-so-sorcières ! couine-t-elle.

Je baisse les yeux sur ma robe, remarquant une trace de café moulu passée inaperçue durant le désastre précédent.

– Moi?

– La sorcière ! lance de nouveau Kayla d’une voix encore plus terrorisée.

Elle désigne le dos d’Evelyne qui s’éloigne. Son geste inspire Jonathan qui agite son doigt plein de morve.

– La sorcière ! La sorcière ! se crient mutuellement les deux gamins.

– Ainsi ils ont découvert la vérité.

Neko. Je reconnâtrai sa voix suffisante entre mille.

Je me tourne pour lui faire face, avec la lenteur du désespoir. Un instant de distraction, c’est tout ce qu’attendait Aaron.

– Arrêtez ce bébé! je crie, tandis que l’enfant s’élance devant mon démon familial.

Neko baisse le regard, horrifié, mais c’est Jacques qui coince le gamin en le piégeant entre deux chaises.

– Kayla!

Je crie, assez fort pour que la gamine, choquée, se taise.

– Il n’y a pas de sorcière ici.

– Vraiment ? demande Neko, apparemment inconscient du chaos qui l’entoure.

Je lui jette un regard menaçant.

– Il n’y a aucune sorcière, dis-je de nouveau. La gentille dame qui vient de descendre est une bibliothécaire. Elle travaille ici, tout comme moi.

La bouche de Neko s’arrondit en un O parfait quand il comprend son erreur. Il se tourne alors vers moi et articule silencieusement, *E-ve-lyne?*

J’acquiesce d’un air sombre. Neko tapote du bout de ses doigts délicats la tête de Kayla, comme s’il redoutait de contracter la varicelle à son contact – ou un fléau infantile encore plus horrible.

– Pauvre petite. Pas étonnant que tu aies eu peur.

Je fusille mon démon familial du regard et profite d’une accalmie momentanée dans la cacophonie pour lui demander :

– Que voulez-vous tous les deux?

– Nous venons de nous réveiller, dit Neko, bâillant avec délicatesse pour illustrer ses paroles. Or, chez toi, tu es en panne de café. Nous avons pensé venir ici afin que tu nous en fasses un.

– Le bar est fermé pendant l’heure de la famille américaine.

Jacques consulte sa montre.

– Cela se termine à 11 heures, non?

– Oui.

Je regarde la pendule au mur, transportée de voir que mon purgatoire hebdomadaire est terminé pour aujourd'hui.

– Oui, à 11 heures, dis-je avec délice.

Juste à ce moment, Kayla reprend sa litanie.

– Pipi, pipi.

Neko bondit en arrière, comme si elle menaçait de lui voler une de ses vies. Jacques consacre un moment à analyser les paroles de la gamine, puis fait lui aussi un grand pas en arrière.

– Toi, dis-je en désignant Neko, prends ces deux-là par la main. Et toi...

Cette fois, c'est Jacques que je transperce de mon mauvais œil de bibliothécaire.

– ... ramasse ce bébé. Et Kayla, ça *suffit*! Jonathan viens avec moi. Nous descendons.

Tel le joueur de flûte de Hamelin, je guide la procession le long de l'escalier de la bibliothèque, tentant d'ignorer les regards noirs de la poignée de lecteurs qui, assis aux tables de lecture, tentent vaillamment d'effectuer des recherches.

C'est Evelyne qui a créé le problème, me dis-je. Evelyne qui a transformé la salle de lecture en café-bar. Crèche comprise. Evelyne. Pas moi.

Je fais la tête.

Neko semble terrifié à l'idée de me désobéir. Il a reconnu la voix dont je l'ai apostrophé et a dû se rendre compte que je n'étais qu'à un doigt d'utiliser mon pouvoir magique pour le statufier de nouveau.

Au pied de l'escalier, Evelyne qui papote gentiment avec les mamans, riant en entendant un récit amusant à propos d'un voyage en famille à Colonial Williamsburg.

– Eh bien, s'exclame ma chef comme si son interlocutrice était la plus brillante des conteuses. Comment avez-vous deviné que le cidre était alcoolisé ?

Kayla se jette sur les genoux de sa mère en se lamentant à propos de ses besoins urinaires. Je supporte le regard réprobateur d'Evelyne, estimant que me débarrasser de cette enfant vaut le coup, même en perdant un peu de considération professionnelle par la même occasion. Je m'adresse ensuite à la mère coiffée à la perfection de Jonathan et Aaron.

– Vous serez ravie d'apprendre qu'Aaron sait maintenant marcher à quatre pattes, lui dis-je d'une voix glaciale.

Elle m'adresse le sourire d'une sainte débordant de gratitude.

– Ces matinées à Peabridge lui font tant de bien. Vous devriez vraiment organiser une heure de la famille américaine tous les jours.

– Tous les jours..., répète Evelyne, comme si l'idée ne l'avait jamais effleurée.

– Comment? dis-je très vite, espérant enterrer l'idée avant même qu'elle ne prenne racine. Et gâcher ce qu'elles ont de si spécial ?

Mon nom retentit soudain dans la cage d'escalier et je reconnais la voix de Nancy, chargée d'enregistrer les livres empruntés.

– Jane! Jane, nous avons besoin de toi ici! Des lecteurs désireraient un café !

Et alors? Qui a décrété que j'étais la seule personne destinée à se ridiculiser au bar? Lorsque Evelyne a mis au point cette idée fabuleuse de café, son intention était que nous apprenions tous à moudre les grains, concocter la mousse de lait et les variations sans fin qu'on peut imaginer pour une tasse de café fumant. Mais, quelque part en chemin, j'ai été promue responsable de la cafetière. Et dresseuse d'enfants. Et laveuse de bouteille. C'était un miracle que je me souvienne comment utiliser notre catalogue en ligne.

– Excusez-moi, dis-je, peinant à conserver une pointe de professionnalisme dans la voix. Jacques, peux-tu rendre Aaron à Mme Duchamp maintenant ?

– Duchamp, répète-t-il, prononçant à la perfection la syllabe nasale à laquelle je n'ai fait que m'essayer. Mme Duchamp?

La perspective de rencontrer une compatriote lui arrache de petits cris. Les yeux au ciel, je les abandonne, Neko et lui, aux joies de la famille américaine de Peabridge.

Je monte l'escalier avec précaution. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est de glisser sur ces marches – ma dignité a été suffisamment blessée par cette matinée de baby-sitting. Je lisse ma charlotte, m'assurant que la mousseline est encore centrée sur ma tête. Ce serait charmant si elle tombait dans un cappuccino, non ?

– Bonjour.

Mon cœur s'arrête dans ma poitrine. Un instant, je suis une bibliothécaire débordée se demandant comment elle pourrait déménager le café hors de sa bibliothèque et, pourquoi pas, dans le Starbucks le plus proche, là où est sa place. L'instant d'après, je suis une femme éperdument amoureuse plongeant le regard dans des yeux bleu clair bien trop familiers.

– Graeme.

Il sourit, amusé de ma surprise.

– Que fais-tu ici ? dis-je dans un murmure.

Ça ne va pas du tout! Il appartient à ma vie réelle. Ma vie privée, loin de Peabridge. Je ne veux pas de lui dans la bibliothèque, je ne veux pas qu'il me voie encerclée de gamins hurlants et de moulins à café lunatiques. A ses yeux, je suis censée être calme, spirituelle, courtoise et pleine d'expérience.

Ouais, c'est ça.

J'accepte l'inévitable.

– Je te fais un café ?

– Excuse-moi, je n'aurais pas dû passer. Mais je voulais te voir dans ce cadre. Là où tu travailles. Ainsi, c'est plus facile pour moi de penser à toi.

Sa voix se mue en un murmure où je ne distingue plus l'accent anglais.

– ... penser à toi lorsque nous sommes séparés.

Est-il possible de faire un café lorsque vos genoux se sont transformés en guimauve ?

– Ce n'est pas grave, parviens-je à dire. Je suis contente que tu sois passé. Même s'il n'y a pas grand-chose à voir.

Il fixe ma robe de soie brodée et j’imagine ses doigts sur les baleines de mon corset.

– Oh, je trouve qu’il y a bien plus à voir à Peabridge qu’on ne pourrait croire.

Je renonce à vaincre la rougeur qui envahit mon cou.

– S’il te plaît ! Que désires-tu boire ? Je dois donner l’impression de travailler!

Il m’adresse un sourire de loup.

– Alors je prendrai un moka.

– Délicieuse boisson, répond une voix en écho. Ma préférée en fait.

– Monsieur Potter, dis-je, reconnaissant l’intervenant avant même de me retourner. Comment était-ce à Pittsburgh ?

– Épuisant. Un café moka est exactement ce qu’il me faut pour me remettre. Si je m’attendais à rencontrer quelqu’un qui aime la même boisson que moi.

Il rit de sa petite plaisanterie.

– Oh!

Graeme attend patiemment, comme s’il était habitué à ce que les femmes inconstantes oublient de présenter leurs aînés.

– Monsieur Potter! Je vous présente Graeme Henderson. Graeme, c’est M. Potter qui m’a donné les billets pour *Roméo et Juliette*.

Le sourire de M. Potter s’élargit.

– Et je suppose que vous êtes le jeune homme qui a escorté Jane à la représentation ?

– Oui, monsieur.

Graeme s’incline imperceptiblement. Quelque chose dans sa réponse évoque à la fois l’aristocrate, le chevalier et le protecteur royal dans son armure rutilante.

Je prends une profonde inspiration et passe derrière le comptoir. J’envisage d’inventer une formule magique pour faire fonctionner correctement la machine, mais impossible de marmonner les mots discrètement. Et, vu la façon dont se déroule ma journée, je doute que ma magie fonctionne. Je préfère croiser les doigts avec toute la ferveur d’une élève de cours élémentaire priant pour décrocher une bonne note en math.

– Comment avez-vous trouvé la mise en scène ? demande M. Potter.

Je verse du lait dans une carafe en acier inoxydable et n’entends pas la réponse de Graeme. Mais, de toute évidence, elle plaît à M. Potter. Les deux hommes rient, et Graeme entreprend de décrire les costumes de la scène du bal au premier acte.

La conversation coule avec calme et aisance entre les deux hommes et je me détends suffisamment pour préparer deux mokas parfaits. Je couronne celui de M. Potter d’un excès de crème fouettée, exactement comme il l’aime, avant de me tourner vers Graeme.

– Crème fouettée? Chantilly?

Il sourit, d’un air coquin qui fait battre mon cœur, et accepte une noisette de crème.

Je tends les deux tasses et vais pour me joindre à la conversation concernant frère Laurence,

lorsque je prends conscience du désastre imminent.

Neko et Jacques doivent être sur le point d'en finir avec les mères de la famille américaine. Dès lors, ils se rendront au bar pour réclamer les boissons qui, à l'origine, les ont attirés en ce lieu. Ils s'installeront au comptoir et boiront Graeme du regard.

Et Neko me posera des questions. Des questions auxquelles j'ai promis à Melissa de ne pas répondre. Nécessitant des réponses que je n'ai aucune intention de donner à David Montrose, ni à quiconque impliqué dans ma vie de sorcière. Pire encore, Neko va en conclure que Graeme est « Nate », et je vais être obligée d'inventer des excuses qui me paraissent d'une faiblesse extrême. Je frissonne, soudain glacée jusqu'aux os.

– Là-bas!

Ma voix est un poil trop aiguë.

– Monsieur Potter, vous devez être épuisé après votre voyage à Pittsburgh ! Pourquoi ne pas vous asseoir à la table de lecture là-bas !

Graeme me jette un regard curieux mais, obligeant, aide le bienfaiteur âgé de notre bibliothèque à s'asseoir. Je m'arrange pour que Graeme soit placé dos au bar, afin de ne pas éveiller les soupçons de Neko lorsqu'il remontera.

Bon, si je pouvais juste faire en sorte que les cafés de Neko et Jacques les attendent, je pourrais les pousser vers la sortie en un rien de temps. Pour Neko, c'est facile – lait pression, avec une infime pointe de café. Il préfère écru, m'a-t-il assez souvent répété. Et non beige ou ivoire.

Et Jacques? Un cappuccino, qu'il en veuille ou non.

Je prépare les boissons en un temps record, piochant dans ma poche coloniale secrète afin d'extraire la monnaie nécessaire à la caisse. Cela en vaut la peine, juste pour accélérer leur sortie.

Evidemment, Neko et Jacques raccompagnent les mères de la famille américaine.

– Oui, se gargarise Neko, une session quotidienne me paraît justifiée. Les enfants en bénéficieraient énormément.

Il sourit d'un air triomphant et agite les doigts à l'intention de la maman de Kayla, tandis que la troupe de mécréants quitte Peabridge.

Puis il sautille jusqu'au bar.

– Voilà, dis-je, lui mettant une tasse dans les mains, et une autre dans celles de Jacques. Allez-y. Emportez-les avec vous.

– Il faisait froid en bas, se plaint Neko. Nous allons nous asseoir à cette table, au soleil, nous réchauffer un moment.

Cette table. A côté de Graeme et M. Potter. Je crie.

– Non!

Puis je me souviens que je travaille dans une bibliothèque.

– Non, dis-je, cette fois en murmurant. Pourquoi ne pas emporter votre café dehors et vous y réchauffez.

– Il fait trop froid, dit Jacques, versant quatre sachets de sucre dans son cappuccino. Le temps

vire à l'automne.

– Bien, dis-je, sachant qu'il valait mieux ne pas insister. Restez à l'intérieur.

Avant que je ne pense à un autre moyen d'accélérer le départ de mon démon familier, je vois Graeme repousser sa chaise et entreprendre de se lever. Je lance à Neko :

– Attends ici ! Je dois aider un client !

Je vole à travers la pièce, attrapant le premier livre qui me tombe sous la main.

– Voilà!

Je pose le livre sur la table, entre Graeme et M. Potter. Graeme se tourne vers moi, mais je me positionne de façon à obliger Graeme à se détourner du bar. Et de la curiosité de Neko, à l'abri de ses yeux fureteurs. Je m'assieds et Graeme se laisse retomber sur sa chaise.

– J'ai pensé que ceci pourrait vous intéresser, dis-je en examinant le livre que j'ai pris au hasard.

Docks et ports de l'Amérique coloniale.

M. Potter lève les yeux avec un sourire perplexe.

– Pourquoi les ports m'intéressent-ils, Jane?

Pourquoi, vraiment? J'ouvre le livre au hasard, espérant y trouver une carte éveillant la curiosité.

– Vous apparteniez à la marine marchande, n'est-ce pas ?

– Moi? Avec ces yeux?

M. Potter éclate de rire et désigne ses lunettes, à côté desquelles une bouteille de Coca paraît fragile.

– J'aurais juré qu'oncle George m'avait dit que vous aviez servi ensemble dans la marine.

O.K. Je suis prête à tout. Je ne peux pas laisser Graeme se retourner et attirer l'attention de Neko.

Je jette un coup d'œil vers mon démon familier et découvre qu'il me fixe avec insistance. S'il était encore dans son enveloppe féline, sa queue se balancerait d'avant en arrière. Il avance d'un pas vers moi et je m'arrache un sourire éclatant.

– Un autre client. Je reviens dans un moment.

Dès que je m'éloigne, Graeme fait mine de se lever et je lutte contre l'envie de poser mes doigts sur son épaule pour le forcer à se rasseoir. Neko remarquerait certainement ce genre d'attention.

– Non, non. Ne te lève pas !

Puis je retourne à mon démon familier.

– Quoi ?

– Je me demandais...

Il laisse traîner son pied sur le plancher, ressemblant comme deux gouttes d'eau à un écolier pris la main dans le sac avec la feuille de réponses d'un Q.C.M.

– Oui?

J'ai envie de regarder Graeme, de m'assurer que rien de suspicieux ne transpire à son sujet et celui de M. Potter, rien qui permettrait à Neko de se poser des questions sur mon dévouement exceptionnel envers ce couple de clients en particulier. Non. Je ne peux pas le regarder. Je ne peux pas me retourner.

– Je peux lécher la carafe ?

Je regarde le pichet d'acier inoxydable que j'utilise pour la mousse de lait. Il a déjà été nettoyé avec soin.

– Neko! dis-je, exaspérée. Tu n'aurais pas dû faire ça! Nous ne sommes pas chez nous !

Et alors, comme victime d'un tic nerveux, je ne peux m'empêcher de regarder par-dessus mon épaule. Ne peux m'empêcher de voir M. Potter bâiller, s'étirer, et se lever. Je me précipite, me jetant dans l'espace libre afin que Neko ne puisse voir l'autre bout de la pièce.

– Jane, tu vas bien ? demande Jacques, plein de sollicitude.

– Tu te comportes bizarrement, dit Neko, beaucoup plus direct.

– Je me comporte comme une femme occupée. J'ai ma tâche de bibliothécaire à accomplir.

Nouvelle vérification express – M. Potter se dirige vers nous. Mais, pour je ne sais quelle raison, c'est Graeme qui feuillette le livre sur les ports, la tête enfouie entre les pages. Bien. La chance n'avait pas entièrement déserté mon univers.

– Non, dit Neko, je t'ai déjà vue occupée. Tu n'es pas occupée du tout.

Je regarde du côté du bureau d'Evelyne.

– Je sais quand je suis occupée ou pas. Allez, vous deux. Déguerpissez.

– Jane, lance M. Potter.

Je suis forcée de me retourner.

– Je dois me sauver. Il est l'heure de promener Pékin et de lire le journal. Ce fut un plaisir de rencontrer votre jeune...

– Oui, dis-je, l'interrompant d'une voix forte. Oui, vous devriez rentrer chez vous. Pékin vous attend.

– Votre jeune qu... ?, commence Neko.

Mais je pousse déjà M. Potter vers la sortie.

– Passez une merveilleuse journée, monsieur Potter. Et merci encore pour les billets de théâtre. Je suis heureuse que vous ayez passé un bon moment à Pittsburgh!

Je finis par le pousser vers la porte. Le temps que je regagne le café, Neko lorgne un autre pichet en acier inoxydable. Je lui tape sur le poignet.

– Dehors!

Stériliser celui qu'il avait déjà contaminé allait me prendre une éternité.

– Que disait ce monsieur ? Un plaisir d'avoir rencontré votre jeune quoi ?

– Un plaisir d'avoir rencontré ma chef, Evelyne. La femme qui va me virer si elle me voit consacrer davantage de temps à mes conversations privées.

Neko ne semble pas convaincu, mais Jacques choisit ce moment pour poser la main sur le bras de mon démon familier.

– Allons-y. Il est l'heure de travailler.

Travailler? Quel métier exerce Jacques? Il semble toujours disponible pour traîner dans le cottage avec Neko. Mais bon, je ne vais pas chipoter un cadeau du Français.

– Au revoir, dis-je d'un ton ferme. Et bon débarras, ajouté-je tout bas, tandis qu'ils quittent enfin Peabridge.

– Jane!

Avant d'avoir pu traverser la pièce pour m'écrouler dans un fauteuil à côté de Graeme, Evelyne surgit de son bureau.

– Venez un moment. Je crois que cette idée d'étendre les activités de la famille américaine est une idée brillante. Sans hésiter la meilleure inspiration que vous ayez eue de l'année.

Je jette un regard fou vers Graeme. Il a enfin fini par se lever et se tourne pour me faire face. Il doit avoir compris ma mimique de frustration. Il remonte ostensiblement les poignets de sa chemise et consulte sa montre. Il sourit lentement – d'un sourire sexy – avant de hausser les épaules. « Plus tard », articule-t-il silencieusement.

Avant de gagner les portes de Peabridge.

Vaincue, je me traîne dans le bureau d'Evelyne, déterminée à trouver une explication plausible à mon incapacité à survivre à des sessions quotidiennes de la famille américaine.

– Je ne sais pas comment tu fais, dis-je à Melissa.

Je l’observe dessiner des volutes sur la mousse du cappuccino d’un client. En quelques mouvements adroits du poignet, elle crée l’un des signes distinctifs de Cake Walk – un cœur de mousse blanche aux contours parfaits sur fond plus foncé de café.

Elle me fait penser à ces clowns qui sculptent des animaux à l’aide de ballons durant les anniversaires d’enfants. Ils sont capables de transformer un ballon allongé en *Tyrannosaurus rex*. En revanche, si moi je tente de créer une forme aussi simple qu’une épée, je me retrouve avec un genre de sculpture phallique qui fait hurler les mères, exigeant que leur rejeton lâche immédiatement la chose.

Melissa tend le cappuccino à son client et prend les quelques dollars en échange. Tandis qu’elle encaisse la vente, j’avale une délicate gorgée de mon thé Earl Grey, en l’honneur de cette journée humide. Je fixe le temps lugubre, heureuse d’avoir pris un jour de congé afin de conserver ma santé mentale. Certains vendredis ne sont pas faits pour travailler.

Septembre s’est transformé en octobre et la pluie d’aujourd’hui tombe sans discontinuer, plaquant les feuilles des arbres sur les trottoirs avant de les transformer en une boue glissante. La pluie correspond à mon humeur.

Je soupire.

– Melissa, il faut qu’on parle.

Presque deux semaines ont passé depuis que j’ai jonglé avec mes clients de Peabridge. Je me suis investie dans une douzaine de sessions d’apprentissage supplémentaires avec David et Neko. J’ai l’impression d’avoir mémorisé tous les livres de ma cave et m’être exercée aux sortilèges contenus dans au moins la moitié d’entre eux.

Je n’ai réussi à voir Graeme qu’un seul soir, mais je suis pratiquement tombée endormie lors d’un dîner tardif, devant un unique verre de bourgogne dans « notre » restaurant, Bistrot français. J’aurais certainement trouvé le moyen de me plonger encore dans l’embarras, si Graeme ne m’avait annoncé qu’il devait de nouveau se rendre à Londres pour affaires. Il est absent depuis sept jours et j’ai l’impression de devenir folle. Nos conversations nocturnes quotidiennes exacerbent mon envie de le revoir, son retour étant prévu mercredi soir.

Mon entraînement de sorcière m’épuise. Et la double vie que je mène, les secrets que je conserve – à propos de Graeme – m’épuisent. Ainsi que les secrets concernant l’Assemblée par rapport à Graeme. Il est grand temps d’évacuer un peu de cette pression. Grand temps d’être relevée de mon test d’amitié. D’où mon congé pour cause de santé mentale et ma présence chez Cake Walk un vendredi après-midi.

– Ça a l’air sérieux, dit Melissa, qui ne se doute de rien.

Ses sourcils froncés n’expriment que la sympathie d’une meilleure amie. Elle s’appuie sur le comptoir. Avant que je ne trouve les mots adéquats, la porte d’entrée s’ouvre.

Trois femmes s’engouffrent dans le magasin, les joues rouges, leurs cheveux dégoulinants tirés en arrière. Leurs chaussures de sport laissent des petites flaques sur le sol. Par réflexe, Melissa

sourit, comme pour dire qu'elle trouve amusant de passer son vendredi après-midi à passer la serpillière après ses clients. D'un regard contrit, elle me signifie que notre conversation devra attendre, puis elle interpelle ses clientes.

– Rien de tel qu'un après-midi de jogging pour justifier un passage chez Cake Walk! Que puis-je pour vous, mesdames ?

Les commandes fusent. J'observe Melissa gérer gâteaux et boissons, avec aisance et efficacité. Elle est douée pour ce qu'elle fait. Son moulin à café ne l'abandonne jamais aux moments cruciaux. Il n'oserait jamais faire ça à ses mains expertes. Les joggeuses s'emparent de leurs commandes, prennent une table d'assaut et se lancent dans un bavardage interminable sur leur exercice physique.

– Tu disais ?

Melissa se détend enfin et s'appuie de nouveau sur le comptoir.

– Je disais...

Je soupire. Je voudrais éviter une confrontation avec ma meilleure amie. Je ne veux pas qu'elle croie que j'accorde plus d'importance à l'homme qui partage ma vie en ce moment. Avec une grimace, je regarde par-dessus son épaule le calendrier accroché au mur. Plusieurs rangées de jours sont barrées de X, les semaines où je ne suis pas passée une seule fois à la boutique. Un éclair de culpabilité me traverse, surtout lorsque je remarque deux X rouges.

Deux premiers rendez-vous. Des premiers rendez-vous dont une meilleure amie aurait dû être au courant.

Je désigne le mur du menton.

– Qu'ai-je manqué rayon premier rendez-vous ?

Melissa hausse les épaules.

– Tu veux vraiment le savoir ?

– Ça commence mal.

Ça commence mal à plusieurs niveaux. Si elle avait expérimenté une totale plénitude romantique, Melissa se serait déjà extasiée. Mais, plus important encore, Melissa ne devrait pas s'inquiéter de se censurer, ni de me raconter quoi que ce soit concernant sa vie amoureuse. Après tout, nous sommes meilleures amies.

Enfin, apparemment. J'imagine que, depuis un moment, je baisse dans ce secteur.

– Allez, dis-je, soudain effrayée de la distance qui nous sépare. Que s'est-il passé ?

Elle décide de tout me raconter, sans me reprocher mes soirées passées avec Graeme ou mes nuits sous la tutelle de David. Son sourire dégage autant de chaleur que les fours de sa boutique.

– Un sequin ? demande-t-elle en désignant un large plat de biscuits au gingembre.

Elle sait combien je les aime – ils sont aussi fins et craquants que des biscuits au sucre, mais le gingembre cristallisé en surface ajoute une parfaite pointe d'amertume. Melissa n'en confectionne pas souvent : la pâte à sequin est tendre et, une fois terminés, les biscuits ont une tendance malheureuse à se briser en leur milieu. C'est-à-dire une tendance malheureuse pour la comptabilité de Cake Walk. Mais une bénédiction sans conteste pour ceux d'entre nous qui l'aident à gérer ses

prétendus désastres culinaires.

J'acquiesce et Melissa extrait de dessous le comptoir un plateau de « rebuts ». Je souris lorsque le gingembre croquant – à la haute valeur nutritive – fond sur ma langue.

– Merci. Maintenant allez. Crache le morceau. Qui était le premier mec?

Elle soupire.

– Un bénévole.

C'est-à-dire un membre des Céliataires urbains bénévoles, un groupe d'hommes et de femmes célibataires qui se réunissent régulièrement pour faire de bonnes actions. Les organisateurs d'un projet donné prennent des bénévoles, puis communiquent ensuite les noms et adresses de ceux qui souhaitaient se revoir.

En général, les bénévoles de Melissa sont des jeunes gens sincères. Trop sincères. Melissa avait subi les réprimandes d'un végétalien qui lui reprochait de sacrifier dans sa pâtisserie quantité d'œufs et de livres de beurre, contribuant ainsi à maintenir en servitude d'innocentes poules et vaches. Plusieurs bénévoles l'avaient intimidée au point qu'elle avait signé des chèques conséquents à leurs diverses œuvres de charité. Ou lui avaient fait tellement honte qu'elle avait passé des week-ends à nettoyer des cours d'eau des cochonneries laissées par d'autres.

Je ne suis pas fan des bénévoles, mais je m'arrache un sourire de bonne copine pour demander :

– Et alors ? Où êtes-vous allés ?

– Dîner au Luna Grill, puis au cinéma.

Je souris avec précaution.

– Jusque-là tout va bien.

– Oh, le dîner s'est très bien déroulé. Il a commandé des pâtes – avec trois garnitures, ainsi j'ai su qu'il n'était pas radin. J'ai pris le panini aux légumes.

– Melissa..., dis-je, d'un ton moqueur.

Elle sait que je me fiche du menu.

– Puis nous sommes allés au cinéma d'en face. Tu sais, celui doté d'écrans aussi petits que ma télévision là-haut?

– Ils ne sont pas si mal. Qu'êtes-vous allés voir?

– Ce documentaire qui vient de sortir, à propos de ce vieux fou qui a construit une imitation du Taj Mahal dans le désert du Nevada?

– Celui qui collectionne les feuilles d'alu depuis qu'il est petit?

– Ouais.

Elle acquiesce d'un air sombre, comme si imiter un monument indien constituait la plus grande des menaces pour la paix et la sécurité dans le monde.

– Je crois comprendre que le documentaire n'était pas bon?

– Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu le voir. J'ai passé la soirée à me battre contre la pieuvre assise à côté de moi. Nous ne sommes plus au collège, non ? Parfois on a envie de regarder le film, tu comprends ?

Parfaitement. Et je comprends aussi que ce rendez-vous ne s'est pas révélé un désastre total. Le bénévole ne lui a pas brisé le cœur. Il lui a simplement fait perdre une soirée. Il est clair que, dès le début, le type ne lui plaisait pas plus que ça; je le devine au manque d'enthousiasme de son histoire. Lorsque Melissa aime bien un mec, son récit du désastre est beaucoup plus élaboré.

Une fois de plus, ma mauvaise conscience me fait cligner des yeux. Quelle amie suis-je donc? Je devrais m'indigner du sort subi par mon amie, même si sa soirée désagréable ne constitue pas la pire des catastrophes.

Melissa pose ses mains à plat sur le comptoir.

– Je suis prête à le faire.

– Faire quoi ?

– Devenir bonne sœur.

– Tu n'es pas juive ?

Elle renifle.

– Juive. Catholique. Quelle importance ! Je porte assez de culpabilité pour les deux. Les deux réunies.

– Que veux-tu dire ?

Elle évite mon regard.

– Je me sens coupable vis-à-vis de Cake Walk.

Je suis choquée. Jamais auparavant Melissa n'a exprimé le moindre doute concernant sa pâtisserie.

– Comment cela?

Elle prend un chiffon propre dans l'évier en acier inoxydable et le passe sur le comptoir déjà impeccable.

– Je m'inquiète au sujet de Cake Walk. A mon sujet à moi. Je crains d'être en train de me faire plaisir avec un hobby, alors que je devrais travailler à une carrière.

– Un hobby? De quoi parles-tu? Cake Walk est *génial*!

– Je dois développer mon entreprise.

Elle s'arrache un sourire tremblant et je réalise combien cet aveu lui coûte.

– ... J'adore ce que je fais. Diriger la boutique, tester de nouvelles recettes et proposer à la vente ce que *moi* j'ai envie de vendre.

– Mais?

– Mais cela ne suffira pas à long terme. J'ai besoin de m'agrandir.

– Ouvrir une autre boulangerie?

Elle hausse les épaules.

– Comme si j'allais trouver le temps pour ça? La seule raison pour laquelle je parviens de justesse à payer le loyer, c'est que la boutique fonctionne sans employé.

– Alors qu'est-ce qui a changé ?

Cette fois, elle me regarde dans les yeux.

– Et si je ne rencontrais jamais personne, Jane? Si je ne rencontrais jamais l’homme de mes prétendus rêves?

– Et alors ? Quelle différence ferait un homme ? Tu diriges ta propre entreprise, tu vis ta vie.

Elle renifle.

– C'est facile à dire pour toi. Tu as Graeme. Et, même si ça ne marche pas avec lui, tu auras toujours David et Neko.

Nous y voilà. Le moment parfait pour évoquer le test d’amitié. Mais impossible d’ignorer la cause réelle de la détresse de ma meilleure amie.

– Melissa! Tu es ridicule. Tu m’auras toujours *moi!*

– Tu sais très bien que ce n’est pas la même chose. Et tu ne vas pas subvenir à mes besoins lorsque je serai vieille.

Elle lance le chiffon dans l’évier en secouant la tête. C'est le deuxième panier qu’elle réussit, mais je crois qu’elle s’en fiche.

– Si je veux prendre ma retraite un jour, j’ai intérêt à économiser davantage.

– Prendre ta retraite ? Melissa, tu n’as même pas trente ans.

– Si j’avais fait la fac de droit, je serais associée d’un cabinet d’avocats maintenant.

– Peut-être. Mais tu serais aussi épuisée, misérable et tu haïrais chaque minute de ton existence.

Je me livre à un rapide calcul mental.

– ... Et il est plus probable que tu serais encore en train de te battre pour devenir associée. Tout en travaillant quinze heures par jour.

Elle laisse son regard errer autour d’elle, observant chaque recoin de sa drôle de petite pâtisserie.

– Et ce n’est pas ce que je fais maintenant?

– Melissa, tu me fais peur. Je ne t’ai jamais entendue parler ainsi auparavant.

– Je suppose que jamais auparavant je n'en ai eu autant marre du petit jeu des rencontres, que jamais je n’ai eu autant envie de tout arrêter et de reconnaître que je resterai probablement seule pour le restant de mes jours.

Elle prend une profonde inspiration et je l’observe expirer lentement, comme un maître yogi.

– Ça suffit, reprend-elle. Nous n’allons pas régler tous mes problèmes cet après-midi. Pourquoi es-tu passée ? De quoi voulais-tu parler?

Aïe. Ce n’est pas le moment d’aborder le sujet du succès de ma vie amoureuse. Je prends un sequin et le grignote méthodiquement. Ce n’est qu’après avoir avalé les miettes aromatisées au gingembre que je dis :

– Ecoute, ce n’est rien. Nous parlerons une autre fois.

– Ja-ane.

Elle étire mon nom en deux syllabes, façon familière d’une amie proche d’exiger des

confidences.

Je prends une profonde inspiration et affronte son regard.

– J’ai besoin que tu m’autorises à parler de Graeme à Neko, dis-je à toute vitesse.

– Quoi ?

Je me force à parler plus lentement, à détacher chaque mot afin d’être entendue de créatures autres que les oiseaux-mouches. L’effort me fait frissonner. Je tremble jusqu’aux os comme si je me trouvais prise dans une tempête.

– Il faut que je parle de Graeme à Neko. Je deviens cinglée à éviter de faire des gaffes, et cela ne va faire qu’empirer lorsque Graeme va revenir de Londres mercredi.

– C’était un test d’amitié!

– Oui. Et, jusqu’ici, j’ai tenu parole. Mais je crois qu’il s’agit d’une histoire sérieuse, Melissa. Je crois que Graeme va faire partie de ma vie durant un moment. Nous nous sommes parlé tous les soirs depuis qu’il est parti, je ne peux pas continuer à cacher son existence. Neko vit dans ma cave, tu sais.

Oh. Mauvais choix. Mentionner ma cave évoque immédiatement le divan sur lequel dort mon démon familial. Mon démon familial et, assez souvent, son petit ami du jour. Et, tout récemment, le Français qui a dédaigné Melissa pour les tendres appâts d’un homme-chat.

Avant d’avoir trouvé de nouveaux arguments, la porte s’ouvre sur des jumeaux siamois.

Enfin, façon de parler. Ces deux-là sont tellement amoureux qu’ils semblent collés. Tandis que Melissa attend leurs commandes, le couple de jeunes goths échange un long baiser tout en labourant leurs épaules tatouées de leurs ongles peints en noir. La fille remonte finalement à la surface pour respirer et Melissa profite de la pause pour demander :

– Vous désirez?

– Euh, dit le garçon. Deux cafés noirs.

– Samba de Sumatra ou Colombien Caramel ?

Les deux clients se consultent à voix basse, à grands renforts de bisous dans le cou et même – j’essaie de ne pas regarder – une rapide incursion du piercing de sa langue à lui entre ses dents à elle. La réponse définitive arrive enfin.

– Un de chaque.

– Laissez beaucoup d’espace pour ajouter de la crème, ajoute la fille, pleine de bonne volonté.

Melissa acquiesce et verse deux tasses. Les amoureux infernaux les emportent au bout du comptoir et ajoutent assez de lait et de sucre pour leur donner l’aspect de glaces au café. De glaces au café fumantes.

La pluie choisit ce moment pour se manifester. Plutôt que risquer d’avoir des traînées de mascara sur leur visage, les goths s’agglutinent autour d’une table dans l’angle et boivent leurs cafés à grand bruit, tels des gamins de cinq ans avalant leurs verres de lait chocolaté.

Avant que je ne puisse reprendre mon argumentaire sur la nécessité de révéler la vérité à Neko au sujet de Graeme, la porte s’ouvre de nouveau. Je réprime un soupir d’exaspération et étouffe un

autre frisson. Et Melissa s'inquiète du succès de sa boutique? Le nouvel arrivant est un habitué ; le type n'a pas encore atteint le comptoir qu'elle s'est déjà saisie d'un carton pour les commandes à emporter.

L'argent change de mains et je m'éclaircis la gorge, anxieuse d'exposer mon opinion avant qu'un nouveau client ne nous interrompe.

– J'ai l'impression de mentir, dis-je, parlant assez bas pour que les goths ne m'entendent pas.

Non qu'ils tendent l'oreille. Ils semblent décidés à défier les lois de la physique et prouver que deux corps peuvent occuper le même point dans l'espace et le temps. Je me détourne afin de ne pas me laisser distraire par leurs acrobaties.

– ... à Neko *et* à Graeme.

– « Mentir » est un mot plutôt fort, dit Melissa.

Elle ne va pas être d'accord avec moi. J'aurais dû attendre pour aborder le sujet. Elle doit vraiment s'angoisser sur ses plans d'avenir à long terme. Et sa rancœur envers Neko va accentuer sa résistance. Je serre les dents. Je suis désolée à propos de Jacques – sincèrement. Je suis désolée pour la pieuvre bénévole, et tous les autres rendez-vous ratés de Melissa. Mais je ne trouve pas juste qu'elle paralyse mon bonheur.

J'ouvre la bouche pour le lui dire, mais cette fichue porte s'ouvre de nouveau. Tandis que Melissa sert quatre Cinnamon Blondes à emporter, je retiens un commentaire significatif concernant l'afflux constant de clients dans sa pâtisserie. Lorsque la jeune maman débordée ajoute la boîte de carton à ses sacs à provisions, j'ai envie de lui ouvrir son parapluie et de la pousser dehors. Un tic s'empare de mes doigts, pressés de retourner la pancarte à l'extérieur. *Fermé*.

Au lieu de quoi, je reprends ma dispute, non, ma discussion avec Melissa.

– J'éprouve la sensation de mentir, dis-je, insistante.

Elle paraît toujours agacée.

– Je dissimule une vérité plutôt essentielle. Que ressentirais-tu si je ne t'avais pas parlé de Graeme?

– Mais tu m'en as parlé. Tu le devais. Je suis ta meilleure amie. De nouveaux clients pénètrent dans la boutique et mon soupir d'exaspération menace d'éclater en cri de colère. Cette fois, ils sont quatre, et chacun exige un café compliqué, accompagné d'une des spécialités de Melissa. Aujourd'hui n'était pas le bon jour.

De plus, je ne manque pas d'autres sujets de préoccupation. Je consulte son calendrier : 6 octobre. Il me reste trois semaines et demie. Vingt-cinq jours jusqu'à Samhain. Jusqu'au moment où l'Assemblée va me mettre à l'épreuve. Bien sûr, si dans l'épreuve je perds mes livres et Neko, je n'aurai plus à m'inquiéter de divulguer l'identité secrète de mon petit ami.

– Ça y est ! s'exclame Melissa.

Nous sommes de nouveau seules au comptoir.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.

– Quoi ?

– Tu le fais encore.

– Faire quoi ?

– Penser à autre chose. T'évader. Rêvasser.

Je me raidis, sur la défensive.

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

– Ce regard dans tes yeux. Comme s'il se tournait à l'intérieur de toi, et non vers l'extérieur.

Je me force à sourire.

– Pas d'histoire d'intérieur/extérieur. J'essaie simplement de déguster une bonne tasse de thé.

– Tu n'aimes même pas vraiment l'Earl Grey. Ecoute, il faut que tu cesses de radoter.

Ça lui va bien de parler ainsi !

– Je ne radote pas !

J'ai parlé vraiment fort. Je jette un œil aux goths, qui sont plongés dans l'examen minutieux de leurs tatouages respectifs. Ce qui ne me reconforte que partiellement.

– Tu *radotes*. Tu ressasses. Ecoute. Garder le secret sur Graeme vis-à-vis de Neko n'est pas si grave. Ce n'est pas comme si toi et ce chat à la noix étiez amants.

– C'est affreux de dire ça!

Cette fois les goths regardent par-dessus leur épaule et me fixent comme si j'étais une dingue dans je ne sais quel zoo étrange. Le garçon murmure quelque chose à la fille qui enfouit son visage dans son cou. Apparemment, d'un commun accord, ils s'emparent de leurs blousons de cuir et partent braver le monde extérieur, abandonnant derrière eux tasses, cuillers, et un monceau de sachets de sucre.

Melissa se renfrogne.

– Bon, dit-elle, je ne voulais pas te vexer. Mais tu es devenue si distante parfois. J'ai l'impression que, sans le test d'amitié, nous ne serions plus amies du tout.

– Je ne suis pas distante. J'ai été occupée !

Melissa hausse un sourcil – geste dont j'ai toujours été jalouse parce que je ne parviens pas à l'imiter.

– Si, j'ai été occupée! Rien n'a changé entre nous. Nous n'avons pas cessé d'être amies, ni rien. Tu exagères, pour justifier ton test idiot.

– Très bien.

Elle étale un torchon sur la vitrine réfrigérée.

– ... Dis-moi ce qu'elle contient.

– Comment?

Sa question n'a aucun sens.

– Oui. Nous sommes vendredi après-midi et tu es là depuis une heure. Si tu m'avais prêté attention, à moi, et à ce qui est important pour moi, tu aurais une idée de ce que contient cette vitrine.

Je n'ai pas la moindre idée de ce que recouvre ce torchon.

– C'est ridicule, dis-je.

– Allez. N'essaie pas de gagner du temps. D'habitude, tu remarques tout de suite.

– D'habitude, j'en ai entendu parler toute la semaine précédente.

– C'est exactement ce que je veux dire.

Oh.

Je ferme les yeux, tentant de me rappeler ce que j'ai aperçu en entrant dans la boutique. Rien. Aucune image ne me vient à l'esprit, aucune pensée.

J'envisage d'utiliser la sorcellerie pour glisser un regard derrière le torchon. Je devrais pouvoir faire *quelque chose*. Une formule impliquant un miroir peut-être, utiliser le chrome sur les parois de la vitrine réfrigérée...

Je jette un œil à la mâchoire crispée de Melissa et comprends qu'utiliser mes pouvoirs ne ferait qu'empirer les choses. Bon, je connais son répertoire. Je peux tenter de deviner – en connaissance de cause. Comme le font les meilleures amies.

– Claires de la Lune aux noisettes, Meringues au citron et Délices de crème de basilic.

– Raté, raté et raté !

A chaque essai incorrect, Melissa agite son doigt sous mon nez. Elle est vraiment en colère. Vraiment, sincèrement blessée. Et, lorsqu'elle soulève le torchon, je commence à comprendre pourquoi.

Bouchées du diable – truffes au chocolat imbibées de rhum. Etoiles au citron vert – tartelettes miniatures au citron vert en forme d'étoile.

Guimauves à la menthe – meringues infusées de menthe flottant sur un lit de pudding au chocolat maison.

Rhum, citron vert et menthe. Les ingrédients des mojitos, le cocktail favori de nos moments communs.

– Le rhum se serait conservé, dit Melissa d'une voix tremblante, mais les citrons verts se desséchaient. L'essence dans leur peau ne se conserve pas si longtemps. Et la menthe était carrément à bout de souffle.

– Oh, Melissa.

Je réalise soudain combien nos soirées m'ont manqué. Combien de temps s'est écoulé ? Plus de trois semaines.

Mais avant que je n'aie une chance de me justifier, de lui parler d'Haylee, de l'art de la Renaissance, du Kennedy Center et de la pierre centrale – si je *parviens* jamais à expliquer la pierre centrale –, la porte de la pâtisserie s'ouvre encore.

Cette fois, il s'agit d'une maman et ses deux adorables enfants, tous les deux âgés de moins de cinq ans. Des enfants à peine capables de distinguer les riches pâtisseries étalées sur le comptoir et dans la vitrine. Et affectés d'un terrible cas d'indécision chronique, tandis qu'ils pèsent les mérites relatifs des barres au citron par rapport aux rêves de chocolat, confrontés aux guimauves à la menthe pour faire bonne, et coupable, mesure.

J'attends que la mère les guide, mais elle ne semble pas pressée. J'attends que Melissa trouve une excuse quelconque afin de se tourner vers moi, qu'elle comprenne au moins combien je suis mal à l'aise. J'attends que les enfants se décident – il ne s'agit tout de même pas du dernier repas de ces gosses !

Une minute s'écoule, puis une autre, puis encore une autre, et je réalise que je ne peux attendre davantage. Je ne peux pas rester plantée là comme si tout allait très bien.

Je me sens piégée. Et cela me met en colère.

Je repose ma tasse sur le comptoir et ramasse mon parapluie détrempe. Melissa me décoche un regard signifiant : « Attends », mais je me contente de hausser les épaules. Pourquoi attendrais-je ? Que dire pour me justifier ? Pourquoi devrais-je me justifier d'ailleurs ? Et pourquoi Melissa se tourmente-t-elle pour ses économies à long terme, alors qu'elle a tellement de clients qu'elle ne peut pas discuter plus de cinq minutes de suite avec une amie ?

Une fois à la porte, je me retourne, mais Melissa est occupée à sourire à la petite fille. Depuis la vitrine réfrigérée, les bouchées au chocolat me lancent des regards noirs, tels des yeux maléfiques surveillant ma retraite.

Dans la rue, mes pieds glissent sur les restes détrempe d'une pile de feuilles. Je pousse un juron et m'efforce de marcher d'un pas plus léger. J'ai eu raison de partir. J'ai besoin d'une amie qui a le temps de m'écouter, *moi*. Le temps de m'aider. Pas de quelqu'un qui sublime ses frustrations dans de fichues pâtisseries.

Je me réfugie dans l'entrée de la librairie géante Barnes & Nobles au coin de la rue. Tandis que mon parapluie dégouline sur mes chaussures, je fouille au fin fond de mon sac, jusqu'à ce que je trouve mon téléphone portable. Je compose le numéro de Graeme, prenant un plaisir pervers à me souvenir des chiffres, à ne pas avoir besoin de compter sur la mémoire du téléphone. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est à Londres, mais il s'agit d'une urgence. J'ai besoin d'entendre sa voix.

Une sonnerie. Deux. Trois. Quatre.

Le répondeur. Je jure tout bas et raccroche. Aucune raison de lui laisser un message. Aucune raison de lui dire que je me suis disputée avec ma meilleure amie. Une dispute à laquelle elle n'a même pas participé.

Avant de refermer le téléphone, une autre idée me vient. Je fais défiler les appels les plus récents que j'ai passés. Evidemment, le numéro s'y trouve encore, depuis le jour où j'ai confirmé notre rendez-vous.

– Haylee ? dis-je quand elle décroche à la seconde sonnerie. C'est Jane. Je sais que j'appelle à la dernière minute, mais serais-tu libre pour dîner avec moi ce soir ?

Bon, au moins, la pluie a cessé.

Encore que je n'en sois pas certaine, enfermée dans ma cave en la seule compagnie de mon gardien et mon démon familier. David a insisté pour éteindre les lumières durant notre session de samedi – qui doit durer toute la journée – car nous devons prendre nos distances avec le monde moderne et nous concentrer sur les pouvoirs anciens. Bla, bla, bla.

Nous avons déjà brûlé six cierges. Les longues bougies étaient flambant neuves lorsque nous avons commencé. Je venais de les placer dans les chandeliers d'argent, qui font partie de ma collection avec les livres de sorcellerie, les baguettes magiques et les autres ustensiles. Partie de la collection qui sera attribuée à l'Assemblée si j'échoue à fixer la pierre centrale.

Regardons les choses en face : comme toutes les filles, un dîner romantique aux chandelles ne me déplaît pas. En fait, au cours des heures précédentes, j'ai développé un grand respect pour Abraham Lincoln. Je n'aurais pas tenu une semaine à effectuer mes devoirs à la lumière du feu. Notre ancien président est censé avoir tenu des *années*, lorsqu'il étudiait dans sa cabane en rondins.

C'est le passé. Revenons au présent. Les doigts me démangent d'allumer la lampe de soixante watts au-dessus de nos têtes.

– Vous devez vous concentrer, dit David.

– Vous le répétez depuis des heures, dis-je en râlant.

Neko tressaille et s'écarte un peu de moi, comme s'il ne voulait pas se trouver pris dans les remous de la colère de mon gardien.

– Parce que cela fait des heures que vous ne vous concentrez pas, soupire David en repoussant la table. Il ne s'agit pas d'une simple petite étude théorique, vous savez. Cet œuf de jaspe est bien réel. Ce mail est une vraie menace. Vous devez savoir vous défendre par la magie.

– Je sais, dis-je par réflexe.

Je ne vais pas lui parler des trois autres messages électroniques que j'ai reçus, contenant tous des images et des messages similaires. Je sais que savoir se défendre est important. J'ai besoin d'apprendre à me protéger des créatures vampiresques ou fantomatiques et des bêtes à longues pattes. Et des choses qui bondissent la nuit.

Mais, enfin, combien d'heures consécutives une fille peut-elle supporter de travailler?

Mon estomac gargouille. Je frémis d'embarras. Le sandwich beurre de cacahuète-confiture de mon déjeuner paraît bien lointain. Même si j'ai avalé la veille un copieux repas en compagnie d'Haylee.

Elle a accepté de me retrouver pour dîner et, après une courte discussion, nous avons décidé de nous retrouver en ville. Entre la pluie et ma non-dispute avec Melissa, je ressentais le besoin urgent d'une nourriture solide et réconfortante, aussi avons-nous choisi Café La Ruche, un bistrot français dans la rue principale de Georgetown. J'ai commencé par une soupe à l'oignon et continué par des saucisses de mouton épicées, le tout servi avec du pain frais et croustillant. Nul besoin

d'observer les règles régissant le décorum d'un premier rendez-vous – ce n'est pas comme si je devais m'inquiéter de mon comportement alors que je me débattais avec les fils de fromage fondu de la soupe. Ou, du moins, ne pas m'inquiéter beaucoup.

Comme, nos plats terminés, Haylee et moi avons encore des tas de choses à nous dire, nous avons commandé des desserts (mousse au chocolat pour moi, chausson aux pommes maison pour moi, incluant sauce au caramel et crème fouettée.) En fait, ma capacité à noyer mon chagrin dans les calories me plaisait assez.

J'ai raconté à Haylee mon accrochage avec Melissa et elle m'a confirmé que mon amie pâtissière avait perdu la tête. Inutile de développer un commerce qui marchait tellement bien que la propriétaire n'avait pas cinq minutes pour discuter avec une amie.

Haylee m'a demandé où en était ma relation avec Graeme. Je lui ai expliqué qu'il était absent et qu'en attendant son retour, je frôlais l'hystérie. Elle a ri d'un air entendu. Avec sympathie. Non, avec *empathie*, comme si elle savait combien il était difficile d'attendre le retour d'un être aimé.

Et il y a plus encore.

Haylee m'a enseigné un nouveau sort.

Tout a commencé comme une plaisanterie. Nous avons envie de nous attarder à notre table, bien après le départ des autres clients. Lorsque le serveur est revenu remplir nos tasses de thé pour la quatrième fois, Haylee lui a touché le poignet de l'un de ses longs ongles parfaitement manucurés, serrant sa torche d'Hécate de l'autre main tout en murmurant tout bas quelques mots.

– Nous vous appellerons si nous avons besoin de vous.

J'ai observé le serveur cligner des yeux et vaciller l'espace d'une seconde. Il s'est écarté de notre table en chancelant, comme s'il dormait debout. Lorsque l'hôtesse s'est arrêtée pour vérifier si nous n'avions besoin de rien, Haylee a réitéré son geste et la formule récitée à la hâte, idem lorsque le gérant s'est approché pour savoir pourquoi nous nous attardions tant. Chaque personne qui nous approchait nous quittait avec un regard égaré et l'incapacité de se rappeler que nous étions assises à cette table.

Ce qui n'a pas posé de problème jusqu'à ce que nous tentions de payer l'addition. J'ai essayé d'intercepter le regard du serveur, sans succès. J'ai fait signe à l'hôtesse. J'ai même tendu le bras afin de toucher la manche du gérant. Ce dernier geste avait fait rire Haylee.

– N'essaie même pas. Tu ne peux pas les atteindre.

Puis nous nous étions éclipsées – comme des lycéennes resquillant un repas de frites et de hamburgers. Je me sentais totalement coupable, mais aussi étrangement transportée par la magie. D'ailleurs, lorsque j'avais essayé de héler le gérant et que ma main avait rencontré celle d'Haylee à mi-parcours, effleurant ses doigts, les miens avaient picoté.

– Combien de temps vont-ils rester ainsi ? ai-je demandé avant de nous séparer devant la Mini Cooper d'Haylee.

– Jusqu'à ce que j'annule le sort. Je le ferai avant d'aller me coucher ce soir.

J'avais froncé les sourcils. L'idée de ce repas volé ne m'emballait pas. Le rire d'Haylee avait éclaté, aussi clair que l'air rafraîchi par la pluie.

– Ne t'inquiète pas, bêtas. Demain matin ils seront comme neufs.

Je lui avais fait signe tandis que sa voiture s'éloignait, puis j'avais discrètement regagné le restaurant pour laisser de l'argent sur notre table. Mais j'aurais pu me passer de cette discrétion. Personne ne m'avait remarquée et nos assiettes trônaient toujours sur la table abandonnée. J'avais soupiré, me disant que quelqu'un finirait bien par remarquer l'argent le lendemain matin.

– Ça y est, dit David, me ramenant au présent. Vous le faites encore.

N'est-ce pas exactement ce qu'avait dit Melissa la veille ?

– Ce n'est pas vrai.

J'avais répondu comme une gamine entêtée et je m'attendais à ce que David enfonce le clou d'un « Si, c'est vrai » tout aussi immature. Neko semble avoir une réponse tout aussi sophistiquée; tout son visage se tend, comme figé par un excès de Botox.

Notre brillant dialogue est interrompu par une vibration sourde, un son guttural qui secoue toute la cave. Nerveuse, je lève les yeux.

– La pluie a dû reprendre. Le tonnerre.

Neko secoue la tête d'un geste brusque, me rappelant soudain la concentration de prédateur d'un vrai chat. Il se redresse et rôde derrière ma chaise, avançant de deux pas mesurés dans chaque direction.

Puis je réalise que le « tonnerre » n'a pas cessé. Le grondement sourd continue, à peine audible. On dirait que toute la maison bourdonne, que les pierres des fondations sous le cottage vibrent. La note est assez basse pour que je ne sois pas certaine de l'entendre, mais mon corps n'a aucun doute. Le son résonne dans mes os.

Et devient plus proche.

Ou plus fort. Ou plus menaçant.

Je jette un regard à David, espérant qu'il tourne en dérision la menace vibrante. Mais mon gardien ne montre aucun signe réconfortant.

Il se tient de l'autre côté de la table, les pieds solidement campés sur le tapis de soie imprimé, comme s'il était né de ses motifs en volutes. Ses bras pendent le long de son corps, sans signe de crispation apparent. J'essaie de me dire que si nous étions en réel danger, si quelque chose nous menaçait vraiment depuis le plan astral, il fermerait les poings.

Mais je réalise alors que je n'ai jamais vu David fermer les poings. Lorsqu'il accomplit sa tâche de gardien, il canalise l'énergie. Il guide les flots de pouvoir. Il a besoin de maintenir ses mains relâchées, disponibles pour diriger ce qui arrive dans sa direction. Même lorsqu'il a rencontré le garde maniant l'épée à l'entrée du sanctuaire, son corps est resté détendu. En éveil, mais détendu. Comme maintenant.

Le bruit – si vraiment il s'agit d'un bruit – s'amplifie. Je peux maintenant le sentir dans tout mon corps, le sentir comme mes yeux voient ou mes oreilles entendent. Un bruit oppressant, comme une puissante vague engloutissant la maison.

Mais il ne s'agit pas d'une vague. Cela ne se lève pas pour s'abattre ensuite. Cela ne fait ni flux ni reflux.

Cela ne fait que croître. Avec constance. Exerçant une pression constante, tel un étau.

C'est de la magie. Une magie que je n'ai jamais rencontrée auparavant. Une magie que je ne peux mesurer, ne peut prévoir. J'essaie de ne pas la visualiser comme un mur de jaspe sculpté, de pierre rouge sang transpercée de lignes noires dentelées.

– Neko, dis-je avec un geste brusque.

Il frémit mais obéit, s'approchant pour se tenir à ma gauche. Je pose le bout des doigts sur son épaule, m'appuie sur lui et éprouve immédiatement la sensation familière de croissance tandis qu'il soutient mes pouvoirs, que son être renvoie ma force et concentre mes désirs magiques, mes objectifs.

Je tente de distraire la force vibrante, de modifier sa trajectoire, briser son action. Il n'y a rien à toucher, mais je lève les mains devant moi, ouvrant les paumes.

Je sens la pression de la force malveillante, la ressens dans tout mon corps et mon esprit. J'imagine mes doigts qui la repoussent, la modèlent en une masse molle. Pas de la pierre. Ni du jaspe. Tout sauf du jaspe.

Cette énergie me semble familière, j'y discerne une vague réminiscence qui me permet un contact plus proche. Je me fonds avec le mur de pouvoir encore davantage que je ne l'aurais cru possible. Je sens presque un objet physique, un objet que je pourrais repousser, mouvoir.

Je regarde Neko, m'assurant qu'il est resté assez proche pour que je m'appuie sur lui. Ses yeux en amande dévorent son visage et ses joues sont pâles. Il me fixe sans hésitation, sans ciller. On dirait qu'il a cessé de respirer.

David lui aussi reste totalement immobile. Sur ses gardes. Prêt. Attendant de voir ce dont je suis capable. Attendant que je repousse cette étrange attaque.

Je prends trois inspirations pour me calmer. Je me touche le front, afin d'offrir la force de mes pensées. Je touche ma gorge, afin d'offrir le pouvoir de ma voix astrale. Je touche mon cœur pour faire l'offrande de mon esprit. Je prends une profonde inspiration et je déclame les mots murmurés par Haylee dans le restaurant la nuit précédente :

Regarder, penser, sentir – soit

Ailleurs, quelque part, là-bas.

Libère ton esprit de ce que tu vois ici.

Laisse tes pensées se vider, complètement.

Détourne-toi.

Détourne-toi.

Détourne-toi.

Un éclair de ténèbres éclate.

C'est le même signal de pouvoir que j'ai expérimenté maintes fois par le passé, mais il semble d'autant plus dramatique dans mon environnement familier. Un bref instant, tout dans la cave

– la cave elle-même – disparaît. Les six bougies que je viens d’allumer sont aspirées par les ténèbres, même les reflets orangés de leurs mèches s’éteignent dans le néant.

Les ténèbres règnent, mais il y a plus. Une absence profonde et totale de sensations. Mon corps entier cesse d’être. Je ne peux pas entendre le halètement sec de mon souffle, percevoir les palpitations de mon cœur. Je ne peux pas sentir la transpiration nerveuse qui perle sous mes aisselles, l’épaule de Neko, ne peux pas voir le corps rigide de David qui s’interpose entre moi et la vibration menaçante.

Puis les sensations reviennent, se précipitant avec une pureté et une puissance suffocante. Les bougies vacillent comme si une tornade les avait survolées. Mes oreilles s’emplissent du son de mon propre cœur qui galope comme si je venais de trébucher sur la ligne d’arrivée du marathon des Marines. Je sens un goût de sel au fond de ma gorge et je comprends que je me suis mordu la langue.

La vibration est partie.

La force oppressante s’est dissipée, éclatée en millions d’échardes. Je sens leurs débris, les entrevois à la lisière de mes sens de sorcière, comme une brume s’évanouissant au lever du soleil. Je me bagarre pour en rassembler une poignée, en étudier les restes fantomatiques, pour comprendre qui nous a attaqués et pourquoi.

Mais, avant que je ne réussisse, David trébuche et tombe à genoux. Il prend sa tête entre ses deux mains et se balance d’avant en arrière. Avant même d’accourir à son côté, je vois qu’il frissonne, tremble comme un homme en proie à la fièvre.

– Oh, mon Dieu. Neko ! Allume les lumières !

Les lampes au-dessus de nos têtes s’allument, me faisant cligner des yeux. David sursaute et j’enfouis mon visage entre mes mains, gémissant comme le vent autour des tours d’un château abandonné. J’agrippe ses poignets, les enserre étroitement, insufflant force, puissance et calme à mon gardien. Neko s’accroupit à nos côtés, son regard passe à toute vitesse de mon visage à celui de David.

– David! dis-je, espérant désespérément qu’il lui reste assez de raison pour me répondre. Que dois-je faire ? Comment puis-je vous aider?

– Attendez. Une minute. Avec un effort surhumain, il raidit ses doigts et les arrache à son visage. Il me laisse porter ses mains à mes genoux et les enserrer avec douceur. Il a les lèvres grises. Toute couleur a déserté son corps, laissant des lacs terrifiants, évoquant des meurtrissures sous ses yeux. Si je ne savais pas à quoi m’en tenir, je jurerais qu’il a été malade durant des semaines, qu’il se remet de la pire des gripes, bronchite et pneumonie réunies.

– Nous allons vous emmener en haut, dis-je avec calme. J’ai besoin d’agir, faire n’importe quoi, pour faire revenir les choses à la normale.

– Neko, passe ton bras droit autour de son épaule.

Je ne me serais pas montrée si calme si j’avais compris quelle tâche je lui assignais. Une sorcière dépourvue de puissance musculaire et un démon familier qui passait davantage de temps dans un salon de coiffure que dans une salle de gym ne faisaient pas le poids, vis-à-vis d’un gardien musclé et en forme. Les livres de régime disent toujours que le muscle pèse plus lourd que

la graisse, et David semble déterminé à le prouver.

Je ne pense pas que nous lui ayons infligé plus d'une demi-douzaine d'hématomes en le cognant contre la rampe en montant l'escalier. Et la tête devait déjà lui faire mal lorsque Neko l'a heurtée contre l'encadrement de la porte. Et sincèrement, lorsque nous l'avons laissé tomber sur le sofa, avons arraché ses chaussures et soulevé ses pieds, il ne semblait pas plus pâle.

– Cours en bas et souffle les bougies, dis-je à Neko. Je vais chercher un torchon humide dans la cuisine.

Le temps que je revienne, un torchon dans une main et un verre d'eau dans l'autre, David a réussi à se redresser en un semblant de position assise. Il tressaille lorsqu'il s'appuie contre l'accoudoir du sofa, mais je dois admettre qu'il a meilleure allure que dans la position bizarre que Neko et moi lui avons imposée. Il s'empare du verre d'eau et avale le liquide avec de douloureux tressautements de la gorge. Mais, lorsque je fais mine de passer la serviette sur son visage, il repousse ma main.

J'aurais pu persévérer – je crois que j'aurais pu faire n'importe quoi à son corps affaibli, même sans faire appel à mes pouvoirs. Mais ses lèvres commencent à retrouver une teinte à peu près normale et les ombres bleu-vert sur son front s'éclaircissent. Je décide qu'il est en train de récupérer et m'assieds sur le bord de la table basse.

– Merci, dis-je.

Ma voix tremble à la pensée de ce qui aurait pu se produire en bas.

– ... Merci d'avoir tenté de combattre cette chose.

– Au nom de l'enfer personnel d'Hécate, qu'avez-vous fait?

Neko est arrivé en haut de l'escalier juste à temps pour entendre la question furieuse de David. Je ne suis pas surprise de voir mon démon familial tourner casaque et fermer la porte de la cave derrière lui.

Lâche.

J'essaie de comprendre la raison de la hargne dans la voix de David. Je suppose qu'il a été terrorisé – même si ce n'était pas autant que moi. Je sais qu'il est épuisé, je ne peux que deviner combien son corps lui fait mal.

Mais la colère ? Une colère folle, irraisonnée ?

– J'essayais de nous sauver?

Je jure intérieurement lorsque ma réponse résonne comme une question.

– En faisant usage de la magie noire ?

– Magie noi...

– Qu'est-ce qui vous donne le droit d'utiliser une formule qui brise la volonté ?

– Qui brise...

– Et comment avez-vous pu penser que je ne le remarquerais pas, alors qu'elle était dirigée contre moi ?

– Stop!

Il a pris appui sur l'accoudoir pour se redresser et je vois bien qu'il bouge uniquement pour ouvrir ses poumons, augmenter leur volume et respirer à fond.

– Arrêtez une minute, zut !

Qu'il décide de m'obéir ou soit trop faible pour se rebeller, je profite de son silence.

– Dirigé contre *vous*? Je combattais cette... cette chose! Cette pression ! Le mur de jaspe nous menaçait tous !

Mais je comprends alors ce qui s'est passé. Je revois la posture de David tandis que la puissance vibrante approchait. Je revois ses jambes écartées, son dos fort et droit. Ses mains pendant doucement à ses côtés, doigts tendus. Et je me souviens de cette étrange familiarité de la magie que j'ai combattue, cette impression de la connaître, quelque part, d'une certaine façon.

David avait lancé un sort.

C'était un gardien. Il n'était pas capable de beaucoup de magie. Mais il en avait un peu à disposition – il me l'avait dit la première fois que nous avons dîné ensemble pour discuter du monde merveilleux de la sorcellerie. Il pouvait utiliser la magie pour protéger son territoire. Pour *me* protéger.

Normalement, il s'agissait de choses mineures – lire l'aura de ceux qui nous entouraient, s'assurer qu'ils ne complotaient contre moi. David pouvait allumer les bougies et les éteindre. J'avais bénéficié à plusieurs reprises de ses formules bannissant les migraines, lorsque j'avais utilisé mes propres pouvoirs au-delà de leur spectre naturel.

Mais la chose qui nous avait menacés dans la cave ? Il s'agissait là d'une toute nouvelle catégorie d'activité. Complètement au-delà de ce que j'aurais pu attendre auparavant de David.

Sans réfléchir, je lui lance la serviette humide, l'atteignant au milieu du torse. Il réagit avec lenteur, se contentant de rattraper le linge de coton tandis qu'il glisse du divan.

– Salaud! C'était vous, le pouvoir! Vous avez simulé une attaque contre moi !

– Il fallait que je fasse quelque chose.

Sa voix contient presque autant de passion que la mienne.

– ... Vous ne vous donniez pas la peine de vous exercer.

– Je me suis assez exercée comme ça!

– C'est moi qui décide lorsque vous vous êtes assez exercée. C'est moi le gardien.

– Et c'est moi la sorcière !

Je bondis sur mes pieds et entreprends d'arpenter l'espace séparant la table basse de la porte d'entrée. Zut! Il m'a vraiment fait peur. Il m'a vraiment fait croire qu'une force malveillante nous poursuivait, qu'un esprit mauvais se dirigeait vers mon cottage.

– Maintenant que les rôles sont établis, dit-il, ignorant le regard furieux que je lui décoche, peut-être daignerez-vous me dire où vous avez appris une formule interdite à l'usage en public?

Haylee.

Haylee m'a appris la formule hors la loi en l'utilisant sur le personnel innocent du Café La Ruche. Elle n'avait pas eu l'intention de me l'enseigner : je l'avais juste observée. Apparemment

d'assez près pour maîtriser la formule toute seule.

L'avais-je maîtrisée ?

La formule d'Haylee n'avait certainement pas eu le même effet que la mienne. Tout le monde dans le bistrot avait vaqué à ses occupations, sans trace de séquelle physique, servant d'autres tables, récoltant l'argent d'autres clients. Personne n'avait été projeté au sol, personne ne s'était retrouvé couvert d'hématomes et hors d'haleine.

– Qui? demande de nouveau David.

Si je me fie à la rage pure contenue dans ce seul mot, il va mieux.

Ce n'est pas la faute d'Haylee si mon travail dégagait trop de puissance. Elle n'est pas responsable du fait que j'utilise mes pouvoirs à tort et à travers. Je ne pouvais pas la dénoncer, alors que c'était moi qui m'étais mal comportée.

– Peu importe.

Et, alors même que je sais que c'est dangereux, je ne peux m'empêcher de continuer.

– Vous ne devriez pas être en colère. Vous devriez être fier de moi.

– Fier de vous ?

Son rugissement me fait tressaillir, même si un minuscule coin de mon esprit est soulagé de son rapide rétablissement. En bas, Neko a sûrement tout entendu. Mon démon familier sera obligé d'intervenir, au cas où un combat à mort s'engage ici. Il devra accourir à ma rescousse. N'est-ce pas ?

– Fier de moi, je répète, avec un peu moins d'assurance.

Si on y va, autant y aller à fond, me dis-je.

– Nous étions en train de travailler la défense, non ? Eh bien, je me suis protégée. J'ai utilisé ma magie pour me défendre. C'est bien ce que vous vouliez, non?

– Je veux que vous soyez capable de vous débrouiller dans l'univers de la sorcellerie. Je veux que vous puissiez la pratiquer librement. Avez-vous la moindre idée de ce qui serait arrivé si je n'avais pas contenu votre brillant petit numéro ? Avez-vous la plus infime notion de la vitesse à laquelle le Tribunal d'Hécate aurait fait irruption ici ?

Mon esprit se vide de sa dernière miette de certitude.

– Le Tribunal d'Hécate?

David soupire.

– Jane, cette formule contenait assez de puissance pour être perçue de New York jusqu'en Géorgie.

– En Géorgie ?

Je ne trouve rien d'autre à dire. Moi ? J'avais généré une telle puissance? Avec un petit sort que je n'avais même jamais essayé de jeter auparavant ?

David s'assied pour de bon, avec difficulté, et je tressaille avec lui lorsqu'il se frictionne la nuque.

– Vous devriez le savoir maintenant. Le conseil surveille la magie noire. Tout un groupe de

sorcières se consacre spécifiquement à traquer les augmentations anormales de puissance. Votre petit show se serait révélé hors norme.

– Donc vous l’avez fait cesser?

– Je l’ai absorbé. Du mieux que j’ai pu. Enfin, je l’ai brisé. Si quelqu’un regardait déjà par ici, se concentrerait sur votre maison, il aura vu que quelque chose s’est produit. Mais j’ai réussi à empêcher l’énergie de s’écouler en un bloc massif. Seules les ondes vont se répercuter aux alentours durant des jours. Je ne peux rien y faire.

– Je suis désolée.

Ces mots sont inadéquats. Pourtant je suis désolée. Sincèrement. Si mon sortilège s’est révélé aussi puissant que le dit David – et je n’ai aucune raison de ne pas le croire –, alors il a agi comme mon sauveur, me protégeant du Tribunal d’Hécate. Je m’écroule sur l’autre canapé.

– Je croyais nous protéger en arrêtant cette chose.

– Vous l’avez arrêtée, c’est certain.

Il s’arrache un semblant de sourire. Pour la première fois depuis que je suis remontée de la cave, je respire à fond. Tout va bien. Nous sommes en sécurité.

Mais voilà qui me renvoyait à ma question d’origine.

– De quoi s’agissait-il ? Qu’avez-vous invoqué ?

Son teint reprend une nuance normale et je réalise qu’il doit être en train de rougir. David Montrose. Mon gardien. Qui rougit. J’insiste.

– De quoi s’agissait-il?

– Ce n’était rien.

– Je l’ai senti. Ne me dites pas à moi que ce n’était rien.

– C’était juste... vous.

– Moi?

– Vous.

Il essaie de secouer la tête, mais tressaille de douleur avant même d’avoir esquissé le mouvement.

– Il s’agissait de votre entêtement. Votre refus de travailler. Votre rébellion. J’ai rassemblé l’énergie et vous l’ai renvoyée.

Mon estomac fait un nœud.

– Tout ça venait de moi ?

Au lieu de répondre, il ferme les yeux et laisse aller sa tête sur le dossier du canapé.

– Je n’aurais pas dû faire ça. Je voulais juste vous faire éprouver une pointe de danger. Un aperçu de ce qui pourrait se liquer contre vous. Fixer la pierre centrale n’est pas un jeu, Jane. Il s’agit du travail de magie le plus sérieux qui soit. Vous allez construire un refuge sûr pour les sorcières, un endroit protégé pour les générations d’adeptes à venir. Lors de cette tâche, vous serez vulnérable. Vous ne pouvez pas prendre cela à la légère. Et vous devez vous préparer au pire.

Je combats le frisson glacé de peur qui coule dans mon dos. Je bredouille ce qui me vient à l'esprit.

– Donc vous pensez que le pire, c'est moi-même.

Il ne parvient pas à soulever sa tête, mais sourit quand même.

– Je crois que vous êtes votre pire ennemi. Pour l'instant.

Avant que je ne trouve une réponse, il s'assied et me regarde droit dans les yeux.

– Jane. C'est important. Qui vous a enseigné la formule qui brise la volonté ?

– Non.

Mes doigts tremblent, comme un corps qu'on éveille d'un sommeil profond. Je ne peux pas le lui révéler. Il doit y avoir erreur. Quelque chose que j'ai fait de travers. Haylee n'a jamais eu l'intention de m'enseigner la formule. J'ai dû déformer le sort lorsque j'ai tenté de le reproduire toute seule. Après tout, Teresa Alison Sidney ne laisserait certainement pas Haylee se promener dans la nature en se livrant à la magie noire. La Mère de l'Assemblée la plus puissante de l'histoire ne laisserait pas sa meilleure amie violer les lois du Tribunal d'Hécate.

La voix de David se fait persuasive.

– Jane. Pour garantir votre sécurité, je dois le savoir.

Un bref instant, je suis transportée dans le passé. J'ai seize ans et suis assise sur le canapé de mamie. Je lui explique qu'elle doit me donner les clés de sa voiture, qu'elle doit me faire confiance et me prêter sa Lincoln afin que Melissa et moi nous rendions à une fête chez une amie. J'avais sorti l'artillerie lourde.

– Mamie. Tu m'as appris tout ce que je sais. Le moment est venu de me faire confiance.

Cela avait bien marché – Melissa et moi étions allées à la fête et je n'avais rien bu de plus fort que de l'eau, craignant que même la caféine ne me fasse perdre le contrôle de mes nerfs durant le trajet de retour.

Maintenant, je regarde David droit dans les yeux.

– David, vous m'avez appris tout ce que je sais. Le moment est venu de me faire confiance.

C'est une réplique superbe.

– Bien, finit-il par répondre. Je vous fais confiance, mais ne faites rien de stupide, Jane.

– Stupide!

Je parviens à paraître scandalisée à cette idée.

– Stupide, répète-t-il.

Il désigne la table.

– Pourriez-vous m'apporter un autre verre d'eau ? Et ouvrir la porte de la cave. Dites à Neko qu'il peut sortir en toute sécurité.

J'obéis. En remplissant le verre de David au robinet de la cuisine, je me demande ce que je vais dire à Haylee lorsque je vais la revoir. Et combien de temps va s'écouler avant que David ne quitte les lieux et que je puisse appeler Graeme. Juste pour parler. Juste pour partager la folie de ma journée de sorcière. Comme le font les amis. Tous les bons amis. Je plaque un sourire sur mon

visage et compte les jours jusqu'à mercredi.

– Eh bien, eh bien, eh bien, dit mamie. Difficile de croire qu’un mois de plus est passé.

Clara met son grain de sel.

– Et c’est tellement agréable d’avoir des températures plus fraîches.

Super. Nous en sommes réduites à commenter la météo. La météo et le calendrier. S'agit-il vraiment de sujets de conversation seyant à une grand-mère, une mère et une fille ? A trois générations de sorcières ?

C'est là que réside le problème. Nous ne pouvons pas parler sorcellerie. Ne pouvons pas parler du sujet le plus important de ma vie. Depuis que mamie m’a demandé de renoncer à l’Assemblée et que j’ai refusé, je me sens incapable de mentionner quoi que ce soit en rapport avec la magie. Et, alors que l’automne s’est installé, j’éprouve le sentiment d’avoir de moins en moins de sujets à partager. Fixer la pierre centrale hante mon esprit.

Je ne vais certainement pas faire état de ma conversation téléphonique avec Graeme, la veille au soir, après le départ de David. Après que Neko est parti avec Jacques, décidé à faire en sorte que le galant Gaulois cesse de bouder à cause de cette journée entière perdue pour cause de sorcellerie.

J’avale une petite gorgée d’eau, me concentrant pour ne pas rougir. Ce n’est pas tous les soirs que je me vautre sur mon canapé en susurrant des mots coquins dans un combiné téléphonique. Je n’aurais jamais cru être le genre de fille capable de séduire un homme au téléphone. Ce n’est pas tous les soirs que je demande à un homme – que je l’implore – de sauter dans un vol transatlantique et de venir me rejoindre.

Graeme a ri – non *gloussé* – avant de répondre qu’il ne pouvait pas se libérer. Il était en pleine négociation d’un contrat d’affaires. Je l’entendais taper sur un clavier d’ordinateur, je distinguais même le tintement signalant l’arrivée d’un mail. Lorsque je me suis plainte que c’était le milieu de la nuit à Londres, que pas un homme sain d’esprit ne devrait être en train de travailler, il m’a répondu que cela prouvait simplement qu’il n’était pas sain d’esprit.

Donc, il ne sauterait pas dans un avion plus tôt que prévu. Ce qui ne nous avait pas empêchés de parler. Et, au bout d’un moment, je n’avais plus du tout envie qu’il déboule sur le pas de ma porte. J’aurais été bien trop embarrassée par certains des propos que j’avais tenus.

Non, je ne répéterai pas un mot de cette conversation aux femmes de la famille Smythe-Madison. Ce n’est vraiment pas un sujet pour les brunchs mensuels destinés à resserrer nos liens.

Avant que je ne trouve un charbon d’une neutralité convenable à verser sur les braises mourantes de notre conversation, la serveuse apporte nos plats. Luna Grill est réputé pour ses omelettes à composer soi-même – c’est le récit du rendez-vous désastreux de Melissa avec le bienveillant qui m’a rappelé l’existence de ce restaurant. En observant nos assiettes, je ne peux imaginer meilleure représentation de nos personnalités respectives.

Mamie a commandé le spécial maladies cardio-vasculaires : trois œufs en omelette avec jambon, bacon et saucisse, avec une généreuse couche de fromage. Lorsqu’elle a passé commande, elle a haussé les épaules et souri gentiment à mon exclamation d’incrédulité.

– Si le cholestérol ne m’a pas encore eue, il ne m’aura pas maintenant.

J’ai accepté son raisonnement, surtout sachant qu’elle ne mangera pas plus d’un quart de son assiette avant de se déclarer rassasiée.

Clara traverse une phase végétarienne. Due à la découverte de l’équilibre véritable de son signe astrologique, Poissons, et d’un respect absolu pour toute forme de vie. En fait, elle s’était à l’origine déclarée végétalienne mais, incapable de cuisiner tofu, tempeh ou haricots (sans y ajouter une solide portion de lard), elle s’est repliée sur une définition plus large des nourritures spirituellement saines. Donc, pour elle, omelette de blancs d’œufs avec épinards, champignons et poivrons sautés. J’ai envie de lui demander si elle entend les légumes pleurer la disparition de leurs frères, mais je crains que cela ne fasse qu’empirer les frictions entre nous.

En arrivant au restaurant, je me réjouissais de manger une bonne omelette, mais mère et grand-mère m’en ont dégoûtée. J’ai décidé de laisser tomber les omelettes et de m’en tenir à mon thème actuel de plats solides et réconfortants. Donc, je festoie de pain perdu, arrosé de plusieurs litres de sirop d’érable et d’assez de crème fouettée pour rendre le beurre superflu. J’ai ajouté une portion de fruits frais. Après tout, le petit déjeuner est le repas le plus important de la journée.

O.K. Donc nous en avons terminé avec le calendrier. Et la météo. Je ne peux pas parler de l’Assemblée et je refuse d’évoquer Graeme. Cela nous laisse quoi ?

– J’ai été très occupée au boulot, dis-je avant d’engouffrer aussitôt une bouchée géante de pain imbibé de sirop d’érable afin d’éviter d’avoir à répondre à leurs inévitables questions.

– Je voulais passer lundi pour ta conférence, mais j’ai été occupée par mon Association des amis de l’opéra, dit mamie. J’ai vu que tu parlais des mères et des filles à l’époque coloniale ?

– Où as-tu vu ça? dis-je, surprise et vaguement impressionnée que mamie reste dans le circuit culturel de Peabridge.

– Sur le site de la bibliothèque, évidemment, répond mamie, mordant avec délicatesse dans son petit déjeuner de bûcheron.

Je manque avaler une fraise de travers. Mamie ? Sur internet ?

– Ne fais pas cette tête, c’est toi qui as installé mon ordinateur.

– Je croyais que tu l’utilisais seulement pour les mails.

– Je l’utilise pour les mails. Mais, quand je m’ennuie, je skie sur internet.

– Tu surfes.

– Je surfe, c’est ça.

Mamie acquiesce, toute contente.

– As-tu déjà entendu parler de Wikipédia?

– Euh, oui. Bien sûr que je connais l’encyclopédie en ligne. Je m’en sers à tout bout de champ pour de rapides vérifications, même si je suis sceptique quant à la légitimité de certaines entrées. N’importe qui peut s’inscrire pour contribuer à ce service, créer et modifier des informations auxquelles on a accès gratuitement.

– Oncle George m’a montré Wikipédia. Je travaille à corriger certaines infos sur l’opéra. Sais-tu que quelqu’un a écrit que *Tosca* comptait quatre actes ?

Clara répond avant que je n'ouvre la bouche.

– Scandaleux.

Nos regards se croisent au-dessus de sa tasse de café et nous nous retenons toutes les deux de rire. Sarah Smythe. Collaboratrice de Wikipédia. Ma grand-mère ne cessera jamais de m'épater.

Mamie ne comprend pas l'allusion.

– J'ai essayé d'impliquer ta mère. Wikipédia comporte des centaines d'entrées sur l'astrologie. Quelqu'un devrait les regarder de près, s'assurer qu'elles sont correctes.

– Et je suis celle qu'il faut pour ce job, lance Clara, citant de toute évidence un extrait du discours de recrutement de mamie, tout en étalant la nourriture dans son assiette.

– Quelque chose cloche avec ton omelette ? dis-je.

Si les cuisines n'ont pas assuré, je veux qu'on corrige l'erreur – je me sens responsable parce que c'est mon tour de payer.

– Oh ! non.

Clara soupire et transperce une feuille d'épinard.

– ... C'est simplement que je n'aime pas les légumes dans mes œufs. Les œufs, ça réclame du fromage. Et peut-être un peu de jambon.

Elle jette un regard de chien battu à l'omelette de mamie et mamie pousse son assiette vers elle.

– Sers-toi, ma chérie. Je ne peux plus avaler une bouchée.

Je souris. Je savais bien que mamie serait loin d'avaler la totalité de son repas. Clara pique un morceau de viande dans l'assiette de mamie, tandis que mamie et moi nous abstenons de tout commentaire sur le brutal effondrement du végétarisme des Poissons en notre sein. En fait, je m'octroie une bouchée de l'omelette au jambon, justifiant mentalement mon acte par le fait qu'il me faut équilibrer mon plat sucré par le plat salé de mamie.

Mamie, poursuivant son premier sujet de conversation, reprend :

– Clara, tu es la personne parfaite pour ce job. Personne n'en sait autant que toi sur les signes du zodiaque.

Je me recule sur mon banc et lève les yeux sur la fresque représentant un soleil qui orne le mur en face du restaurant. Le soleil sourit et je ne peux m'empêcher de penser qu'il approuve notre conversation. Tout va pour le mieux dans ce petit monde. Mamie se mêle tranquillement de nos vies, exprimant sa certitude absolue que Clara et moi pouvons toutes deux conquérir le monde qui nous entoure. Et, si l'histoire est destinée à se répéter, je vais me retrouver sur la sellette dans un instant.

– Et toi, Jane, dit mamie avec un timing parfait, tu devrais jeter un coup d'œil sur cet article concernant le café. Je suis certaine que tu pourrais l'améliorer, étant donné ton expérience à la bibliothèque.

Super. On ne me considère pas comme un expert de l'histoire coloniale. Ni même des vêtements de l'Amérique du XVIII^e siècle. Non. Je suis sur le point d'être couronnée meilleure barmaid spécialisée dans le café de Georgetown.

Ce qui n'est même pas vrai. Sur le sujet, Melissa me coiffe au poteau quand elle veut.

Mais je ne vais pas entrer dans ces détails. Je ne vais pas parler de Melissa et laisser mamie et Clara fourrer leur nez dans le petit accroc de notre amitié.

Comme si elle lisait dans mes pensées, Clara intervient.

– Tu pourrais te renseigner auprès de Melissa, au cas où tu aurais des questions.

Et au temps pour ma décision. Je réponds d'une voix ferme :

– Je n'ai aucune intention de corriger l'article sur le café. Je suis une buveuse de thé.

J'en profite pour attirer l'attention de notre serveuse et demander un nouveau broc d'eau chaude.

Clara insiste.

– Je veux simplement dire qu'à vous deux, vous cumulez beaucoup d'informations. Toi et Melissa pourriez travailler très bien ensemble.

– Si nous nous parlions, en effet.

Oh. J'imagine que j'avais vraiment envie de parler de Melissa. Pourquoi mes conversations avec mamie et Clara se dirigent toujours vers le seul et unique sujet que je refuse absolument, totalement, d'aborder?

Mamie bondit.

– Tu t'es disputée avec Melissa?

– Pas vraiment disputé. Il s'agit juste d'un... froid.

– Un froid?

Clara me regarde comme si je parlais une langue étrangère. Je m'empare d'une nouvelle bouchée de l'omelette de mamie, gagnant du temps pour préparer ma réponse.

– Nous avons été toutes les deux très occupées. Elle trouve que je consacre trop de temps à... d'autres choses.

Inutile d'entraîner Graeme dans cette histoire. Clara s'empresserait de tracer son horoscope et mamie de nous marier dans l'heure.

– Et toi tu penses que... ? rétorque mamie.

– Je pense que si elle a un problème, elle devrait me parler directement.

Je déterre un autre morceau de jambon.

– Elle m'évite, puis essaie de me culpabiliser. Je crois que nous avons besoin de prendre nos distances un moment.

– J'ai plutôt l'impression, dit Clara en pêchant le dernier morceau de saucisse dans l'assiette de mamie, que vous avez besoin de passer davantage de temps *ensemble*.

– Ah, dis-je sans une once d'humour. Je ne crois pas que cela arrivera de sitôt.

Je suis déterminée à détourner la conversation de ma soi-disant meilleure amie.

– Enfin bon, peu importe la façon dont tu tournes la chose, je ne suis pas une spécialiste du café. Si je dois me battre encore une seule fois contre ce fichu moulin à café au boulot, il se pourrait que je quitte carrément la bibliothèque.

Mamie fait la moue.

– Cela ne te ressemble pas, Jane. Tu adores Peabridge.

– Mais je déteste ce que devient Peabridge. Ou ce que je suis devenue en y travaillant. Nous sommes victimes de notre propre succès. Le café d'Evelyne est si populaire que je consacre plus de temps à la réalisation de boissons sophistiquées qu'à mes recherches sur l'histoire coloniale.

– Peut-être devrais-tu laisser tomber les cafés.

– Comme si Evelyne allait accepter une chose pareille.

Tout était si simple dans le monde de mamie. Elle pouvait se laver les mains et se libérer de tout problème mineur comme café moulu, lait pression, sirop de chocolat ou crème fouettée.

Clara intervient. Je vois bien qu'elle essaie d'être raisonnable, d'agir en conciliatrice – un rôle nouveau pour elle.

– Pourquoi Evelyne a-t-elle créé ce café au départ?

Je joue le jeu.

– Afin d'alimenter notre budget. C'est étonnant l'argent que nous gagnons en proposant de la caféine hors de prix. Starbucks a fait tout le boulot avant nous. Grâce à eux, tout le monde est conditionné à dépenser quatre dollars pour une tasse de café. Nous la proposons à cinq, en offrant l'avantage de la boire dans la bibliothèque, et les consommateurs se bousculent au portillon.

Mamie acquiesce.

– Mais et si vous simplifiez les choses ? Reveniez au café noir tout simple ? Cela serait mieux, non ?

– Nos bénéfiques chuteraient. Même à trois dollars la tasse, nous ne comptons pas assez de consommateurs pour obtenir le minimum nécessaire au budget d'Evelyne.

– Et café noir et pâtisserie ? Cookie, brownie ou un truc de ce genre?

Ce n'était en fait pas une mauvaise idée. Deux ou trois fois déjà, des clients avaient réclamé des scones ou des muffins pour accompagner leurs cafés. Et s'il me suffisait de poser un brownie sur une soucoupe après avoir servi un bon vieux café noir...

– Où vais-je trouver le temps de faire de la pâtisserie? Mamie sourit.

– Confectionner un plateau entier de brownies demande moins d'une demi-heure. Tu le sais bien. Nous en avons fait assez souvent pour l'école quand tu étais petite.

Je glisse un regard à Clara pour voir si cette référence à mon enfance sans mère la trouble. Mais elle est occupée à extirper une tranche de bacon des ruines de l'omelette de mamie. Mamie, qui ne se rend compte de rien, continue :

– Si tu n'as pas le temps, je suis certaine que Melissa t'aidera.

– C'est Melissa qui n'a pas le temps, dis-je platement.

– Je suis certaine que tu t'en tirerais sans trop de difficultés, dit mamie.

Des profondeurs confuses de ma mémoire littéraire surgit une citation de Shakespeare : « Tu t'es moqué de mes peines. » Il s'agit d'une réplique d'Orlando dans *Comme il vous plaira*. Je ne me donne pas la peine de dire les mots à haute voix – ni mamie ni Clara ne les aurait reconnus.

Mais peut-être qu'elles ne se moquent pas. Peut-être devrais-je envisager quelques pâtisseries maison. Plus je joue avec l'idée, plus elle s'impose. Si les gens payaient cinq dollars pour une tasse de café, combien paieraient-ils pour un brownie tout bête ? Ou deux cookies? Inutile de proposer des gâteaux trop compliqués comme ceux de Cake Walk.

Bien sûr nous risquons de perdre un peu d'argent en abandonnant les cappuccinos et les cafés élaborés, mais nous gagnerions toujours une petite fortune, toute relative, sur le café noir. Et nous récupérerions la différence – et davantage – sur les pâtisseries, même une fois déduit le prix des ingrédients.

Libérée de la tyrannie de la mousse de lait, je retournerais à ma vocation première – mon travail de bibliothécaire spécialisée dans les recherches. Une demi-heure de pâtisserie le soir était peu cher payé si cela signifiait travailler comme bibliothécaire durant la journée. Je me recule sur mon banc, enthousiasmée par l'idée de me débarrasser de mon tablier de serveuse.

Evidemment, quelques complications étaient à prévoir. M. Potter devrait abandonner son moka, encore que j'étais certaine de parvenir à le convaincre d'accepter une dose de chocolat dans une tasse de café normal. Et il fallait vraiment qu'il diminue sa consommation de crème fouettée.

Et il nous faudrait limiter l'accès des enfants aux sucreries. Un cookie à la fois, et seulement à la fin de l'heure de la famille américaine, lorsque les petits chéris seraient de nouveau aux bons soins de leurs tendres mamans.

Je regarde mamie dans les yeux.

– Je sais ce que tu essaies de faire.

– Que veux-tu dire ?

Si l'Académie des arts avait été réunie à ce moment au Luna Grill, l'oscar de la meilleure actrice aurait été décerné sur-le-champ.

– Mamie, tu essaies de me faire oublier mon désaccord avec Melissa.

– Te faire oublier ? Je ne peux pas te faire faire quoi que ce soit! Clara, crois-tu que je puisse faire faire à Jane quelque chose qu'elle a décidé de faire ?

Ma grand-mère adresse à sa fille un regard si faussement innocent que je ne peux m'empêcher de rire.

– O.K., dis-je. J'y penserai, brownies et cookies ne sont pas une mauvaise idée. Peut-être pourrions-nous commencer en novembre.

– Le 1^{er} novembre, dit mamie.

Nous avons trouvé un accord.

– Rien de tel que le début d'un mois pour entamer une nouvelle aventure.

La serveuse vient prendre nos assiettes. J'ai laissé deux tranches de pain perdu. Clara a abandonné les vestiges végétariens de son omelette. Mais, grâce à notre aide, l'assiette de mamie est impeccable. La serveuse regarde mamie avec une expression nouvelle de respect.

– Vous désirez autre chose, mesdames ? Un dessert peut-être ? Je me précipite avant que quelqu'un ne décline l'offre.

– Nous allons consulter le menu.

Après tout, un brunch sans dessert, c'est... un petit déjeuner. Nous commandons une part de tarte aux pommes et une de tarte aux cerises. A la dernière minute, mamie craque et commande le dessert du jour, le cheese-cake. En regagnant la cuisine, la serveuse secoue la tête en signe évident d'émerveillement.

Ce n'est que lorsque nous sommes douillettement entourées d'assez de calories pour sustenter une équipe de foot que j'intercepte un nouveau regard entendu entre Clara et ma grand-mère. Mamie incline la tête, invitant silencieusement Clara à prendre la parole.

Comme le silence se prolonge, je lance :

– Quoi ?

– Quoi quoi ? contre-attaque Clara.

– Qu'es-tu supposée me demander de si gênant?

– Je ne sais pas..., commence-t-elle en portant la main à la pierre de kunzite qu'elle arbore autour du cou depuis quelques mois.

La kunzite. Amour inconditionnel. Harmonie familiale.

Au moins, elle fait des efforts.

Mamie l'interrompt.

– Nous voulions te parler de l'Assemblée... nous voulions te demander si tu voyais toujours ces femmes.

Ces femmes. Dans la bouche de mamie, on dirait qu'il s'agit de prostituées. Ou de meurtrières d'enfants. Ou pire. (Qu'y a-t-il de pire ? Je suis sûre que les sorcières du secteur arrivent en tête de je ne sais quelle liste néfaste.)

Je prends une profonde inspiration et la retiens le temps de compter jusqu'à cinq avant d'oser répondre.

– Je suis obligée de les voir, mamie. Clara. Je suis l'une d'entre elles. Je dois placer la pierre centrale à Samhain.

– Samhain ? interroge mamie.

– Halloween, explique Clara avant moi.

Toutes ces années passées avec ses copains new age lui ont servi. Elle me regarde en secouant la tête.

– L'Assemblée provoque tant d'ondes par ricochet dans l'éther.

Des ondes dans l'éther par ricochet? C'était nouveau, même pour Clara. Je teste ma réponse intérieurement, la mesurant par deux fois avant d'oser parler à haute voix.

– Ether? Je ne suis pas certaine que je sois capable de sentir l'éther.

Nan. Je ne suis pas dans le ton. Clara raidit les épaules et ses lèvres se resserrent en une petite moue. Mamie s'engouffre dans la brèche.

– Peu importe l'éther, chérie. Nous nous demandions juste si tu travaillais avec elles. Si elles se montraient gentilles avec toi.

Ah, elles veulent savoir si mes petites camarades de jeu se comportent bien. Si on me tire les cheveux, me traite de grosse ou transforme mon nom en un refrain moqueur à la récré.

– Il se trouve, dis-je, que j’ai dîné avec l’une d’entre elles l’autre soir et que j’ai passé une supersoirée.

Et que nous sommes parties sans payer, mais je ne le dis pas. Et qu’elle m’a enseigné sans le faire exprès une formule de magie noire qui a failli mettre mon gardien K.O. et a obligé mon démon familial à se réfugier à la cave, tremblant de peur.

Je passe sur ces légers détails.

– Je crois que nous sommes en train de devenir amies. Il y a quelques semaines, nous avons visité la National Gallery of Art. Et admiré les peintures de la Renaissance, je ne crois pas avoir fait ça depuis le lycée.

– Cela semble magnifique, ma chérie, dit mamie.

J’intercepte le regard qu’elle décoche à Clara, l’ordre silencieux d’accepter ce que je vais dire, de me soutenir.

Clara déglutit avec difficulté avant de demander :

– Comment s’appelle-t-elle ? Ton amie ?

– Haylee. Haylee James.

– Celle avec les cheveux courts ?

A ce souvenir, Clara bondit.

– ... la snob qui est la meilleure amie avec Teresa Alison Sidney?

Je fixe la fresque pleine de gaieté sur le mur d’en face et compte de nouveau jusqu’à cinq. Lentement.

– C’est bien elle. Elle s’est montrée très gentille avec moi. La plus sympa du lot.

Ce qui ne signifie pas grand-chose.

O.K., ni mamie ni Clara ne prononce les mots à haute voix, mais je peux les lire sur leurs visages – imprimés en Times New Roman 48 gras.

– Hé, dis-je, anxieuse de changer de sujet.

Ce brunch s’est trop bien déroulé pour être sacrifié sur l’autel de l’Assemblée et de sa politique.

– ... Saviez-vous qu’à la Renaissance, le paon était symbole de pureté parce que les gens croyaient que la chair de cet oiseau ne pourrissait jamais ?

Clara mord à l’hameçon.

– Dans l’art occidental, le paon combat le venin. Les paons mangeaient les serpents, aussi les pensait-on capables de protéger les gens du poison.

Je la contemple avec ravissement. Elle nous offre une échappatoire parfaite à la discussion concernant l’Assemblée.

– J’ai beaucoup appris sur les antidotes récemment. Les pouvoirs attribués aux différentes

herbes sont étonnants. Au printemps prochain, nous en planterons peut-être dans les jardins de Peabridge afin de refléter certaines des croyances que j'ai découvertes.

Et voilà. Cela nous emmène jusqu'à la fin du brunch, sans plus de silence gênant. Ni mamie ni Clara ne pose davantage de questions sur Haylee, ni sur Teresa Alison Sidney, David, Neko ou quoi que ce soit en rapport avec la sorcellerie.

Lorsque la serveuse apporte la note, je pose ma carte de crédit sur la table. C'est bon de pouvoir les inviter lorsque c'est mon tour. Et de poursuivre cette nouvelle tradition familiale.

A la sortie du restaurant, je raccompagne ma grand-mère et Clara jusqu'à l'immense Lincoln de mamie. Clara ouvre la porte côté conducteur et j'accompagne mamie jusqu'au siège passager. J'ai la main sur la poignée lorsqu'elle stoppe mon mouvement en posant sa main sur ma joue.

– Appelle Melissa, chérie.

Je détourne le regard.

– Je l'appellerai.

– Les vrais amis sont rares. On ne peut se permettre de les perdre.

A ma grande surprise, des larmes me serrent la gorge. Qu'est-ce qui les provoque ? Après une matinée superbe, un bon petit déjeuner et une conversation agréable, je suis étonnée de me découvrir à fleur de peau.

– Ça n'arrivera pas, dis-je dans un murmure.

Mamie se dresse sur la pointe des pieds et m'embrasse sur la joue.

– Promets-moi, Jane. Promets que tu vas l'appeler.

Nouvelle promesse à mamie. Bon, elle n'a pas précisé *quand* je devais appeler Melissa.

– Je te le promets.

Mais je ne suis pas encore prête. D'ailleurs, je ne suis même pas certaine que Melissa aurait le temps de me parler. Pas tant que Cake Walk l'occupe tant. La nausée qui me tord l'estomac doit être une réaction au pain perdu, aux omelettes, desserts et multiples tasses de thé. Quoi d'autre pourrait me donner le sentiment d'être si misérable quand je m'éloigne de la plus belle voiture sur la route ?

Avant de répondre au coup frappé à la porte d'entrée, je parcours une dernière fois le cottage du regard. Je ne voudrais pas faire attendre Haylee. Pas alors que j'ai eu un mal fou à rassembler mon courage et l'inviter chez moi. Et que j'espère qu'elle va me faire oublier ce téléphone que je ne cesse de fixer, attendant qu'il sonne, et que Graeme m'annonce son retour de son voyage d'affaires. Pas alors que je viens de passer une heure et demie à ranger, agencer, tout mettre en ordre dans la maison.

Si j'attendais Melissa, je ne m'en serais pas souciée. Elle a déjà vu bien pire – moutons de poussière sous le lit, traces de mascara sous les yeux, cœur brisé et sourire de façade. Mais je n'ai pas parlé à Melissa depuis qu'elle m'a envoyé balader à la pâtisserie. Bien sûr, au fond de moi, ma promesse à mamie me titille. Je la respecterai... un jour. Lorsque j'aurais le temps.

J'ouvre grand la porte.

– Haylee!

– Oh! mon Dieu, dit-elle en pénétrant dans le salon. Comme c'est *pittoresque* !

Pittoresque. Pas terrible comme adjectif. Elle trouve probablement l'endroit minuscule. Bizarre. Peu pratique. Mais, en regardant autour de moi, je me sens chez moi.

– Je suis si contente que tu sois venue. C'est étonnant comme certains soirs s'étirent en longueur et sont à mourir d'ennui.

– Je suis heureuse que tu aies appelé, dit-elle avec un sourire assuré qui m'aide à oublier que son carnet de bal doit contenir des douzaines de noms.

C'est tout de même une sorcière accomplie et la meilleure amie de Teresa Alison Sidney. Pourquoi n'aurait-elle pas des millions de projets par une belle soirée d'automne comme celle-ci?

Je m'arrache un sourire.

– J'allais nous préparer des verres. Tu me suis dans la cuisine ?

– Je peux t'aider ?

– Non!

C'est ridicule. Je suis aussi nerveuse que s'il s'agissait d'un rendez-vous amoureux. Je me force à respirer et à me calmer.

– Je m'occupe de tout. Je t'en prie, installe-toi tranquillement. Raconte-moi ta journée.

Haylee obéit et s'assied sur l'une de mes chaises aux dossiers à barreaux. Ce matin, elle est allée faire du shopping, me raconte-t-elle, pour essayer de trouver une petite robe noire pour un mariage le mois prochain. Elle cherchait un truc en velours, hivernal mais tout de même confortable dans une salle de réception surchauffée.

Je vaque à mes obligations d'hôtesse tout en émettant des bruits polis pour marquer mon attention. Je trouve le pichet du premier coup et manque glapir de satisfaction. Quel bon signe! Neko le cache parfois et je répugnais à l'idée de le convoquer à l'étage supérieur et lui réclamer son aide pour quoi que ce soit.

Je passe le bras sous l'évier pour piocher dans ma réserve d'alcool. Voilà, dans le fond, la bouteille de rhum. Il en reste environ la moitié. Il y a aussi une bouteille de deux litres d'eau gazeuse. Parfait. Je suis calme, décontractée, sereine. Organisée. Parée à tout. Mojitoland, c'est moi. Que mon pincement de culpabilité envers Melissa aille au diable.

Là-dessus, j'ouvre le réfrigérateur.

Je cherche sur l'étagère du haut le bol de citrons verts que j'y ai laissé, mais il est vide. Pas de problème. J'ai dû les ranger dans l'un des tiroirs. J'ouvre le tiroir à fruits qui contient un citron avec une sale tête et quelques billes desséchées qui dans une vie antérieure devaient être des raisins.

Je suis sur le point de douter de ma santé mentale lorsque j'aperçois une unique bière Corona, esseulée dans le carton de son pack de six. Corona. Bière mexicaine. Servie la plupart du temps avec une généreuse tranche de citron vert. Je grince des dents en me jurant que Neko paiera cher sa petite célébration non autorisée de la fête nationale mexicaine. Surtout qu'elle est passée depuis cinq mois.

Bien. Nous aurons des mojitos à base de citron et non de citron vert. Un nouveau cocktail. Pour ma nouvelle amie. Je fouille au fond du réfrigérateur à la recherche du grand verre d'eau qui contient ma menthe fraîche.

Pas de verre. Pas de menthe.

Je garde assez de présence d'esprit pour attendre qu'Haylee atteigne un moment charnière de son récit – elle a trouvé la robe qu'elle désirait, mais impossible de dénicher les chaussures à talons adéquates. Toutes étaient dotées de dix centimètres de talons et vulgaires ; elle cherchait des talons de cinq centimètres et un modèle élégant. Je souris, ris et conviens avec elle que les créateurs de mode haïssent les femmes.

Puis, je prends poliment congé et me dirige au pas de charge vers l'escalier menant à la cave. J'allume et éteins l'interrupteur deux fois, signal convenu pour prévenir Neko d'ôter ses pattes de Jacques et de s'attendre à me trouver en bas des marches.

Une fois en bas de l'escalier, je comprends immédiatement ce qui est arrivé à ma menthe.

– Qu'est-ce que vous trafiquez tous les deux?

Leurs visages sont couverts d'une pâte vert vif. Avec leurs cheveux plaqués en arrière et leurs yeux cernés des mêmes cercles blancs, ils semblent échappés du film *Les Créatures du lagon noir*.

Jacques me répond avec son accent français, mais en remuant à peine les lèvres.

– Mademoiselle Jane ! Nous aurions dû vous garder un peu du masque !

Neko acquiesce avec précaution, inclinant légèrement la tête afin de préserver son application cosmétique.

– Jacques affirme que ce soin du visage à base de menthe va faire merveille pour nos pores. Je les sens déjà se resserrer!

J'ai envie de le resserrer, *lui*. Mais je regarde du côté du pupitre où une planche à découper, des tiges de menthe effeuillées et un bol rempli d'une pâte durcie se tiennent en équilibre précaire.

Au moins ont-ils poussé mes livres traitant des cristaux sur le côté et refermé le couvercle pour protéger les pages des parchemins, à la valeur inestimable, de leur soin du visage artisanal.

Pas le temps de discuter. Pas le temps de râler. Haylee attend en haut.

– Vous n’avez vraiment rien laissé ?

– Je crois qu’il reste une bière dans le frigo, dit Neko, plein de bonne volonté. La bière est idéale pour décontracter les gens. On dirait d’ailleurs que tu aurais l’usage d’un bon programme de relaxation.

Je remonte l’escalier avant de perdre mon temps à lui dire ce que je pense de son « programme de relaxation ».

Lorsque je retrouve Haylee dans la cuisine, je me force à sourire.

– Pardon, je pensais que j’avais de la menthe à la cave.

– Oh, cet endroit comprend une cave ?

– Totalement aménagée. C’est là que se trouvent les livres d’Hannah Osgood. Neko habite là également.

Elle ne semble pas convaincue.

– Et Neko dispose d’un stock de menthe ?

– Non, dis-je d’un air contrit. Pas ce soir.

Je me retourne face au comptoir. Bon. J’avais déjà décidé de créer un nouveau cocktail pour ce soir – il sera simplement un peu plus original que prévu. Citron. Rhum. Eau gazeuse. Cela peut-il être mauvais ?

Oui.

Haylee prend une première gorgée avant d’afficher un sourire poli. Puis de reposer son verre sur la table. D’un geste ferme.

Je goûte le mien, afin de déterminer ce qui cloche.

Rien – si vous aimez l’eau gazeuse aromatisée au rhum. Mon seul et unique citron desséché n’a ajouté aucune saveur digne d’être signalée. J’ai essayé de compenser en me montrant généreuse quant à la dose de rhum, et je n’ai pas lésiné sur le sucre, mais le résultat tient de la mélasse peu appétissante.

– Bon, dis-je, au moins nous avons quelque chose à manger.

J’extirpe un plateau de crudités du réfrigérateur, ravie d’avoir déjoué la gourmandise de mon démon familial en choisissant un plat sain.

– Autant nous installer dans le salon. Nous mettre à l’aise.

Et c’est ce que nous faisons. Mais je ne parviens pas à me mettre *vraiment* à l’aise. Je suis nerveuse, je crains de ne pas me montrer assez spirituelle, assez charmante, tout simplement assez *distrayante* pour qu’Haylee ne regrette pas de gâcher une de ses soirées en ma compagnie.

Soudain, la stratégie de Melissa concernant les cinq sujets de conversation qu’elle cultive avant chaque nouveau rendez-vous me vient à l’esprit. J’aurais dû établir une liste de ce genre pour Haylee. Des solutions de repli pour les trous dans la conversation comme celui que nous

expérimentons en cet instant.

Peut-être ces monstruosités au citron ne sont-elles pas si mauvaises, commencé-je à penser. Au moins facilitent-elles un peu les rapports sociaux. C'est alors que la porte de la cave s'ouvre.

– *Buenas tardes, muchachas !*

Je ne peux retenir une exclamation.

– Qu'est-ce que...

Les créatures qui déambulent dans le salon offrent une vague ressemblance avec des paysans mexicains – elles portent d'immenses sombreros et des couvertures aux couleurs vives jetées sur leurs épaules. Mais on ne leur offrirait des rôles de paysans mexicains que dans un film gay. Un film qui offrirait une prime pour les chemises de soie noire ouvertes, exhibant des torsos épilés à la cire. Et les pantalons de cuir moulants. Et des peaux parfaitement hydratées, aux pores soigneusement traités. Je parviens à m'arracher un couinement.

– Hum, hello ?

– *Mi burro es muy perezoso*, déclare Neko avec un accent espagnol d'écolier et en articulant avec soin.

– *Mi burro es su burro*, confirme Jacques.

– Et où diable allez-vous ? dis-je, pas certaine du tout d'avoir envie d'entendre la réponse.

– Julio organise une fête, répond Neko. Nous sommes en retard. Nous avons manqué les trois premiers jours.

– Jours ?

Je tente de cacher ma surprise.

– Il fête l'anniversaire de Juan Perón.

Comme je reste bouche bée, il s'explique :

– Juan Perón ? Le petit mec mexicain qui vend du café ? Réfléchis, Jane ! Pour quelle autre raison boirions-nous de la bière mexicaine ? Et porterions des sombreros ? Et des ponchos ?

Il accentue le « ch » du dernier mot.

Je réussis enfin à articuler une réponse :

– Juan Valdez vend du café. Et il est originaire de Colombie. Juan Perón, l'homme d'Etat, était argentin.

– Argentin ?

Neko paraît scandalisé.

Je jette un œil à Haylee pour voir comment elle prend la chose. Elle semble choquée, mais je ne saurais dire si elle est accablée par l'ignorance géographique de Neko ou bouleversée par sa splendeur vestimentaire.

– Juan était marié à Eva, dis-je avec une grimace.

Regard vide de Neko et signe de tête perplexe de Jacques.

– La petite Eva ? dis-je. Evita ?

Je me prépare pour le moment inévitable où ils vont comprendre.

– *Don't cry for me Argentina!* hurle Neko, avec un tel enthousiasme que son sombrero tombe à terre.

J'acquiesce.

– Argentin.

– Est-ce qu'ils boivent de la Corona en Argentine ? demande Jacques.

– Je pense que ce soir, oui.

Je hausse les épaules. Rien de ce que je dirai ne changera leurs costumes. Et, à la fin d'une fiesta de trois jours en l'honneur de l'anniversaire d'un démagogue sud-américain, qui allait se soucier du pays qu'ils représentaient?

– Soyez prudents. Ne rentrez pas trop tard.

– Après la fête nous rentrons chez moi, dit Jacques. Julio habite juste au-dessus de mon appartement.

Pourquoi discuter? Imaginer mon démon familial en état d'ébriété trébucher bruyamment partout dans la maison à 3 heures du matin ne m'emballait pas.

– Bien, dis-je.

Mais je lance un dernier regard d'avertissement à Neko.

– Mais, n'oublie pas, David veut travailler demain après-midi. Je quitte le boulot deux heures plus tôt.

Neko incline son sombrero.

– Bonsoir, dit-il. *Buenas noches*.

– Non. *Buenas tardes*. Ne nous fais pas attendre.

Neko fronce les sourcils, puis semble se rappeler sa bataille contre les rides disgracieuses du visage. Il se précipite sur moi et effleure mes deux joues d'un baiser avant que Jacques et lui ne franchissent la porte en se bousculant.

Le silence retombe sur le salon. Je tressaille et me tourne vers Haylee. Elle fixe la porte avec un regard qui ne peut être que d'horreur.

– C'était ton démon familial, n'est-ce pas ?

– Oui.

Je ne me résous pas à croiser son regard.

– Et il sort tout seul ?

– Je l'ai réveillé une nuit de pleine lune. Je, euh, je ne savais pas à l'époque.

Ses yeux se plissent, juste l'espace d'une seconde.

– Et cet homme qui l'accompagne?

– Oh, c'est Jacques. Il n'appartient pas à l'univers magique. C'est juste un ami.

– Un... ami.

Elle secoue la tête. Je soupçonne que le démon familial d'Haylee mène une existence différente de celle de Neko. Très différente. Neko ne s'en rend peut-être pas compte, mais il a intérêt à ce que je réussisse à fixer la pierre centrale.

– Encore des carottes ? dis-je d'un ton engageant, cherchant désespérément à changer de sujet.

– Non. Plus de carottes.

Elle finit par arracher son regard de la porte. J'aimerais qu'elle parvienne à s'ôter de l'esprit l'image de nos paysans jumeaux argentino-colombo-mexicains en pleine débauche dans les rues de Georgetown.

– Hé, finit-elle par dire.

Je reconnais cette voix. C'est celle qu'elle avait au Café La Ruche. Engageante. Amicale. La voix des cancons.

– Dis-m'en davantage sur ce mec dont tu as parlé. Comment s'appelle-t-il ? Graeme ?

J'éprouve ce vertige d'excitation, cette griserie qui vous coupe le souffle lorsqu'on évoque le mec mignon du cours de maths, le capitaine beau à tomber de l'équipe de foot ou le mec par qui on rêve d'être invitée au bal du lycée.

– Que veux-tu savoir sur lui ?

– Eh bien, pourquoi te plaît-il tant ? Qu'est-ce qui le rend si différent de tous les autres mecs avec qui les rendez-vous sont ratés ?

– Difficile à expliquer.

Je hausse les épaules et essaie tout de même.

– Lorsque je suis avec lui, j'éprouve la sensation qu'il s'intéresse à moi. Comme si j'étais aussi importante à ses yeux qu'il l'est aux miens. Comme s'il pensait à moi, même lorsque nous ne sommes pas ensemble.

– Super, dit Haylee, froissant son joli visage en une mimique cauchemardesque. Donc il est totalement obsédé par toi. A mon avis, tu décris un psychopathe.

Je repense à mes pouvoirs magiques déferlant sur le Potomac, puis sur Graeme et moi après la représentation de *Roméo et Juliette*. Je me rappelle mon sentiment de sécurité en sa présence, la quiétude qui m'enveloppe lorsqu'il m'enlace. Je sens l'étincelle qu'allume, tout au fond de moi, un baiser de lui effleurant mes lèvres, le feu de sa main contre mes reins.

Je proteste.

– C'est différent. Pas effrayant. D'ailleurs je ne l'ai pas vu depuis deux semaines. Il est à l'étranger pour affaires.

– Quand revient-il ?

Je suis cuite.

– Cet après-midi, en fait. Du moins je crois.

– Et il ne t'a pas encore appelée ?

– Non. Mais il doit être épuisé, avec le voyage et tout. Haylee hoche la tête. Je pense qu'elle va laisser tomber le sujet, mais elle reprend :

– As-tu déjà vu où il habite?

Je suis tout de suite sur la défensive.

– Non.

– Son bureau? Un endroit qui concerne sa vie privée?

Elle ne peut pas savoir qu'elle touche là l'un de mes points les plus vulnérables. Le M.V. avait gardé sa vie privée secrète. Le moindre aspect. Y compris l'existence de sa femme. Je relève le menton d'un air de défi.

– Il m'a beaucoup parlé de sa vie privée. Haylee, il dit que des femmes de sa famille sont des sorcières. Il n'a pas peur de moi, pas peur de mes pouvoirs. Il m'honore pour mes pouvoirs de sorcière.

– Il t'honore?

Elle m'adresse un sourire narquois et son regard entendu me fait rougir. Avant que je n'aie le temps de répliquer, elle lance :

– Allons-y.

– Où?

– Chez Graeme.

– Je ne sais même pas où il habite! dis-je avec un cri aigu, sans me soucier de l'importance de ma confession.

– Veux-tu dire qu'une bibliothécaire de Peabridge spécialisée en recherches ne peut pas localiser une simple adresse ?

– Je dis simplement que...

Je m'interromps au milieu de ma phrase. J'ai envie de savoir où vit Graeme. J'ai envie de visiter sa maison, d'en savoir davantage à son sujet, de prouver à Haylee – et à moi-même – qu'il est l'homme qu'il me faut. Je me propulse hors des coussins, profonds et confortables.

– Je dis simplement que se rendre chez Graeme est une excellente idée. D'ailleurs, depuis cette soirée au Kennedy Center, j'ai gardé sa veste.

– La moindre des politesses est de rendre ce qui ne vous appartient pas, dit Haylee.

Je renchéris.

– C'est la moindre des politesses.

J'ignore pourquoi me lancer aux troussees de Graeme me paraît soudain une si bonne idée. Peut-être ai-je envie d'impressionner Haylee. Peut-être pour me convaincre qu'un sentiment spécial existe entre Graeme et moi. Pour me rassurer. Peut-être suis-je en train d'exorciser une bonne fois pour toutes le Mollusque Vicelard.

Ou peut-être ferais-je n'importe quoi pour sortir de mon « pittoresque » petit cottage et son ennuyeux plateau de légumes diététiques accompagné de son pichet de rhum sucré imbuvable.

Sans réfléchir davantage, j'allume mon ordinateur et lance deux ou trois recherches sur Google. Puis Haylee et moi nous retrouvons dans sa Mini Cooper, en route vers les banlieues de Virginie, suivant les instructions de Mappy, avant de nous garer devant une demeure coloniale en brique et

d'admirer la pelouse d'un vert luxuriant, la lumière accueillante sous la véranda, l'allée dallée de pierres, les soucis tardifs en fleur et les bosquets de lys d'un jour sur le point d'éclorre.

Des soucis, me dis-je par automatisme, avec une attention aux détails qui sans aucun doute enthousiasmerait David Montrose. Utiles pour cicatriser les blessures et venir à bout des maux d'estomac. Et à infuser dans un thé aphrodisiaque. Et les lys d'un jour, ou hémérocailles, me dis-je, réfléchissant à toute vitesse et m'éloignant mentalement des aphrodisiaques. Bons pour traiter blessures, brûlures et morsures de serpent. Et la nervosité.

Cela dit, il n'y a aucune raison de faire preuve de nervosité. Aucune raison.

– Attends ! dis-je dans un cri, attrapant le bras d'Haylee qui se gare au bord du trottoir devant la maison.

Elle freine, puis me lance un regard interrogateur.

– Fais le tour du pâté de maisons!

Elle sourit d'un petit air moqueur, mais s'exécute. Puis elle se plie à ma requête de se garer quatre maisons plus loin, afin que nous puissions passer discrètement devant chez Graeme et tenter de glisser un œil à travers ses fenêtres aux rideaux de gaze. (Pas de chance – les voilages sont juste assez épais pour nous empêcher d'apercevoir quoi que ce soit d'utile.) Et elle m'accompagne tandis que nous déambulons autour du pâté de maisons, espérant avoir plus de chance sur le côté. (Toujours pas de chance – pas assez d'espace entre les constructions.) Puis le jardin derrière. (Toujours pas de chance – dito.)

J'envisage de la persuader à force de cajoleries de contourner le pâté de maisons et essayer de deviner, en comptant les propriétés, quelle maison est adossée à celle de Graeme, quel jardin correspond au sien. Mais, avant même de faire quoi que ce soit, Haylee secoue la tête et remonte l'allée dallée de pierres jusqu'à la porte d'entrée.

Comme ça. Effrontée. Sûre d'elle. Comme si elle était chez elle.

Elle ignore les excuses qui filtrent entre mes lèvres tremblantes, patientant seulement le temps que je plie la veste de Graeme sur mon bras et la rejoigne pour me tenir à son côté sur la dalle de marbre. Puis elle soulève le heurtoir de cuivre (en forme de gargouille) et le laisse retomber – une fois, deux fois, trois fois.

Ma gorge se dessèche à la vitesse de l'esprit de Neko. Mon cœur bat si fort à mes tempes que mon corps entier vibre. J'essaie de me rappeler pourquoi j'ai laissé Haylee me conduire jusqu'ici, ce que j'ai cru avoir à gagner en traquant Graeme. Chez lui. Dans son espace personnel. Lors de la première nuit de son retour après presque deux semaines passées à l'étranger.

– C'était une très mauvaise idée, dis-je à Haylee dans un murmure.

Elle me sourit, aussi sereine que le ciel sans nuages au-dessus de nos têtes.

– Je crois que tu vas être surprise.

Avant que je puisse faire le vœu de ne plus jamais avoir aucune surprise et de vivre une vie d'ennui pour l'éternité, une vie monotone, abrutissante de banalité, le pêne de la porte nous répond en murmurant. La poignée tourne. Pour la première fois depuis que notre petite excursion a commencé, je pense à repousser mes cheveux de mon visage, et je me demande quel démon m'habite pour que j'aie quitté la maison sans même une rapide incursion dans mon stock de

maquillage.

– Qu'est-ce que...

Le regard de Graeme tombe sur Haylee, et il semble surpris, choqué devant cette étrangère sur le pas de sa porte. Elle incline la tête dans ma direction et le regard de Graeme suit automatiquement.

– Jane!

Son regard erre de l'une à l'autre, analysant rapidement ce qui doit être une image étonnante. Son sourire qui tue chasse tout regard de consternation.

– Et qu'est-ce qui me vaut ce plaisir?

Dans l'atmosphère de la soirée, son accent résonne plus fort et mes genoux recommencent à trembler.

– Bon retour! dis-je, réalisant que tous deux attendent que je dise quelque chose.

Que je *fasse* quelque chose.

– Haylee et moi étions sorties... euh... dîner. Nous avons eu l'idée de passer dire bonsoir. Et je voulais te rendre ta veste. Et te souhaiter un bon retour.

Bon, voilà un discours totalement idiot, même à mes propres oreilles. Pour compenser, je brandis sa veste sous son nez.

– Voilà!

Par réflexe, il attrape le vêtement.

– Je ne savais pas que tu avais mon adresse, dit-il.

Mais il sourit en prononçant ces mots. Accrochons-nous à ce sourire.

– Je suis bibliothécaire, dis-je.

– Comment pourrais-je l'oublier?

Il tend la main à Haylee.

– Graeme Henderson.

– Haylee James.

Elle lui serre la main d'une ferme poignée de cadre dynamique.

– Ravie de vous rencontrer.

– Tout le plaisir est pour moi.

Son regard revient à moi, avant que la jalousie ne me gagne, avant que je puisse imaginer à quoi ressembleraient mes cheveux s'ils étaient coupés aussi court et aussi bien que ceux d'Haylee. Ou de quoi auraient l'air mes sourcils si je les épilais avec autant de soin. Ou ma façon dont mes pommettes pourraient être mises en valeur avec la bonne combinaison de blush et de tonique.

– Qu'ai-je fait de mes bonnes manières ? plaisante Graeme. Entrez, je vous prie.

– Nous ne voulons pas te déranger, dis-je.

Mais Haylee sourit déjà, très décontractée, et pénètre d'un pas décidé dans le vestibule. Il serait impoli de ne pas la suivre. Carrément non civilisé.

– Non, dit Graeme. Vous ne me dérangez pas. Pas du tout.

Il referme la porte derrière nous et nous désigne le salon.

– Je viens juste d’achever de défaire mes bagages en haut. J’allais travailler un peu.

Il pointe le menton en direction d’un gigantesque bureau à cylindre. Sa surface disparaît sous les feuilles de calcul qu’une calculette empêche de se transformer en ouragan de papier.

– « Le jour, la nuit, à toute heure, à toute minute, à tout moment », cite Graeme, traversant la pièce pour fermer le cylindre du bureau et dissimuler son travail.

– « Que je fusse occupé ou non, seul ou en compagnie », dis-je, achevant la citation.

Je ne peux m’empêcher d’adresser un sourire triomphant à Haylee.

– Il s’agit d’une réplique de *Roméo et Juliette*.

– Je vois.

La froideur de sa voix tempère un rien mon enthousiasme. J’intercepte son regard de côté en direction de Graeme. Elle évalue sa blonde séduction. Je me raidis un peu.

Apparemment inconscient de cette inspection, Graeme nous fait signe de nous installer sur le divan.

– Je vous en prie. Asseyez-vous. J’en ai pour un instant.

Et il tient parole. Haylee se perche sur l’un des imposants fauteuils, tandis que moi (exerçant mes prérogatives de petite amie en titre), je prends place sur le canapé. Elle et moi bavardons du recueil de photographies posées sur la table basse – *Washington, passé et présent*. Elle est en train de me pousser à y chercher Peabridge et vérifier si le livre ne contiendrait pas une photo de mon cottage, lorsque Graeme réapparaît avec un plateau.

– J’espère que vous aimez le vin rouge ?

Nous acquiesçons, et il prend son temps pour déboucher la bouteille et verser le pinot noir. Il nous tend une petite assiette contenant des chocolats. Je choisis une truffe parfaite, ravie au-delà de toute raison que mon petit ami – oui maintenant je suis assez rassurée pour le penser – que mon *petit ami* donc ait des mets aussi sophistiqués à portée de la main pour les visiteurs inattendus.

Graeme s’installe à côté de moi sur le canapé, tout à fait à l’aise et détendu, comme si des folles se présentaient souvent à sa porte sans prévenir.

– Parfois, mieux vaut s’en tenir aux plaisirs simples de la vie, dit-il.

Je pense à la débâcle de mes cocktails et acquiesce d’un hochement de tête.

– Haylee, dit-il, se tournant vers mon amie. Je ne crois pas que Jane m’ait dit ce que vous faisiez.

Evidemment, il a raison. Je n’ai pas parlé d’Haylee à Graeme parce que je n’avais pas réalisé qu’elle allait prendre de l’importance dans ma vie. Devenir mon lien le plus fort avec l’Assemblée. Ma nouvelle meilleure amie (du moins jusqu’à ce que je tienne ma promesse à mamie et arrange les choses avec Melissa).

Haylee boit une gorgée avant de répondre.

– Je suis décoratrice d’intérieur.

Graeme regarde autour de lui, comme s'il découvrait son propre salon pour la première fois.

– Je suis gêné d'imaginer ce que vous allez penser de cet endroit.

Elle rit.

– En fait, ce n'est pas mal du tout. Un décor avec de la personnalité. Masculin. Si on excepte cette lampe, là-bas.

Elle désigne une délicate lampe Tiffany sur une table dans le coin.

– Elle ne s'intègre pas vraiment au reste du décor.

Quel œil, me dis-je. Je me demande quelle impression je lui ai faite, avec le bric-à-brac hétéroclite de mon cottage.

Graeme fait la moue.

– Ah, ça. Je la garde pour un ami.

– Ah. Les aléas de l'amitié.

Haylee lève son verre comme si elle portait un toast à quelqu'un ou quelque chose. Avant que je n'aie pu décider si je devais me joindre au toast (qui implique que Graeme a peut-être mauvais goût en matière d'ami) ou rester silencieuse (et laisser Haylee prendre le contrôle d'une étrange conversation), ma nouvelle meilleure amie sorcière change elle-même de sujet.

– Votre accent, dit-elle à Graeme, je ne parviens pas à le situer avec précision. Le nord de Londres, n'est-ce pas ?

– Cambridge, acquiesce Graeme. Vous avez une bonne oreille.

Je me demande si je serai jamais capable de discerner aussi précisément un accent anglais.

Ce qui nous amène à discuter voyage. Tous deux ont beaucoup plus voyagé que moi. Mais je parviens tout de même à faire de mon seul et unique voyage à Londres un sketch assez drôle, expliquant comment je me suis perdue dans les aéroports et ai raté, non pas un, pas deux, mais trois avions.

En écoutant Graeme évoquer avec nostalgie son pays, je commence à planifier un autre voyage en Angleterre. Peut-être l'accompagnerai-je lors de son prochain déplacement d'affaires. Nous pourrions visiter Stratford, découvrir *de visu* la ville natale de Shakespeare. Errer au hasard des petites villes dont les maisons sont encore dotées de toits de chaume et de colombages de l'époque Tudor. Entrer dans un pub et déjeuner de tourte à la viande et aux rognons.

Enfin au moins à la viande. J'ôterais les rognons.

Tout d'un coup, une horloge sonne minuit, quelque part, dans les profondeurs de la maison. Je ne l'avais pas entendu auparavant, mais le son profond, régulier m'évoque immédiatement Teresa Alison Sidney et le sanctuaire. Je décoche un regard à Haylee, mais elle ne semble pas faire la même relation.

En fait elle semble ne faire aucune relation du tout. Elle étouffe un bâillement – geste que la structure fine et élégante de son visage trahit de façon évidente.

– Je suis désolée, dit-elle lorsqu'elle se rend compte que Graeme et moi la fixons. Je dois être plus fatiguée que je ne le croyais.

Je bondis.

– C'est *moi* qui suis désolée ! Je suis terriblement sans-gêne ! Et toi, Graeme tu dois être épuisé après ton voyage !

Je ne savais pas trop comment la soirée était passée si vite, seulement que j'avais apprécié la compagnie de Graeme – de Graeme *et* Haylee – au plus haut point. J'avais été envoûtée par la conversation – par l'esprit vif d'Haylee et par le charmant... Chez Graeme tout était charmant.

Haylee hausse les épaules.

– Je devrais te ramener chez toi puis revenir.

– Revenir?

– J'habite moi aussi à Arlington.

Je suis mortifiée. J'ai gardé tout le monde éveillé bien trop tard pour un soir de semaine, et je vais maintenant obliger Haylee à me reconduire pendant une heure.

– Graeme, dis-je, laisse-moi appeler un taxi. Tu as un annuaire ?

– Nous allons faire mieux que *ça*.

Encore ce sourire parfait de Graeme. Il me fait frissonner, en même temps qu'il fait fondre quelque chose tout au fond de moi.

– ... pourquoi je ne te raccompagnerais pas chez toi ?

– Je...

Aucun mensonge ne me vient à l'esprit. Je veux qu'il me raccompagne. Je veux même qu'il fasse plus que *ça*.

Haylee doit avoir compris la signification de mon hésitation.

– Eh bien, dit-elle, renonçant presque trop vite. Si vraiment *ça* ne vous dérange pas...

Graeme me jette un coup d'œil et referme sa main sur la mienne.

– Pas du tout.

Il s'excuse afin d'aller chercher ses clés de voiture et Haylee profite de son absence pour me décocher un sourire coquin.

– Tu es *mordue*, dit-elle.

– Oui, je confesse.

Graeme revient et éteint en un clin d'œil les deux lampes allumées. Il déverrouille la porte et nous fait sortir dans la fraîche nuit d'automne. La taille me brûle à l'endroit où le bout de ses doigts m'effleure.

– Bonne nuit, lance Haylee une fois sur le trottoir. Ne fais rien que je ne ferais pas.

Elle m'adresse un clin d'œil et monte en voiture.

Nous nous installons dans l'Audi de Graeme et j'attache automatiquement ma ceinture. Il met le contact, le moteur ronronne, et je me laisse aller contre l'appui-tête, respirant à fond pour juguler une vague soudaine d'excitation.

Pas de rendez-vous d'affaires. Pas de téléphone portable. Pas de bizarres interruptions de

dernière minute.

Même les yeux clos, j'entends le sourire dans la voix de Graeme.

– Que crois-tu qu'elle voulait dire par là ?

– Je n'en ai aucune idée, dis-je avec la plus pure innocence. Il part d'un rire profond et rauque. Je me penche un peu en avant, pressée d'être arrivée. Pressée d'être garée devant Peabridge. De remonter l'allée du jardin. De chercher mes clés.

Et nous arrivons enfin.

Je cherche l'interrupteur.

– Nous n'avons pas besoin de lumière, murmure Graeme, debout au milieu de la lumière du clair de lune qui baigne mon salon.

Ses lèvres brûlent déjà ma gorge.

Et il a raison. Nous n'avons pas besoin de lumière.

Je me réveille dans mon lit, les yeux fermés, avec l'impression de flotter dans la réalité d'un film magique. La lumière d'un soleil matinal s'infiltré par la fenêtre de ma chambre, rougissant mes paupières et réchauffant mon visage comme un bain de miel. Chaque parcelle de ma peau perçoit le contact de mes draps de coton ; chaque pore semble éveillé, plein d'énergie, libéré des plis de ma chemise de nuit habituelle.

Je guette la respiration de Graeme à mes côtés, mais je ne l'entends pas. Un vide soudain me tord l'estomac. Je parviens malgré tout à rouler sur le côté, emportant le drap de dessus avec moi. Je respire à fond pour me calmer et ouvre grand les yeux.

Disparu.

Un rapide coup d'œil me confirme que mes vêtements sont semés – semés ! – aux quatre coins de la pièce. Bien, je n'ai pas rêvé cette partie des distractions de la veille. Mais l'homme de mes rêves, mon séduisant British (qui a ronronné avec l'accent anglais, sans faiblir, des petits mots tendres tout le long d'activités qui m'ont rapidement fait oublier ma langue maternelle) s'est évanoui.

Je jure et arrache les draps.

Je propulse mes bras dans les manches de ma robe de chambre, maudissant la ceinture qui s'enroule autour de ma taille. Je suis une idiote. Une idiote stupide et crédule. Pourquoi ai-je fait entrer Graeme ? Pourquoi l'ai-je cru lorsqu'il murmurait des mots doux contre mon oreille ? Euh, contre ma gorge ? D'accord, contre la moindre zone érogène jamais identifiée dans tous les traités de sexologie de par le monde ?

Je rougis. Je ne peux même pas accuser l'alcool. L'effet de mon unique verre de pinot noir s'est évaporé bien avant que l'horloge de Graeme ne sonne minuit.

Non, je me suis raconté des histoires. Une fois de plus. Je me suis laissée aller à croire que Graeme était le bon, la solution, le sauveur. Quelle idiote. M'injuriant tout bas, j'ouvre la porte de ma chambre à la volée.

Et mon cœur manque s'arrêter de battre.

La porte de la cave est ouverte.

Si Neko était rentré, ivre comme il doit l'être de bière mexicaine (ou colombienne, ou argentine), je l'aurais certainement entendu ? De toute façon, il n'aurait pas renoncé à son projet de passer la nuit chez Jacques – pas à moins qu'un sérieux problème ne se soit dressé entre lui et le Français.

– Neko? dis-je, détestant le trémolo de ma voix tandis que j'appelle en bas.

– Bonjour.

Graeme. Qui répond sur-le-champ. D'une voix joyeuse. Un soulagement tel m'inonde que je dois me retenir au cadre de la porte pour ne pas tomber.

– Bonjour! dis-je, avant de dévaler l'escalier.

Il a enfilé le pantalon de toile qu'il portait la veille et sa chemise de coton blanc froissée. Les

pans qui pendent par-dessus son pantalon lui donnent un air débraillé adorable, comme un incorrigible petit garçon qui s'ennuie à une fête de famille un peu guindée. Ses cheveux sont tout aussi ébouriffés et – pour dire la vérité – je distingue quelques traces de fatigue au coin de ses yeux.

Bon, je ne suis pas à mon top moi non plus. Ce n'est pas comme si l'un de nous deux avait beaucoup dormi la nuit précédente. S'habituer à un autre corps dans le lit, s'accoutumer aux soupirs, ronflements et mouvements du matelas prend du temps. Non que j'aie jamais ronflé. Pas moi.

– Mmm, murmure Graeme, reculant enfin d'un pas. Je ne parvenais plus à dormir – le décalage horaire – alors je suis descendu.

– Il n'y a vraiment pas grand-chose à voir. Enfin, quand on n'est pas une sorcière.

– Oh, je ne sais pas.

Son bras me contourne pour reprendre le livre qu'il lisait. Je distingue tout juste l'écriture en volutes gravée en lettres d'or sur la couverture de cuir usée. *Sortilèges amoureux efficaces*. Où les garçons avaient-ils la tête pour laisser *ce* livre en vue ?

– Tu m'as jeté un sort, c'est certain, Jane Madison.

Je rougis et le laisse m'emporter dans ses bras. Dans ses bras, puis sur le divan. Ses doigts s'enroulent autour de mon poignet, m'empêchant de déboutonner les boutons de sa chemise. Ses lèvres chaudes éveillent en moi les souvenirs de la veille.

Je me tortille sur le canapé pour ne pas tomber et c'est là que je le vois.

Sur le pupitre. Au centre de la pièce.

Un collier de jaspe, entremêlé de brindilles vertes fanées.

– Arrête!

Je repousse Graeme avec une véhémence qui doit le méduser. Il se redresse, mais je traverse déjà la pièce, me souvenant à peine de remettre ma robe en place.

– Est-ce toi qui as placé ces choses ici ? dis-je d'une voix tremblante.

Ses yeux écarquillés errent des perles de pierre à mon visage.

– Quoi ?

– Le collier ! Le jaspe ! Les as-tu placés ici ?

– Pourquoi aurais-je... ? Jane, qu'est-ce qui ne va pas ?

Mais il ne s'agit pas seulement du jaspe. Il ne s'agit pas seulement de la menace d'un collier antisorcellerie, ou des herbes, que j'identifie maintenant comme du thym et du romarin, entremêlés aux perles de jaspe.

Il s'agit du livre.

Ou plus précisément de l'*absence* de livre. Mon manuel sur les cristaux a disparu.

Je passe un moment à le chercher, bien que je sois certaine que la veille il se trouvait sur le pupitre. Je l'avais remarqué à côté de la mixture à la menthe de Neko ; je m'étais bien assurée que ses pages de parchemin étaient à l'abri du mélange cosmétique concocté par les garçons.

– As-tu déplacé un livre qui se trouvait ici ?

Graeme me contemple comme si j'étais devenue folle.

– Un livre ?

– Un livre relié de cuir. Il se trouvait juste là. Sur le pupitre. Où se trouve maintenant le collier.

– Le seul livre que j'ai touché est celui des sortilèges amoureux. Il se trouvait là-bas sur le canapé, ouvert sur l'accoudoir. J'allais simplement le fermer, pour protéger son dos, mais j'ai commencé à lire quelques pages. Mais je n'ai rien touché d'autre. Je n'aurais touché à rien d'autre.

Il tend les bras et ses mains se referment sur mes avant-bras.

– Qu'est-ce qu'il y a, Jane ? Que se passe-t-il ?

– Quelqu'un s'est introduit ici, dis-je dans un murmure à peine audible. La nuit dernière, certainement. Après qu'Haylee et moi sommes allées te rendre visite. Quelqu'un s'est introduit chez moi et a volé le livre sur les cristaux. Et a laissé... ça.

Je désigne le collier.

Il suit du regard mon doigt tremblant, puis me force à pivoter afin que je ne puisse fixer les pierres mouchetées de rouge sang.

– Qu'est-ce que c'est, demande-t-il avec anxiété. Qu'est-ce que cela signifie ?

Cela signifie que je ne suis plus en sécurité dans ma propre maison. Cela signifie que David avait raison, que plus Samhain approche, plus le risque augmente. Cela signifie que quelqu'un travaille, avec plus d'acharnement que jamais, à m'empêcher de réussir à placer la pierre centrale de l'Assemblée.

– Cela signifie que je dois appeler mon gardien.

– Ton gardien ?

Il semble si totalement perdu que je suis catapultée dans la plate réalité. Je réalise que je dois donner l'impression d'être folle. Qui s'inquiète de trouver un collier inconnu ou d'égarer un malheureux bouquin ? Quelle femme conclut à une question de vie ou de mort un matin où elle devrait être en train d'étirer ses muscles douloureux d'avoir trop fait l'amour et envisager de prendre le petit déjeuner au lit ?

– Je suis désolée, Graeme. Cela concerne l'Assemblée. Avec les sorcières dont je t'ai parlé. Quelqu'un s'est introduit ici et a laissé ça. Il s'agit d'une menace. Pour signaler aux sorcières qu'elles ne sont pas les bienvenues. Qu'il pourrait leur arriver du mal.

– Veux-tu...

Il déglutit avec peine puis me regarde droit dans les yeux.

– Veux-tu que je m'en occupe ? Que je le jette ? Que je le porte à la police ?

Je secoue la tête.

– On rirait de toi au commissariat.

Je frissonne et sens une nausée monter dans mon ventre.

– Jane.

Je sens les poils fins de ses phalanges tandis qu'il me caresse la joue du dos de la main.

– Ça va, dis-je.

Mais je sais que je tente de me convaincre moi-même. Pas Graeme.

– Ou ça ira. Mais j'ai besoin de la présence de mon gardien, ici, maintenant.

Je prends la main de Graeme dans la mienne.

– Et je ne veux pas qu'il te voie. Pas ce matin. Pas tout de suite.

Graeme secoue la tête.

– Je veux t'aider.

– La meilleure façon de m'aider est de partir. Ne m'oblige pas à lui expliquer ce que tu fais ici.

Il écarquille les yeux.

– Ton... gardien t'interdit-il de voir d'autres hommes?

Je secoue la tête – d'un geste sec. Un geste de colère. Mais je ne sais même pas contre qui je suis en colère.

– Non. Il ne s'agit pas de ça. Mais David pense que par le passé j'ai fait de... mauvais choix. Je ne veux pas perdre mon temps à expliquer notre relation, alors que nous devrions nous concentrer sur la recherche de mon livre.

Graeme paraît toujours dubitatif, mais il acquiesce et m'attire contre lui. Ses bras forment une muraille solide autour de moi. Je meurs d'envie de me laisser aller contre sa poitrine – de tomber dans ses bras – pendant un très, très, long moment. Ses doigts s'égarèrent vers la ceinture à ma taille et je referme mes mains sur la sienne.

– Graeme...

Il recule et son sourire canaille manque stopper les battements de mon cœur.

– Appelle-moi. Tiens-moi au courant.

– Tu sais que je le ferai.

Et il disparaît. En haut de l'escalier. Par la porte. Parti. Je sais ce que j'ai à faire. Je l'ai déjà fait une fois auparavant, dans un moment de panique. Maintenant, je mesure mon pouvoir, le canalise en un unique courant régulier de magie. « Neko, dis-je en pensée, diffusant mon pouvoir comme une balise radio. Neko, j'ai besoin de toi. Reviens. Maintenant. » Et, pour faire bonne mesure, j'inclus David dans les destinataires. Après tout, lorsque j'ai utilisé mon pouvoir, il l'a senti. Mieux vaut l'inviter que le voir faire irruption à l'improviste.

Non que j'aie quoi que ce soit à me reprocher. Cette fois.

Je ferme les yeux pour me concentrer.

– Neko !

– Inutile de crier.

Il se tient devant moi, examinant la cave avec la méfiance d'un chasseur. Dépouillés de ses ridicules accessoires mexicains, son pantalon de cuir et sa chemise de soie prennent une apparence élégante, dangereuse. Ses yeux félins scrutent les moindres recoins de la pièce et son nez se fronce

d'un air suspicieux. Malgré moi, je baisse le regard sur ma robe de chambre, me demandant ce que Neko peut percevoir exactement de mon escapade de la veille. S'il observe les vêtements éparpillés dans ma chambre, il va conclure que Nate Poindexter sait s'y prendre.

Je frissonne et resserre ma ceinture. Neko est mon démon familier, pas mon geôlier.

Il trouve immédiatement le collier. Il tourne autour du pupitre, observant le bijou sous tous les angles possibles. Ses narines frémissent lorsqu'il identifie le thym et l'origan. Il tend la main et une grimace déforme ses traits délicats. Il respire par la bouche, comme s'il percevait ainsi les choses avec plus d'acuité. Comme si l'air de la pièce pouvait lui apprendre ce qui s'était passé. Qui s'était introduit ici, avait violé notre intimité. Notre sécurité. Notre maison.

– Que sentez-vous ?

La voix de David respire le calme, mais je perçois combien sa question est pressante. Je perds un moment à me demander depuis quand je me suis habituée à sa présence au point de ne plus sursauter lors de ses apparitions silencieuses.

Neko penche la tête d'un côté.

– Rien de particulier.

– Ce qui signifie ? insiste mon gardien.

– Je peux vous sentir *vous*, dit Neko, haussant les épaules avec agacement. Et Jane, bien sûr. Ainsi que Jacques et moi.

Jacques ! Pouvait-il être la source de cet effrayant avertissement à base de jaspe ? Non, c'était absurde. Il n'avait jamais montré le moindre intérêt pour la magie, alors qu'il en aurait amplement eu l'opportunité, étant donné la quantité de temps qu'il passait au cottage. Son intérêt résidait dans le corps de Neko et – sans doute – dans l'esprit de mon démon familier (ou du moins son sens de la mode). Mais Jacques n'avait rien à voir avec la menace dans ma cave.

– Et ? insiste David.

– Et... l'Assemblée.

J'attends qu'il s'explique, mais je finis par être obligée de le questionner.

– L'Assemblée ?

– Je sens l'Assemblée ici.

Il agite ses mains dans l'air au-dessus du collier.

– Toutes ? Comme si elles s'étaient réunies ici ?

Je ne parviens pas à imaginer toutes ces femmes de la ligue entassées dans ma cave. Leurs gardiens auraient été forcés d'attendre en haut, peut-être dans ma chambre. Leurs démons familiers auraient été plutôt difficiles à rater, errant dans les ténèbres de ma cave trop exigüe. Tous auraient été déçus par la qualité de mes rafraîchissements, à moins qu'un pichet de rhum dilué d'eau et quelques légumes desséchés sur un plateau leur paraissent par contraste le comble de l'exotisme.

– Bien sûr que non, renifle Neko.

Mon fantasme s'évanouit.

– Mais je sens des résidus de... poudre. Comme un genre de talc dans l'atmosphère.

– Combien de personnes étaient ici ? demande David, dardant son regard partout dans la pièce, comme s'il espérait déceler les malfaiteurs rôdant encore dans les coins.

– Une ? dit Neko.

Mais il donne sa réponse sous forme de question.

– Quand ?

– Je ne peux pas le dire.

Exaspéré, Neko secoue la tête.

– Mon cerveau sait que le jaspé n'était pas là lorsque je suis parti hier soir. Mais je ne parviens pas à percevoir comment il est arrivé ici. Quelque chose me bloque.

– Est-ce que quelqu'un aurait pu le matérialiser ici ? Sans venir physiquement dans la cave ? Et avoir volé mon livre ?

David plisse les yeux.

– C'est possible, mais cela nécessiterait une formidable canalisation d'énergie. La plupart des sorcières n'approchent pas ce niveau d'énergie, surtout quand elles travaillent avec un matériau aussi antagoniste à leurs pouvoirs que le jaspé.

Je proteste.

– Mais Teresa Alison Sidney...

– Oh, Teresa Alison Sidney le pourrait, acquiesce lentement David. C'est peut-être la seule sorcière des Etats de l'Est qui en serait capable.

Je frictionne mes bras de mes mains froides à l'idée que la Mère de l'Assemblée pourrait être celle qui me harcèle.

– Mais pourquoi le ferait-elle ?

Je me moque du tremblement de ma voix.

– Pourquoi essaierait-elle de m'effrayer de la sorte ?

David me regarde et semble se réveiller lui-même d'un sortilège. Il redresse les épaules, traverse la pièce et recouvre d'un mouchoir le collier et les herbes. Bien que je les sache toujours présents dans la pièce, dès qu'ils disparaissent de ma vue, la nausée de mes entrailles disparaît.

– C'est bien le problème, dit David. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'elle. Elle n'a aucune raison de tenter de vous intimider.

– Mais qui...

Ma voix se brise lorsque je comprends que si Teresa Alison Sidney n'a pas matérialisé le jaspé, alors quelqu'un s'est réellement introduit dans mon cottage.

– Vous étiez chez vous hier soir? demande David.

Je me blinde dans l'attente de sa désapprobation.

– Non.

Tissant la froideur dans sa voix, David demande :

– Où êtes-vous allée ?

– En Virginie, dis-je, en me déroband.

– A l'Assemblée ? demande David, incrédule. Toute seule ?

– Il y a beaucoup d'endroits différents en Virginie. Qui a dit que nous devions nous rendre à l'Assemblée ?

– Qui ça « nous » ?

Mes lèvres se ferment hermétiquement. J'ai l'impression d'être une ado qui vient de se faire piquer dehors après la permission de minuit. Neko jette un regard entre nous deux, puis lance :

– Haylee.

Il me décoche un sourire d'excuse et hausse les épaules comme pour signifier qu'il devait parler.

– Haylee James!

La surprise de David a des accents explosifs. Une petite partie de mon cerveau est soulagée qu'il soit si énervé à la mention d'Haylee. Je vais peut-être m'en tirer sans avoir à avouer que j'ai ramené un homme à la maison après ma petite excursion dans les bois de Virginie. Après tout, David est mon gardien, pas mon père. Il n'a aucune raison de faire la loi dans ma vie amoureuse.

– Elle est mon amie, dis-je avec véhémence.

– Elle n'est *pas* votre amie, dit David.

– Elle est la seule personne de l'Assemblée qui m'ait tendu la main ! La seule qui se soit comportée comme s'il était possible que je sois considérée comme son égale après Samhain !

Les mâchoires de David se crispent et je sais d'expérience qu'il se retient avec peine de faire quelque observation déplaisante. Il commence trois nouvelles phrases avant de se décider.

– Haylee est-elle venue ici hier soir ? A-t-elle pu se trouver seule avec votre collection ?

– Bien sûr que non ! Neko et Jacques étaient là, à se préparer pour leur fête. Haylee et moi sommes parties peu après eux.

Je lève les yeux au ciel.

– David, Haylee n'est pas restée seule une minute pendant qu'elle était dans le cottage.

Je parle d'une voix posée, exprimant clairement que je n'admettrai pas davantage de discussion au sujet de mon unique amie sorcière.

– Ce n'était pas Haylee.

David soupire en se passant la main dans les cheveux. Ce geste me fait encore plus froid dans le dos que le collier de jaspe. David ne se passe la main dans les cheveux que lorsqu'il est réellement inquiet. Lorsqu'il est sincèrement persuadé que je suis en danger. Que quelque chose de terrible se prépare.

– Je ne veux pas que vous restiez ici.

Il parle d'une voix plate. Absolue.

– Appelez Melissa. Voyez si vous pouvez dormir chez elle un moment. Jusqu'après Samhain.

Avant même qu'il ait terminé de donner ses ordres, je secoue la tête.

– Non.

– C'est votre meilleure amie, elle comprendra.

C'est ça. Nous ne nous parlons même pas. Elle sera enchantée que je campe sur son canapé et que mes robes de l'ère coloniale débordent de son placard. Et je serai ravie tous les matins de faire le trajet jusqu'à Peabridge, ravie d'arpenter les rues telle une allumée rejouant la guerre d'Indépendance.

– Non. Vous ne pouvez pas m'obliger à dormir chez Melissa.

David doit avoir entendu la détermination dans ma voix.

– Alors allez chez votre grand-mère.

J'imagine ma chambre, toute rose, figée dans le temps, avec les petits carrés de Scotch qui autrefois tenaient les posters de Kevin Costner et Andy Garcia.

– Je ne peux pas. D'ailleurs quelle explication lui donnerais-je ? Elle se rongerait les sangs d'inquiétude.

– Jane...

Je contre-attaque.

– David, je ne vais pas les laisser gagner, qui qu'ils soient. Admettons que Neko ait raison.

Mon démon familier émet un cri d'indignation, mais je poursuis sans m'arrêter.

– Admettons que les avertissements soient le fait de quelqu'un de l'Assemblée. Quelqu'un qui soit entré ici la nuit dernière après qu'Haylee et moi sommes parties. Cette personne veut me déstabiliser, m'empêcher de me concentrer sur ma tâche de sorcière, d'être prête à Samhain.

J'affirme ma détermination et élève la voix.

– Mais je n'abandonnerai pas. Je dois rester ici pour étudier. Me concentrer, pour apprendre tout ce que je peux apprendre.

– Jane...

– David, il me reste moins de trois semaines.

Je me livre à un rapide calcul.

– Dix-neuf jours pour faire mes preuves envers moi-même. N'empiétez pas sur ce laps de temps. Ne m'obligez pas à bouleverser *encore* ma vie alors que je devrais me concentrer sur la magie !

Il est ébranlé. Il regarde les centaines de livres, la boîte qui contient mes cristaux, il me regarde même moi – assez longtemps pour que je commence à me sentir mal à l'aise.

– Si je vous autorise à rester ici...

J'acquiesce afin de l'encourager. Il fouille dans sa poche tout en gardant les yeux sur moi.

– Vous devez me promettre...

Il sort son porte-clés et dépose sa torche d'Hécate dans la paume de sa main. Tous deux contemplons les lignes nettes d'argent, le motif Art déco qui semble luire de sa propre lueur. Je réalise soudain combien je désire posséder ma propre torche, combien je désire être acceptée au

sein de l'Assemblée, et que toutes ces épreuves, ces jugements et cette suspicion appartiennent au passé.

David est arrivé de lui-même à une conclusion. Il manipule le porte-clés juste un instant, puis me donne la torche, replaçant ses clés libérées dans sa poche.

– Je ne peux pas l'accepter!

– Si vous le pouvez.

– Mais c'est la vôtre !

– C'est la mienne, et une partie de mes pouvoirs de gardien y sont liés. Augmentés par elle. Je pourrai mieux suivre votre piste si vous la portez. Passez-la sur une chaîne d'argent et portez-la proche de votre cœur.

Je sens le rouge colorer mes joues et je fais une dernière tentative.

– Je ne suis pas autorisée à posséder une torche tant que l'Assemblée ne m'en a pas attribué une.

– Si vous n'acceptez pas celle-ci maintenant, dit David d'une voix égale, vous pourriez ne pas vivre assez longtemps pour que l'Assemblée vous attribue la vôtre.

Je déglutis avec difficulté, incapable de regarder dans la direction du collier de jaspe, maintenant dissimulé à la vue. Malgré le côté bravache que j'ai réussi à assumer pour protester contre l'idée de m'installer chez Melissa, de camper chez mamie, je *suis* vraiment perturbée à l'idée que quelqu'un s'est introduit chez moi la veille.

Mes doigts se referment sur la torche. Je perçois la présence de David dans l'amulette de métal ; je sens son aura, posée, calme, émaner de l'argent. Lorsque des semaines auparavant, mamie m'a offert sa torche, je lui ai dit que je ne pouvais l'accepter; je savais que sa magie allait se heurter à la mienne.

Le bijou de mon propre gardien ne me communique pas la même sensation de danger. Il n'entre pas en conflit avec moi. En fait, j'éprouve la sensation qu'il s'est déjà mêlé à mes propres capacités magiques.

– D'accord, dis-je.

David ne semble pas emballé, mais hoche la tête.

– De l'argent, répète-t-il. Une chaîne. Maintenant.

J'essaie de ne pas regarder tandis qu'il glisse jaspe et herbes dans sa poche. Je ne parviens pas à respirer librement tant que sa torche ne pend pas à mon cou, réchauffant un endroit précis au-dessus de mon cœur qui bat trop vite.

David se rassied sur mon canapé dont le revêtement vert mousse l'enveloppe comme un manteau. Il pousse le soupir d'un homme qui viendrait juste de venir à bout d'un steak de boucher. Accompagné d'une pomme de terre au four farcie. Et d'une bouteille de cabernet d'une bonne année. Je n'aurais pas été surprise de le voir se taper le ventre en signe de contentement.

– Parfait, dit-il, m'accordant la faveur de l'un de ses rares sourires. Je crois qu'il ne nous reste rien à revoir.

Ces deux dernières semaines et demie ont passé en un clin d'œil – les dix-huit jours les plus courts de ma vie. Tout s'est déroulé sans problème, à mon grand étonnement.

Nulle part je n'ai trouvé un seul ornement de jaspe, à l'intérieur comme à l'extérieur de la maison. Je continue de recevoir des messages de la part de mon obsédé antisorcière, mais j'ai réussi à mettre au point un programme qui les bloque de mon ordinateur. (Après tout, personne au boulot n'est censé m'envoyer des messages contenant les mots « sanctuaire » ou « pierre centrale ».)

David reste méfiant, je le sais, mais il a cessé de me tracasser. Je suppose qu'il a été rassuré que j'accepte de travailler avec lui tous les jours. Mais, ce soir, c'est la première fois que je l'entends exprimer une satisfaction réelle quant à nos progrès. Je me sens un peu comme une petite fille perdue, qui ne sait trop que répondre au bon Samaritain qui lui propose de la ramener chez elle.

Neko s'est déjà lancé dans un étirement élaboré et tortille sa colonne vertébrale.

– Vous êtes sûr ? Il me reste un quart d'heure avant de devoir rejoindre la bibliothèque.

David regarde par la fenêtre en direction de l'arrière de la Peabridge et Neko a un petit sifflotement de désapprobation. La quantité de temps que nous consacrons à travailler déplaît à mon démon familial, même s'il comprend très exactement les enjeux de mon aptitude à exercer ma magie à Samhain.

– Pourquoi ne pas épater Evelyne ? suggère David. Et revenir de votre pause-déjeuner à l'heure pour une fois ?

Je manque m'étrangler, mais aucune réplique bien sentie ne me vient à l'esprit. Ces dernières semaines, je suis devenue une star absolue de l'art d'étirer ma pause de la mi-journée. Gratter cinq ou dix minutes en prétendant ne pas avoir vu le temps passer, en maudissant la circulation ou la lenteur du service au restaurant est à la portée de tout le monde. Mais, pour me consacrer aux phases finales de ma préparation concernant la pierre centrale, j'ai couramment étiré mon déjeuner sur deux heures.

J'ai essayé de compenser mes horaires extravagants en arrivant de bonne heure. Cette tactique n'a pas vraiment fonctionné, mais c'est l'intention qui compte. Coup de chance, Evelyne a laissé échapper qu'elle adorait un filet de sirop à la cannelle dans son café matinal. En bonne sorcière diabolique que je suis, j'ai utilisé cette information au mieux de mes possibilités. Arrivée cinq minutes à l'avance, je lui servais son café avec du sirop à la cannelle et une noisette de crème fouettée le sourire aux lèvres – ainsi jusque-là, je n'avais rencontré aucun problème à escroquer le

temps supplémentaire passé à étudier le placement de la pierre centrale.

Mais, aujourd'hui, David m'assure que nous en avons terminé. Je ne peux pas le croire, impossible d'accepter cette vérité.

– Ne devrions-nous pas revoir les formules magiques encore une fois ?

David secoue la tête.

– Vous les connaissez toutes par cœur.

– Et si on revoyait les ingrédients de la purification par les plantes?

– Vous les avez mémorisés depuis des semaines.

– Si on s'entraînait à tracer un cercle protecteur?

– Vous pourriez le faire dans votre sommeil. C'est d'ailleurs ce que vous avez fait depuis l'incident du collier de jaspe. N'est-ce pas?

Sauf les soirs passés en compagnie de Graeme. J'acquiesce, les doigts croisés. Pas question que je trace un cercle qui le tiendrait *lui* éloigné de moi.

David continue, apparemment inconscient de ma duplicité.

– Et puis je serai présent. Moi et tous les autres gardiens. Vous n'aurez pas à vous inquiéter pour votre protection.

J'ai du mal à en croire mes oreilles. Je suis prête. Moi. A affronter l'Assemblée et rejoindre mes sœurs pour toujours.

A l'école primaire, je rêvais de ce moment. Pas d'être acceptée dans un groupe de sorcières – à l'époque je ne savais même pas que les sorcières existaient. Mais dans le groupe des filles en vogue. Celles qui étaient populaires. Celles qu'on choisissait en premier pour l'équipe de foot, pour la fête de l'école, pour le concours de danse et tous les autres baromètres de popularité, composants essentiels de notre existence stressante.

Je n'avais jamais fait partie des filles populaires. Evidemment, j'avais des amies. Et je passais assez d'heures au téléphone pour pousser mamie à la folie. J'avais eu ma part de soirées pyjamas et je trouvais toujours quelqu'un pour traîner avec moi au centre commercial.

Mais je n'avais jamais appartenu au cercle le plus fermé. Le noyau le plus important. Les filles qui lançaient les modes et déclenchaient la jalousie de toutes les autres, peu importe la véhémence avec laquelle nous protestions du contraire.

Et, aujourd'hui, un tout petit peu plus de vingt-quatre heures me séparent de ma première vraie chance d'être admise dans ce clan. Demain soir, je fixerai la pierre centrale. Demain soir, j'intégrerai l'Assemblée qui me soutiendra et me reconfortera pour le reste de mon existence de sorcière. Si je réussis, bien sûr.

Inconsciemment, mes doigts jouent avec la torche d'Hécate de David, qui pend librement sur mon costume colonial. Je me suis accoutumée au contact apaisant de ses contours lisses, de son dessin simple et pur. Bientôt je posséderai la mienne.

Et alors je m'en servirai pour pousser en douceur l'Assemblée dans des directions plus justes. Une fois dans la place, je pourrai remettre en question le statut de mamie et de Clara, évaluer la possibilité de leur rendre leur torche, œuvrer avec elles à développer leurs talents. Il me semblait

juste qu'elles trouvent une place au sein de l'Assemblée, même si c'était en lisière. Tout le monde ne pouvait pas occuper le centre absolu de la clique des Snobs Populaires.

Je frotte de nouveau la torche et réalise que je mets la charrue magique avant les bœufs enchantés.

Avant d'influer sur les décisions prises par l'Assemblée de Teresa Alison Sidney, je dois placer la pierre centrale. Les yeux de David suivent le geste de ma main et il secoue la tête.

– Je dois admettre, dit-il, que je ne pensais pas que ces rencontres à l'heure du déjeuner fonctionneraient. Mais vous aviez raison.

– Et?

Un sourire étire lentement son visage et je réponds de même.

– Et? dit-il, l'air confus.

– J'avais raison et... ? Vous ?

Il éclate de rire. Fort. Comme un homme ordinaire et non un gardien ronchon et à fleur de peau. Il doit vraiment être satisfait de mes résultats.

– J'avais tort. Vous vous êtes préparée à nos séances de travail mieux que je n'aurais pu le rêver. J'imagine combien vous avez dû travailler dur tous les soirs.

Je lance un rapide coup d'œil à Neko qui d'une simple parole malheureuse pourrait réduire ma couverture à zéro. Il penche la tête de côté et hausse les sourcils comme lorsqu'il se prépare à poser la question la plus agaçante du monde. Les dernières choses que j'ai envie d'entendre sont des spéculations désabusées concernant « Nate Poindexter ».

Je m'empresse de fournir une explication.

– Je vous l'ai déjà dit. Il s'agit d'un événement important pour moi. La chose la plus importante que j'aie jamais réalisée. Si je dois consacrer mes nuits à préparer nos séances du midi...

David hoche la tête, prenant mes paroles pour argent comptant, mais Neko met son grain de sel.

– J'ai quand même peine à croire que tu n'aies pas eu besoin de passer toutes tes soirées ici. À étudier les livres à la cave.

Je refuse de le foudroyer du regard – exhiber ma colère ne ferait que me trahir. Non, je lui décoche un sourire seulement un rien trop pincé pour être sympathique.

– Je suis bibliothécaire. J'étudie mieux dans une bibliothèque. Question d'habitude, j'imagine. Le lieu est bien plus calme et recèle *bien moins* de distractions.

Je jette un regard délibéré vers la gorge de Neko et les chaînons en or du collier que Jacques lui a offert la nuit précédente seulement. Il a le bon goût de rougir et détourner le regard.

Des distractions. Si seulement ils savaient.

Je frissonne à la pensée que, depuis le retour de Graeme, nous nous sommes vus presque tous les soirs. Certains soirs, il faisait irruption à ma porte, un sac de l'épicerie fine Dean & DeLuca à la main; les autres soirs, il m'a invitée dans l'un de mes endroits à la mode préféré de Georgetown. Et, trois autres soirs, il m'a emmenée chez lui en Virginie, où il m'a offert vin, dîner et a bassement abusé de moi.

Ou moi de lui. C'est à voir.

Je préfère de beaucoup les soirs où il n'apparaît *pas sur* mon paillason. Je continue à perpétuer le mythe Nate Poindexter – et jusqu'ici seule la chance pure a empêché Neko de rencontrer Graeme. La chance, et Jacques, au courant de plus de fêtes à Washington, D.C. et sa région que n'importe quel habitant de cette ville.

Non que j'aie honte de Graeme, évidemment.

Mais je me sens toujours liée à Melissa par son stupide test d'amitié. Les loyautés anciennes ont la vie dure. Bien que je ne lui aie pas parlé depuis plus de trois semaines – jamais nous n'avons passé autant de temps sans communiquer –, j'ai tenu ma promesse.

Dix fois, j'ai décroché le téléphone, juste pour lui parler et régler le problème. Mais, chaque fois que j'ai commencé de composer le numéro, je me suis rappelé son comportement chez Cake Walk. Elle avait à peine écouté mes problèmes, prêtant plus d'attention aux clients de sa boutique, qu'à moi.

Et puis je me dis qu'elle aussi est équipée d'un téléphone. Elle aurait pu m'appeler à n'importe quel moment. Me raconter ses rendez-vous catastrophiques. Me demander de compatir, de jeter un sort aux hommes qui lui ont brisé le cœur.

L'exiger même, avec un test d'amitié.

(O.K. Lorsque je suis honnête avec moi-même, je la remercie silencieusement de m'avoir aidée à garder le secret sur ma vie amoureuse. Je n'imagine que trop bien les réactions de mon démon familial et mon gardien surprotecteur s'ils apprenaient l'existence du nouvel homme dans ma vie. Il sera bien assez temps d'affronter *ce* désastre après Samhain.)

Avant que je ne m'appesantisse davantage sur les distractions à ma disposition, le téléphone sonne. Neko se ragaillardit.

– La grand-mère de Jane Madison, annonce-t-il.

Je lui lance un regard mauvais. Oui, mamie appelle beaucoup et laisse toujours le même message. Elle n'a jamais eu confiance dans les répondeurs et je me suis toujours montrée coopérative en la rappelant rapidement. Ces trois dernières semaines, je n'ai simplement pas eu le temps de subir de nouvelles exigences, faire davantage de promesses.

Une nouvelle sonnerie retentit et David me désigne le combiné. Donc nous en avons bien terminé avec mon entraînement. Cette idée étrange s'installe dans mon esprit tandis que je réponds d'un « Allô ? » prudent.

– Jane !

– Oh. Bonjour, mamie.

Je regarde Neko, me demandant s'il savait vraiment que c'était elle au bout du fil. Je ne crois pas les démons familiaux capables de ça, mais qui sait ? Il sourit d'un air innocent et se réinstalle sur le canapé, repliant ses jambes sous lui comme une dame bien éduquée de l'ère victorienne à un pique-nique. David et lui entament une discussion de leurs voix tranquilles et j'en profite pour me concentrer sur ma grand-mère.

– Jane, je suis si heureuse de te trouver à l'heure du déjeuner! Nous n'avons pas parlé depuis

des siècles. Tu n'as pas eu mes messages?

– Si, mamie...

Je soupire.

– ... mais j'ai été occupée.

– Trop occupée pour passer un appel téléphonique ? demande-t-elle d'une voix aigre.

Je fais une drôle de tête. J'ai l'impression d'avoir cinq ans.

– David et moi avons travaillé. Beaucoup.

Mamie aime beaucoup David. Invoquer son nom suffit en général à lui faire oublier de m'arracher une nouvelle douzaine de promesses. Ça ne manque pas. Sa voix s'adoucit.

– Bon, ma chérie, j'appelais simplement parce que j'ai trouvé une recette géniale pour toi.

– Une recette ?

– Tu ne dois pas confectionner des pâtisseries pour la bibliothèque ?

La voix de mamie charrie de nouveau toutes les blessures que je lui ai infligées ces derniers jours. Et au temps pour l'élixir magique de David Montrose.

– J'aurais juré que tu voulais commencer à proposer des pâtisseries dès le 1^{er} novembre. Je l'ai noté sur mon calendrier. En bleu paon.

Bleu paon. Mamie note toujours les événements marquants de cette couleur éclatante – mon anniversaire, le sien, la première de la pièce de l'école. Comment la nuance d'une encre peut-elle me donner l'impression d'être une gamine prise en train d'écrire sur les murs ? Avec un crayon. Et après plusieurs avertissements.

– Oui, mamie, tu as raison, dis-je à la hâte.

Mais j'avais totalement oublié le trou noir qui menace de se transformer en Restaurant Peabridge, avec en annexe une petite salle remplie de livres minables pour d'éventuels chercheurs bien repus.

– Et tu ne crois pas que tu devrais faire des essais ? Réaliser une ou deux recettes maintenant, afin de savoir ce qui marche le mieux. Nous sommes presque en novembre, tu sais.

Zut. Le temps va me manquer pour lancer ma campagne « Libérez-nous des cappuccinos ». Bon, il ne me reste qu'à consacrer ma soirée à faire de la pâtisserie. Il s'agit d'une activité apaisante. Qui m'empêchera de trop m'angoisser au sujet de l'Assemblée. Quoi de plus simple que de confectionner une fournée ou deux de brownies ?

Je prends une grande inspiration.

– Alors, mamie, quelle recette as-tu pour moi ?

– Cela s'appelle baklava turc à l'eau de rose et crème de pistache.

Le nom me rend déjà malade.

– Baklava?

– A l'eau de rose! s'enthousiasme mamie. Il faut quarante plaques de pâte, tu te rends compte ? Deux cent cinquante grammes de beurre. Quatre cents de noix. Heureusement pour toi, maintenant

que nous sommes en automne, on trouve beaucoup de noix en magasin. Cela ne devrait pas te prendre trop de temps pour les casser. Ainsi tu vas faire des économies et aider Peabridge à respecter son budget.

Ouais, on trouve quantité de noix en magasin et une dingue au bout du fil. Mamie croit-elle vraiment que je vais transformer ma cuisine en usine à baklavas ? Elle m'a élevée et elle ne comprend pas le désastre qu'elle est en train d'organiser? Moi ? Cuisiner quelque chose de plus compliqué que des œufs durs?

– Euh, mamie...

Essayons d'amener les choses en douceur.

– ... Tu ne crois pas que je devrais commencer avec une recette plus facile. Des brownies par exemple, comme nous en avons parlé l'autre jour pendant le brunch.

– Clara était présente lorsque j'ai trouvé la recette! Elle est d'accord et la trouve merveilleuse. Elle a même consulté les runes en rentrant chez elle. Jera, Perthro et Sowilo sont sortis. C'est le destin !

Je lance un regard exaspéré à David et Neko, mais ils sont plongés dans leur gentille petite conversation amicale sans moi. Aucun secours de ce côté-là.

– Je crains de ne pas être au top de mon interprétation des runes en ce moment, dis-je d'une voix boudeuse.

– Clara dit que Jera prend sa source dans les récoltes. Perthro est un principe féminin, Sowilo symbolise le soleil.

Elle attend que je réagisse, puis reprend, avec un soupçon d'exaspération.

– Tu devrais utiliser des céréales, fruits d'une récolte, afin de perpétuer la tradition féminine de la pâtisserie. Dans un four chaud.

Comme je garde le silence, mamie ajoute :

– Sowilo?

– Le soleil. Le four. Je comprends. Ecoute, mamie, les chefs pâtisseries consacrent des années à maîtriser la réalisation de mets tels que le baklava. Je ne pense pas que Melissa ait même essayé.

Idiote. Idiote, idiote, idiote.

Evidemment, mamie se précipite pour porter l'estocade.

– A propos de Melissa, tu l'as appelée ?

– J'ai été très occupée, dis-je, les dents serrées.

Puis je me reprends :

– Mamie, si j'ai été trop occupée pour retourner tes appels, tu imagines bien que j'ai été trop occupée pour parler à Melissa.

– Mais tu m'as promis, Jane.

Elle semble profondément déçue.

– Ai-je jamais brisé une de mes promesses ?

Je la vois presque secouer la tête.

– Non, ma chérie.

– Et je ne vais pas commencer maintenant.

Je consulte ma montre. Deux heures. Je devrais être rentrée à la bibliothèque depuis une heure.

– Il faut que je me dépêche, mamie.

– Je t’envoie ma recette de baklava par mail ?

Dans un instant de cruauté, je l’imagine taper la chose en intégralité, traquant chacune des lettres dégoulinantes de miel sur son clavier.

– Et si je passais la prendre ? Dans les jours prochains?

– Mais que vas-tu proposer le 1^{er} novembre?

– Des brownies, mamie. Je vais faire des brownies. Selon tous les ouvrages spécialisés, le baklava est le gâteau traditionnel pour la *seconde* semaine d'existence d'une pâtisserie.

Elle éclate de rire et raccroche, sans me culpabiliser davantage. Lorsque je me retourne, Neko me fixe d’un regard horrifié.

– Tu vas faire un baklava?

Mon sourire se fait plus doux que la sucrerie turque la plus imbibée de miel. A l’eau de rose. Et à la crème de pistache.

– Seulement si David et toi restez à mes côtés pour éteindre l’incendie, endiguer les inondations, maîtriser les tremblements de terre et gérer toute autre catastrophe naturelle excepté la fin du monde.

J’abandonne les deux hommes à leurs petites affaires et me dirige vers la bibliothèque. A côté de mon bureau, Evelyne tape du pied en rythme tout en fixant l’horloge de mon écran. Je suis son regard et tressaille involontairement. 14 h 15. Oups.

– Jane, pourriez-vous venir dans mon bureau?

Rien de bon n’arrive jamais dans le bureau d’Evelyne. Bon, sauf la fois où elle m’a proposé le cottage pour logis. Mais à l’époque je ne savais pas qu’il s’agissait d’une bonne chose.

– Je peux vous faire un cappuccino d’abord? Nous avons une bouteille neuve de sirop à la cannelle.

– Non.

Réponse monosyllabique. Pas bon. Pas bon du tout.

Elle attend à peine que je sois assise dans la chaise qui fait face à son bureau encombré.

– Jane, je ne peux faire autrement que remarquer que vous vous accordez de très longues pauses-déjeuners.

– J’ai une explication...

– La Peabridge est une excellente institution, une institution culturelle de haut niveau. Nos adhérents comptent sur nous pour être présents lorsqu’ils ont des questions.

Lorsqu’ils veulent du café, oui, me dis-je. Mais je me garde bien de faire cette remarque à haute

voix. Je respire à fond.

– Evelyne, j’ai travaillé sur notre nouveau programme d’accueil des adhérents.

– Un programme d’accueil ?

Le fait que j’avance une explication – n’importe quelle explication – la stoppe net.

– Quel programme d’accueil ?

– Les pâtisseries. Vous vous souvenez? Que nous allons proposer dès le 1^{er} novembre ?

– Je savais que nous allions débiter un nouveau projet, mais je n’étais pas certaine qu’une date ait été fixée.

– Si. Aujourd’hui même, j’ai parlé de baklava avec un consultant. De baklava turc à l’eau de rose et crème de pistache.

La main en l’air, je souligne d’un claquement de doigt le nom de la pâtisserie, élégant et pourtant familier, comme si j’en confectionnais tous les jours.

– Baklava…

Evelyne secoue la tête, comme un terrier tentant de débarrasser ses oreilles d’une saleté.

– Cela ne risque pas de se révéler affreusement collant ? Nous ne voudrions pas risquer d’endommager notre collection.

Hein ? Protéger les livres de notre bibliothèque ? Quelle idée fantastique! Je résiste à l’envie de fixer le gobelet de papier dans la corbeille à papier d’Evelyne, à la pellicule de mousse de lait qui aurait pu tout aussi aisément se répandre sur nos biens. Je feins l’inquiétude.

– Eh bien, si vous jugez que le baklava serait un peu trop…

– Je suis désolée, Jane. Je me rends compte que vous avez consacré beaucoup de temps à ce projet. Mais je crois que nous ferions mieux de nous en tenir à quelque chose de plus simple. Des brownies peut-être.

Ah ! Je secoue la tête d’un air chagrin.

– Je suppose que je vais trouver un autre moyen pour écluser toutes ces pistaches.

– Voilà! s’écrie-t-elle ravie. Vous verrez. Toutes deux ne désirons que ce qui est le mieux pour Peabridge.

Ce qui est drôle, c’est qu’elle a raison.

Je regagne mon bureau, tentant de dissimuler mon soulagement. Pour être franche, j’ai eu peur qu’elle ne me donne un avertissement – ou pire. Maintenant, je dois absolument faire de ce nouveau projet un succès.

Pas de problème.

Pas le moindre problème, pour une sorcière comme moi.

Vingt-quatre heures avant Samhain, j’arpente ma cuisine comme une folle.

J’ai trouvé sur internet une douzaine de recettes de brownies et elles citent toutes les mêmes ingrédients – beurre, farine, œufs, sucre, chocolat.

J’ai calciné le beurre de la première fournée en voulant le faire fondre avant d’y ajouter un autre

ingrédient.

J'ai soigneusement mesuré la farine de la seconde fournée, mais l'étrange substance était déjà au four lorsque je me suis souvenue que j'avais doublé les autres proportions.

J'ai laissé tomber des coquilles d'œufs dans la troisième fournée.

J'ai versé trop de sucre dans la quatrième fournée, me croyant bêtement capable de pouvoir maintenir un verre mesureur au-dessus d'une casserole où bouillait la mixture.

J'ai transformé le chocolat fondu de la cinquième fournée en un magma âcre de couleur charbonneuse.

Et j'ai brûlé la sixième fournée, laissant trop longtemps la pâte réussie à la perfection dans mon four, oubliant que ce sacré machin continuait de chauffer. Fort. Genre fourneaux de l'enfer.

La pendule sonne minuit lorsque j'envoie Neko et Jacques au magasin ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre en quête d'ingrédients, et m'affale à la table de la cuisine pour noyer mon chagrin dans les vestiges d'une plaque de Ghirardelli. Qui sait dans combien de temps les garçons seront de retour? Et qui sait de combien d'autres façons j'étais capable de rater une simple fournée de brownies ?

J'ai envie d'appeler Graeme. Mais c'est moi qui lui ai dit que j'avais besoin de ma soirée. Il a essayé de me fléchir, de toute son incroyable séduction, mais j'ai tenu bon. Je ne voulais pas courir le risque de rester éveillée trop tard. D'être trop épuisée demain. C'est vraiment mieux ainsi, me répété-je pour la millièème fois.

Quand le coup à la porte retentit, il semble ébranler tout le cottage. Mon cœur s'emballe et je fonce à la porte d'entrée, prenant soin de rester éloignée des fenêtres.

S'agit-il de ma psychopathe armée de jaspé? A-t-elle compris que je suis seule et vulnérable, mon démon familial arpentant les rayons d'une épicerie, accompagné d'une distraction bien musclée qui l'empêche d'entendre de frénétiques appels au secours ?

Je referme ma main sur la torche de David et regarde par l'œilleton.

– Haylee !

J'ouvre grand la porte.

– Tu m'as fait mourir de peur!

Elle pénètre dans mon salon et jette la large écharpe de cachemire qui pendait sur son épaule avec une désinvolture parfaite. La porte se referme derrière elle et elle renifle en jetant un regard curieux au désastre qui s'étale dans ma cuisine.

Je profite de sa distraction pour glisser la torche de David dans ma blouse. Inutile qu'elle remarque ce cadeau. Inutile que l'Assemblée conteste mon droit de porter le symbole.

– Et dans ta terreur tu as mis ta cuisine à sac ?

Je souris faiblement.

– Oh. Je teste de nouvelles recettes. Pour le boulot.

– J'ai frappé fort parce que j'ai pensé que tu serais peut-être en bas. En train d'étudier.

Je hausse les épaules.

– Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose que je puisse apprendre en une nuit. Soit je suis capable d'accomplir ma tâche, soit je ne le suis pas.

Elle rit.

– Tu sais, j'ai déclaré exactement la même chose, la veille de mon test.

– Que t'avait-on demandé de faire ?

– Je ne peux pas te le dire. Tu n'es pas encore membre de l'Assemblée. Teri me tuerait si je partageais nos secrets avec une étrangère.

Elle sourit, mais ses mots mettent mes joues en feu. Poser la question était présomptueux de ma part. Je déteste qu'on me rappelle que je suis *différente*. *Autre*. Que je ne fais pas partie de la bande.

Pas encore.

Haylee fouille dans la poche de son pantalon incroyablement étroit.

– Je voulais te donner quelque chose.

– Quoi ?

– Les femmes de ma famille se le passent de génération en génération. Ma mère me l'a donné la veille du grand jour.

Ses mots font battre mon cœur plus fort. Haylee me tend la main. Comme... une sœur. Une amie véritable.

– Je sais que ni ta mère ni ta grand-mère ne seront là demain. Ce doit être dur pour toi – la plupart des sorcières aperçoivent au moins un visage amical dans l'Assemblée lorsqu'elles achèvent leur épreuve. Je voulais que tu puisses regarder ceci demain et savoir que je penserai à toi. Je pense à toi depuis la toute première fois où tu es venue à l'Assemblée.

Elle sort sa main de sa poche. Sans réfléchir, je tends la mienne, paume ouverte. Je la regarde dans les yeux, réponds à son sourire. Et elle ouvre les doigts.

Un anneau d'argent.

Un anneau d'argent tout simple. Non gravé, dépourvu de pierre, et pas la moindre ternissure. Absolument aucune indication quant à son histoire ou sa signification.

Je frissonne en le glissant à mon doigt. Ma main frémit sous le métal froid, vibre comme si ma chair s'éveillait pour la toute première fois. La bague serre un peu, à la place d'une bague de fiançailles à ma main droite.

– Haylee, dis-je, imaginant la force des sorcières qui l'ont portée avant moi.

– Bonne chance pour demain.

J'entame une protestation.

– Je ne peux pas...

– Si tu peux. Et tu vas. Regarde-la simplement demain soir et souviens-toi.

Avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, elle m'étreint rapidement de son corps osseux.

– Veux-tu rester? dis-je. Je peux t'offrir un verre? Un brownie? Euh, après le retour de Neko ?

– Non merci.

Je décèle un trémolo dans sa voix qui n'a rien à faire avec la sorcellerie, l'Assemblée ou les bagues de famille magiques. Elle observe le chaos de ma cuisine, et une fois de plus tente vaillamment de dissimuler sa consternation.

– Je dois vraiment m'en aller. Et toi tu devrais dormir un peu.

– Je vais dormir.

Avant qu'elle ne parte, je tends ma main, doigts tendus pour mieux mettre en valeur la bague.

– Merci, Haylee.

La porte refermée, je me laisse glisser contre elle, laissant s'affaisser mes genoux et glisser mon dos vers le sol. C'était l'heure. Cela arrivait pour de bon. Demain, à cette heure-ci, j'appartiendrai à l'Assemblée. Ou en serai exclue à jamais.

– Bon débarras! lance Neko en claquant la porte d’entrée. Ce sont tous des voleurs ! De vicieux petits voleurs !

– Ce sont des enfants, dis-je en sortant de la salle de bains.

Je viens de mener, et de perdre, la quatrième bataille de la soirée contre mes cheveux.

– Ils attendent Halloween depuis des semaines. Et ils doivent probablement manger des bonbons depuis qu’ils sont rentrés de l’école cet après-midi. Sois sympa avec eux.

– Je me serais montré on ne peut plus sympa avec eux s’ils avaient laissé ne serait-ce qu’une seule barre de Trois Mousquetaires.

Neko contemple avec tristesse le bol de bonbons entre ses mains.

– Tu n’aimes même pas les Trois Mousquetaires.

– Mais Jacques si. Je lui avais promis de lui en garder une barre.

– Tu aurais dû la mettre de côté.

Je retourne au miroir, détruis mon chignon qui s’écroule et me brosse furieusement les cheveux avant de reprendre à zéro.

En mon for intérieur, je suis contente que nous ayons récolté une poignée de gamins mendiant des bonbons. L’année dernière, personne n’avait osé traverser les jardins de la bibliothèque pour venir jusqu’à mon cottage.

– Bien sûr, tu peux toujours essayer d’agresser des gamins dans la rue. Ils seront certainement munis de bonbons que tu pourras offrir à ton soupirant.

– Je devrais lui donner ces horribles bonbons collants au beurre de cacahuète, les trucs enveloppés dans du papier orange et noir. Ça lui apprendrait à me laisser tomber et accueillir seul les gamins à la porte.

Je secoue la tête. J’ai depuis longtemps cessé de m’émerveiller des connaissances de Neko concernant des détails aussi triviaux que l’existence de bonbons d’Halloween au beurre de cacahuète, durs comme de la pierre. Je suis obligée d’approuver son évaluation de ce bonbon révoltant. Je me suis toujours débarrassée de ceux qu’on me donnait en les offrant à mamie. Qui, preuve parfaite de son amour inconditionnel, les acceptait avec un sourire et un bisou. Des années plus tard, j’avais découvert qu’en fait, elle les enfouissait au fond de la poubelle, afin de me cacher qu’elle les détestait autant que moi.

Je pique une baguette décorative dans mon chignon dûment épinglé et rappelle à Neko :

– Ce n’est pas Jacques qui t’a laissé tomber ce soir. Tu l’as laissé tomber. Tu te souviens ?

Je distingue à peine la réponse murmurée tout bas par Neko

– encore des connaissances triviales qu’il n’a pu assimiler quand il était encore figé sous forme de statue féline. Or ce n’est pas moi qui les lui ai enseignées – je fais de mon mieux pour éviter ce genre de langage. Je n’y réussis pas toujours, mais j’essaie.

Cette fois, j’éprouve une certaine empathie envers Neko. Graeme m’a appelée trois fois dans la

journée, déterminé à me faire changer d'avis pour aller assister à une fête d'Halloween chez des amis à lui. Des collègues de travail, a-t-il précisé, agitant ce détail comme un hameçon auquel j'aurais mordu n'importe quel autre soir de l'année. Enfin une chance de rencontrer ses collègues, d'en apprendre plus au sujet de ses « acquisitions », de découvrir de juteux détails concernant mon merveilleux et mystérieux petit ami.

Une soirée travestie, avait-il dit à sa délicieuse manière britannique. Il voulait dire costumée. Je l'avais supplié de me révéler en quoi il serait déguisé, mais il avait refusé, disant en plaisantant que, si je ne me donnais pas la peine de venir, je ne le saurais jamais.

Ma frustration n'avait fait que croître, parce que je ne pouvais pas lui donner d'explication quant à ma réelle occupation. Je ne pouvais mettre l'Assemblée en danger en faisant de la publicité pour nos activités, en annonçant à un étranger – même à Graeme – qu'à minuit j'allais fixer la pierre centrale.

Il y aurait d'autres fêtes, me dis-je pour me reconforter. Peut-être même des fêtes travesties. Nous pourrions harmoniser nos costumes – époux du monde littéraire, amants de l'univers musical. Une fois officiellement intégrée à l'Assemblée, tout dans mon existence trouverait sa place.

Je glisse la seconde baguette droit au but et esquisse un hochement de tête. Tout demeure à sa place et je soupire de soulagement.

– Alors, dis-je en reculant d'un pas dans le salon. De quoi j'ai l'air ?

Neko pose sa main droite sur sa hanche, se déhanche, et prend le temps de me détailler, depuis le sommet de ma tête surmontée de baguettes jusqu'à la pointe de mes escarpins. J'ai opté pour le noir. Noir tout simple – cœur et âme de ma garde-robe, surtout lorsque je suis loin de Graeme.

Mon pantalon de lainage léger devrait me protéger contre la brise nocturne. J'ai choisi une blouse de soie, l'un des articles les plus sages en ma possession, dont le plastron se boutonne jusqu'au cou. Craignant la température à minuit, et ne tenant pas à m'encombrer d'un manteau, j'ai ajouté un pull de laine que j'ai pris soin de lisser sur la blouse.

Je ressemble à une cambrioleuse de la haute société de la Riviera, prête à sauter de toit en toit avec Cary Grant. Ma seule concession à la couleur réside dans le bleu profond de mes boucles d'oreilles et de mon collier en sodalite. Je les ai sélectionnés exprès, pour leur capacité à procurer clairvoyance et confiance en soi. J'ai bien peur d'avoir besoin des deux avant la fin de la nuit.

– O.K. ?

– Parfait.

Je devrais être ravie de l'approbation de Neko. Mais sa réponse monosyllabique ne me rend que plus nerveuse. Jamais il ne m'a jugée parfaite. A moins... qu'il ne cherche à me calmer. M'apaiser. M'aider à réussir mon test vis-à-vis de l'Assemblée afin d'assurer son propre destin.

Avant que je n'aie pu exiger une évaluation objective, un nouveau coup retentit à la porte.

– Je sais, je sais, dit Neko en ouvrant la porte à la volée. Un bonbon ou un mauvais tour.

– Un bonbon, merci.

David étudie le bol de friandises et plonge sa main au fond pour tâter ce qui est disponible.

– Pas de Trois Mousquetaires ? demande-t-il en entrant dans le salon et en refermant la porte

derrière lui.

– Il n'y en a plus, dit Neko.

D'un ton si douloureux que j'éclate de rire.

– Je t'achèterai des Trois Mousquetaires demain, dis-je. Une maxi-barre si tu te comportes comme un bon petit garçon.

– Oh, je suis un bon petit garçon, dit-il en hochant vigoureusement la tête. Je suis *bon* tous les soirs.

– Je ne parlais pas de ça !

Il m'adresse un clin d'œil.

O.K. Bon, il essaie seulement de me remonter le moral. De me distraire. J'apprécie l'intention.

– Vous êtes prête ? demande David.

– Absolument.

Je parcours la pièce du regard.

– Qu'est-ce que j'oublie ?

– J'ai déjà porté les herbes dans la voiture. Ainsi que la flasque d'argent contenant l'eau de pluie. Vous n'avez besoin de rien d'autre.

Plus tôt dans la journée, j'avais muni David d'une liste de courses – la majorité des ingrédients nécessaires à mon ouvrage étaient assez communs, mais je préférais éviter les surprises. Neko s'était vexé, jusqu'à ce que je lui assigne la tâche de choisir les bonbons à distribuer pour Halloween. Il n'avait pas semblé comprendre que c'était une chose de sélectionner des sucreries et une autre de décider de mon avenir avec l'Assemblée. De mon avenir et du sien.

– Que dois-je faire de ça ? demande Neko en s'emparant du bol presque plein de bonbons.

– Laisse-le devant la porte. Il est tard pour sonner aux portes, mais, si quelqu'un passe après notre départ, qu'il se serve.

C'est la meilleure décision. Sinon je vais en manger durant des semaines. Qu'est-ce que je raconte ? Je m'empiffrerais pendant trois jours et je jurerais ensuite de me passer de sucre le reste de l'année. Ou du moins jusqu'à ce que les boutiques commencent à proposer des chocolats miniatures enveloppés de rouge et de vert, aux couleurs de Noël.

David nous installe tous trois dans sa voiture en un clin d'œil. J'essaie de me détendre contre la somptueuse banquette de cuir et me force à respirer profondément pour me calmer. David passe un C.D. – un morceau de piano apaisant et d'un ennui total. Chopin peut-être ? Mamie le saurait.

Je me laisse aller sur le cuir couleur onyx et observe les reflets des lumières sur les garnitures de noyer. La Lexus file à travers la nuit avec sa propre magie, silencieuse, puissante. J'imagine les sorcières d'antan se rendant dans leur sanctuaire à cheval. Toute cette énergie animale maîtrisée par deux lanières de cuir... Ces femmes étaient douées de plus de qualités que moi.

Les clés de David tintent doucement quand il change de file. D'un geste involontaire, je porte la main à mon cœur, pressant sa torche que je porte toujours. Je ferme les yeux et prends une nouvelle inspiration avant d'oser demander :

– Vous avez besoin que je vous la rende ?

Il me jette un rapide coup d’œil avant de reporter son attention sur la route.

– Seulement si vous voulez que je la reprenne. Je ne veux pas qu’elle vous détourne de votre tâche.

– J’y suis habituée maintenant.

– Alors vous pouvez attendre de recevoir la vôtre pour me la rendre.

Je souris faiblement.

– Vous semblez si confiant.

– Je vous ai vue travailler. Je sais combien de temps vous avez consacré à vous préparer. Nos séances quotidiennes à l’heure du déjeuner, vos soirées passées à étudier. Vous êtes prête.

Ouais, ai-je envie de répondre. Sauf que la nuit, je n’étudiais pas la sorcellerie. En pensant à Graeme, je frissonne malgré mon pantalon de laine, m’interrogeant une fois de plus sur le costume qu’il a choisi pour sa fête.

Bon. Aucune raison de se confier à David maintenant. Aucune raison de lui apprendre que j’ai improvisé plus qu’il ne le pense. Neko s’agite sur la banquette arrière, mais garde le silence. Je murmure une courte prière de gratitude pour les petits miracles de tous les jours.

Lorsque nous atteignons la longue route qui serpente jusqu’à la maison de Teresa Alison Sidney, je ne me sens toujours pas prête. Il nous reste amplement le temps. David se gare sur le côté, éteint les phares et coupe le contact. Seul le clair de lune filtrant à travers les chênes éclaire son visage.

– Vous vous souvenez de la disposition, n’est-ce pas ? J’acquiesce. Il me l’a répété une bonne douzaine de fois. Je récite :

– On a nivelé le terrain près du lit du ruisseau. L’endroit se situe près de la porte de derrière de la maison, au bout d’un chemin dallé. Lorsque nous y serons, nous ne pourrons plus apercevoir la maison.

– On a coulé les fondations il y a deux semaines. Elles ont eu tout le temps de sécher.

Je le regarde avec curiosité.

– Vous l’avez vu, alors ?

– Bien sûr.

Il hausse les épaules.

– Je devais m’assurer de l’absence de tout objet... imprévu, avant qu’on ne coule le béton. Tous les gardiens et moi-même avons supervisé le dégagement du terrain le mois dernier. Feu, Air et Eau, bien sûr.

Bien sûr, me dis-je. Comment une sorcière préparerait-elle autrement sa nouvelle demeure ?

– Tout est prêt pour la pierre centrale, dit-il d’une voix assurée. Prêt pour vous.

Un léger bruit s’échappe du moteur qui refroidit tandis que nous attendons dans la nuit. Je respire de nouveau à fond, et cette fois je sens l’odeur des herbes dans le sac de coton à mes pieds. « Papier ou plastique ? » a certainement demandé la vendeuse du marché bio. Mais, maintenant, les herbes sont enveloppées de tissu organique, prêtes à tenir leur rôle dans cette soirée magique.

– David ?

Il marmonne de façon inintelligible.

– ... Merci.

– De quoi ?

– De m’avoir aidée. D’avoir foi en moi. Et en premier lieu de m’avoir amenée ici, à l’Assemblée... Elles ne m’ont pas vraiment laissé le choix, n’est-ce pas ?

Il a un sourire désabusé.

– ... Ne vous inquiétez pas. Vous vous en sortirez très bien.

Je repense au premier soir où j’ai rencontré mon gardien. Il m’avait profondément intimidée, faisant irruption chez moi avec furie, exigeant de savoir comment j’utilisais mes pouvoirs. Depuis, notre relation s’était adoucie. Bien sûr, il me poussait à me dépasser et tentait de me modeler en une bonne sorcière, selon sa conception.

Mais, au-delà de tout cela, j’en étais venue à comprendre – à *savoir* – qu’il était là pour moi. Et le serait toujours. Il ne me laisserait pas m’essayer à cette tâche s’il pensait qu’elle recelait un risque réel d’échec. Une possibilité de perdre la collection d’Hannah Osgood. Ou Neko.

Je pianote sur le tableau de bord du bout des doigts, tentant d’évacuer ma nervosité. Le clair de lune fait briller l’anneau d’argent qu’Haylee m’a donné la veille. A mon côté, David se raidit.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Quoi ?

Sa voix alarmée m’a fait sursauter.

– Ça ? C’est une bague.

– Je le vois bien.

Il parle soudain avec sécheresse, et pour un peu je le croirais en colère après moi.

– Il n’y a pas de problème, dis-je, comprenant qu’il suspecte le maniaque au jaspe. Haylee me l’a offerte hier soir.

– Otez-la.

D’accord. Il *est* en colère après moi.

– David, quel est votre problème avec Haylee ? C’est la seule femme de l’Assemblée qui soit venue vers moi, la seule qui veuille devenir mon amie.

– Jane, combien de fois devrais-je vous répéter qu’Haylee n’est pas votre amie ? Ni hier soir lorsqu’elle vous a offert cette bague, et certainement pas ce soir. Pas alors que vous vous apprêtez à fixer la pierre centrale.

Je pose mes mains à plat sur le tableau de bord en noyer. Et je me tords un peu le poignet pour voir les reflets laiteux du clair de lune sur la bague.

– Que s’est-il passé entre vous ?

– Rien.

J’entends Neko gesticuler à l’arrière et si je n’avais pas tendu l’oreille, j’aurais manqué le

toussotement incrédule qu'il étouffe. Je ne me donne pas la peine de me tourner vers lui : je sais qu'il ne trahira pas le secret de David. Mais je ferme le poing de ma main ornée de la bague et me recule dans mon siège, avec le sentiment aigu de me comporter en insupportable petite peste.

– Vous devez me le dire, dis-je, avant d'abattre mon atout caché. Tous deux allez assister à mon épreuve ce soir. Si je n'ai pas idée de ce qui se passe, je serai distraite.

En fait, il ne s'agit pas d'une manœuvre pour en savoir plus. Je lui dis la vérité. Je *serai* distraite. La présence de David est déjà très déstabilisante. Je verrai des gardiens pour la première fois. Leur présence me rappellera que je manipule une magie dangereuse – plus dangereuse que ce qui filtrait dans le salon de Teresa Alison Sidney.

Je ne suis pas du genre à arracher un pansement d'un coup. Mon truc, c'est plutôt de prendre un long bain mousseux afin d'imbiber le pansement de la parfaite combinaison de sels de bain et d'huile essentielle. Mais là, entre le confort de la Lexus et le temps qui passe, à l'approche de minuit en cette nuit de Samhain, il est temps de l'arracher d'un coup. Temps d'aller droit au cœur de l'antipathie de David envers Haylee. Surtout si cette antipathie risque de me faire échouer.

David doit penser la même chose. Il inspire profondément et expire avec lenteur. Sa main glisse sur son visage, du front au menton. Ses deux mains crispées sur le volant, il se rejette en arrière dans le fauteuil de cuir, et parle enfin.

– Haylee était ma sorcière.

– Comment?

Impossible, j'ai dû mal entendre.

– Haylee est la sorcière qui a interrompu ma carrière deux ans plus tôt. Celle qui m'a renvoyé au Tribunal d'Hécate.

Celle qui l'a condamné à une existence d'employé administratif. Jusqu'à ce que je trouve Neko. Jusqu'à ce que j'ouvre la boîte de Pandore de la collection d'Hannah Osgood. Jusqu'à ce que je le convoque et lui rende sa vocation de protecteur de sorcière.

– Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

– Qu'aurais-je dû dire, Jane ? Ne cherchez pas l'amitié de la sorcière qui s'est montrée vilaine avec moi ? Ne traînez pas avec une des méchantes filles ?

– Oui ! Si c'est ce que vous ressentiez, vous auriez dû m'en faire part ! J'aurais évidemment pris ma propre décision...

– Pourquoi cela ne me surprend pas ? m'interrompt-il.

– J'aurais décidé par moi-même, mais au moins avec toutes les cartes en main.

– Bien, maintenant vous les avez.

Il parle comme un petit garçon buté.

– Et merci d'avoir fait en sorte que je dispose de tout ce temps pour y réfléchir.

Je pleurniche comme une gamine le jour de son anniversaire, déçue de ne pas avoir reçu la part de gâteau ornée de la rose. Mon entêtement égale le sien.

– Les enfants, les enfants, gronde Neko, plein de bonne volonté, depuis la banquette arrière. Il

est temps d'y aller. La pendule vient juste de sonner 23 heures passées de la demie.

Quelle pendule? ai-je envie de rétorquer, agacée autant par l'interruption de mon démon familier que par son usage de l'expression anglaise « passées de la demie ». Graeme aurait dit la même chose. S'il avait été avec nous.

Mais David ne pose pas de questions à Neko. Il tourne la clé de contact, remettant la Lexus en marche.

Je fixe l'anneau d'argent qui brille d'un éclat maléfique à mon doigt.

– Je dois le porter maintenant, dis-je, presque d'un ton d'excuse. Si vous me l'aviez dit plus tôt... Si j'avais pu expliquer à Haylee... Mais si ce soir j'apparais sans, cela reviendrait à la gifler.

David ne répond pas. Il se contente de manœuvrer la voiture jusqu'au bout de la longue allée. Je reste le nez collé à la fenêtre.

Haylee et David. Bon, voilà qui explique pourquoi il s'est tant opposé à notre amitié au début.

Mais cela n'explique pas pourquoi Haylee ne m'a rien dit. Pourquoi elle n'a jamais mentionné qu'elle *connaissait* David et, plus encore, qu'ils avaient travaillé ensemble, dans la profonde intimité qui lie gardien et sorcière. Elle aurait dû m'en parler. Me mettre au courant depuis longtemps. Cette histoire m'a mis les nerfs en pelote et j'ai l'impression que mes doigts ont raclé une planche hérissée de clous.

David freine et mon ventre se contracte.

– David ? dis-je avant qu'il n'ait une chance de déboucler sa ceinture. Que se passera-t-il si j'échoue?

Il secoue la tête et regarde dans le rétroviseur arrière. Le stress déforme sa voix en un soupir exaspéré.

– Vous le savez. L'Assemblée s'appropriera les livres d'Hannah Osgood. Les livres, les cristaux et toutes ses possessions. Neko.

Je secoue la tête avec impatience.

– Mais comment? Un clignement d'yeux et tout aura disparu?

Je ne peux me résoudre à me tourner vers la banquette arrière et croiser le regard de mon démon familier dans les ténèbres de minuit.

– Neko reviendra-t-il instantanément à sa forme de statue ?

Evidemment, Neko grogne, puis son agressivité faiblit en un gémissement haut perché.

– Ne pensez pas à ça, dit David. Vous n'échouerez pas. Tout ira bien.

Je l'aurais peut-être cru si son visage n'avait pas semblé gravé dans le bois. Par réflexe, mes doigts imitent les siens tandis qu'il détache sa ceinture et ouvre la portière. Il nous faut presque quinze minutes pour parvenir au site. Neko s'est chargé du sac de coton contenant les herbes, ainsi que de la flasque d'argent emplie d'eau de pluie, et serre le tout contre sa poitrine. Une brise s'est levée, déclenchant dans mon dos les mêmes frissons que ceux qui font onduler les gracieux nuages à la surface de la lune. Je suis heureuse d'avoir enfilé un pull.

David ouvre la voie, jetant des coups d'œil inquiets aux alentours. Neko reste tout près de moi. Je ne sais pas si c'est pour se reconforter ou me reconforter moi. Cela n'a pas vraiment d'importance.

Nous gravissons une colline douce, puis apercevons les fondations qui s'étendent à nos pieds. A la lueur du clair de lune, elles paraissent pâles, blanchies, comme du bois flotté abandonné sur une plage. Ou des ossements.

Je repousse cette image.

Les fondations consistent en un simple rectangle. Les moules de bois utilisés pour recevoir le béton l'ont doté d'angles tranchants, comme tracés au couteau. Je prends une profonde inspiration et distingue encore un infime parfum de charbon, laissé par les gardiens lorsqu'ils ont préparé le site. La magie potentielle à mes pieds aiguise mes sens de sorcière.

La magie potentielle et la magie existante.

Au fur et à mesure que nous approchons, deux douzaines d'ombres surgissent de l'obscurité. Je m'agrippe au bras de David, en signe d'avertissement, mais je comprends alors que chacune des formes noires est une sorcière, une femme vêtue d'un manteau à capuche qui l'enveloppe de la tête aux pieds. Comme pour obéir à un ordre silencieux, elles s'alignent autour des fondations, s'approchant de l'espace bientôt sacré sans le toucher.

Derrière elles, d'autres formes se meuvent – des ombres plus grandes, plus larges. Je déglutis avec difficulté et me rappelle que chaque sorcière est protégée par un gardien. Le protecteur personnel de chacune se tient derrière elle, prêt à défendre par tous les moyens l'œuvre magique – et celles qui l'accomplissent – de cette étrange nuit vouée aux changements et à tous les possibles.

Lorsque nous arrivons à quelques pas des fondations, David s'immobilise. Je lui adresse un regard interrogateur – je crains que si je parle, ma voix ne résonne trop fort –, mais j'aperçois alors le reflet d'une lumière argentée devant nous.

Une lumière argentée. Comme le cercle protecteur de ma première rencontre avec l'Assemblée. Je cherchais un chevalier protecteur, une épée symbolique prête à repousser le danger. J'ai trouvé davantage que ce que j'espérais.

A trois pas sur ma droite, apparaît soudain la femme la plus grande que j'aie jamais vue. A la façon dont sa silhouette se détache dans la nuit d'encre, je sais que la magie se prépare. Elle est vêtue d'une robe d'argent retenue autour de son cou par une torche d'Hécate chatoyante. Ses mains, tendues devant elle, étreignent la garde d'une épée à double tranchant. Son regard se porte au-delà de moi, *à travers moi*, plongeant dans les ténèbres sans fin de la nuit. Sans que David ne prononce un mot, je sais que j'ai en face de moi un membre du Tribunal d'Hécate, l'une des élites arbitres de la justice des sorcières.

David s'incline profondément devant elle, et Neko et moi l'imitons.

– Dame du Nord! proclame-t-il, à la façon du chambellan au bal de Cendrillon, Dame des Eaux! En cette nuit de Samhain, nous recevons votre protection. Nous vous prions d'observer tout ce qui sera révélé ici et de déclarer Jane Madison digne d'appartenir à l'Assemblée de Washington. Nous vous prions de protéger notre œuvre durant son accomplissement et de la bénir au nom de notre mère Hécate. Nous vous prions de nous guider, de nous protéger et d'illuminer la nuit grâce

au pouvoir de votre torche.

La femme prend tout son temps pour incliner la tête. On croirait qu'il s'agit de la gravure d'une pièce d'argent magique tout juste revenue à la vie.

– Bienvenue, gardien Montrose. J'entends votre requête et accepte de protéger l'œuvre de ce soir, en tant que gardienne de l'Eau au Tribunal d'Hécate.

Nous nous inclinons de nouveau, avec une synchronisation presque parfaite, puis Neko et moi suivons David qui effectue un quart du cercle et se poste à l'angle ouest de la dalle des fondations. Là se tient un homme – de toute évidence l'égal de l'Amazone guerrière que nous venons de quitter. Il me dépasse d'une bonne tête et ses bras semblent aussi gros que mes cuisses. Il porte lui aussi un manteau, et à la lumière du clair de lune sa broche renvoie une lueur maléfique.

David réitère son salut, l'adressant cette fois au Seigneur de la Terre. Le membre du Tribunal accepte nos révérences, accepte de nous protéger et d'observer la magie que nous sommes sur le point de pratiquer, en tant que gardien de la Terre du Tribunal d'Hécate.

L'angle sud est gardé par une autre femme, la Dame de l'Air, et l'angle est par le Seigneur du Feu. Après avoir accepté de nous protéger, celui-ci recule d'un pas et décrit avec son épée un arc parfait, ouvrant une porte dans le cercle d'argent brillant. Les poils de mes bras se hérissent lorsque je passe cette porte, et Neko essuie son visage, comme s'il cherchait à se débarrasser des fils invisibles d'une toile d'araignée.

David s'avance sur les fondations de béton et se tourne pour m'offrir sa main, avec la raideur d'un soldat. Neko avance péniblement sous le poids de son propre pouvoir, dardant le regard sur le cercle de sorcières, gardiens et membres du Tribunal, tandis que nous glissons vers le centre des fondations.

Nerveuse, je déglutis. Nous y sommes. Maintenant ou jamais. Une douzaine d'autres clichés martèlent mon cerveau.

Un mouvement anime le groupe en face de moi, et l'une des sorcières s'avance au bord des fondations. Elle porte les deux mains à sa cagoule et s'immobilise, le temps d'un unique et dramatique battement de cœur, avant de rejeter sa capuche en arrière.

Teresa Alison Sidney. Mère de l'Assemblée. La femme à qui je dois absolument plaire avant la fin de la nuit.

– Salutations, Jane Madison.

Elle parle d'une voix profonde, grave, irradiant une absolue confiance en soi. Cette sorcière n'aura jamais besoin de porter de la sodalite.

– L'Assemblée te souhaite la bienvenue en cette nuit de Samhain.

J'incline la tête, et tente de me rappeler tout ce que j'ai lu concernant le rituel et Samhain. Mais toutes les formules appropriées se sont envolées et je dois me contenter de mots ordinaires.

– Merci.

Je m'éclaircis la gorge.

– Merci, Mère de l'Assemblée.

– Tu vois devant toi la pierre centrale de notre sanctuaire. Tu détiens en toi le pouvoir de fixer

cette pierre. Accomplis ton œuvre, Jane Madison, que tous nous soyons témoins de ta capacité à rejoindre nos rangs, devenir notre sœur, pénétrer au sein de l'Assemblée de Washington.

Elle recule d'un pas et regagne le cercle qu'elle partage avec les autres sorcières. Elle lève la main droite comme pour me bénir et, soudain, j'entends une horloge sonner le changement d'heure.

C'est la même horloge que dans le salon de la Mère de l'Assemblée, l'horloge qui a donné le signal des autres réunions auxquelles j'ai assisté. Je ne sais pas par quel sortilège Teresa Alison Sidney a réussi à la faire sonner ici, dans ce champ baigné de lune ; j'ignore comment mes oreilles distinguent les notes élaborées. Mais j'entends s'égrener les heures comme lors de la première nuit, et la tonalité profonde et insistante des coups imprègne mon corps, résonnant dans chaque fibre magique de mon être.

Les sorcières qui m'entourent ressentent la même chose. Je les vois se redresser. Elles portent leurs mains à leurs propres cagoules. Et lèvent leurs visages à la lune.

Et, alors que l'écho de la douzième note retentit à travers le champ, alors que Samhain naît aux ténèbres, chaque femme du cercle rejette sa capuche.

Malgré moi, je cherche Haylee du regard. Je suis encore troublée par l'aveu de David, soudain incertaine des intentions d'Haylee. Mais, parmi toutes les femmes de ce cercle magique, elle reste ce qui s'apparente le plus pour moi à une amie. Inconsciemment, je frotte son anneau de ma main gauche, tâtant l'argent lisse comme s'il renfermait toutes les réponses et détenait le pouvoir de tout arranger.

Peut-être est-ce la bague qui m'a distraite. Peut-être est-ce la soudaine rafale du vent froid d'octobre. Peut-être est-ce le bruit du sac de coton renfermant les herbes, déposé sur le béton aux pieds de Neko, ou le léger tintement de la flasque en argent emplie d'eau de pluie.

Mais il me faut un moment pour réaliser que non seulement les sorcières ont mis leurs visages à nu, mais que leurs gardiens aussi se sont découverts. Mon regard englobe chaque homme debout derrière sa sorcière, chaque protecteur, solide et fidèle. Nous sommes deux douzaines de sorcières. Deux douzaines de gardiens.

Mais un seul visage perce le soudain brouillard devant mes yeux. Le gardien d'Haylee. Grand, qui se tient juste derrière elle. La main gauche fermement posée sur la garde de son épée magique.

Graeme Henderson.

Je fais trois pas en sa direction avant de prendre conscience de mon mouvement. Mon visage me trahit, la force de l'habitude y fait naître un sourire avant que mon cerveau ne le tétanise, l'immobilise, et le fige en une statue incrédule.

Bêtement, je ne trouve rien d'autre à dire que :

– Soirée déguisée.

Graeme incline la tête et le clair de lune transforme le blond de ses cheveux en argent. Il sourit avec embarras, comme un gamin surpris à jouer dans la mare alors que c'est interdit.

– Autant que possible.

Un murmure parcourt le groupe des sorcières, tandis que les yeux de chaque femme passent de moi à Graeme, puis de Graeme à Haylee. Avant de revenir à moi. Je sens le poids de leurs regards, la force de leur intérêt lorsqu'elles comprennent qu'un drame imprévu est en train de se jouer, épiçant de façon inattendue la nuit de Samhain.

A travers mon pull, j'étreins la torche de David, espérant recouvrer ma respiration. Respire. Respire. Trouve quelque chose à dire. N'importe quoi.

Impossible de regarder Graeme. Affronter son sourire, écouter ronronner son séduisant accent. Combien de vendredis a-t-il rôdé aux alentours de Cake Walk avant de m'aborder? Combien de temps a-t-il patienté avant de faire l'acquisition d'une sorcière crédule, en même temps que de quelques Désirs aux amandes ? Combien de fois s'est-il moqué de moi, tentant de fixer des rendez-vous alors qu'il me *savait* prise par mes activités à l'Assemblée ? Avait-il jamais lu une seule pièce de Shakespeare ? Ou avait-il simplement utilisé son pouvoir de gardien afin de mémoriser les textes, protéger sa sorcière, servir ses intérêts en utilisant des citations pleines d'esprit?

La nausée me submerge.

Evitant ses yeux pâles, si pâles, je perds le temps de douze battements de cœur à fixer l'anneau d'argent à ma main. Qu'avait déclaré Haylee la veille ? « Je pense à toi, depuis la toute première fois où tu es venue à l'Assemblée. »

Elle pense à moi. Et me hait. Me manipule – depuis la toute première heure de notre rencontre. Et elle a voulu que je le comprenne ce soir. M'a offert la bague exprès, afin que sa machination soit révélée maintenant. Elle veut me détruire, et détruire tout ce pour quoi j'ai travaillé. Elle a voulu qu'en contemplant sa bague, je sache que j'ai été trahie, que je ne trouverai jamais ma place dans son Assemblée, n'y appartiendrai jamais. Elle a voulu me faire échouer.

Je tire sur l'anneau d'argent, sans me soucier de la douleur lorsqu'il accroche ma jointure, l'arrache et le lance aux pieds d'Haylee. Il atterrit dans l'herbe. J'espère qu'elle ne le trouvera jamais, pas même à la lumière du jour.

– Tu savais ! Tu savais depuis le début!

– Quoi ? Que tu couchais avec mon gardien ?

La colère dans sa voix éclate à travers le vide qui nous sépare.

– Nate Poindexter est un gardien ? glapit Neko derrière moi. David le fait taire d'un regard noir.

– Haylee, dit-il.

Par le passé, il m'est arrivé de trouver David autoritaire. Lorsqu'il était apparu sur le seuil de ma porte par une sombre nuit d'orage, il m'avait effrayée. Lorsque je me présentais à des séances de travail fatiguée, et avec une gueule de bois m'empêchant de travailler correctement, il m'intimidait. Mais, s'il avait jamais employé à mon adresse ce ton implacable, je serais tombée à genoux de terreur.

Haylee blêmit.

Haylee blêmit, et Graeme bondit à son côté, portant ostensiblement la main au pommeau de son épée. Comment n'ai-je jamais réalisé qu'il était gaucher? Combien d'autres détails n'ai-je pas remarqués lors des semaines passées avec lui ?

David ne gratifie même pas l'autre gardien d'un regard.

– C'est moi que tu combats, Haylee. Tu n'avais aucune raison de mêler Jane à ça.

– J'en avais toutes les raisons, rétorque-t-elle.

C'est peut-être le vent glacé qui fait courir ce trémolo dans sa voix.

– Elle n'a pas sa place ici. C'est une usurpatrice, une rebelle, qui n'a rien à faire au sein de l'Assemblée.

Teresa Alison Sidney finit enfin par rompre son immobilité.

– Haylee, qu'as-tu fait?

Ma soi-disant amie détourne le regard de David.

– Teri ! Tu sais que ce n'est pas juste ! Tu sais que c'est moi qui suis supposée fixer la pierre centrale !

– La plus puissante parmi les sœurs de l'Assemblée fixe la pierre centrale, déclare Teresa Alison Sidney. Il en est ainsi chez toutes les sorcières depuis la construction du premier sanctuaire.

– Tu avais promis !

Le gémissement d'Haylee résonne comme une craie crissant sur un tableau.

– *L'Assemblée* a statué, insiste Teresa Alison Sidney. Comme les autres sœurs, tu as accepté. Vous avez décidé ensemble de tester d'abord Jane. Quand... euh... *si* elle échoue, tu auras le droit d'essayer. Toi et toute autre personne pensant qu'elle en a la force.

Haylee bredouille. Je réalise que moi aussi je devrais être en colère, furieuse que la Mère de l'Assemblée juge mes efforts probablement voués à l'échec.

Mais je n'éprouve pas de colère. Je n'éprouve pas grand-chose. Je suis encore sous le coup du choc de la trahison d'Haylee.

Sans poser de questions, je suis soudain certaine que c'est elle qui a organisé le prêt d'une limousine à Graeme pour notre visite des monuments de Washington. Cette nuit-là, elle lui a téléphoné, au Kennedy Center, après mon sortilège aquatique. Après avoir espionné ma technique au profit d'Haylee, me dis-je, comprenant d'un coup ses manœuvres. Quelles informations a-t-elle tirées de mon aptitude à manipuler le Potomac ?

Cette nuit-là, elle lui a ordonné de s'éloigner de moi, nous a séparés. Parce qu'elle en avait le

pouvoir. Parce que c'était une sorcière et qu'elle commandait son gardien. Le manipulait bien mieux qu'elle n'avait jamais pu manipuler David.

Etait-ce elle qui l'avait alors envoyé à Londres, afin de l'éloigner encore davantage ? Graeme s'était-il même rendu à Londres ? Je ne l'avais contacté que sur son téléphone portable. Peut-être avait-il passé tout ce temps tranquillement dans son salon, prétendant seulement séjourner à Londres.

Et ce salon à Arlington, la nuit où Haylee m'a emmenée en Virginie ?

Je ferme les yeux et revois l'expression de surprise sur le visage de Graeme lorsqu'il a ouvert la porte. Je l'ai cru surpris de me découvrir *moi* sur son paillason, mais je me trompais. Il ne s'attendait pas à ce qu'Haylee me mène à son repaire.

Et, pourtant, il s'est mis au diapason presque immédiatement. Ils ont joué leur scène comme de parfaits acteurs. Ils ont même discuté de la décoration – décoration intérieure qui était certainement l'œuvre d'Haylee. Il avait dit conserver cette lampe Tiffany pour un ami. Une amie. J'imagine que la lampe appartient à Haylee.

Et je suis tombée dans le panneau. Tombée dans ses bras. Je les ai laissés me tromper, j'ai laissé Graeme me raccompagner, coucher avec moi. Haylee a laissé Graeme coucher avec moi, parce que cela faisait partie d'un plan.

Le collier de jaspe.

C'est Graeme qui avait dû déposer le collier de jaspe – et aussi voler mon livre sur les cristaux. Pendant que je dormais d'un sommeil dissolu d'après l'amour, il avait enveloppé les perles de thym et d'origan, usant de l'antique protection contre les sorcières. Haylee connaissait leurs propriétés, bien sûr. Directrice du comité des jardins de l'Assemblée, elle avait des connaissances concernant les herbes.

Graeme a simulé l'inquiétude, mais est parti avant l'arrivée de David et Neko – à ma demande pressante qui plus est, avant qu'ils ne puissent le reconnaître. C'est à cause de Graeme que Neko a senti la présence de l'Assemblée autour de mon pupitre. Qui sait quelle autre connaissance Graeme avait découverte dans ma cave ? Quelle autre information magique il m'avait extorquée pour la transmettre à la vraie femme de sa vie.

A sa sorcière. La sorcière qui voulait maintenant me surpasser, me faire échouer à fixer la pierre centrale afin de pouvoir démontrer sa propre force.

Je serre la sodalite autour de mon cou, utilisant son énergie pour éclaircir la vision de mon esprit. Je fixe les yeux pâles, si pâles de Graeme, et un frisson désormais familier me parcourt. Un frisson ressenti pour la première fois à Cake Walk, lorsque Graeme a récité sa « comptine ». « Garde le secret, ne parle pas. A aucun homme, ne parle de moi. » Sa formule magique. La formule magique qui m'avait poussée à respecter à la lettre le banal test d'amitié de Melissa, qui s'était imposée avec une force effrayante chaque fois que j'avais envisagé de révéler ma relation avec Graeme à un homme. A David. A Neko.

Protégé par mon silence ensorcelé, Graeme pouvait aussi très facilement avoir abandonné l'œuf de jaspe sur le pas de ma porte. Et m'avoir envoyé les mails menaçants, prenant tout le temps nécessaire pour composer des natures mortes avec jaspe et herbes, les photographier et les insérer

dans ses menaces électroniques anonymes.

Tout cela afin de m’effrayer. M’intimider. Afin que je fasse machine arrière et laisse la pierre centrale à Haylee. Ou du moins ne crée un tel gâchis qu’elle puisse intervenir et sauver la situation – utilisant mon propre pouvoir contre moi.

Je voudrais les accuser. En appeler à l’Assemblée, voir mes soi-disant sœurs accourir à ma défense. Je voudrais que mon gardien et mon démon familial se tiennent à mes côtés, devant les autres sorcières, les autres gardiens, les membres du Tribunal d’Hécate, afin que tout le monde sache qu’on m’avait fait du tort.

Mais une petite voix me titille au fin fond de moi-même. J’ai choisi ce chemin, j’ai accepté le puéril test d’amitié de Melissa. J’ai gardé le secret sur ma relation avec Graeme avec trop de zèle, l’ai chéri trop fort. J’ai laissé Graeme m’éloigner de moi-même, me déstabiliser pour qu’Haylee n’ait plus qu’à me porter l’estocade finale. J’ai succombé à un accent élégant et une brillante repartie, sans même imaginer utiliser mes pouvoirs magiques pour me protéger.

Etreignant ma sodalite, je revois Graeme extraire sa carte de visite de sa pince à billets. Sa pince en argent. Sa pince en argent en forme de torche d’Hécate. Graeme n’a pas eu peur de me révéler son alliance avec l’Assemblée dès le premier jour de notre rencontre, mais j’étais trop naïve pour comprendre le message.

Je respire à fond et me force à croiser son regard.

– Acquisitions Graeme ?

Il hausse les épaules.

– Sur le coup, cela m’a paru approprié. Un flot de honte, de rage et d’embarras laisse un goût de cendres dans ma bouche. J’ose enfin regarder en direction du cercle, observer la réaction de l’Assemblée. Certaines des femmes se taisent, encore sous le choc des récentes révélations – leurs regards furtifs vont d’Haylee à moi, de Graeme à David. Certaines sourient, comme si elles s’étaient procuré des billets pour un spectacle dont elles appréciaient l’attraction principale. Quelques-unes se sont déplacées au côté d’Haylee, coterie féminine accourue à son secours.

Le clan des Snobs Populaires se serre les coudes. Elles se soutiennent mutuellement face à toute menace de leur statut social, de leur immense prestige.

Les gardiens se mettent au diapason de leur sorcière. La plupart affichent un regard vigilant, mais neutre, ne trahissant aucune émotion. Mais quelques-uns lancent des coups d’œil admiratifs à Graeme. J’imagine leurs conversations de vestiaires.

– Super, mec!

– Tu l’as blousée total!

– T’as assuré !

Et je me rends compte que j’ai déjà vécu cette histoire. J’avais treize ans et j’assistais à ma première soirée filles-garçons, à l’occasion d’une bar-mitsva dans un hôtel du centre-ville. Brett Lindquist m’avait invitée à danser. Brett Lindquist, le garçon le plus en vue de toute l’école ! J’avais accepté avant d’avoir le temps de me dégonfler. Brett m’avait guidée sur la piste et s’était mis à gigoter dans tous les sens, exécutant ce qu’un élève de cinquième pense être une chorégraphie qui tue.

Puis j'avais aperçu les autres garçons. L'un avait crié :

– T'assures, Brett !

Et un autre avait sifflé. Un troisième avait traversé d'un pas nonchalant la piste de danse, sans même faire semblant de danser. Il s'était faufilé jusqu'à Brett.

– O.K., mec, avait-il dit. Tu as gagné. Nous n'avons pas cru que tu inviterais *celle-là* !

Quelques billets avaient changé de main en un clin d'œil, le garçon m'avait regardée en rigolant et Brett avait quitté la piste d'un air triomphant.

J'avais quitté la salle de bal en courant et grimpé l'escalier jusqu'à une petite cabine téléphonique. Le temps que mamie se gare devant l'hôtel, je sanglotais trop pour lui expliquer ce qui était arrivé. Ce n'est qu'après une reconfortante coupe de glace chocolat-menthe, complétée de sirop Hershey au chocolat, de crème Chantilly et – coup de grâce grand-maternelle – une cerise au marasquin, que j'avais réussi à lui raconter mon humiliation.

Mamie s'était dirigée au pas de charge vers son calendrier et avait arraché la page du mois de septembre. Elle avait chiffonné son écriture soignée, d'un bleu paon immaculé : « Première soirée de Jane ». Elle avait fourré le tout dans la poubelle et nous n'avions plus jamais prononcé le nom de Brett Lindquist.

Bleu paon.

Comme le paon du tableau de la National Gallery of Art – le tableau qu'Haylee m'avait montré, m'avait décrit. J'avais alors cru que nous partagions un moment spécial, que nous bâtissions un lien précieux. Or, tout ce temps, elle m'avait exploitée, avait traqué mes signes de faiblesse, tenté de m'empêcher de mener à bien ma tâche magique, et cherché à cimenter son amitié avec la Mère de l'Assemblée.

Submergée par une nouvelle vague, je comprends que j'ai aussi succombé à un sortilège d'Haylee. Les picotements que j'avais pris pour de l'excitation lorsqu'elle m'adressait la parole à l'Assemblée, les frémissements de mes doigts, de mon bras tout entier lorsqu'elle m'avait effleurée en se livrant à sa magie. Sa magie noire. Sa magie illicite. Haylee m'avait rendue docile. M'avait fait accepter ses actes. M'avait rendue stupide, alors que je l'avais crue animée de sentiments amicaux, d'un désir d'aider une autre sorcière.

Mais Haylee ne savait pas tout. Clara m'avait enseigné davantage. Clara m'avait parlé des paons dans l'art *occidental*. Elle m'avait appris que les paons peuvent contrecarrer l'action du venin. Ils peuvent venir à bout des serpents. Des traîtres.

Je ferme les yeux et respire pour me concentrer, puisant confiance dans la sodalite bleu foncé qu'étreignent mes doigts. Je me concentre sur l'image de mamie et de Clara, assises face à moi à la table du brunch, partageant leurs desserts avec moi. Des anecdotes personnelles, leur amour, leurs espoirs à mon sujet. Même alors que l'Assemblée les avait offensées.

Je dois à ma mère et ma grand-mère d'achever cette affaire avec l'Assemblée. Je dois fixer la pierre centrale, terminer mon œuvre et ne pas permettre à Haylee ni à Graeme de me vaincre. Toutes ces pensées défilent dans mon esprit en moins d'une minute.

Je respire lentement et, lorsque je rouvre les yeux, je suis surprise de déceler la trace de ma respiration dans l'air.

– David, dis-je, forçant mon gardien à détourner le regard de ceux qui nous avaient trahis. Neko. Mon démon familier se rapproche.

– ... Le moment est venu.

La pierre centrale trône au milieu des fondations. Elle forme un cercle parfait d'environ un mètre cinquante de diamètre, en marbre solide. De minuscules cristaux en parsèment le blanc immaculé. Malgré les sentiments qui m'agitent – ma colère, mon embarras, mon épuisement physique grandissant –, la beauté de la pierre centrale m'apparaît.

– « Par cette voûte immuable du ciel, dis-je dans un murmure, citant *Othello*, j'engage ici ma parole avec le respect dû à un vœu sacré. »

David comprend la signification de mes paroles et hoche légèrement la tête. Le moment est venu. Venu de réussir le test ou quitter à jamais l'Assemblée.

Je ferme les yeux et respire trois fois à fond. Je touche mon front, ma gorge, mon cœur. Lorsque je cherche les mots rituels de Samhain, ils me viennent facilement. Ils sont ancrés si profondément dans ma mémoire que je n'ai pas besoin de penser, pas besoin de m'inquiéter. Je les connais et aucune machination d'Haylee, aucune trahison de Graeme ne peut me les faire oublier.

Que les sorcières se rassemblent, les gardiens aussi,
Dans une saison nouvelle
Ils se rejoignent pour accomplir leur œuvre
Se dresser dans les ténèbres,
La foi pure et le cœur puissant.
Bienvenue mes sœurs
Dans la puissance de Samhain,
Les traditions de Samhain,
Dirigez-vous au cœur de l'Assemblée.

Aux premiers mots de mon incantation, Teresa Alison Sidney a levé les bras, embrassant symboliquement tout ce qui est présent au bord des fondations. De toute évidence, elle tire pouvoir de mes mots et tisse un lien entre toutes les sorcières rassemblées. Mon sortilège fonctionne.

Neko se rapproche, courbe la tête et se blottit à mon côté. Son corps irradie d'une chaleur qui me réchauffe et me ramène à la vie dans le désert du froid glacé de minuit. Je pose mes doigts sur son épaule, m'accordant un moment pour prendre appui sur sa force rassurante.

Puis je m'adresse à la pierre centrale.

– Cœur de pierre !

Mes doigts effleurent le marbre sans défaut, se repaissant de sa solidité, sa force rassurante, son noyau de matière terrestre. Il répond à son nom, vibrant d'un pouvoir qui bourdonne à travers mon collier de sodalite, murmure à travers les baguettes de cristal de mes boucles d'oreilles.

Je lève ma flasque d'argent emplie d'eau de pluie haut au-dessus de ma tête, la chargeant de

lumière de lune avant d'asperger de son Eau le parfait cercle de Terre. L'Eau ajoute sa propre note à la pierre, une résonance plus haute, une harmonie parfaite qui résonne dans mon esprit. J'aide les éléments à se mêler, les doigts écartés, intimant à l'Eau l'ordre de traquer les stries les plus minuscules, les fêlures invisibles.

Ce n'est que lorsque l'eau miroite comme une piscine à la surface de verre intacte, lorsque la Terre et l'Eau se sont parfaitement mêlées, que je suis satisfaite. Comme si Neko pouvait lire mes pensées, il me tend le sac de coton contenant les herbes.

J'extrait la verveine et le romarin traditionnels, le radis, étudié avec David des semaines auparavant. Je les pose sur la Terre mêlée d'Eau et les dispose sur le marbre selon le motif compliqué de la rune othala, un diamant doté de deux jambes. L'image symbolise le foyer et la sécurité, la quiétude et l'abondance. Les herbes ajoutent leur propre musique à l'ouvrage, un ensemble de notes de soprano déclenchant l'harmonie de la Terre et de l'Eau.

Fermant les yeux, je lève les mains au-dessus de ma tête. Je sais que le mouvement va faire ressortir la torche de David sur mon pull, apprendre à chaque sorcière, gardien ou membre du Tribunal qui me regardent que je porte un talisman auquel je n'ai pas droit. Mais je m'en moque et invoque le pouvoir du Feu, l'élément purificateur, l'élément qui scelle la force au cœur de la pierre centrale.

L'espace d'un instant, j'envisage de laisser ma flamme brûler plus fort. Je pourrais la faire s'embraser en direction de l'Assemblée spectatrice. Je pourrais forcer Graeme à repousser Haylee ; je pourrais le manipuler afin qu'il fasse quelque chose que *moi* je veux, que *moi* je désire.

Mais, à mon côté, Neko s'agite. Rassemblant ma force autour de lui, centrant mes énergies à travers lui, j'acquiesce la certitude que j'aurais tort d'abuser de mes pouvoirs dans le but mesquin de me venger.

J'incline les poignets et dirige un éclat de flamme purificatrice en direction de la pierre centrale.

Les herbes sont réduites en poussière. L'eau de pluie grésille dans le néant. Le marbre luit d'une lumière dorée, révélant son noyau de pierre l'espace d'une douzaine de battements de cœur. La musique surgit dans mon esprit, dans mon corps, dans mon âme. Avant de s'écraser dans le silence.

J'invoque l'Air afin qu'il disperse d'un souffle les résidus. Les cendres volent dans la nuit, ne laissant derrière elles que l'âcre réminiscence des offrandes brûlées. Le vent chaud que j'ai invoqué souffle sur l'Assemblée, offrant à tous un moment de répit contre le froid de la nuit de Samhain. Je relâche le dernier des éléments et laisse s'évader l'Air.

La pierre centrale est prête. Elle a été préparée, est entrée en action et, dans les années à venir, servira de base protectrice à l'Assemblée.

Je pousse un cri :

– Maintenant!

Ma voix vibre de l'accent sauvage de celle d'un corbeau.

David s'avance. Des semaines plus tôt, il m'a promis que je n'aurais pas à soulever la pierre centrale, et il n'a pas menti. Une demi-douzaine de gardiens bondissent à ses côtés, s'alignant le long du marbre avec la précision d'une fanfare militaire. Graeme n'est pas fou ; il garde ses

distances. Et reste au côté d'Haylee.

David lance un ordre silencieux et les gardiens bougent comme un seul homme, déplaçant le cercle de marbre et le laissant glisser au centre des fondations. Lorsque l'emplacement est parfait, je hoche la tête et les hommes reculent.

Lever les mains une dernière fois se révèle assez simple. Comme mesurer la puissance du cristal du marbre et mêler cette puissance au mélange complexe de béton, de sable, de gravier et de ciment qui a été coulé des jours auparavant et a durci depuis.

Je ferme les yeux afin d'assurer une fusion parfaite, sentir le petit bruit précis qu'émet la pierre centrale lorsqu'elle a trouvé son foyer. Je respire pour me calmer. Une fois. Deux fois. Trois fois. Quatre.

Lorsque je rouvre les yeux, toutes les sorcières m'observent avec un respect admiratif. Je me demande ce qu'elles espéraient, ce qu'elles attendaient de moi. Si elles pensaient me voir réussir. Ou échouer.

J'étends mes mains sur le marbre chargé d'énergie.

– La pierre centrale est fixée, dis-je.

– Qu'il en soit ainsi ! répondent les sorcières comme si nous répétions notre texte depuis des mois.

– Que tous ceux désireux de s'opposer à l'Assemblée soient refoulés à la porte.

– Qu'il en soit ainsi.

Les gardiens se sont joints à nous avec ferveur.

– Qu'Hécate apprécie notre œuvre et contemple ses filles avec joie.

– Qu'il en soit ainsi.

Les membres du Tribunal joignent au chœur leurs voix dont la puissance fait trembler les fondations.

L'air s'emplit du tintement de verre brisé et un million de paillettes d'argent retombent en pluie sur nous. Les sorcières poussent des exclamations, les gardiens jurent et les membres du Tribunal s'immobilisent, telles des statues. Je bats des paupières, plus pour m'éclaircir l'esprit que le regard, et comprends que le cercle d'argent protecteur créé par le Tribunal vient d'être brisé.

Je tends les bras afin de capturer un dernier reflet de la lumière spectrale. Mais le mouvement me fait perdre l'équilibre et, si David n'avait pas bondi près de moi pour attraper mon bras d'une main de fer, je serais tombée.

– Doucement, murmure-t-il. Accordez-vous un moment pour vous remettre.

Mais je ne dispose pas d'un moment.

Devant moi se tient Teresa. Pour la première fois, je la perçois comme une sorcière ordinaire. Une sœur. Une égale.

– Jane Madison, proclame-t-elle réduisant immédiatement au silence le groupe qui bavarde autour de nous.

– Mère.

– Nous te souhaitons la bienvenue dans l'Assemblée de Washington. Nous sommes honorées de t'appeler notre sœur et de t'accueillir au sein de notre cercle.

Je me force à me redresser et arrache mon bras à l'emprise de mon gardien.

– Alors c'est terminé ?

– C'est fait.

– Et l'Assemblée renonce à réclamer les biens d'Hannah Osgood ? Vous reconnaissez que je suis la propriétaire légitime de tous les livres, cristaux et articles de magie conservés chez moi ?

Teresa sourit calmement.

– L'Assemblée reconnaît tes droits.

Je désigne Neko.

– Et mon démon familial est lié à moi, et moi uniquement. L'Assemblée ne le revendique en rien ?

– L'Assemblée n'a aucun droit sur ton démon familial.

Teresa a un geste en direction de la colline, de sa demeure invisible et en termine avec les formalités.

– Viens, Jane. Rentrons chez moi. Il y a quantité à boire et à manger et nous pourrons apprendre à mieux nous connaître.

Je me livre à un rapide inventaire mental. Livres. Cristaux. Démon familial.

Ce qui laisse mon gardien. Je recule d'un pas, afin de lire le visage de David qui se détache dans le clair de lune. Nos esprits ne peuvent pas communiquer. Mes pouvoirs ne vont pas si loin. Mais nous nous connaissons. Nous nous sommes entraînés ensemble. Il m'a guidée, m'a soutenue, a pris ma défense lorsque j'ai été trahie de la pire façon. J'incline la tête d'un geste infime, posant une question silencieuse.

Il acquiesce sans hésiter. Une fois, avec fermeté et calme.

Je me retourne vers Teresa.

– Non.

– Non ?

On dirait qu'elle n'a jamais entendu ce mot auparavant.

– Je ne me joindrai pas à vous ce soir. Ni ce soir ni à n'importe quel autre moment en fait.

– Ne pas te joindre à nous ? Mais tu es maintenant l'une des nôtres. Tu as fixé la pierre centrale. Tu sais certainement ce que cela signifie.

– Que vous vous êtes servies de moi pour compléter votre œuvre ? Assurer votre sécurité ?

Teresa semble blessée; ses lèvres parfaites se plissent en une moue boudeuse.

– Jane, tu es la plus forte des sœurs de l'Assemblée. La sorcière la plus puissante de Washington, à part moi.

Elle m'adresse un petit sourire et je comprends que je suis censée me sentir privilégiée. Honorée. Distinguée.

– Pense à ce que nous serons capables d’accomplir ensemble, toi et moi, Jane, en partageant nos pouvoirs.

Mon regard erre de Teresa à Haylee, à Graeme, puis vers tous les autres.

– Teri...

Je savoure l’emploi non autorisé de son diminutif.

– ... il est hors de question que je partage mes pouvoirs avec vous. Je ne vais pas entrer dans votre salon pour boire et manger comme si vous étiez ma nouvelle meilleure amie. Je ne me joins pas à l’Assemblée.

Teresa semble maintenant alarmée.

– Si c’est à cause d’Haylee, sois certaine qu’elle devra rendre compte de ses actes. Elle n’avait aucun droit de tenter de saboter ton initiation.

– Teri ! s’exclame Haylee.

Elle semble vouloir en dire davantage, mais les doigts de Graeme se referment fermement autour de son bras.

Teresa décoche à sa soi-disant meilleure amie un regard noir, avant de s’adresser à moi avec une honnêteté qu’un jour plus tôt – des semaines plus tôt, des mois plus tôt – j’aurais trouvé séduisante.

– Jane, je reconnais que j’ai demandé à Haylee d’enquêter sur tes pouvoirs. L’Assemblée avait besoin de connaître tes capacités. Tes intérêts. Ce que tu pouvais partager avec nous, une fois que nous t’aurions accueillie parmi nous.

Teresa plisse le regard.

– Mais je ne lui ai jamais demandé d’utiliser son gardien. Je n’ai jamais autorisé ce genre de jeu, de manipulation...

Haylee bredouille, cherchant ses mots tandis qu’elle arrache son bras à l’emprise de Graeme.

Dégoûtée, je détourne le regard.

– Il ne s’agit pas vraiment d’Haylee. Ni même de Graeme. Il s’agit de l’Assemblée, Teri. Des sorcières qui créent des clans, excluant d’autres sorcières, au lieu de les intégrer. Privant des femmes de leur pouvoir – quelle qu’en soit la puissance – au lieu de les aider à le développer.

Teresa déglutit avant de s’arracher un sourire tremblant.

– Jane, si tu fais allusion à ta mère et ta grand-mère, je suis certaine que nous pouvons faire quelque chose. Maintenant que tu es admise au sein de l’Assemblée, toi et moi pouvons discuter de leur adhésion, entre nous. Je suis certaine que nous trouverons un moyen de rendre tout le monde heureux.

– C’est ça, justement. Je suis déjà heureuse. Et je le suis depuis le début, même sans l’Assemblée. *Surtout* sans l’Assemblée, dirais-je. Au revoir, Teri.

David et Neko comprennent parfaitement le signal. Tous trois tournons les talons d’un même mouvement. Nous descendons la colline, passons devant la superbe demeure, jusqu’à la Lexus qui nous attend.

David m'ouvre la portière arrière, et je me rappelle que je me suis écroulée à la fin de ma première visite à l'Assemblée. Je me rappelle m'être assoupie sur le chemin du retour, totalement vidée, incapable de m'asseoir, de parler, de me contrôler en aucune façon.

Mais, cette fois, j'irradie d'énergie. J'ai tenu tête à Teresa et gagné de la force, au lieu d'en perdre.

– Non, dis-je. Je vais m'asseoir devant.

J'ai laissé tomber la bande des Snobs Populaires. Elles m'ont fait parvenir une invitation sur papier glacé, et je la leur ai renvoyée à la figure. Moi, l'éternelle cinquième roue du carrosse. La fille que Brett Lindquist avait invitée à danser pour relever un défi, pour faire une cruelle plaisanterie.

Je n'ai pas besoin d'elles. J'ai fixé la pierre centrale, mais je les abandonne à leurs jeux mesquins. J'ai gagné.

Neko attend que David ait démarré la voiture pour bouder.

– Nous n'aurions pas pu entrer juste un moment? Juste le temps de mettre la main sur un plateau de canapés au saumon ?

« Entrez », annonce la pancarte à la porte.

Mais, parfois, ce n'est pas si facile. Je traîne des pieds sur le trottoir, aussi intimidée qu'une gamine invitée pour la première fois chez une copine.

Je me suis réveillée à 5 heures ce matin, incroyablement reposée après seulement trois heures de sommeil. Ma première pensée, lorsque j'ai repris mes esprits, n'a pas concerné Samhain. Ni l'Assemblée ni la possibilité d'exister en dehors d'elle, en sorcière solitaire. Elle n'a pas concerné non plus Haylee, Graeme ni la cruelle tromperie qu'ils ont élaborée.

Elle a concerné les brownies.

Environ six fournées de brownies calcinés et inutilisables – et la conscience que lorsque les portes de la bibliothèque ouvriront à 9 heures, je devrais avoir *quelque chose* à proposer aux clients de Peabridge. Ou bien reconnaître devant Evelyne mon irresponsabilité.

J'ai réussi à fixer la pierre centrale de l'Assemblée. J'ai tenu tête à la sorcière la plus puissante des Etats de l'Est, et lui ai déclaré que je ne voulais pas jouer dans son bac à sable. J'ai décidé de revendiquer mon droit à un avenir magique inconnu, impossible à deviner.

Mais hors de question que j'affronte la recette des brownies, sale et débraillée, sur une table maculée de blanc d'œuf et de chocolat fondu.

Il est plus que temps que j'entre chez Cake Walk faire amende honorable. Je change mon bouquet de main. Les fleurs proviennent des jardins de Peabridge – elles auraient de toute façon succombé au froid dans les semaines à venir. Les teintes vives, pourpre, jaune et orange, semblent rayonner de l'intérieur.

Au fil des années, Melissa et moi nous disions souvent en plaisantant que nous devrions régulièrement nous offrir des fleurs, car a priori peu d'hommes le feraient. Je pense avec un pincement de cœur à la débauche de fleurs envoyée par Graeme après notre premier « rendez-vous ». J'étais si heureuse. Entièrement et totalement éblouie.

Complètement idiote.

Melissa allait-elle rire de moi ? Me jeter mon bouquet à la figure, me crier de ramasser ma minable offrande avant de disparaître ? Me dirait-elle qu'elle ne voulait plus que nous soyons amies, qu'elle était fatiguée de s'investir dans notre amitié ? Fatiguée de l'amie qui l'avait laissée tomber pour un *mec* – et en plus un mec nul, un menteur, un vaurien.

Mon estomac fait des bonds et je décide de rapporter les fleurs chez moi. Je pourrai toujours appeler Melissa plus tard. Nous entamerons une conversation boiteuse au téléphone et personne ne verra mes grimaces gênées. En fait, je pourrai lui envoyer un mail et carrément éviter de lui parler ! Ainsi, je n'entraverai pas son travail. Qu'est-ce qui m'était passé par la tête, d'ailleurs, de débarquer ainsi à la pâtisserie dès l'ouverture ? Au moment le plus trépidant de sa journée. En rapportant les fleurs chez moi, je faisais preuve de considération. De beaucoup, beaucoup de considération.

Je tourne les talons et m'éloigne d'une dizaine de pas avant de comprendre l'absurdité de mon comportement. Melissa est ma meilleure amie – que notre dispute aille au diable ! De plus, en ce

qui concerne mon urgence pâtissière et Peabridge, elle est mon seul espoir. Avant que tout courage ne m'abandonne une nouvelle fois, j'entre chez Cake Walk d'un pas décidé, fonce vers le comptoir et tends les fleurs comme s'il s'agissait du sceptre au trône d'Angleterre.

– « Le caractère de la clémence est de n'être point forcée », dis-je, espérant obtenir d'elle une généreuse absolution.

– « Elle tombe, comme la douce pluie du ciel... », réplique Melissa, comme si nous avions passé la matinée à bavarder.

Elle ne se donne même pas la peine de citer *Le Marchand de Venise*, source de ma brillante tactique pour entamer la conversation. Quel plaisir de revenir en terrain shakespearien connu. Un terrain stable. Familier. Une complicité étrange et particulière, comme il en existe entre meilleures amies.

Elle accepte les fleurs avec un sourire appréciateur. D'un simple mouvement du poignet, elle détermine le meilleur angle de vue pour le bouquet, l'angle qui mettra en valeur la débauche de couleurs.

– Merci, dit-elle.

Je souris.

– Je suis désolée de t'avoir plantée là, l'autre jour.

– C'était une journée un peu folle. Bonne pour les affaires, mais mauvaise pour poursuivre une conversation quelconque.

– J'aurais dû téléphoner.

– Moi aussi.

– J'ai beaucoup pensé à toi.

Elle sourit.

– Oui. Moi aussi, j'ai pensé à toi.

Elle soulève un lourd couvercle de verre et dispose trois Jeannot Lapin sur un plat de céramique.

– Tu veux goûter mon nouveau thé ? Darjeeling à l'abricot.

– Ça ne te dérange pas ? Je veux dire, tu as le temps ?

– Oh, nous serons probablement interrompues.

– Bon, tant que c'est bon pour les affaires.

Elle rit.

Bon, cela se révèle plus facile que je ne le pensais. Mais il en est ainsi entre meilleures amies, non ? On peut révéler sa vraie nature. Reconnaître ses défauts. Débarquer aux premières heures d'une journée de travail des fleurs et quelques baies d'automne à la main, et tout est pardonné.

En quelques secondes, Melissa a rempli une théière d'eau et y a ajouté une poignée de feuilles de thé. Elle sort un petit plateau et y pose ma tasse en céramique préférée et une passoire à thé. Je lui prends le plateau des mains en souriant, mais dois réprimer un bâillement.

– Fatiguée?

– Je me suis couchée tard.

Mon euphémisme manque me faire éclater de rire. Peut-être suis-je plus en forme que je ne le crois.

– Tu te sentirais mieux si tu entamais la journée avec quelques salutations au soleil.

– Si j’entamais ma journée avec quelques salutations au soleil, mon dos ne me le pardonnerait jamais.

Elle secoue la tête.

– Le yoga est bon pour ton corps. Tu irais mieux si tu le pratiquais régulièrement.

Je fais la grimace, mais elle persiste.

– Ce week-end, il y a une séance spéciale à mon cours. Hot Yoga. On va élever la température de dix degrés, ce qui augmente réellement les bienfaits des postures. Allez..., dit-elle d’une voix enjôleuse. Tu sais que tu meurs d’envie d’y aller.

– Je sais que je ne veux rien faire de ce genre.

– Pierre, papier, ciseaux.

– Melissa! Mais elle a déjà fermé le poing. Pourquoi je me laisse embobiner chaque fois ? Je replie moi aussi les doigts et compte jusqu’à deux avant de choisir papier. Elle a choisi pierre.

– Le papier couvre la pierre !

Pas de séance de yoga, le corps dégoulinant de sueur. Pas ce week-end.

Avant que Melissa n’exige de recommencer ou ne déclare qu’il faut gagner trois fois sur cinq, ou cinq fois sur sept, ou n’importe quelle autre astuce qui lui permette de s’imposer comme la tortionnaire de mon pauvre corps inapte à l’exercice, j’énonce la raison principale de ma visite.

– Hé, dis-je en piochant un Jeannot Lapin, l’air très naturel. Mamie et Clara ont eu une idée.

Acceptant gracieusement sa défaite temporaire, Melissa s’appuie contre l’évier.

– Laisse-moi deviner. Elles ont sorti de nouveaux membres de votre famille d’un tiroir et ont hâte de te présenter grand-tante Edna et triplées de sorcières. Elles pensent aussi que Cake Walk constituerait le parfait lieu de rendez-vous ?

– Ha ha. Non, cette idée te concerne un tout petit peu plus directement.

– Je n’aime pas ça.

– Non, il ne s’agit de rien de désagréable, je t’assure.

Assez. Le moment est venu de jouer cartes sur table. Que peut-il m’arriver de pire ? Que Melissa refuse et que je n’aie plus d’autre choix que me précipiter au supermarché du coin, pour me procurer des grumeaux gluants de graisse hydrogénée ? Je rassemble mon courage et plonge dans le bain de la libre entreprise.

– Tu sais que le café de la bibliothèque connaît une affluence folle ? Eh bien, mamie et Clara ont pensé que tu pourrais nous aider. Nous ne servirions plus que du café noir, tout simple, mais, pour compenser, nous vendrions des pâtisseries de chez Cake Walk. Tu comprends, nous attirons les clients par la qualité plutôt que par le nombre de cafés proposés. Davantage de profits pour toi. Moins de tracas pour nous.

– Et nous nous régalerons des joyeux bavardages des commères de Georgetown en dégustant des pâtisseries.

Elle plaisante de ma vision des choses, mais je vois bien que l'idée lui plaît.

Je prends ma voix la plus enjôleuse.

– Nous pourrions mettre une pancarte informant les clients que les gâteaux proviennent de chez Cake Walk. Et même laisser tes cartes de visite sur le comptoir, à l'intention de quiconque désire t'engager comme traiteur pour une fête. Cela reviendrait à développer ton entreprise, sans la développer, si tu vois ce que je veux dire.

– Ce serait beaucoup de travail supplémentaire, dit Melissa.

Mais elle proteste mollement.

– Pas pour toi ! Il suffirait d'un simple plateau de deux exemplaires de chacun des gâteaux – un échantillon de ceux que tu aurais confectionnés pour ta boutique.

Je hausse les épaules pour illustrer la facilité de la chose.

– Je parie que cela ne rallongerait pas ta journée de plus d'une demi-heure. Et encore.

– «Tu t'es moqué de mes peines... »

Je ris, me rappelant avoir pensé à la même citation en réponse à la suggestion de mamie, lors de notre brunch au Luna Grill.

– Orlando, dis-je, relevant le défi shakespearien. *Comme il vous plaira.*

Je sautille sur la pointe des pieds.

– Allez. Je suis sérieuse. Lançons-nous.

Melissa finit par acquiescer.

– O.K. Mais disons qu'il s'agit d'un essai de trois mois. Si les ventes n'en valent pas la peine ou si cela me prend trop de temps...

– Trois mois !

Je lève ma tasse de thé en guise de toast, empêchant de justesse mon lait infusé de Darjeeling à l'abricot de gicler sur mes doigts.

– Tu pensais commencer quand? demande-t-elle.

Oh. Léger détail. Je regarde les assiettes remplies de friandises, la vitrine réfrigérée déjà parée pour séduire les gourmands matinaux.

J'adresse à Melissa mon sourire le plus convaincant.

– Aujourd'hui ?

– Jane !

– J'ai essayé de me débrouiller toute seule! Vraiment! J'ai voulu réaliser les brownies, mais ils ne se sont pas révélés...

Elle éclate de rire. Ma meilleure amie se fiche de moi. Ma meilleure amie s'appuie contre l'évier de sa boutique, croise les bras sur sa poitrine et secoue la tête en me riant au nez.

– Laisse-moi deviner, dit-elle quand elle reprend son souffle. Tu as gâché trois fournées.

– Six. J’aurais pu en gâcher plus, mais j’étais à court d’ingrédients.

Mais, avant qu’elle n’en fasse des gorges chaudes, la porte s’ouvre et mamie et Clara font leur entrée.

– Oh ! s’exclame Clara lorsque je me tourne vers elles.

– Bonjour, ma chérie, dit mamie, comme si nous nous retrouvions chaque matin chez Cake Walk pour un thé-croissants.

– Que faites-vous ici ?

Clara se balance d’un pied sur l’autre et nous regarde alternativement Melissa et moi, hésitant à répondre. Je profite de son silence.

– Tu vois, mamie ? Je tiens ma promesse.

– Bien sûr, ma chérie. L’idée que tu puisses revenir sur ta parole ne m’a jamais traversé l’esprit. Je lève les yeux au ciel.

Clara se lance.

– Jane, ta grand-mère a téléphoné ce matin. Elle dégustait ses corn flakes lorsqu’elle a consulté son calendrier et découvert qu’hier soir, c’était Samhain.

– Samhain est marqué sur ton calendrier ? dis-je, incrédule. Le mien s’en tient aux jours fériés officiels.

– Bien sûr que non, chérie, dit mamie en secouant la tête. Je l’y ai *inscrit*. A l’encre bleu paon, tu sais. Parce que ce jour était un jour particulier de ta vie. Enfin une nuit particulière.

Les larmes me montent aux yeux.

– Mamie...

Melissa me regarde, déboussolée.

– Samhain?

– Halloween, dis-je, revenant en terrain connu. Le sabbat des sorcières. La nuit où j’étais supposée être intronisée par l’Assemblée de Washington.

– Oh ! s’exclame Melissa. Je n’avais pas réalisé – comment ça s’est passé ?

– Disons simplement que je n’assisterai prochainement à aucune réunion de l’Assemblée.

– Oh, ma chérie, dit mamie en me caressant la joue. Je suis désolée, je crois qu’elles se sont montrées dures avec toi uniquement parce que ta mère et moi ne leur plaisons pas. Elles n’avaient aucun droit de te rendre les choses si difficiles.

Elle n’imagine pas la moitié des choses qui se sont passées. Et je ne pense pas lui parler de Graeme et Haylee dans un avenir proche.

– Non. Ça va. Vraiment. Et ce n’était pas à cause de vous. Pas exactement.

Je leur souris.

– J’ai fixé la pierre centrale. Puis j’ai compris que je ne voulais rien avoir à faire avec l’Assemblée. Plus jamais. C’est moi qui ai choisi de partir.

Melissa acquiesce, comprenant parfaitement ma décision. A mon sens, il faudra un petit peu plus

de temps à mamie et Clara pour faire de même, parce qu'elles savent combien Teresa était essentielle. Essentielle à mon bonheur. A mon existence.

Melissa verse une tasse d'eau chaude pour le thé de Clara et une de café pour mamie.

– J'imagine qu'il y a un rapport, mais j'avoue qu'il m'échappe. Mamie réalise qu'hier était Samhain, et donc toutes les deux passent chez Cake Walk ce matin...

– Eh bien, répond Clara en choisissant un sachet de thé parmi l'étonnante collection contenue dans la boîte en teck de Melissa, nous avons compris que Jane n'aurait pas le temps de faire de la pâtisserie hier soir et qu'elle ne réussirait pas à lancer son nouveau projet à Peabridge.

Mamie se redresse avec fierté.

– Alors nous avons pensé passer chez Cake Walk, acheter assez de gâteaux pour démarrer le nouveau projet d'un bon pied. J'espère que cela ne t'ennuie pas, Jane. Nous avons simplement l'intention de te dépanner en attendant que tu aies le temps de faire le baklava.

– Le baklava? demande Melissa, incrédule.

– Laisse tomber, dis-je.

Avant que je ne puisse apprendre à mamie la mauvaise nouvelle concernant le baklava, la porte de la boutique s'ouvre de nouveau.

– David ! s'exclame Melissa avant que je n'aie le temps de me retourner.

Il est là. Mon gardien. Dont l'apparence ne trahit pas du tout la longue nuit de service, ni la courte nuit de sommeil qu'il a passées.

– Bonjour, dit-il, avec un hochement de tête général, comme s'il s'était attendu à nous trouver toutes réunies dans la boutique.

– Laissez-moi deviner, dit Melissa.

– Je savais que Jane aurait besoin de pâtisseries pour la bibliothèque et j'étais certain qu'elle n'aurait rien de prêt ce matin.

– Attendez une minute ! Y a-t-il quelqu'un ici qui me croit capable de réussir quelques brownies ?

– Non ! répondent-ils tous en chœur.

Comme s'il attendait ce signal, Neko fait son entrée.

– Oh, dit-il.

– « Toi aussi, mon fils ? », dis-je, arrachant un petit sourire à Melissa.

Neko regarde par-dessus son épaule comme s'il s'attendait à découvrir un autre destinataire à mon accusation de trahison. Suivant son regard jusqu'à la vitrine de la boutique, j'aperçois Jacques, pelotonné comme un malheureux au pied d'un arbre.

Melissa se livre à la même extrapolation. Sa mâchoire se crispe un bref moment, puis elle se force à sourire.

– Vas-y, Neko. Dis à Jacques qu'il peut entrer.

Je lève une main.

– Vraiment? Tu n’es pas obligée.

– Je sais.

Là-dessus, elle s’affaire à servir un café à David, du lait à Neko et un chocolat fumant pour le Français qui ne serait jamais son petit ami. Lorsque nous avons tous nos breuvages en main, elle entreprend de remplir deux boîtes en carton, choisissant des gâteaux qui se conserveront bien à la bibliothèque, même s’ils restent sur le comptoir la majeure partie de la journée. Ce qui n’arrivera pas. J’en suis certaine.

Je profite du brouhaha pour attirer David dans un coin.

– Merci, dis-je en posant ma tasse sur la table.

– Je n’ai fait que mon job de gardien.

– Non. Plus.

Je passe la main sous mon pull et en retire la chaîne d’argent qui porte encore sa torche d’Hécate.

– Je suppose que vous voulez la récupérer.

– Non. Pas vraiment.

Il répond à mon regard interrogateur d’un haussement d’épaules.

– C’est le symbole de l’Assemblée. On me l’a donné lorsque j’ai été choisi pour servir ma première sorcière. Haylee.

Je fais jouer la chaîne entre mes doigts.

– Vous auriez pu me le dire, vous savez.

– Non, je ne pouvais pas. Du moins il n’y avait aucune raison de le faire.

Il secoue la tête.

– Selon les règles de l’Assemblée, Haylee était absolument dans son droit me concernant. Je désapprouvais sa façon d’utiliser ses pouvoirs. Je la trouvais irresponsable, incapable de respecter les règles. Mais elle était ma sorcière. Je lui avais prêté serment. Je n’avais aucun droit de la remettre en cause. Il n’existe aucune commune mesure entre un gardien et une sorcière.

– C’est idiot.

– C’est l’Assemblée.

Je brûle de poser une autre question, mais j’ignore comment il va l’accueillir. Oh et puis zut. David est resté à mes côtés tout au long de ces épreuves.

– Et Graeme ? Il avait le choix?

David me regarde dans les yeux, calmement. Sans passion.

– Le même que moi. Il avait le choix, et il a choisi.

Bêtement, des larmes me serrent la gorge.

– Je suis désolée. C’est juste que je croyais... Lorsque j’étais avec Graeme, je m’étais laissée aller à croire... je n’avais pas compris...

– Elles se sont montrées cruelles, dit David. Haylee se sentait menacée par vous, alors elles ont

fait preuve d'une grande, grande, cruauté.

– Mais qu'existe-t-il de si menaçant chez moi ?

Il sourit et secoue la tête.

– Vous ne comprenez vraiment pas, n'est-ce pas ?

– Comprendre quoi ?

– Vos pouvoirs. Leur étendue. Leur profondeur. La majorité des sorcières maîtrisent un seul genre de magie.

Il désigne mamie du menton.

– Les cristaux.

Puis Clara.

– ... ou les runes. Mais vous ? Vous les combinez tous. Vous mêlez cristaux et runes, les liez ensemble par des formules. Vous saupoudrez un peu de science traditionnelle des plantes comme un rien. Vous invoquez les éléments fondamentaux de la magie comme vous récitez du Shakespeare. Jane, vous avez entendu Teresa Alison Sidney la nuit dernière. La plus puissante des sorcières après la Mère de l'Assemblée fixe la pierre centrale. Et vous êtes la plus puissante. De loin.

Je le regarde, incapable de le croire.

– Pourquoi ne m'avoir rien dit plus tôt ? Concernant mes prétendus stupéfiants pouvoirs ?

– Comment ? Pour encourager votre paresse ?

Je fais la grimace.

– Je suis sérieuse. Vous auriez dû me le dire.

– Mon job est de vous protéger. Mais je veux aussi faire de vous la meilleure sorcière possible. La plus puissante. Les efforts que vous avez fournis ces deux derniers mois ont aiguisé vos pouvoirs. Ils vous ont fait découvrir des correspondances magiques, des liens dont vous n'aviez jamais soupçonné l'existence.

Bien sûr, il avait raison. Deux mois auparavant, je n'aurais jamais été capable d'invoquer la magie nécessaire à fixer la pierre centrale, encore moins de la canaliser dans une direction spécifique, de l'exploiter pour un besoin particulier. Le plan de David avait fonctionné.

Mais tout de même...

– Si je suis si forte, comment Graeme et Haylee ont-ils réussi à me jeter des sorts ?

– Vous n'aviez aucune idée qu'ils étaient alliés contre vous. Vous n'avez jamais soupçonné qu'ils tenteraient de vous piéger par la magie. Votre garde baissée, vous n'aviez pas une chance. N'importe quelle sorcière peut se laisser surprendre.

– Même Teresa ?

– Oui. Même Teresa.

Il allait énumérer la suite de son nom, mais s'est repris à temps. Les vieilles habitudes sont dures à perdre.

– Suis-je plus puissante qu'elle ?

Il me force à le regarder dans les yeux. Me force à admettre, même en silence, que j'ose me comparer à la Mère de l'Assemblée, me mesurer à elle. Je le vois qui envisage le mensonge, envisage de me dire de bonnes choses, de mauvaises choses. Mais il finit par hausser les épaules.

– Je ne sais pas.

L'ignorance est difficile à admettre. Cette leçon-là, je l'avais bien retenue au cours des deux derniers mois. Je commençais seulement à comprendre combien mon ignorance m'avait coûté. Si j'avais eu conscience de ma propre force, j'aurais eu davantage confiance en moi. Je n'aurais pas aussi désespérément cherché l'approbation de Teresa. L'amitié d'Haylee. Et je ne sais ce que je cherchais chez Graeme. (Du sexe ? Non, il s'agissait de plus que cela. Reconnaissance. Admiration. Amour.)

Je hausse les épaules.

– Vous savez, je n'ai pas voulu tout ça.

– Je sais.

– Je n'ai jamais voulu me placer entre Teresa et Haylee. Les choses auraient pu se dérouler différemment si Teresa dirigeait une autre sorte d'Assemblée. Si vous étiez un gardien différent.

Il fixe la chaîne d'argent entremêlée avec mes doigts, et la torche qui repose sur mes jointures.

– Lorsque Haylee m'a renvoyé, je suis devenu *persona non grata* à l'Assemblée. C'est une dure vie, Jane. Elle m'a endurci. Ce n'est pas facile de ne pouvoir compter que sur soi-même.

– Mais pas impossible.

– Non. Ce n'est pas impossible.

Je redresse les épaules.

– Et, cette fois, nous serons ensemble.

– Ensemble, acquiesce-t-il.

Je passe la chaîne autour de mon cou et glisse la torche dans mon pull. J'avais peut-être quitté l'Assemblée, mais je n'étais pas prête à en abandonner le symbole. Pas encore.

– Jane ! appelle la voix de Melissa.

Je me tourne vers le petit groupe qui discute au comptoir.

– Tout est prêt à être emporté !

Je farfouille dans mon sac à la recherche de mon porte-monnaie.

– Combien ?

Melissa balaie la question d'un geste de la main.

– Autant créer un compte, tu ne crois pas ? N'est-ce pas le mieux pour une association à long terme ?

– Ce serait parfait, dis-je. Absolument parfait.

Je fais rapidement mes adieux – je ne veux pas risquer de gâcher ma toute nouvelle initiative à Peabridge par un retard, or je dois encore enfiler mon costume colonial. Lorsque la porte de la

boutique se referme derrière moi, Melissa ressert tout le monde. Neko déclare qu'il aurait apprécié plus de lait, mais qu'il peut se contenter de la garniture d'un chou à la crème ou deux. Jacques approuve, avec un enthousiasme tout gaulois et une dévotion sans borne. Mamie explique à Melissa la recette du baklava turc à l'eau de rose et crème de pistache, tandis que Clara rappelle à tout le monde que certains des plus grands mystiques sont originaires de Turquie.

Mais David marche à mon côté, mes boîtes en carton à la main, dans un silence complice.

REMERCIEMENTS

Aucun livre ne vient au monde sans le soutien de nombreuses personnes. Merci à tous ceux qui m'ont aidée tandis que j'élaborais, rédigeais, relisais, corrigeais, le récit de la vie de Jane Madison, fulminant et m'extasiant tour à tour. Mais je remercie plus particulièrement :

Les « professionnels du livre » : mon agent Richard Curtis (qui d'entretien téléphonique en entretien téléphonique définit le professionnalisme) et tout le monde chez Red Dress Ink (Mary-Theresa Hussey, Adam Wilson, Margaret Marbury et l'armée d'anonymes sans qui rien ne serait possible).

Ainsi que les « professionnels des bibliothèques » : mes collègues des bibliothèques de K.D.C.S. et S.N.R., et en particulier Judith Leggett, pour ses innombrables informations concernant les herbes et les plantes.

Et bien sûr ma famille qui m'a soutenue, elle aussi – les Klasky, les Timmin, les Maddrey et les Fallon (avec une mention spéciale pour mon neveu Jake qui n'a pas choisi d'avoir une cinglée de tante Mindy). Quant à mon mari, Mark, les mots me manquent pour le remercier de son soutien sans borne tandis qu'il célébrait les hauts et me réconfortait durant les bas.

Avec ce livre, je continue de soutenir First Book, une organisation américaine à but non lucratif qui a pour mission d'offrir aux enfants des familles à revenus réduits l'opportunité de lire et de posséder leurs premiers livres neufs. Pour plus d'informations au sujet de First Book, vous pouvez visiter leur site www.firstbook.org.

Pour communiquer avec moi et suivre l'actualité de mes activités d'écrivain, vous pouvez visiter mon site www.mindyklasky.com

DANS LA MÊME COLLECTION

par ordre alphabétique d'auteur

LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Un très gros mensonge</i>
LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Dans la peau d'une autre</i>
LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Un très gros changement</i>
DEBORAH BLUMENTHAL	<i>Big Love</i>
DEBORAH BLUMENTHAL	<i>Mon meilleur ennemi</i>
BETSY BURKE	<i>Lucy, un peu... beaucoup... à la folie</i>
BETSY BURKE	<i>Journal d'une apprentie séductrice</i>
LAURA CALDWELL	<i>People attitude</i>
LAURA CALDWELL	<i>Méfiez-vous de vos vœux...</i>
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	<i>Mariée, moi ? ... Jamais!</i>
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	<i>Promotion canapé</i>
LYNDA CURNYN	<i>Confessions d'une ex</i>
LYNDA CURNYN	<i>Opération bague au doigt</i>
LYNDA CURNYN	<i>Cherche prince charmant désespérément</i>
LYNDA CURNYN	<i>Petits meurtres en Bikini</i>
LYNDA CURNYN	<i>Les petits secrets de Carly*****</i>
KYRA DAVIS	<i>Sexe, meurtres et cappuccino</i>
KYRA DAVIS	<i>Crimes, passion et talons aiguilles</i>
KYRA DAVIS	<i>Séduction, meurtres et chocolat noir</i>
KYRA DAVIS	<i>Rupture et conséquences*****</i>
KYRA DAVIS	<i>Coups de foudre, crimes et rouge à lèvres</i>
JODY GEHRMAN	<i>Vent de folie en Californie***</i>
JODY GEHRMAN	<i>Bons baisers de Californie****</i>
KELLY HARTE	<i>Ma rivale et moi</i>
KELLY HARTE	<i>Coup de folie sur la City</i>
SUSAN HUBBARD	<i>Petites confidences entre amies</i>
SUSAN HUBBARD	<i>Miss London emménage</i>
HOLLY JACOBS	<i>Opération Cupidon***</i>
HOLLY JACOBS	<i>Un scénario diabolique****</i>
BREN DA JANOWITZ	<i>Comment j'ai survécu au mariage de mon ex</i>
BRENDA JANOWITZ	<i>Mon fiancé, sa mère et moi</i>
MINDY KLASKY	<i>Comment je suis devenue irrésistible!</i>
MINDY KLASKY	<i>Comment trouver (rapidement !) l'homme idéal ?</i>
COURTNEY LITZ	<i>Ça n'arrive que dans les films!</i>
LIBBY MALIN	<i>Il m'aime... un peu... beaucoup ?</i>
WENDY MARKHAM	<i>Vous avez dit célibataires ?</i>
WEN DY MARKHAM	<i>Ex in the City</i>
WENDY MARKHAM	<i>A quand le grand saut?</i>
WENDY MARKHAM	<i>Moi & mon secret</i>
WENDY MARKHAM	<i>Mon fiancé, mon ex et moi</i>
WENDY MARKHAM	<i>Talons aiguilles et peinture fraîche</i>
LYNN MESSINA	<i>Fashion Victim</i>
LYNN MESSINA	<i>Made in New York</i>
LYNN MESSINA	<i>Héritière malgré moi</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>City Girl</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>Trois filles en folie</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>Télémania</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>Hommes, femmes : mode d'emploi</i>

SARAH MLYNOWSKI	<i>Moi & Moi, Vice Versa</i>
MELANIE MURRAY	<i>Miss Bubbles vole la vedette</i>
MELANIE MURRAY	<i>Un Noël (presque) parfait!**</i>
LEE NICHOLS	<i>Eleanor débarque!</i>
LEE NICHOLS	<i>Un fiancé qui a du chien</i>
LEE NICHOLS	<i>Eleanor s'en mêle!</i>
LEE NICHOLS	<i>Drôle de tandem</i>
TYNE O'CONNELL	<i>Absolutely fantastic</i>
TYNE O'CONNELL	<i>Lola et ses ex</i>
ERICA ORLOFF	<i>Diva attitude*</i>
ARIELLA PAPA	<i>Manhattan et moi</i>
ARI ELLA PAPA	<i>Pas de répit pour Rebecca*****</i>
ARIELLA PAPA	<i>Au secours, ma meilleure amie est enceinte !</i>
LEIGH RIKER	<i>Ce que veulent les filles...</i>
WEN DY ROBERTS	<i>Crimes et cocktails en série</i>
JACKIE ROSE	<i>Au secours, il m'aime !</i>
JACKIE ROSE	<i>Comment j'ai trouvé le prince charmant...</i>
ALLISON RUSHBY	<i>Apprentie fermière</i>
ALLISON RUSHBY	<i>Je hais la Saint-Valentin</i>
MELISSA SENATE	<i>Célibataire à New York</i>
MELISSA SENATE	<i>Trois sœurs à New York</i>
MELISSA SENATE	<i>J-30</i>
MELISSA SENATE	<i>4 amis à Manhattan</i>
MELISSA SENATE	<i>La revanche d'une brune</i>
MELISSA SENATE	<i>Quinze questions à se poser avant de l'épouser*****</i>
MELISSA SENATE	<i>Miss Yorkville*****</i>
POONAM SHARMA	<i>Bientôt 30 ans, toujours célibataire !</i>
POONAM SHARMA	<i>Une célibataire à Los Angeles</i>
JANE SIGALOFF	<i>Lizzie dans tous ses états</i>
JANE SIGALOFF	<i>Personnel et Confidentiel</i>
JANE SIGALOFF	<i>Pour le meilleur et pour le pire</i>
JANE SIGALOFF	<i>Telle mère, telle fille</i>
JANE SIGALOFF	<i>Chassé-croisé à Notting Hill</i>
JANE SIGALOFF	<i>Mister Mariage*****</i>
JANE SIGALOFF	<i>Toute la vérité*****</i>
P. JACQUELINE DE SOIGNÉE	<i>Princesse attitude*</i>
JENNIFER STURMAN	<i>Le pacte</i>
JENNIFER STURMAN	<i>Miss Malchance mène l'enquête</i>
JENNIFER STURMAN	<i>Micmacs à Manhattan</i>
JENNIFER STURMAN	<i>Mystère à San Francisco</i>
KAREN TEMPLETON	<i>Moi, l'amour et autres catastrophes</i>
CATHY YARDLEY	<i>Aller simple pour Los Angeles</i>

* titres réunis dans un volume double

** titres réunis dans un volume double

*** titres réunis dans un volume double

**** titres réunis dans un volume double

***** titres réunis dans un volume double

***** titres réunis dans un volume de cinq nouvelles : *Cinq citadines branchées*